7e Année. N° 24. 15 Décembre 1930.

JAN 14 1931
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

		Pages.
mond Delage . . .	*La Tragédie des Dardanelles. — I*	721
briel Hanotaux . .	*L'Art flamand à l'Exposition d'Anvers*	743
cques Chenevière .	*Les Aveux complets. — I*	772
rdinand Bac . . .	*Notes de Voyage sur l'Allemagne du Sud*	802
ancis Carco	*Poèmes*	827
stave Rudler . . .	*Benjamin Constant et l'Empire*	832
mte de Lizarraga .	*La Situation en Espagne*	848
seph Conrad . . .	*Falk. — II*	870
notus	*Le Destin de l'Empire britannique*	894
bert Thibaudet . .	*Stendhal. Le Centenaire du Rouge et Noir. — III.*	904
★ ★ ★	*Autour d'un Sacre*	926
bert Flament . . .	*Tableaux de Paris et d'ailleurs*	939

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres.

Copyright 1930 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1930

La REVUE DE PARIS *publiera en 1931*

Océanie
par Paul MORAND

Les Ennemies
par Georges DUHAMEL

Je présente Bellita
par Jean GIRAUDOUX

Captain O. K.
par Luc DURTAIN

Cet Œil si bleu
par Jean-Louis VAUDOYER

Le Poids du Ciel
par Jean GIONO

En l'absence des Dieux
par Edmond JALOUX

Brunehilde
par Jacques CHARDONNE

Le Bout du Monde
par Jean MISTLER

Anna
par André THÉRIVE

A la Poursuite du Vent
par Robert DE TRAZ

Conquête
par Pierre FREDERIX

des romans et nouvelles de la Princesse Bibesco, de Mme Colette; de MM. H. de Régnier, Georges Lecomte, Abel Hermant, *de l'Académie française*; de MM. André Maurois, François Mauriac, André Beucler, Jean Cassou, Julien Green, Marcel Arland, A. Arnoux, P. Mac-Orlan, Pierre Bost, E. Bove, Fernand Fleuret, Alfred Fabre-Luce, H. de Montherlant, J. de Lacretelle, André Malraux, Marcel Aymé, Armand Lunel, P. Drieu La Rochelle, Maurice Genevoix, Philippe Soupault, A. Chamson, M. Constantin-Weyer, J. Conrad, Johan Bojer, Charles Landstone.

Port-Royal et la Fréquente Communion
par l'abbé BREMOND
de l'Académie française

des poèmes de la Comtesse de Noailles, de Gilbert Mauge, de Francis Carco.

Lettres de Prosper Mérimée à Valentine Delessert
(publiées par Maurice PARTURIER)

Homère au XXe siècle
par Albert THIBAUDET

Sainte-Beuve
par Henry BIDOU

Au Pays de la Musique
par Guy DE POURTALÈS

Le Grand Amour d'exil de Chateaubriand
par Fernand BALDENSPERGER

La Comtesse de Ségur, née Rostopchine
par Jacques CHENEVIÈRE

des études littéraires, des essais de MM. Paul Valéry, Henry Bordeaux, *de l'Académie française*; de MM. Valery Larbaud, Constantin Photiadès, G. Lanson, Abel Bonnard, Gérard Bauer, Marcel Achard, François Porché, A. Albert-Petit, Jean Aubry, Jean Poirier, J.-M. Bourget, Robert de Saint-Jean, Marcel Thiébaut.

LA TRAGÉDIE DES DARDANELLES

Le 10 août 1914, à 5 heures 17 du matin, l'amiral Souchon et les commandants des deux croiseurs allemands *Gœben* et *Breslau*, qui attendaient anxieusement, depuis le 8 août au matin, devant les Dardanelles, l'autorisation d'y pénétrer, virent enfin hisser au sémaphore les signaux d'accueil. Leur entrée dans la mer de Marmara précipita la Turquie dans la guerre aux côtés de l'Allemagne : l'Amirauté de Berlin avait réussi un coup de maître.

Ce fut une irréparable faute de la part des chefs des marines, britannique et française, que de laisser ces rapides navires glisser entre les mailles trop lâches de leurs escadres, et, au lieu de chercher à les rattraper en une poursuite tardive, désordonnée et essoufflée, de n'être pas venues, dès le premier jour, comme jadis Tourville à Lagos, en une manœuvre célèbre, se poster dans la mer Egée, pour les y détruire.

Tout, dès le prélude de la tragédie des Dardanelles, porte déjà la marque de l'indécision et de l'incohérence.

Du côté français, le commandant des forces navales n'eut qu'une idée : assurer, sans perdre un homme, le transfert d'Algérie en France, des troupes du XIXe Corps. Quand le *Gœben* et le *Breslau* eurent bombardé Bône et Philippeville, il se rejeta, avec deux escadres, sur la rade d'Alger, pour les y attendre et les encercler. Les Allemands étaient déjà loin.

Chez les Anglais, l'ordre envoyé à Malte était d'assister les Français dans le transport de leurs soldats et d'attaquer tout navire qui tenterait de le troubler.

Aucune entente plus précise n'était intervenue entre les deux amirautés.

Ni à Londres, ni à Paris, ni à Alger, il n'avait été question des Dardanelles.

Souchon les rallia sans grande peine : ses navires filaient vingt-cinq nœuds; ses adversaires ne savaient pas ce qu'ils voulaient.

Après le bombardement des deux ports algériens, et aussitôt la terre perdue de vue, l'amiral allemand mit le cap sur Messine. Le 4 août, à 10 h. 50 du matin, il fut rattrapé par les deux croiseurs de bataille anglais *Indomitable* et *Indefatigable*. Les deux partis ne se saluèrent pas. Les amiraux se toisèrent de leurs passerelles : la guerre, menaçante, n'était pas encore déclarée entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne.

Les Anglais cherchèrent pourtant à maintenir le contact. Le *Gœben* força de vitesse. A 19 heures, les Anglais abandonnèrent la poursuite. Les Allemands entrèrent en rade de Messine.

Tandis que l'Amiral français persistait à former son convoi d'Algérie et allait rechercher l'adversaire avec trois cuirassés, jusqu'aux Baléares, l'Anglais croisait, avec trois croiseurs de bataille et trois croiseurs légers, au large de Pantellaria. Il n'avait que de vagues nouvelles de l'ennemi. Les Dardanelles l'inquiétaient encore assez peu. Il savait que les Turcs en avaient éteint les feux : ils ne songeaient donc point à recevoir les Allemands.

A Messine, Souchon réussit, par ruse, en enivrant le commandant d'un charbonnier anglais, à se procurer le combustible nécessaire. Il fit son plein sans se bousculer, — grâce à la longanimité italienne.

Dans l'après-midi du 6 août, il lança l'ordre à ses bâtiments de percer vers l'Est, d'atteindre les Dardanelles, mais de donner, en même temps, l'impression qu'il voulait se diriger vers l'Adriatique.

On sait le reste. Le Commandant en chef anglais s'était, enfin, rapproché de Messine. Il ne rentra pas dans le détroit.

A Malte, il apprit que les Allemands filaient sur la Méditerranée orientale. Il essaya de les prendre en chasse : trop tard. Seul, un de ses petits croiseurs, le *Gloucester*, réussit à coller à la division allemande, et à renseigner son chef. Il s'approcha même jusqu'à cinq mille mètres du *Breslau* et lui décocha une torpille; mais le *Gœben* le contraignit à rebrousser chemin. Les deux navires allemands disparurent... Où allaient-ils? Attaquer Salonique, Port-Saïd, Alexandrie? Pénétreraient-ils dans la mer de Marmara?

Le 11 août l'Amiral anglais apprit enfin leur réception dans les Dardanelles. La tragédie allait se nouer : grâce à leurs deux navires, les Allemands étaient les maîtres de Constantinople.

I

DANS LES SERRES DE L'AIGLE NOIR

Napoléon a dit de Constantinople : « C'est une clé précieuse. Elle vaut à elle seule un Empire. Celui qui la possèdera gouvernera le monde. »

Guillaume II avait cherché à réaliser ce rêve. Un des buts essentiels de la politique étrangère du pangermanisme, fut la poussée vers l'Orient, — à travers la Serbie, la Bulgarie, la Roumanie, la Turquie, le golfe Persique, et jusqu'aux Indes.

C'est bien avant la guerre que l'Allemagne avait entrepris le siège de la Turquie. Elle lui avait envoyé des soldats, — à leur tête le maréchal von der Goltz, — des commerçants, des ingénieurs. Elle avait construit la ligne de Bagdad. Celle-ci s'était, malheureusement, arrêtée au Tunnel du Taurus, infranchissable pendant la plus grande partie de la guerre.

L'Allemagne n'avait pourtant pas réussi à enrayer l'agonie définitive, semblait-il, de l'homme malade. Dans les deux guerres balkaniques, la Turquie avait perdu la quasi totalité de ses possessions européennes. La première de toutes, l'Autriche lui avait enlevé, avec la complicité de son brillant premier, la Bosnie-Herzégovine. L'Italie avait terminé, avec la Tripolitaine et les îles du Dodécanèse.

L'Allemagne n'avait cherché qu'à profiter de la ruine du pays, pour mieux l'asservir. Elle n'entendait ranimer le moribond que pour s'en faire un esclave, tout au plus assez vigoureux pour lui servir de soldat, mais pas assez fort pour secouer son joug.

Le 26 janvier 1913, les Jeunes Turcs, du Comité Union et Progrès, les quarante « frères » qui se réunissaient secrètement pour conspirer contre le parti libéral, avaient fini par l'abattre. Kiamil Pacha, son chef, avait été acculé à la démission, Nazim, ministre de la Guerre, tué, comme un chien, d'un coup de revolver, sur le seuil même de la salle des délibérations du Conseil des Ministres.

Les Jeunes Turcs hissèrent au poste de grand vizir un élégant et riche fantoche, Saïd Halim, le propre cousin du Khédive d'Égypte. Mohammed, frère du sultan rouge Abd-ul-Hamid, ne fut gardé que comme fétiche, à l'usage du peuple, et comme « iradé-machine ». On le contraignit à signer tout, jusqu'à la pendaison de son propre gendre.

Deux hommes, aussi différents que jour et nuit, usurpèrent la toute puissance : Enver et Talaat.

Le véritable chef politique était Talaat. C'était un ancien télégraphiste, de sang bulgare, converti par ambition à l'islamisme. Il avait conservé les goûts les plus modestes. Il dirigeait son parti et le pays du fond d'une petite maison, où il tapait lui-même ses dépêches. Herculéen, violent, rusé et plein d'humour, c'était le type du tribun et du manieur d'hommes. Il se méfiait de tous : des Allemands comme des autres Européens, — d'Enver, plus encore que de ses autres complices.

Enver avait pour lui l'élégance et l'audace. C'était le héros de la révolution de 1908. Il s'était couvert de gloire, en 1912, contre les Italiens en Tripolitaine. Il avait, dans la deuxième guerre des Balkans, occupé Andrinople, sans coup férir. Son ambition, son amour du faste, n'avaient d'égale que son imperturbable confiance en son étoile. Ses amis le surnommaient « Napoléonik ». Il avait été nourri dans le culte de la force allemande. Longtemps attaché militaire à Berlin, il ne songeait qu'à prussianiser l'armée turque.

Mais la puissance des Jeunes Turcs était précaire, faite

de la lâcheté et de la désunion de leurs adversaires. Ils manquaient de tout et surtout d'argent. Heureusement, bonne fille, comme toujours, la France était là, et, quelques instants avant la catastrophe de Sarajevo, leur avait promis un emprunt sauveur...

Malgré leur jactance, leur totale absence de scrupules, et leur haine foncière de l'Européen, les Jeunes Turcs ne pouvaient pas se passer de l'appui étranger. Mais vers qui se tourner? Pendant de longues années, l'Angleterre avait tenu en tutelle les sultans. Elle les avait dépouillés de l'Égypte; elle menaçait la Turquie d'Asie par la Perse; enfin, elle avait approuvé le traité de Bucarest, d'août 1913, qui avait dépecé, une fois de plus, l'Empire.

La Russie? Elle restait la grande ennemie. Ne convoitait-elle pas, depuis des siècles, le berceau de la religion orthodoxe, Byzance? N'avait-elle pas libéré Serbes, Bulgares et Roumains?

La France, ancienne amie traditionnelle des sultans, était devenue l'alliée de la Russie et de l'Angleterre. Elle aspirait à la Syrie. Les Turcs ne désiraient que son argent. L'Italie avait pris la Tripolitaine et Rhodes.

Il ne restait donc que l'Allemagne. Elle dissimulait ses insatiables ambitions sous des allures d'honnête courtier. Elle menait à Constantinople une politique sans scrupules ni ménagements, mais elle savait parler aux démagogues jeunes turcs le seul langage brutal et astucieux qu'ils comprissent.

Les puissances de l'Entente avaient été représentées à Constantinople par des gentlemen, aux allures compassées, méprisant, comme l'ambassadeur de Russie, hautain; comme celui d'Angleterre, habitués à jouer le jeu classique, sage et correct.

Guillaume II avait dépêché à Constantinople un de ses hommes de confiance. Il le dirigeait personnellement, le mandait fréquemment à Berlin, ou à Corfou. C'était Wangenheim : modèle achevé du hobereau prussien, actif, cynique, et fourbe. Il ne reculait devant rien pour parvenir à ses fins : domestiquer totalement le pays pendant la paix; en cas de guerre, fermer les Dardanelles, isoler la Russie de ses alliées,

arrêter les exportations des grains russes et priver l'armée du Tsar de munitions. Il travaillait, en liaison étroite avec un maître journaliste, Paul Reitz, depuis trente ans correspondant de la *Frankfurter Zeitung* en Turquie, qui possédait une connaissance approfondie des questions musulmanes.

Wangenheim avait, tout d'abord, senti la nécessité de faire de la Turquie un instrument militaire sérieux aux mains de l'Allemagne. Le maréchal von der Goltz, véritable créateur de l'armée turque, lui paraissait vieilli.

Pour contrebalancer, en principe, l'influence de l'Amiral anglais Limpus, chef de la mission navale, il avait obtenu du Kaiser, en décembre 1913, l'envoi d'un général d'une rare énergie : Liman von Sanders.

Malgré les vaines résistances de Talaat, et avec la complicité d'Enver, celui-ci n'avait pas tardé à s'imposer. En dépit des vaines protestations des ambassadeurs alliés, il devint, sous le titre d'inspecteur général de l'armée, son véritable chef.

L'armée turque était, à son arrivée, dans un état lamentable. Les guerres balkaniques l'avaient usée : presque plus d'effectifs ni de munitions; des soldats minables, vêtus d'uniformes disparates, voire de loques, avec, aux pieds, des sandales ou des chiffons, retenus par des ficelles. Des régiments squelettiques; des cadres ignorants, composés surtout d'anciens sous-officiers, illettrés, brutaux, la plupart incapables de lire une carte, beaucoup même de déchiffrer un ordre écrit. Les services sanitaires n'existaient pas; les médecins prescrivaient à distance quelque vague remède, sans même examiner le patient. Partout l'incurie et la misère.

Mais le fond de la race conservait d'admirables qualités guerrières. C'étaient toujours ces mêmes paysans d'Anatolie, de Thrace, ces Kurdes, durs à la peine et au mal, qui, inébranlables derrière leurs retranchements, avaient, jadis, brisé les assauts russes à Plevna. Leurs besoins étaient nuls. Ils étaient accoutumés à coucher sur la terre nue, dans leurs pauvres gourbis. Habitués à la demi-famine, ils vivaient de peu, de quelques olives, de riz, de la soupe de farine, de froment pilé cuit dans l'huile rance. La viande était pour eux un régal

presque inconnu : la fumée des cigarettes engourdissait leur souffrance, leur ouvrait le paradis.

Une docilité de chien aux mains de leurs prêtres — les imans —, un fatalisme tout oriental, devaient faire d'eux, aux mains de chefs expérimentés, comme les Allemands, d'excellents outils de combat, et, surtout, de résistance passive.

Il suffisait de les dresser, de les commander. C'est à quoi s'employèrent Liman von Sanders et les soixante-dix officiers qu'il amena d'Allemagne.

Il commença par s'emparer de tous les rouages essentiels. Bronsart von Schellendorf fut nommé chef d'état-major d'Enver. Souvent, mais vainement, celui-ci essaya, malgré sa prussomanie, de résister aux réformes allemandes.

Les officiers turcs furent évincés des postes importants. Ils n'aimaient pas leurs maîtres et se vengeaient quand ils pouvaient. Ils leur cachaient les détails du service, n'exécutaient leurs ordres qu'avec la plus extrême mollesse : ils marchaient quand même.

Avec sa volonté de fer, Liman von Sanders triompha de tous les obstacles. Sa morgue d'officier prussien se heurta aux diplomates. Il prétendit être respecté comme l'envoyé direct du Kaiser, avoir droit aux mêmes honneurs qu'un ambassadeur. Le vieux von der Goltz, réexpédié en Turquie en septembre 1913, comme conseiller militaire du Sultan, fut, malgré ses éminents services et sa verdeur extraordinaire, relégué dans les fonctions de commandant de corps d'armée de la mer Noire. Liman entendit rester le seul maître, et, puisqu'il ne pouvait se passer de lui, ne partager l'autorité qu'avec Enver.

Ses efforts avaient, d'ailleurs, en partie abouti. Dès le mois de juillet qui précéda la guerre, le Sultan invita les diplomates étrangers à se rendre compte de l'état de son armée. Il passa une revue magnifique sous sa tente, avec, à ses côtés, le Khédive d'Égypte, le Prince Héritier, les Princes du sang, les Ministres.

Les va-nu-pieds turcs étaient méconnaissables. Vêtus en gris fer comme les grenadiers allemands, ils portaient, comme eux, une sorte de casque à pointe et défilaient au pas de l'oie.

Le terme fatidique fixé par Guillaume II et ses conseillers

approchait. Le 5 juillet, il avait reçu successivement (et non pas, comme on l'a prétendu, en un conseil de guerre théâtral), tous les principaux acteurs ou leurs représentants : chez les Austro-Hongrois, les comtes Szögyeny et Hoyos, du côté allemand, Bethmann, Zimmermann, Zenker, Falkenhayn et Capelle, remplaçant Tirpitz : la guerre fut décidée.

A Constantinople, Wangenheim exulte. Il brandit joyeusement, au nez de ses invités interloqués, la magnifique photographie d'un canon monstre de 420 millimètres. Le 15 juillet, il vend la mèche à son collègue l'Ambassadeur d'Italie et lui révèle le « conseil » de Postdam : l'autre n'en parle même pas à son gouvernement.

L'annonce du meurtre de Sarajevo jeta la consternation dans les milieux européens de Constantinople.

L'opinion turque parut secouer son apathie. La Grèce — l'ennemie héréditaire — venait d'acquérir aux États-Unis deux cuirassés, l'*Idaho* et le *Mississipi*, devenus le *Kilkis* et le *Lemnos*. Travaillé par les Allemands, le public s'affola, quand les journaux, à la solde de Wangenheim, lui révélèrent que les Anglais venaient de leur voler les deux dreadnoughts, construits dans des chantiers de la Clyde, pour le compte de leur gouvernement. C'est le petit peuple, lui-même, qui les avait achetés, dans un touchant élan de patriotisme : des collectes avaient été faites, maison par maison, et dans les fêtes foraines; les femmes avaient vendu leurs cheveux pour payer les navires...

Dès l'annonce de la guerre européenne, le gouvernement jeune-turc, poussé par Wangenheim, et par Liman von Sanders, avait décrété la mobilisation générale. Constantinople fut bientôt submergée de cortèges minables. Des hordes loqueteuses parcoururent les rues de la ville : Arabes, Bédouins, Circassiens, Grecs, Arméniens, Juifs et Kurdes, tous, indifférents et mornes, arrivèrent, chargés de quelques nippes et de provisions, pour s'engouffrer dans les casernes. L'opération fut dirigée par les Allemands avec une brutalité inouïe : tous les adultes mâles — près de quinze cent mille hommes, enrôlés immédiatement, chevaux, mules, chameaux, vaches et moutons, enlevés, les magasins vidés de leurs cuivres et étoffes — contre les chiffons de papier des réquisitions.

Les Allemands érigèrent aussitôt un immense mât de T. S. F. à quelques milles de Constantinople. Le paquebot *General*, amarré au Pont de Galata, devint leur quartier général flottant. Bière et champagne y coulaient à flot. Des centaines de sous-officiers et ouvriers spécialistes qui avaient, individuellement, et munis de passeports truqués, gagné la Turquie, par la Bulgarie et la Roumanie, y couchaient. Le soir, ils parcouraient la grande rue de Galata, hurlaient dans les cafés le *Deutschland über alles*.

Quand le *Gœben* et le *Breslau* se présentèrent devant les Dardanelles, tout était prêt pour les recevoir. En violation flagrante du Traité de Paris et du Traité de Londres, qui interdisaient l'accès des Détroits aux bâtiments de guerre, les deux navires allemands remontèrent jusqu'à Constantinople et vinrent mouiller devant la Corne d'Or. Ils tenaient sous leur canon la bourgeoisie européenne, grecque, arménienne, terrorisée. La Jeune-Turquie se livrait définitivement à l'Allemagne.

Wangenheim eut l'idée de lui offrir ces deux navires, — pour compenser le prétendu vol des dreadnoughts turcs par les Anglais. Ils reçurent des noms ottomans de *Sultan Yavouz* et *Medelli*. Ce fut une vraie mascarade; quelques matelots turcs furent embarqués. Les officiers et marins allemands s'affublèrent d'uniformes turcs et de fez. Un bon tour fut joué à l'ambassadeur de Russie, Giers : le *Gœben* jeta l'ancre devant sa résidence d'été, au bord du Bosphore. L'équipage s'aligna sur le pont : tous troquèrent solennellement leur fez pour leurs bonnets allemands. Deux heures durant, la musique du bord donna une sérénade à l'infortuné Russe exécuta *Deutschland über alles, die Wacht am Rhein...*

Dès le 2 août, Wangenheim avait fait signer aux maîtres de la Turquie l'acte d'alliance qui la rivait définitivement aux Empires Centraux. Quatre mois après l'assassinat de Ferdinand, la Turquie déclarait la guerre à la France et à l'Angleterre.

L'Ambassadeur de Grande-Bretagne, absent de son poste au moment le plus critique, avait d'abord voulu tout ignorer des manigances allemandes. Jusqu'au bout, sourd aux avertissements des Français et des Anglais de marque, installés

à Constantinople, il se berça du vain espoir de la neutralité turque.

Le débarquement dans la Corne d'Or de l'amiral Souchon, porté en triomphe par ses matelots, dont il gardait comme une marque de gloire les taches des doigts graisseux et charbonneux sur son uniforme blanc, ne lui avait même pas dessillé les yeux.

Le *Gœben* et le *Breslau* avaient, impunément, sillonné la Méditerranée, bombardé Bône et Philippeville, pénétré, sous les regards des Anglais, dans le réduit de la puissance allemande en Orient. L'Amirauté et le Foreign Office pouvaient se rendre des points. La diplomatie fut dupée comme l'avait été la stratégie.

L'Allemagne gagne brillamment la première manche. Elle tient les Dardanelles et la Turquie. Elle ne les lâchera plus.

II

LA RIPOSTE ANGLAISE

L'Anglais est de réactions lentes. L'entrée du *Gœben* et du *Breslau* dans les Dardanelles date du 10 août. La première démonstration navale contre les Détroits n'a lieu que le 3 novembre 1914; la grande attaque, est du 18 mars 1915.

Plus de sept mois s'écoulent donc entre l'offense et le châtiment. A Constantinople, l'ambassadeur d'Angleterre continue à pratiquer une politique de réserve. Il conseille encore à son gouvernement, au début d'octobre, d'éviter une rupture avec la Turquie.

Trop tard, ses yeux s'ouvrent à l'évidence, qu'il découvre l'imposture turque et l'impudence allemande.

Le Grand vizir a beau lui affirmer que le maintien de la mission allemande n'a aucune importance; il ne peut ignorer la mobilisation générale turque, dirigée, renforcée par les Allemands. Dès la fin de septembre, le total des marins et des soldats du Kaiser au service du Croissant atteint cinq mille; tous les réservistes allemands sont incorporés dans les for-

mations ottomanes. Abreuvée d'avanies, la mission navale anglaise demande elle-même à se retirer.

Les Turcs barrent les Détroits; des dizaines de cargos chargés de blé russe attendent, vainement, le passage; les navires marchands anglais et français ne quittent Constantinople qu'après mille vexations.

Le *Sultan Yavouz* et le *Medelli* sont allés, dès leur arrivée, s'embosser à Nagara, en face du *Saghalien* et de l'*H. Fraissinet.* Un piquet allemand en armes est monté à bord, a détruit l'installation de T. S. F., saisi le rôle d'équipage, insulté les passagers. Les Allemands ont, cependant, laissé les réservistes français, qui partent joyeux pour le front, regagner Marseille. Mais ils doivent défiler, la rage au cœur, devant les canons braqués des soi-disant nouveaux croiseurs turcs. Ils remarquent l'étroitesse du chenal où les navires sont contraints de passer. Les Allemands ont obligé les Turcs à obstruer les Dardanelles de mines. Deux lignes de trente engins sont mouillées en dessous des forts Souan Déré et Képhez. Ils se vantent de pouvoir fermer les Détroits en une demi-heure.

Le 1er octobre, le gouvernement jeune-turc franchit un nouveau pas, celui-ci décisif : il abroge les Capitulations.

Sir Édouard Mallet télégraphie pourtant à Londres que la situation n'est pas encore désespérée, que le parti en faveur de la paix gagne du terrain.

Mais la patience britannique a des limites. Sir Edward Grey informe les Turcs que leurs navires, anciens et nouveaux — seront traités comme des ennemis s'ils sortent de la mer Egée.

A Londres, les autres sujets d'angoisse ne manquent pas. Il a fallu courir au plus pressé. Jusqu'à la victoire de la Marne, l'Angleterre se demande si la petite armée de French ne sera pas anéantie, emportée par la marée qui déferle sur la Belgique et la France. Puis, c'est la course à la mer, la lutte pour l'Yser et les ports de la Manche — la crainte d'un débarquement, qui hantera tout le pays pendant de longs mois.

Sur mer, l'Amirauté a réparé le premier désastre, si infamant pour l'amour-propre britannique, de Coronel. Sturdee, lancé, par le vieux Fisher, aux Falklands, a vengé l'honneur

du pavillon. Les océans ne sont plus sillonnés que par des corsaires isolés, partout pourchassés. Le cauchemar de l'escadre de von Spee est dissipé. La Grande Flotte, renforcée des deux croiseurs de bataille de Sturdee et de nouvelles unités — à commencer par les deux turques réquisitionnées — est concentrée à Scapa.

Cependant, rien ne semble se décider nulle part. D'Ypres à la frontière alsacienne, les armées sont terrées pour l'hiver. Les Russes ont chassé les Allemands de Prusse orientale, envahi la Galicie, investi Przemysl.

Les Turcs se lancent dans la guerre. La haine de la Russie l'a emporté — cette Russie qu'ils sentent, depuis Pierre le Grand, rôder autour de Constantinople. C'est surtout contre elle qu'ils ont signé le pacte du 2 août avec l'Allemagne.

Alliées de la Russie, l'Angleterre et la France n'ont pas tardé à être, elles aussi, attaquées. Les Allemands ne laissent pas de répit aux Turcs. Ils leur envoient de l'argent : quatre millions de livres. Ils les excitent et les compromettent.

Les trois ambassadeurs de l'Entente finissent, le 31 octobre, par réclamer leurs passeports, « à moins que le gouvernement turc ne se décide à renvoyer les militaires allemands, de terre et de mer. » Le 29 octobre, des bandes bédouines avaient franchi la frontière égyptienne. Le *Gœben* et le *Breslau* avaient bombardé Odessa.

Enver Pacha est parti en conquérant contre le Caucase. Il y a subi une sanglante défaite. Mais la Russie n'en est pas moins isolée de ses alliés par la fermeture des Détroits.

Elle regorge d'hommes : ils n'ont ni canons, ni fusils, ni munitions. Nulle part, ne pointe l'aube de l'action qui doit emporter la décision...

On cherche...

En France, l'armée est aux mains de Joffre. Il est tout puissant, auréolé du prestige de la Marne : c'est le sauveur du pays. Patient, impassible, il refait ses forces, prétend grignoter l'adversaire, avant de l'anéantir. L'armée de French s'accroît lentement. Elle n'est pas assez nombreuse pour permettre à son chef d'élever la voix.

French est d'ailleurs de la même école que Joffre et son état-major. Pour eux, c'est en France, sur le front occidental,

que l'Allemand sera battu. C'est là qu'il faut concentrer toutes les forces de l'Entente. Toute diversion les affaiblirait, différerait ou compromettrait la victoire. Ce sont tous des « occidentalistes ».

Un autre camp, puissant, commence à s'agiter à Londres, dans le ministère même. Il va finir par triompher en partie, par obtenir l'expédition des Dardanelles.

Son chef est l'impétueux premier Lord de l'Amirauté, Winston Churchill, de la grande famille des Marlborough, plein de feu, d'intelligence, d'une activité prodigieuse, homme à poigne, éloquent, obstiné, confiant en son génie, en son étoile.

A vingt ans, il s'est engagé dans l'armée espagnole, à Cuba. Il a combattu aux Indes, en Égypte, en Afrique du Sud. Il est député à vingt-six ans, ministre à trente-deux.

C'est lui qui a découvert et créé Beatty, rappelé Fisher à l'Amirauté, donné la Grande Flotte à Jellicoe. Il veut agir. Il faut essayer du nouveau.

En face de Churchill se dresse, silencieux, tel un bloc énorme, Kitchener : l'idole du peuple, parée de toutes les vertus et de toute les gloires du grand colonial britannique.

Ancien engagé volontaire dans l'armée française, (il avait de notre sang dans les veines), il a lutté sur tous les champs de bataille de l'Empire. Partout, il a triomphé : à Omdurman, en Afrique du Sud. Partout il a organisé, en Australie, en Nouvelle-Zélande. Obstiné, taciturne, il ne donne au Conseil que de très brèves indications. Elles sont aveuglément suivies. Sans collaborateurs, il décide de tout, aussi bien du choix de couvertures que des plans stratégiques. Il méprise les états-majors, n'en comprend ni n'en sent le besoin. Il ne garde autour de lui que quelques officiers, terrorisés, ou médusés d'admiration. Lui aussi, est occidentaliste convaincu. A son sens, la guerre durera de longues années, mais sera gagnée en France. Le reste n'est que billevesée.

Les autres ministres ne comptent guère, sauf Lloyd George, bavard et brouillon. Le mirage oriental l'attire. Il se défie, par principe, des militaires, qu'il déteste. Les autres n'ont point d'idées sur la guerre.

Le Premier, l'aimable et fin Asquith, comprend vite toutes les opinions, mais ne décide rien; « *wait and see* » est sa devise.

Fisher, le rude réorganisateur de la marine britannique, le vieux jouteur qui a jeté à la ferraille tant de bateaux et d'amiraux, est usé, écrasé par un labeur trop lourd pour ce vieillard de soixante-quatorze ans. Marin discipliné, il s'impose la règle du silence en face des politiciens bavards. Mais il n'a qu'une idée : battre les Allemands à l'ouest et détruire leur flotte en mer du Nord.

Tel est le Conseil de Guerre, à qui va échoir la mission de dresser les plans nouveaux, de décider si c'est en Orient qu'il faut châtier Allemands et Turcs, et s'il convient d'emporter d'assaut les Dardanelles.

Du côté français, toutes les âmes sont à peine remises de l'ébranlement de l'invasion et du miraculeux rétablissement de la Marne. Le sol national est envahi, ravagé. Il faut le délivrer. Tout le reste paraît négligeable ou inutile. Hors de France ou sur les mers lointaines, l'initiative est abandonnée aux Anglais. La France ne peut, ne veut y faire figure que de collaboratrice loyale, de simple comparse.

Ce sont donc les Anglais qui sont appelés à donner, sur ce nouveau théâtre, toute leur mesure d'organisateurs et de lutteurs.

Ce fut, nous le verrons, une chaîne ininterrompue de lamentables improvisations.

Le moteur de toute l'entreprise est Winston Churchill. Son imagination ardente — un excellent historien anglais des Dardanelles l'a qualifié d' « amateur inspiré » — a, jusqu'au dernier jour, voulu négliger toutes les difficultés pour ne se laisser prendre qu'aux mirages du succès. En juin 1915, après les sanglantes tentatives du débarquement et les vains assauts contre Achi-Baba, il proclame encore avec enthousiasme, dans un discours à Dundee : « Par les Narrows et par les Dardanelles passent quelques-unes des voies d'une paix triomphante. »

On connaît sa théorie. En 1915, c'était l'impasse complète en Occident; 800 000 Russes, bloqués, attendaient sans armes. La victoire ne pouvait plus s'obtenir que par de grandes manœuvres « amphibies », politico-stratégiques, par les Belts

ou les Dardanelles. Devant la Flotte de Haute Mer allemande, inerte, la Grande Flotte britannique pouvait, forte de sa supériorité, transporter, dans le plus grand secret, une armée en Baltique ou en Marmara. Encore eût-il fallu s'y frayer un passage.

L'enthousiasme et le hasard n'y suffisaient pas. Churchill avait d'ardentes intuitions. A Anvers, qu'il avait essayé de sauver, il avait été frappé de la terrible efficacité des gros canons allemands contre les forts les plus modernes. De là à croire, dur comme fer, que les vieilles fortifications des Dardanelles ne tiendraient pas un instant contre les puissants canons de la flotte anglaise, et surtout, contre ceux, tous neufs, de sa reine, la puissante *Queen Elizabeth* qui venait d'entrer en service, il n'y avait qu'un pas : il le franchit allègrement.

Il commença par affirmer, de très bonne foi, que la flotte britannique, dirigée par lui, était de taille à tout emporter. Il entraîna tout le gouvernement britannique et toute l'Angleterre derrière lui...

« Quand je partis pour les Dardanelles, écrivit dans ses *Mémoires* sir Ian Hamilton, qui fut chargé de la conduite de l'expédition, j'emportai un chèque en blanc signé John Bull. »

C'était tout. Était-ce assez pour réussir dans une des entreprises les plus difficiles de l'histoire militaire et navale de tous les temps?

Un maître en l'art de la guerre, le plus grand marin anglais, Nelson, avait pourtant dit : « Tout marin qui attaque une fortification est un fou. » Les progrès de la technique moderne avaient-ils infirmé cette théorie? Churchill le croyait.

Il était à peu près le seul de son avis.

Mais personne n'était, malheureusement, en état de lui tenir tête, ni de le réfuter victorieusement.

Aucun organisme spécial n'avait été chargé récemment en Angleterre (encore bien moins en France) d'étudier ce problème énorme : l'attaque de la Turquie par les Détroits et par la presqu'île de Gallipoli.

Dans les cartons de l'Amirauté, sommeillaient, cependant, deux dossiers. L'un, relativement ancien, puisqu'il datait

de 1878, envisageait la prise de Gallipoli par l'Angleterre : c'était le moment où les Russes paraissaient vouloir s'emparer de la capitale turque.

En 1902-1906, le Comité de Défense Impériale avait posé de nouveau la question, mais sous une forme très générale : « Un débarquement est-il possible, dans les conditions de la guerre moderne, et en présence d'une opposition active? » La réponse avait été franchement négative. « Non, à moins que l'armée navale coopérant au débarquement, ne soit en situation de garantir par le feu de ses canons que les hommes, les chevaux, les véhicules atteindront le rivage sans être molestés et, après le débarquement, trouveront une étendue suffisante de terrain soustraite au feu de l'ennemi pour leur permettre de se former en bataille sur un terrain convenable. » Le Comité avait conclu en déconseillant formellement l'entreprise.

Sans être aussi catégorique, le directeur des opérations militaires, consulté le 3 septembre 1914, décrivit une attaque contre la Turquie, venant de la mer, comme une opération de guerre extrêmement difficile, qui ne devrait pas être tentée avec moins de soixante mille hommes.

Churchill avait alors cru devoir consulter les augures de l'Amirauté. Il demanda à l'un de ses amiraux les plus réputés, l'amiral Jackson, de lui rédiger une note sur la possibilité d'enlever les Dardanelles. « Ce serait, répondit ce dernier, une véritable folie que d'essayer d'entrer dans la mer de Marmara sans tenir la péninsule de Gallipoli par nos troupes et sans avoir détruit tous les canons des deux côtés du Détroit. Je n'ai jamais changé d'opinion sur ce point. »

Jackson ne s'opposait d'ailleurs pas absolument au principe même de l'expédition par mer. Comme tout bon « expert », il ne disait ni oui, ni non. Pour lui, la prise de Constantinople « justifierait des pertes considérables ». Il envisageait la constitution d'une flotte composée d'un croiseur de bataille et de huit cuirassés, avec la proportion habituelle de croiseurs légers et de torpilleurs. Elle remonterait, par surprise, par une nuit brumeuse d'hiver, après la réduction des forts de l'entrée et le dragage des Détroits, le plus haut possible. Sur huit cuirassés, six seraient mis hors de combat, les deux autres avariés.

Une seconde escadre devrait suivre immédiatement la première.

Jackson craignait pourtant l'arrivée devant Constantinople avec des soutes vides, et des navires à peu près hors de combat, tandis que les batteries de côte, en avant et en arrière, pourraient encore tirer. Enfin, il déclarait « qu'un simple bombardement n'affecterait pas sérieusement les opérations militaires des théâtres éloignés... et que, même si Constantinople se rendait, on ne pourrait pas l'occuper ou le garder sans troupes... »

Comme ce rapport déplaisait à Churchill, il le conserva dans sa poche et se garda de le montrer à ses collègues du Cabinet, qui constituaient le Conseil de Guerre britannique.

En même temps qu'il s'adressait à l'un des principaux augures de l'Amirauté (et qu'il s'empressait, de jeter au panier son oracle), le Premier Lord demandait l'avis du chef de l'escadre anglaise des Dardanelles. Nous verrons bientôt par quelles suites d'imprudences les exécutants locaux avaient déjà compromis le succès d'une entreprise aléatoire et qui ne pouvait, en tout cas, réussir que par la surprise totale, et la soudaineté dans l'offensive.

« Considérez-vous, télégraphia le Premier Lord naval à l'amiral Carden, commandant en chef les forces britanniques, le forcement des Dardanelles comme une opération praticable par des bâtiments anciens, dotés de pare-mines, précédés de charbonniers et d'autres bateaux marchands, servant de dragueurs de mines? L'importance du résultat justifierait des pertes sévères. »

Dès le 5 janvier, l'amiral répondit : « Je ne crois pas que les Dardanelles puissent être prises d'assaut. On pourrait les forcer par des opérations étendues et avec un grand nombre de bâtiments. »

Le 11, il suggéra, cependant, un plan d'opérations détaillé. Il demanda, tout d'abord, la réduction totale des défenses de l'entrée des Détroits jusqu'à Képhez, le passage à travers les mines jusqu'à la mer de Marmara, et, pour cela, une douzaine de cuirassés, trois croiseurs de bataille, trois croiseurs légers, dix-sept destroyers, six sous-marins, quatre porte-avions, douze dragueurs, un navire-hôpital, six charbonniers, deux ravitailleurs de munitions.

L'amiral était loin de garantir le succès d'une attaque navale. Mais, à un grand parlementaire, à un chef, de l'impétuosité d'un Churchill, il était, pour un militaire discipliné, bien difficile de répondre : non.

C'est dans ces conditions qu'eurent lieu à Londres les deux conseils du 13 et du 28 janvier 1915 : ils devaient régler le sort de toute la campagne. Ces débats, où se joua la vie de centaines de milliers d'hommes, jetés en pâture aux canons et aux mitrailleuses turques, se déroulèrent « dans une atmosphère de vague et un manque de précision, tels qu'on en sortait sans une idée un peu claire de ce qui avait été décidé ». Ce n'est pas nous qui les jugeons ainsi. C'est la Commission d'enquête britannique des Dardanelles qui le proclama sans fard.

A ces conseils de guerre assistaient les membres du Cabinet : le Premier, Asquith; W. Churchill, Kitchener, Lloyd George, les experts militaires et navals, en tête, Lord Fisher.

Le 13 janvier, le vieil amiral garda le silence le plus profond. Ce conseil de guerre ne s'ouvrait-il pas, d'ailleurs, sur un malentendu, puisque, cinq jours avant, le conseil avait décidé que, « pour le moment, le théâtre principal d'opérations, pour les forces britanniques, était aux côtés de l'armée française? »

Churchill exposa péremptoirement qu'on pouvait dresser un plan pour la réduction systématique des forts, en un petit nombre de semaines. Une fois ceux-ci détruits, on nettoierait les champs de mines. Puis, la flotte avancerait jusqu'à Constantinople et coulerait le *Gœben*. Fisher ne répliqua rien. Qui ne dit mot consent. Les civils prirent ce silence pour une approbation.

N'avait-il pas, la veille, ajouté lui-même deux dreadnoughts de plus, le *Lord Nelson* et l'*Agamemnon*, à la liste des bâtiments établie par Churchill?

Il ne tarda pas, cependant, à se ressaisir. Le fond de sa pensée, à l'égard de l'expédition et toute sa doctrine de guerre navale, apparaissent lumineusement dans le Memorandum qu'il rédigea, aussitôt après le premier conseil de guerre et qu'il envoya, le 25 janvier, à son chef hiérarchique, Churchill.

Pour lui, l'essentiel restait la maîtrise de la mer. « Il nous faut une supériorité écrasante. Nous faisons le jeu de l'Allemagne, si nous risquons des bâtiments de combat dans des opérations subsidiaires, telles que des bombardements côtiers, ou l'attaque de places fortifiées sans coopération militaire. Les plus vieux navires, eux-mêmes, ne devraient pas être risqués, car ils ne peuvent être perdus sans pertes d'hommes... Continuons à jouir de nos avantages, sans gaspiller nos forces dans des opérations qui ne peuvent pas améliorer notre position... »

Churchill tenta de calmer ses appréhensions. « La flotte anglaise ne cesse de s'accroître bien plus vite que la flotte allemande. Elle possède une immense supériorité en prédreadnoughts. Avec soin et habileté, les pertes peuvent être réduites au minimum. L'emploi de navires non destinés à combattre dans la ligne de bataille ne jure pas avec la préoccupation d'une saine politique navale, telle qu'elle est exposée par le Premier Lord. »

Le second conseil du 28 janvier allait faire apparaître plus nettement encore leur antagonisme. Il faillit même se terminer dramatiquement. Comme Churchill, de plus en plus éloquent et pressant, emportait l'adhésion du Conseil, Lord Fisher se leva brusquement et menaça de donner sa démission. Kitchener courut après lui, le sermonna dans un coin de fenêtre et le ramena presque de force à la table des ministres. Fisher s'inclina et promit de faire « de son mieux ». Au fond, il restait irréconciliable, foncièrement hostile à cette aventure qu'il jugeait funeste.

Le troisième grand partenaire, Kitchener, ne lui était guère plus favorable. Quand, le 1er janvier, le bouillant Lloyd George lui avait demandé l'envoi de toute une armée dans les Balkans, le débarquement en Syrie de cent mille hommes, pour couper les Turcs qui attaquaient l'Égypte, Kitchener s'était fortement rallié à l'avis de Joffre : toutes les forces de l'Entente devaient être concentrées en France.

Lorsque les Russes se virent si pressés au Caucase, le Grand-duc Nicolas demanda, le 2 janvier, une démonstration contre les Turcs. Son télégramme fut la cause occasionnelle de la campagne, et, pour Churchill, un excellent prétexte — Kitchener repoussa l'idée d'une expédition contre Smyrne,

Alexandrette ou la côte de Syrie. « Le seul endroit, concéda-t-il, où une démonstration pourrait avoir quelque effet, pour arrêter l'envoi des renforts vers l'est, est le détroit des Dardanelles. Mais nous ne sommes pas en état de faire quelque chose, d'ici quelques mois. » Le 2 février — par conséquent après les grands conseils de guerre — il écrivit encore à sir John French : « Attaquer les Turcs serait faire le jeu de l'Allemagne, retirer les troupes du point décisif qu'est l'Allemagne elle-même. »

Tout ce qu'il accordait à Churchill, c'est que « son plan valait d'être essayé ». Ce qu'il attendait du succès naval c'était « la révolution à Constantinople ». Mais il ne voulait pas donner un seul soldat.

C'est donc à la flotte seule qu'allait, tout d'abord, incomber la tâche de soulager les Russes, de relier l'Occident à l'Orient, de venger l'honneur britannique, bafoué par les Allemands à Constantinople.

Transportons-nous donc aux Dardanelles. Voyons comment les marins britanniques, une fois déjà joués en Méditerranée par le *Gœben* et le *Breslau*, ont, devant les Dardanelles, sur les ordres de Londres, gâché, comme à plaisir, une situation peut-être susceptible d'être rétablie si, par une offensive éclatant avec la rapidité de la foudre, l'escadre britannique se fût, par un soir d'hiver, jetée sur les Détroits. Insouciante des pertes, elle les eût forcés par un coup d'audace nelsonienne. Elle eût lancé, avec ses obus, la terreur dans Stamboul, apporté la libération du joug allemand et jeune-turc. Nous allons voir qu'il n'en fut rien.

III

NAVIRES CONTRE MURAILLES

Les escadres anglaises, qui avaient laissé passer le *Gœben* et le *Breslau*, veillaient devant la porte des Dardanelles depuis la mi-septembre 1914.

Les grands croiseurs de bataille *Indomitable*, *Indefatigable*, le vaillant *Gloucester*, qui n'avait pas, lui, perdu un instant la trace des lévriers allemands, avaient été aussitôt renforcés

par des escadrilles de torpilleurs. L'amiral Carden eut bientôt sous ses ordres des forces importantes : l'*Indefatigable*, l'*Indomitable*, le *Warrior*, le *Dublin*, le *Gloucester*, onze torpilleurs, trois sous-marins. L'Amirauté britannique demanda au ministère de la Marine français de lui accorder le renfort de deux navires, assez modernes, du type *Démocratie*. Les cuirassés *Suffren* et *Vérité* — puis le *Gaulois*, le *Charlemagne* et le *Saint-Louis* — furent expédiés, sous le commandement du contre-amiral Guépratte.

C'était une des figures les plus pittoresques de la marine française. Sa haute taille était toujours cambrée, ses yeux, bleu-faïence, de Celte, son bon sourire, illuminaient une face de paladin. Il adorait le panache, les saluts larges et majestueux. Sa bravoure, toute instinctive, lui laissait ignorer le danger. Il s'y précipitait comme dans son élément naturel. D'une exquise courtoisie, il devait séduire les Anglais par ses façons de gentleman. Il ne sut jamais leur dire non quand ils lui réservèrent, galamment, les missions les plus périlleuses. Il les conquit d'emblée par ses dons d'infaillible manœuvrier, aussi à l'aise sur la passerelle d'un cuirassé qu'un patron pêcheur sur son cotre. Il allait être, pendant de longs mois, pour les marins britanniques, le plus fidèle, le plus chevaleresquement soumis des collaborateurs.

Dès le début, les instructions du gouvernement de Londres furent très nettes : « Traitez le *Gœben* et le *Breslau*, s'ils sortent, même sous pavillon turc, exactement comme des navires allemands : coulez-les. »

Mais, de percée et de forcement des Détroits, il n'était pas question une minute.

L'escadre alliée faisait la navette entre deux mouillages, où elle passait alternativement la journée : Ténédos et le havre de Port-Sigri, dans l'île de Mytilène. Le jour, un croiseur de grand'garde était détaché à quelques milles du cap Hellès.

La nuit, les cuirassés prenaient la mer, en ligne de file, à petite allure, tous feux masqués, les équipages aux postes de veille.

Et la longue théorie marchait, tel un cortège d'aveugles. Où allait-elle? Que faisait-elle? Personne à bord ne le savait.

C'était, dans toute son horreur, le blocus, inutile et dangereux : il abrutissait le personnel et fatiguait le matériel. Un autre, du même modèle, fut tenu, à coup de grands bâtiments — et pour rien — dans l'Adriatique, jusqu'au moment où les Autrichiens, pourtant bien peu hardis dans leurs ripostes, torpillèrent le *Jean Bart*, et où l'*U*-5 coula le *Léon Gambetta*. Ce fut la fin de ces vaines randonnées.

Les Turco-Allemands ne bougèrent point.

Pas un jour, les marins enfermés dans les coques surchauffées, hermétiquement closes, n'eurent la satisfaction d'apercevoir, au ras de l'eau, la fumée du moindre torpilleur ou le bout d'un périscope. Rien que Mytilène, Chio, Skyrros, où les jours se traînaient, interminables, au milieu des hautes falaises dénudées d'une gigantesque cuvette pierreuse.

Matelots anglais et français se rongeaient dans l'attente : ils eussent voulu emporter d'assaut les détroits. Chaque heure — ils le sentaient — était un combat gagné par les Turcs, qui les rendaient imprenables. Eux, se contentaient de défiler, sans tirer, à une vingtaine de kilomètres des forts de l'entrée. C'était bien inutilement donner l'alerte aux Turcs, les inciter à se fortifier.

Enfin, comme, le 2 novembre, les relations diplomatiques avaient été rompues avec la Turquie et que, trois jours auparavant, les navires allemands et turcs, commandés par Souchon, avaient, dans le port même d'Odessa, qu'ils bombardaient, coulé une canonnière russe et atteint un paquebot français, des représailles furent décidées.

Les cuirassés reçurent l'ordre de canonner les forts de l'entrée des Dardanelles.

EDMOND DELAGE

(A suivre.)

EN BELGIQUE
PAR LES PAYS DE LA GUERRE[1]

L'ART FLAMAND A L'EXPOSITION D'ANVERS

V

Donc, allons, vers les embouchures!..

Nous partons pour Gand par Alost et pour Bruges par Ecloo. Route pavée, un peu dure; pays large, étendu, plat et bas, où bourdonne le moustique. Pour nous accueillir, se sont tendus, des deux côtés de la route, de magnifiques tapis aux couleurs éclatantes, roses, begonias, œillets, cannas, richesses invraisemblables qu'on dirait peintes sur le sol, à grands coups de brosse, par Claude Monet. Les affiches nous apprennent que nous arrivons juste pour les « Floralies de Gand ».

L'ardente et ingénieuse activité de cette race, jamais lasse et jamais à court de génie, superpose donc, à la puissance créatrice qui fut la sienne de tous temps, cette conquête sur la nature qui fait, de ce pays du Nord, une terre méridionale, avec la joie des yeux qu'apporte la floraison par masses; et je pense que, dès le moyen âge, alors que leur industrie de la draperie était battue par la production anglaise, les Gantois avaient substitué, à la draperie, la tapisserie de haute et basse lisse; puis, à la tapisserie désuète, la fine toile des Flandres, puis à la fabrication de la toile, le commerce des céréales et ainsi de suite, se transformant et s'adaptant au cours des

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre.

temps et au caprice du siècle... Les voici fleuristes! Quelle beauté nouvelle n'inventeront-ils pas demain?

Gand. — Gand, splendeur du moyen âge, ville des métiers et des corporations, des franchises et des émeutes, Venise sèche où canaux et rivières sont enjambés par des ponts sans nombre, cité triomphale où, sur une courbe de quelques mètres, sont alignés, comme des gens d'armes, l'épée ou la lance au poing, sept grands monuments; ville des tisserands, et ville des orfèvres, ville des hospices et ville des béguinages. Elle força les princes français à lui parler en sa langue, le flamand; elle mit dix fois sens dessus-dessous la Belgique; et, sa propre fortune connut la plus haute prospérité et les plus profondes débâcles, imposa à Maximilien d'Autriche la paix d'Arras et s'enorgueillit d'avoir donné le jour à Charles-Quint.

Parmi tant de merveilles, deux monuments portent aux nues le génie gantois : la cathédrale, Saint-Bavon, l'Hôtel de Ville escorté du beffroi.

C'est Saint-Bavon qui parle le plus haut. Saint-Bavon, à la tour massive et au chœur magnifique, avec les autres églises, Saint-Jacques, Saint-Nicolas, représente un sacrifice à la divinité qui persévère à travers les siècles et que rien ne lasse. La variété des styles dans une puissante unité, la diversité infinie des ornements et du décor, qu'il s'agisse des tombes de la crypte mystérieuse ou qu'il s'agisse des marbres que le XVIIe siècle fit jaillir, en pleine lumière, du maître-autel, le tout donne l'idée d'une infatigable recherche du beau par l'émotion et dans l'espoir. Ces Flamands savent ce qu'ils veulent et raffinent sur l'épure; ils cherchent toujours le mieux.

Dans cette belle maison de Dieu, où tout est luxe et volonté grandiose, une œuvre unique nous attarde, une œuvre que l'art flamand présenterait victorieusement au concours de l'art universel, c'est l'*Adoration de l'Agneau*, dû aux frères van Eyck, mais que la Flandre entière a signé de sa main. Ce n'est pas une simple fantaisie de l'artiste ouvrier qui a présenté à la vénération des fidèles, dans ce pays de la laine, la figure de l'agneau : l'élan mystique unit, en une même image, l'effort de la vie et l'essor de la survie. Des bourgeois de Gand, Josse Vydt et sa femme, Élisabeth Borluut, ont commandé aux deux frères cette image où toute la destinée

humaine, ici-bas et au-delà, se trouve représentée et exprime l'élan du cœur de ce triste moyen âge. Ces deux personnages de si peu de poids, qui ont eu, cependant, une si étonnante pensée de générosité, sont représentés eux-mêmes sur les volets et ils tiennent modestement leur place dans la tragédie mystique dont le branle est donné par Dieu. Et l'œuvre (que la victoire des Alliés a reconstituée en son entier) se déroule avec une richesse d'invention, une splendeur d'exécution, une sûreté de technique si parfaite qu'on la mettrait au tout premier rang dans l'art européen si, de cette perfection même, il ne résultait une certaine froideur; (je pense au charme de nos primitifs français et du délicieux Memling). Adam et Ève tels qu'ils sont représentés sur les volets-maîtres dans une nudité cruelle, c'est sans phrase et sans artifice, hélas! toute notre pauvre humanité.

Et telle est la question où mon esprit s'attarde : cette représentation totale, le ciel, la terre, l'agneau, les patriarches, les prophètes, les pontifes, les prêtres, les cavaliers, les ermites, cette éblouissante figure de la nature, cette douloureuse figure de l'humanité, tous vocables de la pensée mystique qui inspire cette prière de formes et de couleurs, à quoi correspondait-elle exactement dans le temps et dans cette ville où elle trouva son inspiration? Qu'étaient donc ces bourgeois et ces artisans qui, ayant une telle conception de la création et de la destinée humaine, dévouaient une vie, et même plusieurs vies, à l'inscrire sur ces murs sacrés pour que personne n'en ignorât et que la foi apportât le réconfort du Ciel à l'humanité flagellée de tant de maux? Ce personnage et sa femme aux lèvres minces, simples bourgeois de Gand, ni papes, ni empereurs, ni rois, ni princes, ont *voulu* ce chef-d'œuvre, l'ont commandé et les deux frères venus de leur village l'ont exécuté. La commande fut donnée à Hubert van Eyck en l'année 1420, en pleine guerre de Cent Ans, alors que la Bourgogne des Jean sans Peur et des Philippe le Hardy tentait de fonder un empire intermédiaire entre la France et l'Allemagne, cinq ans après la bataille d'Azincourt; et il fut achevé en 1432, un an après la mort de Jeanne d'Arc, alors que l'Europe était au pire et que le monde paraissait pencher vers la ruine, au temps où, partout ailleurs, le bal s'ouvrait pour « la danse des morts ».

Quel était donc le principe de cette foi lumineuse, de cet optimisme dominant ce siècle de misères, en sa magnifique prodigalité? Je m'imagine quelque milliardaire américain ordonnant, de nos jours, une de ces œuvres destinées à émouvoir les siècles... Au cours des âges, en de rares circonstances, des gens de foi sont donc capables d'un tel effort. Mais, j'insiste, quelles sont ces circonstances qui entourent une telle création et l'histoire n'a-t-elle pas une énigme à débrouiller ici?

Je reviendrai sur le problème. Avant tout, j'essaye d'évoquer, à Gand même, le Gand du moyen âge finissant, la ville acharnée à ses croyances, à son indépendance, à son travail, enrichie et gouvernée par ses « métiers », héritière de l'âpre volonté des Artevelde, vivant dans une fièvre ardente — succès et panique — depuis les émeutes terribles du XIVe siècle et la répression qui suit la bataille de Gavère en 1453; Gand considérée dans le même temps, comme la ville la plus prospère de l'Europe, et comme la plus douloureuse, bâtissant son fier Hôtel de Ville et saccagée par les Iconoclastes, donnant le jour à Charles-Quint et se révoltant contre lui; ville tumultueuse et toujours volontaire, la tête penchée sur le métier ou sur le billot, créant ses chefs-d'œuvre à coups d'indicibles émotions et, cependant, toujours fidèle à elle-même, grande ville par la foi et par la passion, alors même que la cité matérielle dépérit.

Cependant, tout près d'ici, à Bruges, les faits sont encore plus révélateurs, peut-être, du sort qui menace les embouchures : s'il s'agit d'enquérir sur le fort et le faible du système démocratique urbain, fils de l'industrie et du commerce, l'histoire de la grandeur et de la décadence de Bruges est plus éloquente encore. Poussons donc, jusqu'à Bruges!

Bruges. A Gand, ce sont les canaux; à Bruges, c'est l'estuaire, l'estuaire amoureux de la mer, mais que la mer, après d'infinies caresses, épuise et détruit peu à peu; la terre et les eaux souffrent de leur union; l'envasement trouble le ménage; le sable monte; la mort survient. Bruges, plus voisine de la France, plus influencée d'une part, plus exposée de l'autre, n'en est que plus ferme dans sa volonté d'indépendance, mais plus dûrement atteinte quand elle fléchit. Bruges eut 200 000 habitants; elle éleva Saint-Sauveur, Notre-Dame,

l'Hôtel de Ville, la chapelle du Saint-Sang, le palais des Comtes de Flandre, l'hôtel Gruuthuuse, les hospices, les béguinages, tout cela pour mourir vivante et devenir un simple lieu de beauté, un paysage de verdure, un bibelot pour touristes, « Bruges la morte », jusqu'au jour où un autre drame, la guerre de 1914, la relève soudain en lui rendant le sang qui avait coulé de ses veines quand ses communications avec la mer avaient été coupées.

Une autre cause à ces vicissitudes : la démocratie des « métiers », la démocratie des villes de Flandre, des « trois membres de Flandre » (Gand, Bruges et Ypres) a pris, rapidement, une telle allure dans l'organisation et la désorganisation de la vie sociale, que son histoire devient un microcosme de ce que sera, dans les siècles suivants, la marche générale de la civilisation européenne. Bruges, dès le haut moyen âge, « présente le spectacle d'un essor extraordinaire ». (Pirenne; II, 191). Elle est marchande, commerçante, commissionnaire, banquière, pompant la richesse du monde vers son rivage jadis ignoré. « Venise du nord », Bruges exploita le commerce beaucoup plus encore qu'elle ne le pratiqua. » Mais aussi, elle vécut tous les risques de la richesse accumulée, du « capitalisme » exigeant, entraînant les suites ordinaires : « Économiquement plus avancée que les pays voisins, la Flandre a connu plus tôt qu'eux, et avec plus d'acuité, cette grande lutte entre riches et pauvres qui a troublé les derniers temps du moyen âge (Pirenne; II, p. 199).

Et ces implacables haines sociales se colporteront de siècle en siècle. Les troubles du XIIIe siècle, qui finissent par dégénérer en hérésies passionnées, en révolutions destructives, vous les retrouvez au XVe, au XVIe siècle. C'est la lutte pour les franchises, pour les coutumes, pour la défense d'un train-train systématique et routinier qui ne veut pas se plier à l'exigence des temps nouveaux. Les ambitions individuelles, corporatives, « politiques », comme nous disons, s'en mêlent, encombrent la vie publique; les fonctions sociales s'arrêtent; on n'entretient plus les canaux, les ports; le sable monte, au moment où les passions s'exaspèrent. La crise de 1572 décide, pour ainsi dire, du sort des embouchures en ce sens

qu'elle provoque les excès de la repression du duc d'Albe.

Détachons, au hasard, une page de cette histoire. Ne la dirait-on pas écrite d'hier? « La crise économique causa la vie chère. Il y eut des grèves de détaillants, de consommateurs : du jour au lendemain, on ne but plus de bière. Les refus de paiement réussirent par suite de l'exaspération de l'opinion. Le chômage ayant grandi, les patrons se hâtèrent de diminuer les salaires, tandis que le prix de la vie montait sous l'influence des accapareurs : la bourgeoisie n'hésitait pas à faire le jeu de l'anarchie et, dans la misère générale, des bandes d'aventuriers et de sans travail allaient rejoindre l'armée protestante qui s'organisait sur les frontières. Au dedans même, une explosion populaire semblait imminente »[1].

Ces crises, fatales en tous les temps et qui se reproduisent quand les pays ont perdu leur orientation économique, accablent peu à peu, aux XVe et XVIe siècles, les cités flamandes si laborieuses, si appliquées et si riches, où les corporations sont en même temps les maîtresses de l'industrie, de la technique, de la clientèle riche et, par conséquent, maîtresses de l'art.

Bruges était la plus riche des villes, la plus développée, la plus élégante et la plus raffinée : elle deviendra la plus passionnée, la plus violente, puis la plus abandonnée, la plus stérile, la plus silencieuse... Elle périt pour de longs siècles, et nous l'avons vue couchée dans son tombeau, un léger fard aux joues : « Bruges la morte! »

Elle revit.

De même que notre admiration s'est concentrée à Gand sur *L'Adoration de l'Agneau*, elle se porte à Bruges sur les Memling de l'Hôpital Saint-Jean. Il ne s'agit pas de mettre en balance l'œuvre de Memling et celle des frères Van Eyck, ceux-ci étant des initiateurs et peignant près d'un demi siècle auparavant : il s'agit de savoir ce que l'art universel doit à cette école des « métiers » qui est toute l'École flamande à ses débuts. La technique est aussi parfaite chez l'Allemand Memling, domicilié à Bruges, que chez Van Eyck originaire du Pays-Bas : chez l'un et chez l'autre, l'art s'est élevé

1. Adrien de Meuüs, *Histoire de Belgique*, p. 80.

à ce point de haute conscience et de réalisation impeccable où la personnalité s'absorbe dans l'humanité.

L'autorité des Van Eyck est sans égale, le charme de Memling ne peut être surpassé. On l'a dit avec raison, ses Vierges sont des fleurs. La grâce, la noblesse, l'élégance, l'émotion, le haut sourire pur et céleste, le col incliné, les mains faites pour tenir l'hostie, l'aube du matin, la douceur des crépuscules, la blancheur des colombes, la transparence des âmes, tout ce qui pénètre l'humanité candide jusqu'au fond le plus délicat de sa sensibilité, est réuni ici : la *Présentation au Temple*, le *Mariage mystique de Sainte Catherine*, l'*Adoration des Mages* sont des chefs-d'œuvre. La *Légende de Sainte Ursule* est la plus exquise des chansons de geste. De quelles parures venues du ciel l'artiste fervent a-t-il su orner la Vierge, la Mère, la Sainte, la Femme! Bruges, où un marchand, Y. Mouscron, offrait à son église la Vierge de Michel-Ange, où des fondeurs, ciseleurs, graveurs, doreurs produisaient, dès 1380, les lames tumulaires impeccables de la Chapelle des Cordonniers et où, deux siècles après, des artistes d'Anvers et de Bruxelles exécutaient, en cuivre encore, les tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne, Bruges tient incontestablement la tête des villes flamandes et des villes d'art. Et, en plus, une générosité sans pareille mettant le comble à ses largesses, elle s'offre à nous dans une atmosphère si limpide, au milieu d'une verdure si fraîche et si profonde, d'une manière si noble et si affable, qu'on ne l'a pas célébrée comme elle doit l'être si, dans l'éblouissement de ses beautés, on s'est laissé détourner de la simplicité et de la bonhomie de ses béguinages.

Mais, cela dit, Bruges n'existe qu'a condition que le continent entier la soutienne et la sauve.

VI

Anvers. Nous achèverons la visite des embouchures par Anvers, puisque Anvers est, d'ailleurs, le but principal de notre voyage. Anvers nous attire, cette fois, par son Exposition; mais Anvers a d'autres attraits : c'est, en raison de sa situation, l'un des éléments principaux de l'histoire belge; elle est

l'acropole de l'art flamand, l'un des foyers de la pensée belge, l'héritière de tout ce qui s'est accompli de grand sur cette étroite encoignure du sol européen. A ces divers titres, nous l'interrogeons sur ces problèmes dont elle détient la clef, en nous tournant, surtout, vers l'incomparable galerie d'art qu'elle présente, en ce moment, au public et qui exalte si puissamment l'impression produite par les musées et les richesses artistiques du pays.

L'histoire d'Anvers pourrait se diviser en cinq âges : 1° Au moyen âge, le port, à peine connu, se développe peu à peu sur la ruine de Gand et la « mort » de Bruges, double décadence due à l'ensablement des estuaires et aux atroces dissensions des démocraties ouvrières déchaînées. 2° Sous les princes bourguignons, Anvers atteint une prospérité incomparable jusqu'à Charles-Quint et Philippe II. 3° A partir du XVIe siècle, Anvers, considérablement diminuée, d'abord par les luttes intestines, quand, la Réforme s'est insinuée et quand la scission s'est faite entre les Pays-Bas du nord devenus protestants et les Pays-Bas du sud redevenus catholiques, tombe en pleine décadence, décadence que le traité de Westphalie consacre par la fermeture de l'Escaut. 4° Les choses restent en l'état jusqu'à la Révolution française qui rouvre le port. Napoléon veut en faire l'instrument principal de la lutte maritime contre l'Angleterre. Cette reprise est hautement confirmée par la clairvoyance et l'énergie de la dynastie de 1830 qui assure à Anvers une destinée mondiale. 5° Au début du XXe siècle, un retour de l'Allemagne visant Anvers et les rivages de la mer, fait courir à la ville un danger mortel : la victoire des Alliés la sauve; Anvers retrouve la prospérité et prend un nouvel essor.

Ce simple schéma suffit pour déterminer les contacts de la reine des embouchures avec les voisinages continentaux ou maritimes qui l'entourent de leurs désirs, de leurs convoitises et de leurs jalouses vigilances; mais il ne peut donner l'idée de ce que la ville a fait pour elle-même, du génie de ses peuples, de l'énergie persévérante qui, depuis des siècles, a tenu droit le timon dans le tourbillon des événements et des flots.

Nous retrouvons, en effet, chez les Anversois, à toute époque

de l'histoire, les principaux traits du caractère belge, l'attachement à la civilisation latine et à la religion du Christ, une grande hardiesse d'esprit, en même temps qu'une singulière propension à la mysticité, la passion de la liberté avec une vigoureuse tendance démocratique, l'inlassable application au travail, le savoir-faire, l'esprit d'organisation, l'usage de la richesse et parfois son abus. Bourgeoisie travailleuse et commerçante qui, à la différence de certaines populations citadines, sait se modérer, se dominer elle-même, accroître sa fortune en la communiquant, affiner son amour du luxe par le goût du beau, se plier aux évolutions des temps, renaître avec la Renaissance, s'orienter vers les nouveaux orients, se transformer, s'achever et, comme on dit, « se réaliser » par un heureux calcul de la stabilité et de la nouveauté. Anvers, avec sa double formule de vie, à la fois matérielle et spirituelle, fille du limon gras et embarquée sur la haute mer, joyeuse et élégante, partie de Metzis pour aboutir à Breughel, à Rubens, à Jordaens, à Van Dyck, présente la figure multiple, cosmopolite de la Belgique maritime, tandis que les dures et granitiques Ardennes présentent la face continentale, le roc résistant. Ainsi l'une et l'autre frontière donnent au Janus des peuples son double visage : terre et mer, embouchures et rochers, raccourci de l'Europe, indépendant de l'Europe, et, selon le mot de Guillaume d'Orange, « terre commune à toutes les nations, ne pouvant vivre comme un monde à part ».

Je passerai vite sur l'Exposition elle-même; éphémère comme toutes les expositions, elle a présenté un intérêt qui lui survivra. Évoquant la *Vieille Belgique* avec un goût et une rusticité charmante, elle permet de deviner comment se développera la Belgique future, d'après certaines réalisations nouvelles et originales et qui, non sans hardiesse, se tiennent, cependant, dans les limites du sens pratique et de l'élégance sereine.

Avouons-le, notre âge, — l'âge qui succède à la Grande Guerre, — est une époque pauvre et qui reporte l'esprit vers les temps de Louis XVI (après les gaspillages du règne de Louis XV), vers les temps de Charles X et de Louis-Philippe, après de luxe du Premier Empire. Bourse vide, lignes droites,

matériaux médiocres, platitude voulue, pénurie de mouvement et d'ornements, suppression des courbes et de tout ce qui adoucit la rigidité ou cache la rudesse du fer; et toute cette misère, sous le prétexte d'une recherche plus ou moins sincère de la simplicité et de la netteté! A ce point de vue, l'Exposition, par son aménagement général, et vu le principe même de sa construction, destinée à une utilisation pratique ultérieure, est bien de son temps; c'est une réussite d'avoir jumelé une combinaison d'affaire avec une sorte de beauté.

On me pardonnera si, parmi l'infinie variété des attractions réunies dans ce cadre — où il y a du scolaire — en présence de la concurrence des inventions et des industries qui se mesurent ici, je ne m'attarde pas, m'arrêtant seulement, comme je le dois, devant l'Exposition française, si remarquable par sa sobriété, sa modestie et son élégante discrétion. J'ai rencontré là, avec une grande joie, deux remarquables organisations, celle de l'Exposition maritime, préparée, si je ne me trompe, sous les auspices de notre cher et glorieux amiral Lacaze, et qui, à l'époque où l'on conteste aux vaisseaux français le droit de paraître librement sur les mers, affirme, dans ce grand port étranger, des traditions, une haute et antique autorité en matière de science et d'art navals, qui rejouit le cœur; et celle de l'Exposition coloniale, d'un tact parfait, sans faux apprêt, sans étalage, sans bruit, sans you you, sans cafedji, mais qui permet de deviner ce que sera bientôt notre domaine extérieur en tant qu'approvisionneur des futurs besoins de l'humanité : Oh! Oh! nous disions-nous, en voyant tant de belles choses nouvelles s'offrir si gentiment, la voilà donc cette œuvre d'expansion, et de colonisation tant décriée! Tout de même, le Français sait faire. Attendons, avec confiance, l'Exposition de 1931!

Mais, ce coup d'œil une fois jeté sur l'ensemble de l'effort accompli, comment ne pas nous porter, avec la hâte même qui nous a amenés ici, vers l'Exposition de l'art flamand, puisque j'y cherche la leçon de l'histoire, comme il est de mon programme et comme il est de mon métier?

Avant d'entrer, nous nous sommes mis en état de grâce : nous avons revu et évoqué les richesses artistiques de Bruxelles, de Malines, de Gand, de Bruges, des églises et des musées

d'Anvers, bien entendu; ainsi préparés, nous n'avions qu'à nous abandonner à l'impression qui nous attendait.

Elle dépassa notre espérance.

J'ai vu des Expositions d'art sans nombre; j'ai vu, ici-même, à Anvers il y a longtemps, l'Exposition de Rubens; j'ai vu celle de l'art Belge à Paris; au cours de nombreux voyages, j'ai vu les Expositions et les musées en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Hollande, en Autriche, en Russie, en Suisse, aux États-Unis; j'ai connu Max Rooses, Muntz, A. Michel, Raymond. J'ai collectionné des livres, des catalogues, des gravures, des photographies par milliers. L'Histoire m'a conduit vers l'Art, en particulier vers la peinture flamande et vers Rubens. Jeanne d'Arc et Richelieu étaient mes introducteurs, l'une auprès des Bourgognes et l'autre auprès des Pays-Bas. Or, tout ce que j'ai pu acquérir, par ces diverses études et recherches, trouve ici un élargissement, un couronnement.

Pour aller tout de suite au bout de ma pensée, j'ose dire que cette visite à l'Exposition d'Anvers me confirme dans mon sentiment à savoir que l'art flamand, n'est peut-être pas mis, dans l'histoire de la civilisation européenne, à la place éminente qu'il doit occuper : comme spontanéité, abondance, sérieux et charme, il est hors de pair. Il y a, là, une exaltation de la pensée occidentale qui n'a été dépassée nulle part : naissance avant la Renaissance, renaissance après la Renaissance, c'est une éclosion continue, comme de ces fleurs qui n'ont pas d'hiver; génie racial, né de lui-même et se suffisant à lui-même. Les provinces bourguignonnes ont été véritablement initiatrices, réalisatrices, novatrices et rénovatrices : voilà ce qu'a confirmé en moi cette ultime visite.

Sans doute, il n'y a, dans ce que j'avance, rien de bien nouveau. Tout le monde sait que la Belgique surabonde en cathédrales, hôtels de ville, palais, maisons seigneuriales, musées, formant un ensemble incomparable; comme clochers, beffrois, tombeaux, vitraux, orfèvrerie, tapisseries, comme réussite artistique, en un mot, il y a, en ce petit et grand pays, de quoi se mesurer avec n'importe quelle contrée de l'univers. Tout cela dit et reconnu, il reste que l'Exposition a su réunir un ensemble qui ajoute une richesse imprévue à ce que l'on

connaît déjà : la peinture, notamment, présente ici un caractère remarquable de leçon supérieure. Disons, pour préciser, que je n'ai connu, dans nul autre pays, nulle autre circonstance qui m'ait offert une histoire aussi passionnante expliquée par l'art et un art aussi passionnant expliqué par l'histoire.

J'ai essayé de signaler, plus haut, certains traits caractéristiques du peuple belge : la tradition latine et chrétienne, le mysticisme, la passion de l'autonomie et des libertés locales, le sens de l'organisation, la discipline corporative, l'art d'acquérir et d'user de la richesse. Or, voici que ces traits sont particulièrement saillants ici et qu'ils s'unissent dans une joie complète de l'esprit et des sens.

Le sentiment religieux et mystique, par exemple, n'exerce, nulle part, une séduction plus profonde et plus pénétrante. Rien ne pouvait dépasser, bien entendu, l'impression résultant des œuvres fameuses des frères Van Eyck, des Memling, des Metsys et des autres maîtres réputés; mais celles qui sont réunies ici ajoutent quelque chose d'absolu et de décisif à l'émotion. Nous voici en présence du diptyque, probablement de Broederlam et qui montre saint Joseph raccommodant ses bas dans une *Nativité*; voilà le *Saint Christophe* appelant le seigneur Christ d'un gentil geste familier. Quels traits de mœurs locales, quelle sincérité! Où trouve-t-on cela ailleurs?, Voilà, maintenant, l'incomparable assemblée des Vierges aux doux yeux baissés, au sourire ineffable : la *Vierge et l'Enfant avec des Anges* de Memling, *la Vierge aux Cerises* de Quentin Metsys, la *Vierge en pleurs* de Dirck Bouts, la *Vierge à l'Œillet* de Jean Van Clèves; de quel tissu d'émotion, de foi et d'amour sont faits ces chefs-d'œuvre, chefs-d'œuvre d'innocence et de candeur où il y a tant d'art caché? Orchestre divin, sourdine pieuse, harpe des anges, voilà ce qui, dans ce tumulte énorme de la foule et des machines, s'entend ici et n'a jamais été entendu. *Le Saint-Luc peignant la Vierge* est disputé à Roger Van der Weyden; qu'importe? Est-ce que je ne découvre pas, soudain, en cette scène pleine de grâces, que le temps où elle fut peinte est celui où la Réforme met en cause les Évangiles. Intense préoccupation du peintre et du spectateur.

En un mot, le peuple chrétien, la « Belgique sacrée »,

s'exprime ici avec une force et une perfection telle que je ne sais, en vérité, si le quattrocento lui-même l'a dépassée. L'onction des Vierges, la vigueur des Saints, le naturel du Divin, le mystère des signes, tout cela parle à l'âme et convainc. On pourrait répéter le mot de Michel-Ange devant le Saint-Marc de Florence : « Comment un tel homme aurait-il pu mentir? » Pour exprimer le sentiment si simple et si poignant qui tombe de ces images, il faudrait le langage de la mère de Villon. La *Communion* de Just de Gand, peinte en Italie, paraît-il, mais si profondément belge d'accent et de localisation, ce sont, en vérité les bourgeois de Gand recevant la nourriture de l'âme au moment même où, pour ne pas la perdre, ils périssent par milliers dans la dispute de la présence réelle. Le *Christ jardinier* de Jean de Flandres, mais ce sont les « *Floralies* » de Gand; et pour finir, nous retournant vers le plus grand, le *Saint François recevant les stigmates*, de Jean Van Eyck, c'est, dans une perfection splendide, la gravité de l'homme pénétrée de la douceur et de la grandeur de la foi.

Mais, cet élan mystique, alors qu'il s'élève vers les plus hautes sphères de la pensée et du sentiment, s'égare-t-il loin de la terre, se détache-t-il de la besogne journalière, des règles de l'art, des exigences de la matière?... Nullement : la technique professionnelle n'est que plus rigoureuse parmi les élans de la foi. L'artiste se tient ferme sur son métier; d'autant plus impeccable qu'il est plus profondément ému. Ces mystiques éperdus sont des maîtres sans défaut, des ouvriers sans reproche. Ces initiateurs qui, les premiers, trempent le pinceau dans l'huile, peignent, sans hésitation ni retouche, admirables et définitifs, solidement appuyés sur la terre quand ils ont les yeux au Ciel. Comment expliquer cela?

Ici encore, interrogeons les choses, la nature, l'Histoire.

Quand les frères Van Eyck sont venus du village dont ils ont illustré le nom, la Belgique était prête à les recevoir : elle les attendait, elle leur offrait ce qu'ils venaient chercher. Dès l'aube du moyen âge, en effet, des siècles avant leur venue, les cités belges s'étaient assuré la maîtrise de la fabrication des draps, des étoffes tissées et peintes. Les « drapiers flamands » sont les fondateurs de l'industrie moderne. Leur système, leur principe est de répondre à l'exigence du client

par la perfection du produit; et tout est organisé dans ce but. Or, dans l'art des étoffes, l'ornement, la teinture, l'apprêt (interrogez, aujourd'hui encore, les maîtres de Lyon), la « présentation », (nous disons « la nouveauté ») est ce qui importe le plus. Le fabricant se trouve, pour ainsi dire, soumis au teinturier. D'où, à ce point de vue, une sévérité impeccable, une exigence du parfait, qui, durant des siècles, plie toute création à sa loi. Laissons parler l'historien : « A partir de la seconde moitié du XIIe siècle, dans chacune des principales villes de Flandre, les marchands s'associent en compagnies ou gildes qui prirent habituellement le nom de hanses. Jusqu'à la fin du moyen âge, la gilde surveille et régit les diverses branches de la fabrication. Elle les soumet à un contrôle incessant et minutieux, destiné à assurer la qualité irréprochable des produits. Les artisans sont astreints à des règlements très rigoureux, mais admirablement faits pour les plier aux règles d'une technique impeccable[1]... » etc. Et le résultat : « Dans tous les ports qui, du golfe de Finlande au fond de l'Adriatique, s'ouvrent sur la mer, les draps de Flandre emplissent les boutiques des marchands... Le privilège d'une technique sans rivale leur conserve la vogue sur tous les marchés » (XIVe siècle[2].)

Franchissons les siècles. La concurrence anglaise arrache à la Belgique le monopole de la draperie. Qu'à cela ne tienne! La supériorité, affirmée déjà dans le sens de la présentation, de la décoration et du coloris, s'ouvre un champ nouveau; elle « lance » la tapisserie. Qui dira l'importance, dans l'histoire des mœurs, de cet art de la lisse haute et basse? L'enfance contemplait dans les maisons, dans les édifices publics et dans les églises, les scènes religieuses ou légendaires, la Vierge ou la Licorne, la forêt ténébreuse ou la Prise de Troie, la Bible « istoriée » ou Rome la Grande; or, cette évocation sublime, dont rien aujourd'hui ne peut nous rendre l'enchantement, un seul mot l'exprime, les *Arrazi*. Ainsi, une technique des arts du dessin et du coloris plus exigeante encore, fille supérieure des métiers de draperie, s'affirme, se perfectionne, prend conscience d'elle-même en abordant, dans l'art du

1. Pirenne, t. I, 273.
2. T. II, 57.

tapissier, les problèmes de la représentation de la vie, de la nature, de l'histoire; par exemple quand un tapissier flamand, Jean de Bruges (Jean de Bandol) dessine les majestueuses figures de l'*Apocalypse d'Angers*.

Reconnaissons, en outre, que ces maîtres ne s'enferment pas dans ce que nous appellerions une spécialité : ils sont, à la fois, miniaturistes, verriers, chassiers (peintres de caisses et de chasses), selliers, en un mot décorateurs. On les met à toutes sauces et leur technique est prête à tout.

L'origine que la science moderne attribue, en général, à la peinture du moyen âge, c'est la miniature : mais la miniature voit *petit*; tandis que la tapisserie, comme le vitrail, comme la décoration, voient *grand*, composent, cherchent à frapper les foules par des traits larges et imposants; les arts *majeurs*, si j'ose dire, eux-mêmes nés du métier, sont seuls aptes à former des peintres. Encore convient-il de réserver une part importante à une autre de ces techniques artisanes, la plus intéressante peut-être par la recherche de l'émotion, du sentiment religieux, par l'envolée vers le sublime : l'art de la pierre tombale. La plaque sépulcrale, en pierre ou en métal, dessinée au trait, exige une perfection, une netteté, une force si sûres d'elles-mêmes pour satisfaire à l'exigence du souvenir et de la douleur, elle réclame une si complète connaissance du corps humain, de ses proportions, de son anatomie qu'on peut lui attribuer sans crainte une place très haute dans le progrès des arts d'imitation. Or, il est établi qu'il existait à Paris, dès le début du XIVe siècle, une colonie d'ouvriers flamands qui se consacrait, en particulier, à l'exécution de la pierre tombale. On énumère ces praticiens par vingtaines; leur influence est immense en un âge où la *danse de la mort* devenait le *leit motiv* d'une humanité accablée et douloureuse.[1]

Et, peut-on passer sous silence, enfin, ces arts parallèles, du cuivre, de l'orfèvrerie, du bois qui se subordonnent tous, en leurs origines, à l'esprit religieux. L'Exposition d'Anvers nous offre, de ces divers travaux, des monuments splendides. Et ne suffirait-il pas de ces deux tombes parallèles, celle du

1. V. Kœchlin. *La sculpture belge et les influences françaises. Gazette des Beaux-Arts*, 1903. — Cf. Pirenne. *Histoire de Belgique*, t. II, p. 461.

Téméraire et celle de Marie de Bourgogne, couchées au transept de Notre-Dame de Bruges, pour solenniser cette puissante pratique du métal fusible, seule capable peut-être d'évoquer le destin tragique de nos Valois abattus?

Chose insigne, non seulement dans les temps de prospérité, mais au plein des tourmentes politiques et économiques, cette conscience artisane maintient sa rigueur et sa primauté. Quelle leçon pour nos démocraties ouvrières et quelle occasion de leur offrir de tels exemples au moment où elles se laissent aller au caprice des loisirs exagérés, des bras ballants, de l'à-peu-près et de la tâche facile, s'en rapportant à une mécanisation brutale qui porte une atteinte, peut-être décisive, à leur dignité d'homme, à leur autorité corporative, à leur valeur sociale; quel intérêt n'y aurait-il pas à leur exposer l'histoire des démocraties citadines flamandes et italiennes (car les deux évolutions présentent de bien frappantes analogies), de dire comment elles ont triomphé par la persévérance, la discipline volontaire, la conscience professionnelle, comment elles ont péri par l'exclusivisme, la tyrannie intérieure, les revendications hautaines, les haines implacables, le tout finissant par les grandes misères et, logiquement, par l'abaissement du plus faible. La détestation du travail est la pire des erreurs aussi bien économiques que morales. Rappelons seulement que le haut moyen âge belge, par la volonté de création et la passion de l'excellent et du parfait, devint le terrain où se développa et triompha un art sublime portant ses exécutants, ses « ouvriers », les Jean Van Eyck, les Rubens, les Van Dyck, à la richesse, à la considération, à la renommée, à la gloire.

De ces qualités de pondération et de persévérance, il résulta, en outre, une prospérité générale reconnue et enviée par l'univers et qui devait avoir, finalement, une influence décisive sur les progrès et les transformations de la civilisation elle-même.

Le domaine des ducs de Bourgogne passait, à la fin du moyen âge, pour un véritable paradis en terre. C'est l'heure fameuse du « Vœu du faisan ». Tandis que la France tombe épuisée sous la flagellation de la Guerre de Cent ans, tandis que l'Angleterre va subir les misères de la Guerre des deux

Roses, les cités flamandes attirent vers elles l'or du monde. Notre Commynes, qui était du crû, dit : « Pour lors estoient les sujets de cette maison de Bourgogne en grande richesse; et me semble que ses terres se pouvoient mieux dire « terres de promission » que nulles autres seigneuries qui fussent sur la terre. Ils estoient comblés de richesses et en grand repos... Les dépenses et habillements et d'hommes et de femmes grands et superflux; les convits et banquets plus grans et plus prodiguez que en nul autre lieu dont j'ay eu connaissance; les baygnoyres et aultres festoiements avecques femmes, grans et désordonnés et à peu de honte[1]. »

La richesse du monde se précipitait sur les rives de l'Escaut, entrepôt naturel entre le nord et le midi. Par suite de la découverte des nouvelles voies planétaires, Venise dépérissait; l'Italie, l'Allemagne, les cités commerçantes de la Souabe laissaient tomber les rênes. Anvers les saisit; et ce succès, elle le doit, non seulement à sa situation exceptionnelle, mais comme l'indique avec autant d'autorité que de talent, M. Eugène Baie, « à sa haute *technique professionnelle*, fruit d'une longue patience, à une précision subtile, une initiative audacieuse, autant qu'à ses brillantes aptitudes, aiguisées par la lutte. » Il y avait, en outre, dans ces foules, au regard à la fois appliqué et perçant, un savoir faire, un flair du succès, une manière, que nul n'a dépassé peut-être, de saisir, d'avance, les conditions d'un progrès, en un mot cette aptitude, qui appartient en propre au génie belge, de saisir l'heure et de prendre l'initiative. Comment ne pas être frappé de ce fait, qu'en 1556, Charles Quint, « ce grand pétrisseur de réalités » fait ériger un monument à la mémoire de Guillaume Beukelszoon, mort depuis 1397, lequel ayant découvert un procédé permettant d'encaquer le hareng, avait ainsi donné aux marins de ces rivages la passion des pêches lointaines, l'appétit des expéditions maritimes et des océans inconnus, je ne sais quel esprit d'aventure qui allait essaimer des œuvres et des hommes de par l'univers?

C'est là, en somme, ce don cosmopolite si bien adapté au siècle qui s'ouvre, cet instinct du mouvement qui se met en quête, partout, du trafic, du plaisir et du profit. Expliquerait-on

1. Édit Maindrot, t. I, p. 15.

sans cela comment il se fait que les Portugais, à peine les caravelles de Vasco de Gama ont-elles rapporté en Europe les produits des Indes, viennent ouvrir, au Kipdorp, une factorerie fameuse, l' « Huis von Portugael »... sur laquelle leur pavillon, indice d'un choix délibéré, devient bientôt, pour le nouveau commerce universel, un signe de ralliement?

L'Anversois est accueillant à tous, bon enfant, la main ouverte et le visage large : il aime recevoir de toutes mains parce que, dans ses mains, tout devient or. La laine anglaise, transformée par lui, vaut dix fois le prix d'achat. Car, en somme, la supériorité économique, c'est le choix; la consécration se fait, non par le poids et le tonnage, mais par le bénéfice. Notre homme, artisan supérieur, est un transformateur. Et, en transformant, il se transforme lui-même; il monte. Ouvrier d'abord, puis technicien, artisan, le voilà artiste, membre des corporations et finalement des académies. Les gildes qui l'ont créé, l'entourent, le soutiennent. Quatre chambres fameuses où se rencontrent le mysticisme ancestral et le paganisme naissant, groupaient ces efforts créateurs et maintenaient la discipline des grandes époques : le Lys du Calvaire (*Leliken von Calvarien*), le Souci (*De Gondblœm*), la Branche d'olivier (*D'Olijftak*), la Giroflée (*De Violière*); jolis noms de fleurs! perpétuelles floralies! La « Giroflée » qui s'était jointe, en 1580, à la fameuse confrérie de Saint-Luc, se flattait de grouper trois cents maîtres, peintres, graveurs et sculpteurs.

Tout promettait, à ces jours fleuris, de durables lendemains. De la richesse accrue, de l'assurance que donne le succès, de la juste récompense du travail, naît une fierté, une volonté tranquille de *vivre sa vie* qui assurent à l'existence générale une largeur et une aisance aux entournures qui s'adaptent merveilleusement aux puissances physiques de la race et qui les développe encore. Le Gantois qui a commandé l'*Adoration de l'Agneau* se multiplie; nos « milliardaires américains » ont leurs précurseurs. Les uns cisèlent « comme un bijou à mettre dans un écrin », la flèche de la cathédrale; d'autres fournissent sans compter les fonds nécessaires pour élever l'Hôtel de Ville et la Nouvelle Bourse selon les règles classiques plus majestueuses que le rite local; ils construisent leurs

propres demeures, honneur de la Cité, les hôtels privés à frontons, à dômes, à tourelles, la *Cour Van Liere*, la *Rose d'or*, la *maison d'Aix*, la *maison des Singes* qui appartint à Quentin Metsys.

Et, dans cette ville transformée, enrichie, ennoblie, enviée, où, à toute heure, selon que le raconte un contemporain, on voit des noces, festins, danses, et passe-temps, où l'on entend, par tous les coins de rue, sons d'instruments, chansons et bruits de réjouissance, dans cette cité luisante et sonnante, on peut s'imaginer ce qui se passe un jour de liesse, aux foires de la Pentecôte ou de la Saint-Jean, et encore aux « Joyeuses entrées » des princes, dans le déchaînement des « Kermesses », (sans oublier que le mot lui-même emporte l'idée d'une bacchanale d'église). Albert Durer raconte, dans une lettre à l'austère Mélanchton, qu'il assista à la « Joyeuse Entrée » de Charles Quint. Il décrit le luxe inouï du cortège : mais ce qui l'éblouit véritablement, ce fut un radieux essaim de jeunes filles appartenant à la haute bourgeoisie, presque nues, les hanches ceintes à peine d'une gaze transparente. Il les contempla lorsqu'elles vinrent porter leurs hommages au jeune potentat qui, dit-on, baissa modestement les yeux. Mais, lui, l'artiste éperdu, ne peut s'empêcher d'écrire : « J'en ai vu rarement d'aussi belles; je les ai regardées fort attentivement et même brutalement, parce que je suis peintre[1] ».

« Je suis peintre. » Voilà Rubens!

Au cours d'une visite dont le grand roi Leopold m'honora au quai d'Orsay, je lui montrai, tendues dans les salons du palais, les admirables tapisseries des Gobelins représentant les Scènes de la Vie de Marie de Médicis. Devant le morceau où les trois Parques, aussi grasses que peu vêtues, tiennent le fil des destinées humaines, je lui dis en riant : « Cela, Sire, ce sont les sujettes de Votre Majesté. » Et le roi, toujours prince-sans-rire : « Elles sont comme cela les sujettes de ma Majesté?... » Les sujets de l'antérieur monarque belge, l'empereur Charles-Quint, savaient, en tous cas, à quoi s'en tenir.

Aux murailles de l'Exposition d'Anvers, tout ce monde revit à l'état de chefs-d'œuvre. En particulier, sur l'éclat

1. Pour tout cet exposé, voir le livre, d'une saveur si puissante, d'Eugène Baie, *Le siècle des Gueux* (*passim.*).

suprême de la beauté humaine qu'est le corps féminin, ces vivants et bons vivants, les peintres de la mysticité n'avaient pas fermé les yeux. Un prélat romain me disait, le regard à demi voilé, devant ces mêmes Rubens du quai d'Orsay : « Les œuvres de la divinité sont si belles qu'il est permis d'en contempler l'image. » Les Van Eyck ont peint notre mère Eve dans une nudité si appuyée, si affirmée qu'on ne peut que vénérer, en ce sein, le sein où fut conçue notre misérable humanité. Lucas Cranach, par contre, a donné, au corps redoutable de la tentatrice, la souplesse insidieuse du serpent. Et encore, à l'Exposition d'Anvers, un chef-d'œuvre admirable, la *Bethsabée* de Memling (Musée de Stuttgard) traite ce nu plein d'énigme avec une précision et une audace qui, par la beauté, touche à la volupté.

Voilà donc que nos peintres vivent les grandes heures : le divin et l'humain, le ciel et la terre s'offrent à leur pinceau. Ni hésitation, ni doute, ni scrupule, ni fausse honte : la vie, la vie d'un siècle heureux qui s'étale de lui-même et déborde.

Tout va changer.

VII

Aux années 1560, comme Philippe II quittait la Belgique, le mal qui tourmente le monde aborde les Pays-Bas, et notamment Anvers : la robe sans couture est déchirée; disons, en langage de kermesse, « la marmite est renversée » : la religion, la politique, l'économique, toutes les sécurités et stabilités humaines sont emportées dans un branle universel; et en voilà pour un siècle, — ce « siècle de malheur », où l'on ne sait plus où en est le monde, ce que sera le destin, où est Dieu. A l'appel silencieux du Taciturne, cette patrie de la fidélité s'insurge contre ses maîtres, la discipline s'insurge contre la règle, la fortune tourne à la ruine, le bonheur tombe au désenchantement. Quelle amertume soudaine dans ces bouches qui savouraient la joie!

Ce n'est pas une histoire à raconter; elle est connue comme l'une des plus pathétiques dans les tristes annales de l'humanité. Et le pis est que ces peuples, si intelligents, si pondérés, si réfléchis, en s'insurgeant contre leur souverain et leur foi,

se lèvent contre eux-mêmes et, qu'avant que le double but qu'ils se proposent, la réforme et la liberté, ait été atteint, ils s'apercevront qu'ils ont fait fausse route, se retourneront sur place, feront amende honorable, adoreront ce qu'ils ont brûlé : s'étant crus protestants, ils se retrouveront catholiques; s'étant crus républicains, ils se retrouveront royalistes et, dès lors, soumis, loyaux, fidèles, sujets dévoués, héros renouvelés, croyants retrouvés, ils effaceront de leur mémoire les combats et les souffrances, les vaillants refus et même les vénérables martyrs, ils se soumettront à toutes les sanctions et diminutions qu'un si violent renversement des choses imposera à leur repentance.

De 1560 à 1790 en deux longs siècles, double balancement des choses, malheur et résignation. Anvers, en proie à des dissensions inexpiables ou étouffée par le bâillonnement des bouches de l'Escaut, n'est plus que l'image d'elle-même. On s'évade de son impasse comme d'un lieu pestiféré. Sa population tombe, ses comptoirs se ferment, ses métiers cessent de battre.

Mais l'art, son préféré, l'abandonne-t-il également? Et bien! voilà le miracle. Il tient bon. Il souffre, il s'émeut; mais il persévère; il s'attache à ce sol d'autant plus qu'il est labouré de misères, et il lui arrache de nouvelles moissons. Sa persévérance, sa foi, sa divination s'exaltent, s'exaspèrent; il pleure ou il rit, mais, résigné ou ironique, il voit plus loin et creuse plus bas qu'il ne faisait aux temps de liesse; descendu du ciel et de l'empyrée, la douleur lui est un enseignement, la souffrance un approfondissement.

La prospérité, d'ailleurs, n'a pas disparu en un jour; la chute lente s'est accomplie avec des ressauts, des heures d'accalmie, des degrés de la dépression à l'espoir. Puis l'homme a pris de la force et de l'énergie sous le fouet de la nécessité. Il s'est tendu comme un arc; si ce n'est plus la beauté du bonheur et du rêve, ce sera la beauté de l'action. Et, justement, la beauté de l'homme, de l'homme en état de volonté et d'action, soudain s'est révélée : pour le philosophe, c'est l'âge de la psychologie; pour l'écrivain, c'est l'âge du drame; pour le peintre, c'est l'âge du portrait. Amis ou adversaires, ils se regardent soudain, et *ils se voient*. Car il se trouve, en

plus, que tout ce monde passionné vit pour la gloire, pour paraître, *pour être vu.* A ces héros il faut des peintres. Et ils sont là, tout prêts.

Jamais il n'y eut, nulle part, d'école de portraitistes plus dignes de la tâche qui s'offrait. L'Exposition d'Anvers, à ce point de vue, est un triomphe fleuri, une *floralie.* Cela commence par *L'Homme à l'Œillet* de Memling. Une figure directe et sincère, un regard doux et pénétrant, une activité vigilante dans un repos silencieux, tel nous apparaît l'homme qui tient une fleur; car c'est encore le beau temps, le temps des ducs de Bourgogne, avant que le nuage ait grandi dans le ciel, le temps où il faisait bon vivre droitement. Regardez toutefois : il y a, dans l'air, quelque chose que le pli de la lèvre annonce.

Autre portrait (attribué, non sans hésitation, au Maître de Flemalle et qui pourrait bien être plus tardif) : celui-ci (*Musée Frédéric*, à Berlin) est encore un bourgeois, mais d'une autre race; le gros nez, le triple menton, la moue lippue, les chairs tombantes, et, sur cette face de mardi-gras, l'étroitesse du front, le désordre de la chevelure, tout marque l'orgueil de la chair, la volonté de jouissance immédiate, le vautrement dans la matière, l'assurance de la richesse acquise et promise, stable, héréditaire. Il me fait penser à l'un de mes amis belges très riche, trop riche, qui me disait d'un ton résigné : « Je mourrai dans mon coffre-fort... » Eh bien! que celui-ci prenne garde! Les temps nouveaux ne supporteront pas longtemps ce teint émerillonné, qui, lui-même, ne les supportera pas. Ce bourgeois (ou son fils) maigrira au siège d'Anvers.

Et la femme? Ne partagera-t-elle pas les joies et les peines, les ardeurs et les craintes de ces hommes, de ces pères, parents, maris, ici rangés? Regardez le portrait dû à Jean Van Clèves, de la Galerie Jos Fiévez à Bruxelles. Voilà, ce qu'elle est devenue, la *Bethsabée* dévoilée et sans souci qui se montrait toute nue et cueillait les rois au saut de la baignoire. Car, c'est la même femme : savante des choses et calculatrice des lendemains. La voilà; mais combien transformée! Elle s'est engoncée dans un fourreau de jupes et de robes, elle a remonté ses guimpes, haussé son corsage, gonflé ses fourrures, caché ce corps dont elle était si fière; que dis-je? elle l'a mis en boîte,

emmailloté, emprisonné, crainte qu'on ne le découvrît et qu'on n'en fît litière : ni bijoux, ni dentelles, ni frisons; un air monacal; et, en plus, dans l'œil, quelle inquiétude, sur la lèvre boudeuse, quel souci! Épouse et mère, dont le regard, par-dessus les têtes, cherche le mari dans la mêlée, les enfants dans le péril, le foyer menacé, et dont la main machinale, tournant les grains du chapelet, ne sait même plus si elle doit et comment elle doit prier.

Approchons les maîtres de l'heure et du destin : voici le duc d'Albe, et voici Guillaume le Taciturne. Ils se ressemblent, ces deux hommes qui ont causé tout le mal; silencieux tous les deux, ce sont des politiques; tous deux, la figure longue, la barbe courte, le poing serré tenant le bâton; mais l'un, l'Espagnol, a plus de race, l'autre, le Taciturne, plus de sang; le caractère rigide de l'un est tout dans un regard d'une douceur implacable, dans le nez droit tombant, comme un couperet, de son propre poids; la nature de l'autre se trahit dans le fuyant du regard, le tourment du front, le sourire caché et je ne sais quelle confiance en soi que nul revers n'atteindra; on ne saura ce qu'il pense que quand il se décidera et agira. Et, regardez bien : sur ses traits voilés, court un éclair; l'autre est tout ténèbres.

L'incomparable apport de psychologie supérieure réuni dans les salles de l'Exposition n'a qu'un tort, d'être éphémère. Cet ensemble, on ne le reverra plus; chacune de ces images va regagner son musée, sa collection publique ou particulière et ce monde évoqué disparaîtra de nouveau, comme il avait disparu depuis des siècles. Grandeur de ces convocations, amertume de ces dispersions. Antonio Moro, Wilhelm Key, Pourbus, Cornelis de Vos et tous ceux que l'on devine derrière eux, forment une cohorte dont l'histoire déplorera à jamais la relève[1].

Et pourtant, nous n'avons pas dit encore les plus grands, les triomphateurs, ceux qui ont couronné l'art flamand et consacré le but et le sens de son séculaire effort, les quatre : P. Breughel, Rubens, Jordaens, Van Dyck, et, un peu à la suite, Téniers. Certes, leur place est marquée à la plus haute page de l'histoire de l'art; mais l'effet massif que leurs œuvres

1. V. le Catalogue de l'Exposition publié par Van Œst, avec reproductions.

produisent ici a la portée d'une révélation. C'est un peuple entier, une histoire totale qu'arrache à la mort leur pinceau : portraitistes, non des individus mais des foules, non des heures mais des temps, non des âmes et des volontés seulement, mais des mouvements et des instincts.

Les Breughel (car il vaut mieux les réunir, tous ceux de ce nom, sous un seul vocable), quelle étourdissante allure ils ont donnée à cette bombe et bombance des bourgeois et des paysans! Quelle localisation intense sous ces ciels profonds, aux nuages fouettés du vent, dans ces paysages de verdure et de lumière qui pompent, de la riche terre, la vie, la frénésie; quelle sarabande! Et comme ces gens tout ronds s'en donnent, et comme ils s'empoignent, et comme ils s'épuisent, et comme ils tournent, et comme ils s'abattent et comme ils roulent! La Kermesse, celle qui passera des Breughel à Rubens, de Rubens à Jordaens, de Jordaens à Téniers, toujours sauvage, déchaînée, hallucinée est-elle assez enivrée de vin et rouge de sang? Ils sont trop gais, trop fous : ça n'ira pas loin. Un chroniqueur gantois disait, à les voir s'empoigner avec la joie, « que sur vingt personnes, il n'y en avait pas une qui pût savoir comment les choses tourneraient ». Et ce Breughel l'Ancien, que vient-il annoncer quand il lâche, dans un coup de vent monstrueux, *Marguerite l'Enragée*, semant la terreur et la haine dans une ville du diable, qu'un œil formidable guette et qu'une nuée de corbeaux survole? Est-ce, déjà, la destinée qui s'approche? Attendez : voilà, en effet, la leçon suprême : dans un paysage exquis, délicat, amoureusement caressé par une lumière idéale, un gibet et sur le gibet, la Pie. Elle jacasse; elle s'excite, et du bec, et du gosier; et, demain, cette terre de joie sera retournée, labourée, effondrée; les danseurs, les rieurs pendront au gibet et Margot jacassera toujours, squelettes au vent!...

Rubens avait collectionné les tableaux de Breughel l'Ancien et il se plaisait à faire travailler les autres, fils et neveux, à ses propres compositions. Son atelier était un monde. Le maître, jamais las, accablait ses élèves de sa libéralité exigente. On le voit dans les contrats qu'il signait, se réservant les chairs, les visages, les mains et confiant à des élèves ou amis comme Jordaens, Van Dyck, van Thulden,

Snyders, Breughel, l'exécution des détails de la magistrale esquisse qu'il avait tracée. Anvers et la Belgique entière, que dis-je? la France du nord-est, l'Allemagne, l'Europe sont un vaste musée rubinien; l'Exposition l'achève et permet d'apprécier la carrure unique d'un tel génie. Il mobilisait un monde, pour le faire vivre sur ses toiles immenses.

On dit, de Rubens : « le maître de la chair ». Tant s'en faut qu'il s'en tienne là. Tout lui appartient, et, par dessus tout, le mouvement, l'influx vital, la puissance de la nature, corps et âmes. Si Rubens n'avait pas peint la *Kermesse*, c'est-à-dire l'humanité emportée dans un tourbillon d'ivresse au paroxysme, il ne serait pas Rubens. Il ne cherchait pas loin et prenait tout ce qui s'agitait autour de lui pour en faire l'Olympe ou le Paradis, l'Empyrée ou l'Enfer, sa création et sa gloire. Tout lui était matière à transfiguration. Tenez, celle-ci c'est sa première femme; celle-ci sa deuxième femme; celle-ci sa belle-sœur Suzanne; voici les filles qu'il fait venir de Paris pour lui servir de modèles; les unes et les autres emportées, noyées dans son invention prodigieuse, réduites à l'état de « touches » et de « glacis »; ses propres enfants, à l'âge de 2 ans et de 5 ans environ, sont reproduits à satiété et signalent, dans son œuvre entière, la joie qu'il a eue de voir cette belle chair vivante fleurir de lui et auprès de lui : ils enguirlandent la *Gloire de Marie*; ils s'enlacent avec des fleurs dans la *Danse enfantine* de Munich; ils se cajolent sur les genoux de la *Vierge au panier*; ils entrent à Paris avec Henri IV; ils couronnent, dans le ciel, Marie de Médicis; ils têtent la Louve et grimpent sur les genoux d'Hélène Fourment. Si Rubens ne s'était pas repu de ces carnations adorées, il eût supprimé, de son œuvre, une des plus profondes émotions de l'humanité, l'enfance.

Eh bien! il en est ainsi de tout ce qui se rapporte à l'homme : son tourment et son rêve ici bas, ses aspirations là-haut. L'œuvre de Rubens est, d'après toute sa vie, une prière, une glorification de Dieu, une *Adoration de l'Agneau* : Dieu lui-même, le fils de Dieu, la Sainte Vierge, les Saints, les héros, les voyageurs, les soldats, les vivants, les morts, les mythes, les légendes, l'histoire, le rêve, la chute, la rédemption tout ce qui se voit, s'entend, se dit, se raconte, se devine,

il le représente avec une furie inlassable, jamais au repos, parce que ce magnifique poème à Dieu, si vaste qu'il le conçoive, sera toujours, pour lui, incomplet, borné et froid. Il met au pied de l'Éternel son temps, son pays, son art, sa vie, son génie. Élève des Jésuites et de l'absolu. Vrai jusque dans la pompe et grand même dans l'emphase.

En somme, il vivait dans une époque de paix reconquise, à une heure de détente qui pouvait se faire illusion sur sa propre durée, au temps des « archiducs », qui étaient de très braves gens et qui avaient fini par faire aimer ce qu'ils représentaient de l'Espagne; lui-même, catholique ardent, bon Espagnol, Jésuite, hostile à cette France de Richelieu qui s'alliait aux hérétiques. Son père, avocat d'Anvers, un peu bohême, s'était converti au protestantisme et avait vécu très près, trop près, du ménage du Taciturne; Pierre-Paul avait hérité de sa mère, restée catholique, une haine terrible, suite des inconséquences du père. Il avait voyagé en Italie, en Espagne, envoûté par Rome, par Gênes, par Florence pendant des années, vivant aux pieds de Léonard, de Raphaël, de Titien, de Veronèse, de Velasquez, tâchant de leur arracher leur secret. Le monde était son jardin.

Quand il revint, peintre achevé, il sentit, en lui-même, un élargissement de sa puissante nature, et il se crut bon pour l'action. Il se sacra diplomate et s'offrit, lui et son génie, à la cause qui était celle de son Roi, *la Cause*. Le diplomate ne réussit pas dans son projet d'unir, contre la France, l'Espagne et l'Angleterre, l'eau et le feu. Il fut congédié. Blessé au cœur, il se replia sur son chevalet, et nous devons à la peine profonde qu'il éprouva cette production enragée où la force du génie dédaigné se prodigue, s'épuise à l'exaltation de *la Cause*, toujours : mais la vraie, cette fois, celle de Dieu. La vie s'écoule en ce labeur. Et puis, ce fut une autre blessure, plus intime encore et plus douloureuse : contemplez, l'une près de l'autre, les deux images qui sont, peut-être, les plus belles parmi tant de belles choses réunies : le portrait de la seconde femme, Hélène Fourment (Musée du Louvre) et le portrait du peintre. Quelle circonstance a réuni le ménage, devant nous, dans cette salle improvisée! La femme, jeune, élégante, frivole, aux dents de perles, au rire provo-

quant, l'œil en coulisse, femme et renarde, la belle et la bête tout ensemble; et lui, le triomphateur, le prince (le prince de Danemark, hélas!) cachant à peine sa blessure, victorieux-vaincu, roi de son temps, roi d'un règne éphémère, pâle, blessé débué, énigmatique, et qui, fardant du bout de son pinceau cette femme aux yeux clairs, se demande ce que cache le regard fuyant en son insaisissable traîtrise. Vieilles pompes, vieilles folies, vieilles amours, vieilles gloires dont l'ambition elle-même ne veut plus... Rubens ne peindra plus que des paysages!

Avant de mourir, le grand visionnaire a vu peut-être autre chose encore : il a vu que l'art, qui avait été sa ressource suprême et sa consolation, l'art de son pays et de sa foi périssait avec lui et que, son atelier fermé, ses élèves disparus ou dispersés, il n'y avait plus rien.

Si! Quelques survivants qu'il avait su grouper et qui avant de se séparer, apportent un dernier éclat à la peinture flamande : deux qui l'égalent presque, Jordaens dont l'œuvre est un prodigieux jllissement de sève exaltée; Van Dyck, rose d'automne, fleurissant sur la vieille souche épuisée.

Jordaens. Qui n'a pas vu le *Bac d'Anvers* (Musée royal de Copenhague) n'a pas connu la Flandre des embouchures au temps de la grande crise et ne peut comprendre à quel point le fleuve de vie qu'est l'art, peut refléter cette chose morte, l'histoire. Cette cargaison, cette arche de Noé qui, sous un soleil brûlant, se pousse à la gaffe vers un rivage invisible, tendant la voile à un vent qui ne se lève pas, est une page sans pareille. Le fils des marchands de toile a dépeint d'un seul trait, dans la lourde gloire de ce rivage ensoleillé, l'approche de la tempête couvant dans un ciel trop luisant. Sous une lumière fauve, les nuages s'amoncellent; dans une atmosphère accablante, les passagers indécis, inquiets, oppressés, le vieillard à la barbe hirsute, la femme courbée sur l'enfant qu'elle allaite, les jeunes aux visages indifférents, les distraits, les graves, les forts aux torses herculéens, le pêcheur qui lave son poisson, le bœuf qui rumine, la vague traîtresse qui lèche le bord de la barque, et, enfin, la barque elle-même la barque, héroïne du drame dont on ne sait si elle surmontera le flot qui la rase et si elle est capable d'atteindre le bord,

tout parle : langage mystérieux du pinceau qui dit beaucoup au delà de ce que l'artiste lui-même pense, — ce que son instinct devine et inscrit.

Et, maintenant, arrêtez-vous devant l'autre image : la fable du *Paysan et du Satyre*, sujet que le maître a reproduit tant de fois, sur lequel il a insisté, qu'on réclamait de lui, assurément parce que tout le monde comprenait et était dans le secret ironique par lui dévoilé à demi-mot. Souffler le froid et le chaud, mais c'est à quoi maintenant, la défunte franchise du pauvre bougre est condamnée. Se taire ou mentir; pas d'autre ressource : il faut être aux Flamands flamands, aux Wallons wallon, protestant aux réformés, aux catholiques, catholique. Jordaens lui-même, s'est déclaré protestant; et, au même moment, — exactement au même moment — il peint, pour les Jésuites d'Anvers, le *Saint Charles Borromée priant pour les pestiférés*. Il souffle « le froid et le chaud ». Ce moqueur magnifique, prend des deux mains. Il ne périra pas de mélancolie, lui. Il s'est fait construire une maison superbe; il y a réuni une riche collection; les nobles étrangers la visitent; il est reçu chez les princes et peint la *Passion du Christ* pour les Rois et pour les prêtres. Il devait mourir en 1678, sans avoir trop souffert des mauvais jours : la lumière avait été sa joie, peut-être avait-il remarqué, tout au plus, qu'elle pâlissait.

Van Dyck n'attendit pas aussi longtemps : jeune, beau cavalier, il est le peintre cosmopolite; il s'embarque en bon Anversois. Sa vie est une errance, son œuvre une dépense prodigieuse de fantaisie, de charme et de divination. Tout l'amuse, tout le flatte, et il flatte tout. Amoureux de son siècle, dont il connaît le secret, il a vu les hommes, les pays, les cours, les pompes, les grandeurs et leurs dessous. Rien ne l'a troublé. Il se sentait à la hauteur des circonstances, n'ayant d'autre dessein que de regarder le monde pour l'expliquer à lui-même. Il est à la mode, il fait fureur partout, et surtout dans cette société anglaise si prompte à l'engouement. Mais c'est en Italie, et se mesurant avec les hauts modèles, qu'il est lui-même. Le fameux abbé *Scaglia*, Machiavel de la réaction catholique, et, surtout, l'extraordinaire *Père de La Faille* (collection de la famille de la Faille), cette pure

intellectualité, cette évocation si pascalienne, (s'il est permis de parler de Pascal à propos d'un Jésuite), par qui le grand siècle proclame l'intensité de sa compréhension et la beauté de son équilibre, page *classique* s'il en fut, l'artiste nous les jette, si j'ose dire, du bout de son pinceau avec une générosité sans seconde, un dilettantisme relevé. Tant de drames publics ou secrets qui s'agitent autour de lui, il nous les dévoile par l'ombre d'un front, par la courbe d'une épaule, l'embarras d'un geste, la nuance d'un fond. Voici Henriette-Marie, fille de Henri IV et veuve de décapité; voici Guillaume d'Orange et sa fiancée au nom tragique, Marie Stuart; voici cette aristocratie jacobite, toute enrubannée, et qui, traînée dans la boue des défaites, ne trouvera pas même de tombeau; voici, enfin, le Roi lui-même, arbitre des élégances, infatigable à se faire peindre, qui veut laisser à la postérité sa figure de spectre à la moustache relevée qui ouvrira le cortège des découronnés. L'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la France, la Hollande, les pays du nord, tous avaient passé devant le chevalet et payé leur tribut au pinceau qui les passait à l'histoire. Mais c'est l'Angleterre qui recueillit le transfuge. Van Dyck y meurt à quarante-quatre ans. L'ère des grands revers s'ouvrait. La domination austro-allemande est sans attache réelle ici, et sans nerfs. Sous un régime qui se délite, l'art flamand ne couvrira pas le siècle. Comme au temps de Jeanne d'Arc, la France sèche aura raison de la Flandre grasse. Philippe de Champagne viendra peindre à Paris nos jansénistes et le cardinal de Richelieu. Boileau prépare son « Ode sur le passage du Rhin ».

De tant de chefs-d'œuvre réunis par l'Exposition, il reste, pour nous, en cette course trop rapide, une vision d'un passé que l'histoire aurait mal connu sans l'art : ce n'est pas seulement un témoignage, c'est une résurrection.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.

(*A suivre.*)

LES AVEUX COMPLETS

Puis-je déjà raconter cette histoire, telle que je l'ai connue ou devinée? Elle est encore si proche de moi.

. . . . . .

. . . . . .

François Fontaine finit sa conférence quelques secondes avant le coup de timbre qui annonçait midi du haut en bas de l'École de pédagogie. Les auditeurs — en majorité des jeunes filles — refermèrent leurs cahiers, leurs anthologies; un bavardage s'éleva, où sonnaient plusieurs accents étrangers; deux élèves vinrent serrer la main de Fontaine. Il aimait ce public fervent, neuf, ce monde réduit : les plus âgés n'étaient guère ses cadets que de quatre ou cinq ans. Il regarda passer leurs visages devant sa petite chaire et surprit avec bonhomie le regard qu'échangèrent une jeune brune et l'un de ses camarades empressés. Fontaine avait trente-deux ans, et d'aimables indulgences tempéraient ses vertus pédagogiques. Il vit Sybil Braxton, assise au fond de la salle blanche, étirer ses bras dans son pull-over losangé et, comme pour se ranimer, secouer sa toison rousse. Que la Pléiade et Ronsard, ce matin-là, n'aient guère touché cette Écossaise à peine dégagée de l'adolescence, Fontaine ne songea pas à en prendre ombrage, ni pour le Vendômois, ni pour lui-même; d'ailleurs, une autre pensée le préoccupait. Les élèves s'attardaient en sortant : profils de jeunes hommes, épaules féminines sous des nuques aux cheveux coupés. Luitcho, le petit Balkanique obscur, lui inspira un soupçon soudain qu'il se reprocha : pourquoi le soupçonner lui et pas un autre, une

autre? Fontaine quitta la salle sur les talons du dernier auditeur.

Les élèves, qui avaient repris leurs manteaux au vestiaire, traversaient vite le large palier; le bruit des départs emplissait l'école. Fontaine descendit dans le vestibule, où il vit son cousin Durvant qui l'attendait, l'air un peu soucieux. Durvant, de dix ans plus âgé que lui, dirigeait cet institut, fondé par un mécène, où quelques professeurs de choix, psychologues, artistes, savants, tous jeunes, enseignaient selon les principes d'une pédagogie nouvelle, « respectueuse, avant tout, de la personnalité », disait un élégant prospectus. *École de pédagogie et de culture supérieures.* « Préparer à l'enfant de futurs maîtres dignes de lui. » L'époque d'après-guerre, le goût des échanges internationaux, et peut-être même ce qu'une telle entreprise avait d'imprévu et de désintéressé, tout concourut au succès de l'École mixte, ouverte depuis peu d'années. L'idéalisme flottant de certaines formules permet à chacun d'y abriter l'illusion qui lui plaît : plusieurs commandites vinrent encore, offertes par des libres penseurs riches, en quête d'une foi.

Lorsque Fontaine et Durvant sortirent du secrétariat, le silence régnait.

— On dirait, — dit Fontaine, — que le sol leur brûle les pieds! Eux qui flânaient, après les cours...

— C'est à qui ne sera pas vu le dernier... Il eût fallu ne pas donner l'éveil.

Ils boutonnaient leurs pardessus. Durvant remit au concierge les clés du bureau. Les deux cousins, laissant battre derrière eux la porte, firent quelques pas sur le gravier et se trouvèrent sous la voûte froide qui séparait de la rue le jardinet de l'École.

— D'autant plus que nous ne trouverons rien, — la jolie figure de Fontaine était sérieuse : — le ou la coupable est sur ses gardes.

— As-tu des soupçons?

— ... Non... Et si j'en avais, je crois que je les tairais, même à toi.

— Je voudrais — conclut Durvant, — tâcher d'escamoter la brebis galeuse, si je puis dire!

Sur le trottoir leur pas sonnait sec. Il y avait très peu de passants. Les marchands de fruits, les épiciers, avaient rentré leurs éventaires derrière la glace givrée des devantures. Un tram, traînant la poussière des jours de gel, s'enfuit dans son tintamarre.

Sybil Braxton, immobile sur le trottoir, semblait attendre. A leur salut, elle répondit d'un sourire dans sa fourrure.

— Sympathique... — fit Durvant. — Depuis quelques mois, elle s'est éveillée, révélée, dirait-on.

— Oui... Elle a l'esprit curieux, je crois.

Mais Fontaine ne pensait qu'à ces vols commis récemment dans les vestiaires de l'École. Les concierges étaient l'honnêteté même. Le coupable devait être un élève.

Cependant Sybil attendait encore. Bientôt, une autre jeune fille, plus âgée, traversa la rue et la rejoignit, portant un petit sac de papier; les deux amies s'éloignèrent, bras dessus, bras dessous. Irène Thuisier était moins grande que Sybil. Plusieurs fois, tout en marchant, elle leva sur elle un regard furtif, sans lui parler. Elles étaient venues toutes deux l'année précédente à X... pour y suivre les cours de l'École. Mademoiselle Thuisier s'installa d'abord seule dans une très modeste pension; elle voyait chaque jour Sybil de qui elle était comme le chaperon. Sybil avait alors dix-huit ans et demeurait chez de lointaines relations de son oncle et tuteur, fixé à Édimbourg. C'est à peu près tout ce que, d'abord, ses camarades surent d'elle, fort réservée. Dans les petites réunions organisées parfois, le soir, chez l'un ou chez l'autre, Sybil avait l'air content, mais parlait peu. Elle buvait toujours cinq ou six tasses de thé noir, comme une jeune personne qui ne se doute pas qu'elle a des nerfs, elle broyait de ses dents courtes beaucoup de biscuits et savait des chansons écossaises. Ses camarades masculins trouvaient que cette grande fille encore puérile patinait bien, dansait médiocrement et parlait le français comme sa langue maternelle avec un accent imperceptible. Parfois celles-là mêmes qui se croyaient ses amies, Andrée, Clara Hersant, Marion Ward, la sentaient lointaine. Après les cours elle rentrait vite, seule, les mains dans les poches de son manteau, et le plus souvent tête nue, ses cheveux légers s'enflant à chacun

de ses pas un peu garçonniers. Il lui arrivait de retrouver Irène Thuisier en chemin. Sybil était en « première année » à l'École. A en juger par la qualité des *tweeds* dont elle était vêtue, et par sa bonne place d'abonnée aux concerts classiques, à en juger aussi par les goûters « complets », comme disait Clara, qu'elle offrait assez souvent à une camarade, dans la « chic » Confiserie des Hirondelles, Sybil était riche. Dans un tel petit monde, on a vite fait de donner une cote. Elle était en outre considérée comme « très gentille », mais peu sensible. Tel n'était pas l'avis de Clara Hersant : un jour, désignant sur l'étagère près du lit de Sybil une photographie de jeune femme, elle avait demandé : « Qui est-ce? » — « Maman est morte il y a trois ans... » répondit Sybil soudain si rouge que Clara n'osa rien ajouter, ni même l'embrasser. Et puis on voyait bien la fervente amitié de Sybil pour mademoiselle Thuisier.

A présent, elle et Sybil habitaient ensemble deux pièces louées à une dame veuve, dans son appartement du quartier des Bosquets. De jolies chambres au soleil, communicantes, que joignait un balcon. Irène, de dix ans plus âgée que Sybil, était, disait-on, une cousine éloignée ou une jeune amie de madame Braxton, française elle aussi. Le secrétariat de l'École avait reçu d'Irène le paiement des deux premiers trimestres de Sybil « de la part de sa famille ». L'orpheline semblait en quelque sorte confiée à mademoiselle Thuisier. On parlait de revers de fortune, et, voyant Irène si concentrée au travail, courir encore donner une ou deux maigres leçons après les cours, certains pensaient même que Sybil ou son tuteur lui venaient parfois en aide. Leur séjour en commun dans cette maison simple, mais confortable était peut-être une des formes de cet appui.

... Quand Sybil, d'un geste confiant, passa son bras sous celui d'Irène Thuisier, il lui sembla rencontrer une résistance, ou au moins de l'inertie, au lieu du mutuel abandon qu'elle attendait. Aussi elle se dégagea, tout en parlant. Irène, ce matin-là, avait-elle réussi sa première « conférence d'application », improvisée sur un sujet donné?

— Non, je les ai sentis distraits. Cela m'a paralysée. Je n'aime guère ces deux Zurichois, ni surtout Ethel Jones. Ils ont de ces airs hostiles...

Le visage régulier d'Irène, légèrement usé déjà autour des yeux bleus, la peau transparente, semblaient réclamer quelque fard. Le sourire fréquent, qui semblait chez elle une habitude, montrait deux ou trois piqûres d'or. Sa personne, sa réserve un peu accusée, les vêtements mêmes, fatigués, mais qu'elle portait avec une sorte de désinvolture, la beauté de ses mains quand elle ôtait ses gants ternis — plusieurs de ses aspects avaient cet air discrètement douloureux qui, laissant deviner un passé tout autre, nous émeut par la pauvreté du présent.

— Irène, *dear*, ne vous énervez pas. Que puis-je faire pour vous?

Elles étaient parvenues à leur maison. Sybil s'effaça et remarqua la pâleur de son amie. Au bas de l'escalier, Irène se retourna vers Sybil :

— L'atmosphère de l'École, depuis quelques jours, est bien lourde...

— Vous trouvez? — fit Sybil.

Mais le regard singulièrement fixé sur elle lui avait fait battre le cœur. Elle monta l'escalier moins vite qu'Irène. Sybil regardait les marches de grès rude, sans tapis. Peut-être, à son habitude, se mit-elle à les compter, deux par deux, machinalement. Au quatrième palier, mademoiselle Thuisier attendait, une clé à la main. Sur la porte, à côté d'une petite plaque : *Madame Ruchillon*, une punaise fixait une carte de visite : *Irène Thuisier*. Le nom de Sybil Braxton était ajouté au crayon. Irène, avant d'ouvrir, posa sa main sur la poitrine de Sybil :

— Chérie, vous savez comme je compte sur vous!

Les yeux seuls de Sybil lui répondirent, comme toujours d'une limpidité un peu mystérieuse.

Quelques secondes après, dans le corridor, madame Ruchillon les entendit qui bavardaient gaiement.

***

L'après-midi de ce même jour deux nouveaux vols furent commis, dans le vestiaire réservé aux jeunes filles, pendant le cours de gymnastique suédoise. On ne pouvait donc plus

soupçonner d'élèves masculins. Clara Hersant et Marion Ward, en se rhabillant, constatèrent qu'on avait pris dans leurs sacs, à l'une quinze francs de monnaie, à l'autre un billet de vingt francs. Elles suivaient ce cours, avec presque toutes les « première année » qui avaient seules accès dans ce vestiaire, au deuxième étage. La voleuse ne devait pas être parmi les élèves présentes ce jour-là, qui avaient pénétré dans la salle toutes ensemble et en étaient sorties de même. Il fallait qu'elle se fût glissée là pendant la leçon.

— J'ai vérifié le contenu de mon sac, — dit Marion Ward, — et je l'ai suspendu avant le cours à la patère, sous ma robe.

Durvant, qu'elle alla trouver dans le bureau avec l'autre « victime », les questionna. L'indignation et une crainte vague alternaient sur leurs visages. Durvant, rejoint par Fontaine, les apaisa de son mieux : une enquête serrée se poursuivait. Les jeunes filles déclarèrent qu'elles ne porteraient pas plainte, par scrupule pour le bon renom de l'École.

— Le pire, — dit Clara dont brillaient les yeux, — c'est de savoir qu'il y a ici une voleuse!

Et Marion, la flegmatique aux mains larges, ajouta :

— A New-Hampstead, une fois, une fille a volé, au club de hockey. Nous l'avons prise, nous l'avons battue. Pas besoin de la police : il y a l'honneur de la maison... — elle s'arrêta : — D'ailleurs je n'accuserai personne.

Un singulier silence tomba, qui dura peu, mais pendant lequel Durvant retint une question que semblaient exiger les deux regards fiévreux posés sur lui. Il secoua la tête, et sans doute comprirent-elles sa prudence, puisque Clara lui dit, comme en réponse :

— Monsieur, en effet, nous n'avons pas à prononcer des noms.

— Un nom, — corrigea l'Anglaise. — Mais, n'est-ce pas... — elle parlait calmement, — M. Durvant, et vous aussi, M. Fontaine, vous nous protégerez?

A travers la paroi vitrée, on voyait dans le vestibule passer des élèves; plusieurs, bras dessus, bras dessous, chuchotaient. Clara et Marion prirent congé du directeur et de son cousin. Tandis que Durvant téléphonait, Fontaine regarda Sybil et mademoiselle Thuisier traverser le hall. Marion et Clara pas-

sèrent devant elles comme sans les voir, ouvrirent la porte de sortie, la franchirent côte à côte et la laissèrent se refermer si brusquement que leurs deux camarades la reçurent presque sur le visage. « Décidément, pensa Fontaine, la jeune Hersant est aussi emportée que son amie Ward, aujourd'hui. »

Et, un instant après, il se rappelait de nouveau ce quadruple départ et le sursaut de Sybil et d'Irène quand l'huis avait battu devant elles.

Les jours suivants, le malaise, à l'École, créa une effervescence clandestine. A dire vrai, toutes les sommes dérobées — il ne s'agissait jamais d'objets — étaient minimes, et aucun des porte-monnaie, pourtant peu garnis en général, ne fut vidé. Le coupable procédait prudemment.

De fait, on ne découvrait rien. Les élèves masculins, se sachant hors de cause, péroraient beaucoup : l'un d'eux avança même que l'on n'avait peut-être rien volé du tout et que l'imagination des femmes... Il faillit se faire boxer par Marion Ward. Quelques élèves les entouraient. Ethel Jones, une Anglaise de vingt-quatre ans, maigre, brusque, paraissait particulièrement indignée. Le garçon, conciliant, déclara qu'en tout cas cela ne valait pas la peine de voler pour si peu!... « En plusieurs fois, un peu plus de cent francs... »

— Vous êtes riche, monsieur Muller, — lui dit alors Irène Thuisier.

Ethel Jones jeta sur elle un coup d'œil rapide, perçant. Ils n'avaient pas vu Irène approcher : elle avait remis sa toque, son manteau et boutonnait ses gants, un cahier sous le bras.

— Riche? Oh! pas du tout, mademoiselle... — et chacun comme lui, la fixait. — Mais il me semble que, pour quelques francs, on ne risque pas ça... A moins d'être fou. Vous ne trouvez pas?

— Je vous avoue, — dit-elle, — que je ne me suis pas encore fait une théorie sur le vol.

Ethel Jones ricana nerveusement. Irène était citée à l'École pour sa politesse extrême : sa réponse détendit plusieurs visages. Marion, même, se mit à rire. Mais Clara, d'un ton brusque :

— Riche ou pauvre, qui vole ses camarades est ignoble! Voilà mon avis.

— C'est aussi le nôtre, évidemment, — dit Irène assez pâle.

Ethel Jones, haussant les épaules, s'éloigna un peu; mais elle écoutait.

— Ce n'est pas tout, — continuait Muller. — On parle d'une enquête graphologique. Chacun trois lignes d'écriture.... Quelles figures vous faites toutes! Faut-il que vous ayez des secrets!

— La graphologie ne prouve rien, — assura vivement Ethel Jones.

— Sybil est malade? — demanda Clara à Irène. — Elle a encore manqué la gymnastique aujourd'hui.

Non, Sybil était seulement un peu fatiguée.

Comme Marion et Clara s'asseyaient côte à côte, au fond de l'amphithéâtre, un peu avant le cours d'art comparé, Marion chuchota :

— Je ne comprends pas que tu puisses être aimable avec cette Thuisier!

— Pourquoi?

— Elle est d'une fausseté! Oh, j'ai mon idée sur elle... Zut, j'ai oublié mon stylo.

Quelques élèves s'installaient dans la salle.

— Voyons, Clara, ne prends pas cet air. Ah! que tu es sensible. Tu veux la justice, pourtant? Non?

Clara doucement lui pinçait le bras, Marion la vit griffonner, puis pousser vers elle son cahier : « *Take care. On nous espionne.* » Marion, toujours impulsive, se retourna, pour voir Ethel Jones baisser les yeux sur un album, le visage un peu contracté. Alors Marion murmura, sans remuer les lèvres (un de ses talents) :

— Je n'adore pas Jones, mais elle, au moins, elle n'a pas cet air trop aimable! Oui, j'ai mon idée...

Clara répondit sérieusement :

— J'en ai peut-être une autre... En tous cas, ce serait affreux de se tromper.

— Bah, on verra bien.

Le professeur venait d'entrer, s'asseyait. Et Clara, d'une plume méthodique, barrait, rendait illisibles les mots écrits pour Marion, tout à l'heure, sur un coin de page.

*
* *

Était-ce l'effet d'une surveillance accrue? On ne constata plus de vols pendant une quinzaine. Mais les commentaires prolongent l'événement et souvent l'aggravent : Durvant et ses professeurs sentirent que l'École, loin de se rassurer, s'énervait. Durvant décida de parler aux élèves réunis dans l'amphithéâtre. Il leur rappela les faits, montra le préjudice moral causé à tous par le délit d'un seul, assura que celui-là serait découvert, et pria chacun de garder son sang-froid. Nul ne broncha, mais plusieurs regards se croisèrent et, dans le silence, tandis que les élèves se retiraient, on eût dit que leur unité se défaisait. Antipathies et sympathies trouvaient là de bons prétextes. « On a besoin d'être entre soi, et en sûreté », déclara très haut un jeune Hollandais catégorique, scrupuleux, et qui ne pactisait avec rien — pas même avec la galanterie masculine — peut-être parce que, féministe ardent, il jugeait devoir toute la vérité, et rien qu'elle, à ses « égales civiques ». Il lança ces mots dans un groupe de quelques élèves que rejoignait mademoiselle Thuisier. Irène changea de visage en voyant s'écarter devant elle ces camarades dont un seul répondit à son salut. Les jeunes filles se figèrent. D'abord interdite, Irène parut se rassembler comme un animal qui va bondir, et elle regarda autour d'elle. C'est alors que Fontaine s'avança vers elle. Il la connaissait mieux que la plupart des autres élèves, l'avait rencontrée chez des amis communs, la savait intelligente. La devina-t-il criblée de ces coups invisibles que décoche l'hostilité muette d'un groupe contre un isolé? D'instinct il serra la main de mademoiselle Thuisier et, souriant, l'emmena un peu à l'écart et la pria, tout haut, d'attendre qu'il allât chercher pour elle dans la bibliothèque le livre dont ils avaient parlé. Aussitôt certains élèves s'arrêtèrent, et, comme rassurés par le geste de Fontaine, dirent bonjour, l'air un peu gêné, à la jeune femme. Certes Fontaine devait se rappeler longtemps le regard dont elle l'accueillit quand il revint avec le livre : des yeux où tremblait encore un reste d'effroi et qui, en quelques secondes, ne lui montrèrent plus que leur profondeur bleue, impassible.

Dehors, elle trouva le gel aveugle de la nuit qui tombait,

humide, comme si de vieilles plaques de neige fussent restées dans les recoins des murs. Irène traversa vite la rue, courant presque. Elle fit deux écarts pour éviter un cycliste qui jura, une auto dont les freins grincèrent. A quelque cent mètres de l'école, son allure se modéra. Le pas, rapide encore, devint d'une régularité d'automate. Elle tenait la tête baissée.

Il n'y avait pas loin jusqu'à l'avenue Henri Dextre où demeurait madame Ruchillon. Les boutiques de ce quartier neuf et modeste étaient toutes éclairées, mais Irène Thuisier ne leur jeta pas un regard, même pas au fleuriste qui, presque toujours, la retenait un moment. Elle frissonna en pénétrant dans l'immeuble, comme si sa marche vive n'eût pas suffi à la réchauffer. De fait, plusieurs minutes après qu'elle eut regagné sa chambre, elle se tenait encore adossée au radiateur, les mains plaquées sur les tubes chauds; elle paraissait ne rien voir de la pièce bleue, le lit-divan aux coussins de cotonnade, l'étagère du même pitchpin que la table et que le petit lavabo derrière son paravent de papier japonais. Elle n'avait allumé que la lampe à côté du divan où elle posa son chapeau. Son visage était peu éclairé. Quand son manteau, jeté sur la chaise, glissa, elle secoua la tête, comme réveillée.... On frappait deux coups à la porte. « Hou! hou! » faisait Sybil, Irène répondit « oui », ramassa son manteau. La jeune fille entra.

Elles gardaient toujours l'une envers l'autre les formes de la discrétion. « Voisines, mais chacune chez soi... » avait dit Irène — devant madame Ruchillon — le jour même de leur installation, juste après que, sous les yeux de la vieille dame, elles eurent déplacé une commode pour rendre praticable la porte commune. « Nous frapperons toujours. » Et Sybil avait acquiescé. Rien d'ailleurs en elle n'appelait la familiarité. Pas même sa façon d'embrasser son amie, ni la liberté si fraîche de l'admiration qu'elle lui marquait. « Comme vous êtes belle, Irène! Et si fine. C'est votre sang français... Moi, mon sang français ne m'affine guère, hélas... » Madame Ruchillon, prise à témoin, approuvait et protestait tout ensemble; Irène riait et se montrait d'autant plus attentive auprès de Sybil, de qui elle disait, parfois, avec une étrange tendresse : « Je plains cette petite... »

« Cette petite » avait, de fait, souffert déjà, plus peut-être qu'elle ne s'en doutait ou ne l'eût avoué. Elle avait quinze ans quand sa mère était morte, trois semaines après son père. Deux époux mal unis, peut-être parce que, de race différente, après une rencontre fortuite à Nice, ils s'étaient mariés très jeunes avec trop de ferveur, trop d'illusions. Un de ces mirages auxquels, après quelques années, on échappe en titubant et comme harassé, le cœur soudain sans force. Sybil gardait de sa petite enfance des souvenirs lumineux : les rires de ses parents, leurs yeux qui se cherchaient, le mouvement de leur vie, à la campagne; ses promenades le long des prés épais et dans les bois où souvent elle trotta derrière un couple serré. Papa finissait toujours par glisser son bras sous le bras de maman qui faisait la fatiguée en lui souriant. Quelques années plus tard, Sybil, revenant de son collège à Pâques, observa, interdite et sans rien dire, qu'il y avait beaucoup de changement. Sa mère n'était plus jamais gaie; les repas se passaient en silence, à moins que ne naquît une de ces conversations sur la pluie, le beau temps, les questions domestiques — de ces propos où une enfant même perçoit la discussion, presque la dispute, possibles, imminentes. Ils habitaient un cottage près de Londres, alors. Maman ne s'animait qu'à l'heure du courrier. Pas celui du matin, que l'on ouvrait en famille, à la table du *breakfast* — ce courrier-là semblait n'intéresser guère la jeune femme. Tandis que celui de l'après-midi, qui arrive quand les maris sont au bureau... Sybil se rappelait que sa mère, ce printemps-là, voulait toujours être rentrée à l'heure du courrier.

Mais ce qu'elle n'oublierait jamais, c'est le jour où l'oncle Ted, celui d'Édimbourg, était arrivé à l'improviste, l'air plus sérieux que d'habitude. Ce frère puîné de papa, on le voyait peu; mais maman disait toujours : « J'aime beaucoup Ted. C'est un homme droit. » Ce jour-là, Sybil n'avait pas entendu toute la longue conversation que maman et lui avaient eue dans le salon. Elle avait été lire au jardin : il faisait doux, presque trop doux pour la mi-avril. Les fenêtres étaient ouvertes; Sybil, son livre achevé, avait passé sous l'une d'elles.

— Pardonner, Ted? — disait sa mère, d'un ton vif. —

A lui, peut-être. Mais à elle, qui le ruinera, et qui l'abaisse!...

Sybil n'avait pas remué, près du bosquet de sureau et de chèvrefeuille à peine feuillé. Après un silence, elle entendit oncle Ted :

— Vous savez bien, Hélène, que je ne l'excuse pas... Mais vous, croyez-vous être sans reproche?... Il y a plus d'une façon de trahir.

A quinze ans, on a de la mémoire : ces mots brûlèrent Sybil. Elle fut sur le point de crier qu'elle était là, qu'elle était indigne, qu'elle avait espionné. Mais elle resta muette, campée sur ses pieds chaussés de bon cuir, dans ses bas chinés, sa jupe aux genoux. Elle ne s'éloigna que quelques secondes plus tard, après avoir entendu que maman répliquait : « Oh! Ted... » d'une voix cassée.

Et, aussitôt après, le bruit des pleurs maternels. Alors, elle était allée lentement jusqu'au banc rustique, chercher son livre; et là, elle s'était mise à pleurer, sans bien savoir pourquoi. Peut-être parce qu'elle avait peur, cette « grande petite fille » bien plantée, si crédule un quart d'heure avant... Ses vacances finissaient le lendemain.

Deux ans plus tard, l'épidémie de grippe avait emporté M. Braxton, pendant le trimestre d'automne. Sybil était revenue alors auprès de sa mère pour quelques jours. Peu après, la jeune femme, atteinte à son tour, succombait à une insuffisance cardiaque. Les funérailles font éclore toujours les mêmes fleurs d'éloquence : pendant quelques jours ce double départ fut souvent commenté par ces nobles mots : « Unis jusque dans la mort! » Sybil, muette, les subit comme une cruauté. Son chagrin presque sans larmes, oncle Ted, si bon, ne sut trop comment le soigner, dans sa gaucherie de célibataire occupé.

— D'où viens-tu donc? — demanda Irène. — Je ne t'ai pas vue à l'École.

— Je suis arrivée tard, juste après le discours de M. Durvant. Quel froid, ce soir!

— Pourquoi ne m'as-tu pas attendue, Sybil? Nous serions rentrées ensemble.

On eût dit que mademoiselle Thuisier hésitait un peu; à son tour, Sybil hésita :

— ... Vous étiez avec plusieurs autres. J'avais envie d'être seule. Je suis entrée dans la bibliothèque... Ah! j'y ai vu M. Fontaine qui cherchait pour vous ce livre — elle désigna le volume sur le divan. — Oh! nous n'avons pas parlé... Après, j'ai eu envie de marcher dans la bise, j'ai suivi les quais...

Surprit-elle un reproche amical, ou quelque tristesse dans le regard qu'Irène, assise, levait sur elle? Elle s'approcha, lui mit le bras autour du cou :

— Un horrible après-midi! Ne trouvez-vous pas, *dear*?...

Mademoiselle Thuisier observa le profil au nez retroussé, la bouche entr'ouverte, découpés sur la lueur de l'abat-jour, la courbe du jeune dos robuste. La main de Sybil était posée sur la jupe rugueuse : de l'ongle du pouce elle égratignait son annulaire. Irène lui connaissait ce tic d'inquiétude. Sans interroger, elle se leva et, en face de Sybil, lui vit la figure contractée, un peu rouge. Était-ce, après le froid de la rue, la tiédeur de cette chambre? Irène, de sa voix flexible, reprit :

— Horrible, cet après-midi, chérie? Vraiment?...

Mais l'air de Sybil était si troublé que soudain Irène fléchit :

— Oui, horrible. C'est vrai!... Et tu as vu la figure que certains prennent... oh, pourquoi ne pas le dire?... dès qu'ils me voient?...

— Pardonnez-moi, Irène *dear*, — la voix de Sybil tremblait, — j'aurais dû rester avec vous... Je n'ai pas osé.

— Tu as donc peur d'eux?

Irène avait repris ce ton à la fois persuasif et impérieux, qui faisait souvent vaciller le regard vert de Sybil. Celle-ci, de sa main levée, l'arrêta.

— Attention! Si l'on nous écoutait...

— Madame Ruchillon ne rentre pas dîner, la bonne a congé, elle nous a préparé un repas froid...

Ces explications, Irène parut les prononcer pour se ressaisir. Puis, soudain ferme :

— Sybil, tu sais fort bien que l'on me soupçonne.

— C'est indigne! — fit la petite, sans nier.

Les yeux singuliers, apeurés, d'Irène la bouleversaient.

— Oh! la lâcheté est prompte... On me sait pauvre, ça

suffit! Tu ignores, toi, que cela vous met à l'abri de bien des soupçons, d'être riche!

Sybil, tout contre elle, avait détourné le visage et lui tenait les mains sous la sienne qui les caressait. Irène, dans la glace en face d'elles deux, vit d'un coup d'œil cette figure anxieuse.

— Peut-être que tu me soupçonnes, toi aussi? — hasarda-t-elle après quelques secondes.

— Oh! Irène!...

Toute la personne de Sybil semblait agitée : debout, comme hésitante au bord d'un secret. Mais mademoiselle Thuisier ne sut ou n'osa que murmurer : « Merci. » Puis elle se mit à parler et peu à peu sa voix s'affermit, ses yeux brillèrent. Elle avoua son angoisse.

— Hier, j'ai vu plusieurs figures glacées. Marion Ward a lancé dans mon dos : « Certaines gens, plus elles veulent plaire, moins on les croit! » Oh! Sybil, savoir s'il faut faire la sourde?...

— Irène, vous exagérez... Vous voyez des choses... qui ne sont pas.

— Au contraire! Cet après-midi, sans François Fontaine qui est venu à moi, tant il me sentait menacée...

— Il a beaucoup de cœur, — interrompit Sybil.

— Écoute, — reprit Irène, — il faut en sortir. Je suis sûre qu'il voit clair, lui : je voudrais, tout simplement, lui parler. Cela t'étonne? — et soudain, d'un ton proche de la terreur : — Si cela dure, je finirais par être perdue.

— Mais que lui direz-vous?

Devant la glace, à peine éclairée pourtant, le dos tourné à Irène, elle arrangeait du plat de la main ses cheveux roux. Elle ajouta, vivement :

— Oui : lui parler de quoi?

— De moi... Lui demander appui. Lui parler de nous deux, Sybil...

— De nous? Comment, de nous! Pourquoi? Pas de moi, en tout cas!

Irène la vit immobile, et encore le dos tourné, face au miroir.

— Mais oui, mon petit... Lui dire ce qu'est ma vie en ce moment..., notre intimité, ta générosité, celle de ton oncle,

sa confiance. Oh! bien sûr, cela ne me sera pas agréable — son ton âpre fut douloureux à Sybil même, qui serra les lèvres. — Mais puisqu'on me croit réduite au vol!

Violemment Sybil interrompit :

— Je vous défends, Irène!... Ce n'est pas vous, je le sais bien!

Irène prit dans ses bras la jeune fille toute houleuse. Quelques larmes, roulèrent sur la laine du pull-over. Et Irène, remuée par ce désarroi, caressait au-dessus de la joue mouillée, sous les mèches rousses, la chaleur de la tempe. Déjà Sybil plus calme se blottissait contre elle.

— Je t'assure, chérie, cela peut se faire.

— Quelle étrange idée! — disait Sybil.

— Non : Fontaine me connaît un peu, en dehors de l'École. Il est presque l'ami de plusieurs élèves. Il te connaît...

— Moi? Non! Pas moi!

— Si, voyons. Nous l'avons rencontré chez les Sauvellin. Il nous a ramenées une fois du concert, en auto.

— Ah, oui... oui, c'est vrai, — murmura Sybil.

— Certes, il est assez distant, mais toi-même tu disais qu'il a du cœur.

— Je n'en sais rien : j'ai dit ça...

— Cela se devine, — continua Irène insistante. — Il est influent à l'École. M. Durvant, je ne le connais guère. Fontaine, lui, peut me donner un conseil. Tu ne crois pas?... D'ailleurs, prendre l'initiative de parler, n'est-ce pas prudent, vu les circonstances?

Mademoiselle Thuisier, de nouveau, s'énervait.

— Irène, — dit Sybil soudain réservée, — faites comme vous voulez. — Elle se leva. — Mais il me semblait que ce jeune homme ne pourrait rien...

— Ce jeune homme... — Irène sourit — ... a dix ou douze ans de plus que toi. Et j'ai presque son âge!

— Enfin, — conclut Sybil, — je ne vois pas bien ce tête-à-tête.

— Veux-tu être là, Sybil? Non? Ou bien lui parlerais-tu, toute seule, de moi? Je m'en remets à toi... Non? Quelle résistance!

La petite Braxton avait passé dans sa chambre dont elle

laissa la porte ouverte. Mademoiselle Thuisier ne la voyait plus, mais une voix enjouée lui lança :

— C'est vrai!... Je suis ridicule. Vous savez bien mieux que moi... Oui, parlez à M. Fontaine.

Mademoiselle Thuisier ne se rapprocha pas : elle reprit son souffle profondément puis jeta les yeux autour d'elle, comme quelqu'un qui s'assure de sa solitude et se détend, ne s'observe plus. Et elle se leva.

Sybil Braxton entendit un bruit de porte : son amie traversait le vestibule. Puis un timbre tinta : elle téléphonait. Sybil prêta l'oreille : comment, elle appelait Fontaine? Déjà! Qu'allait-il penser? Mais le ton d'Irène était sérieux. Sybil entendait mal, elle entr'ouvrit la porte. « ... Oui, le plus tôt possible... Vous viendrez ici? Vraiment? Oh! merci... Quand vous voudrez, dès huit heures... »

Quoi? Il la verrait ce soir? Sybil fronça les sourcils et, de nouveau, l'ongle de son pouce claquait sur l'ongle de l'annulaire. Ici même? Il se dérangerait! Certes Irène pouvait le remercier. Mademoiselle Thuisier parut sur le pas de la porte commune :

— Voilà, il préfère venir ici, après le dîner. Il a été d'une gentillesse! Tiens? tu vas changer de robe?

Sybil remontait sous ses bras son pull-over à losanges. Et soudain, comme un fruit hors d'une peau retournée, parurent, hors du tricot étiré, la poitrine libre dans la combinaison de batiste modestement décolletée que la jupe marron coupait à la taille, et les épaules rondes, enfin le visage, parmi les cheveux ébouriffés.

— Il y a la répétition du chœur, ce soir. J'en ai assez de toute cette laine! Vrai? ça vous ennuie que je m'en aille? — elle sortait de son armoire une robe de crêpe de Chine chaudron. — J'y suis obligée : c'est la dernière répétition. Allons bon! Encore un bouton décousu.

— Oui, je regrette que tu partes... — disait Irène. — Enfin, tâche de rentrer vite... Il viendra tôt, il doit être rentré à dix heures, m'a-t-il dit. C'est vrai que ce sera bien gênant, pour commencer... Si tu restais?

Sur son petit divan, elle feuilletait le livre prêté par Fontaine. Elle entendait l'eau rejaillir dans le lavabo de Sybil; elle se tut. Puis, peu après, gaiement :

— Dis-moi, tu as pris une douche d'eau de Cologne! Ça embaume jusqu'ici... A vous picoter les yeux!

Sybil entra tout habillée chez Irène :

— Chérie, le ruban de ma combinaison ne tient pas sous mon épaulette. Il y a une horrible agrafe... Pourriez-vous?...

Les cheveux brillants, elle se tenait, ferme et drue, devant mademoiselle Thuisier qui, glissant ses doigts entre la peau froide et le tissu, rattrapait, fixait le ruban.

— Allons vite avaler notre dîner froid, — disait-elle. — Viens donc, Sybil, c'est parfait, tu t'es assez regardée! Tu es très en beauté, et tu chanteras comme un ange...

— Moi, je me trouve affreuse, — dit sérieusement la petite Braxton en la suivant.

***

C'est un homme fort songeur qui redescendit vers neuf heures et demie l'escalier de madame Ruchillon. Fontaine, dès l'appel téléphonique, avait prévu que l'entretien porterait sur les événements de l'École. S'il avait sacrifié cette soirée, c'est qu'il jugeait la situation sérieuse. Les soupçons dont mademoiselle Thuisier était l'objet, Fontaine et son cousin les percevaient dans l'air orageux de la maison. Le matin même, une lettre anonyme dactylographiée était arrivée au bureau; elle indiquait avec une précision sans pitié des coïncidences entre les vols et les allées et venues de la jeune femme. Il s'y ajoutait quelques déductions « psychologiques » : « La personne est fausse, elle a capté la confiance d'une compagne jeune et généreuse : elle l'a envoûtée... » Les deux amis avaient aussitôt écarté la vilaine feuille. C'est même sans doute à un obscur désir de réparation qu'obéit Fontaine, cette après-midi-là, en témoignant à Irène quelque sympathie. Aussi bien les « preuves » qu'énumérait la lettre ne coïncidaient pas qu'avec les faits et gestes de la seule mademoiselle Thuisier. Il suffisait d'un peu de sang-froid pour le reconnaître.

Et pourtant, le jeune professeur n'avait pas la certitude que tout cela était calomnie. Peut-être parce qu'il jugeait, malgré lui, ambiguës la condition et même la personnalité

de mademoiselle Thuisier, et jusqu'à l'influence qu'elle faisait subir à la jeune Braxton.

... Dès ses premiers pas sur l'avenue froide, bien éclairée, il repassa en lui-même cette demi-heure là-haut, dans la chambre où restait toute seule une créature certes pitoyable. A peine avait-il sonné qu'elle lui ouvrait, comme si elle eût guetté son approche. Dès l'abord il a remarqué la voix brève, d'un enjouement forcé. Puis, son pardessus ôté : « Permettez que je vous reçoive dans cette chambre, Monsieur. » Elle s'est effacée pour qu'il passe. La lampe éclaire bien : il voit une figure dont la beauté paraît lasse. Le tremblement des mains, qui pendaient sur la jupe sombre, l'ont ému tout de suite plus encore. Bien sûr, il a fallu à Irène Thuisier du courage. Il se demande : « De l'audace? » Mais quoiqu'il ait ressenti à plusieurs reprises, en face d'elle, un malaise ambigu, il se reprend : « Du courage. » Courageuse, elle l'a été d'emblée, pâleur et rougeur alternant sur ses joues, sur sa bouche même dont il voyait les lèvres sèches. D'emblée, dès qu'il fut assis : « Je suis pauvre, Monsieur. Je ne l'ai caché à personne, je ne m'en suis pas vantée : je ne tiens pas à être plainte. » Elle a dit cela sans jactance. L'accent de sincérité a plu à Fontaine, pourtant sur ses gardes. C'est vrai qu'Irène Thuisier, pendant sa première année à l'École, semblait presque misérable. L'ordre qui régnait dans sa mise, une sorte d'économie douloureuse, le soin de telle ou telle « reprise », oui, cet ordre même accusait la pauvreté de ce qu'elle portait, alors que l'allure, les vêtements de tant d'élèves assez mal tenues signifiaient non la pénurie, mais la négligence. « C'est difficile, Monsieur, d'être aimée de ses camarades quand on est triste. Et puis, pour eux, je suis vieille : dix ans de plus qu'elles toutes. » Fontaine a eu le cœur serré quand elle a dit, comme on s'excuse, ne pouvoir — sauf invitée par Sybil — accompagner aucune des élèves au cinéma, au concert, et qu'alors on l'avait crue méprisante. Même une course le dimanche, à la montagne, tout près, elle ne pouvait pas... « Oui, c'est difficile d'être sympathique! » En face d'elle, il essayait de trouver un mot encourageant; par instants il fixait l'étagère, quelques livres, deux petits cadres. Sur les traits d'Irène, dans ce regard aux éclairs pâles, il voyait de la fierté, de

l'âpreté. Irène Thuisier s'exprimait aisément, avec méthode. Un peu trop. Avait-elle préparé ce plaidoyer? A l'École on la citait pour son élocution sûre, ses idées ordonnées. « Thuisier », songea-t-il : un nom connu dans le barreau parisien. Une parenté? En somme que savait-il d'elle, qui s'est mise à pleurer sans bruit quand il a pris congé? Il la revoit, un instant plus tôt, debout, véhémente, et pourtant avisée, maîtresse d'elle-même, lui a-t-il semblé. « Je vous en supplie, que dois-je faire? Comment leur prouver?... » Bien qu'il déteste un certain genre de pathétique, il a eu honte alors de la lâcheté anonyme. Et qu'a-t-il su dire? Quelques paroles vaguement toniques : aussitôt il a surpris, dans les yeux effrayés, une lueur de joie qui, chose étrange, lui a rendu un peu de méfiance. Il a répété pourtant, de bon cœur : « Soyez brave...; la vérité se fera jour... » Que c'était vain! Elle l'a remercié de s'être, dans le hall, approché d'elle : l'interrogeant un peu, il a essayé, indirectement, de vérifier les faits qu'alléguait la lettre. Mais, là, rien de concluant, vraiment rien.

Le froid rend les rues plus sonores. Fontaine, marchant vite, avait quitté le quartier des Bosquets, traversé le rond-point où se croisent et tintent les trams sous les lampadaires aveuglants. L'horloge du kiosque marquait près de dix heures. Il ne serait pas rassis à sa table avant vingt minutes. Oui, une soirée pénible... La chambre au papier clair, le lit-divan où elle pleurait; les coussins fleuris, disparates... Maintes fois des élèves, garçons ou jeunes filles, avaient invité Fontaine à l'une de leurs petites réunions où l'on cause en fumant, où l'on « apprend à se connaître ». Car il avait leur confiance. De là, bien sûr, cet appel d'Irène Thuisier... Il en avait vu souvent, de ces chambres garnies : une table, parfois un piano, le lit où l'on s'assied deux ou trois et qui touche le lavabo : on a poussé la cuvette et les pots, couverts d'un carré d'étoffe, pour faire place à une théière, des tasses, la boîte à biscuits. Les soirs de grands frais, les soucoupes reçoivent, dans les cendres, des peaux de mandarines, des papiers de cerises à l'eau-de-vie. Mais la chambre où se débattait Irène Thuisier était plaisante. D'ailleurs, elle l'a dit : « Je ne loge ici que grâce à Sybil et à son oncle. Il a trouvé Sybil

trop jeune pour vivre seule... » Pourquoi a-t-elle donné ces détails? Elle a même paru y insister. Mais cette parole est venue, concluante : « A présent, je ne manque de rien. Ils sont si bons... Hélène Braxton, la mère de Sybil, m'aimait beaucoup... » Fontaine, pour ne pas la gêner en se taisant, a parlé de la petite : elle devait être précieuse à la pauvre mademoiselle Thuisier. Celle-ci avait alors souri, les yeux ardents; elle était si reconnaissante... Sybil Braxton était sortie. Savait-elle qu'il allait venir? — « Oui, Monsieur, puisqu'elle m'a même engagée à vous recevoir ici, dans sa chambre. La mienne est beaucoup plus petite. » C'est une enfant un peu sauvage, à ce qu'a dit Irène Thuisier, mais très sensible, trop peut-être... Fontaine se rappelle vaguement qu'elle a ajouté : « Passionnée... » D'ailleurs peu importait. Avant de quitter mademoiselle Thuisier, il lui avait promis qu'à l'École il s'efforcerait de ramener l'opinion... Tout à coup, il se souvient qu'à la question précise, directe, posée alors : « Et vous, Mademoiselle, avez-vous des soupçons? » elle a répondu, très pâle, en hésitant un peu :

— Non... Et puis, moins que personne, j'accuserais...

Oui, elle avait changé de visage, à ce moment-là.

Pour rentrer chez lui, Fontaine devait traverser, tout près de l'École, la petite place aux érables taillés, puis longer le quai et le jardin botanique, noir derrière les grilles. Fontaine, pris dans ses pensées, n'aperçut pas une ombre qui, d'abord, traversa lentement la place puis, se retournant plusieurs fois, s'arrêta enfin dans l'obscurité qu'amassaient les branches étalées d'un cèdre. Dès qu'il fut près, la jeune fille s'avança vers lui. Sous la clarté électrique, levant les yeux, il la reconnut, allait passer en la saluant; mais il perçut un geste d'arrêt. Sans réfléchir, il l'aborda. Sybil, justement, lui tendait la main.

Plus tard, cherchant dans ses souvenirs, il n'eût su dire si c'était lui, ou bien elle, qui avait provoqué là ce double arrêt, puis leurs premiers mots. A lui voir cet air d'attente préoccupée, il se sentit le droit de lui demander ce qu'elle faisait là, si elle rentrait. Elle dit oui, baissa les yeux.

— Pardon de vous avoir arrêté, Monsieur.

— Oh, je suis tout près de chez moi. Il n'est pas tard...

— Je vous croyais pris ce soir, dès dix heures, — fit-elle.

Chacun de ses mots semblait amené pour gagner du temps.

— Comment le savez-vous?

— Par Irène Thuisier...

Il se rappela qu'en effet Sybil n'ignorait pas sa visite. Deux passants approchaient. Elle s'était tournée, avait fait un pas dans la direction que Fontaine suivait avant de la rencontrer. Il se mit donc en marche avec cette ombre, sur le quai désert, et il ne fut guère surpris d'entendre :

— Je voudrais vous parler, Monsieur... Dès ce soir. Mais j'ose à peine : vous avez déjà eu cette entrevue.

Quel air embarrassé, fébrile, elle avait! Elle se tenait un peu écartée de lui : un réverbère la lui montra, le visage fixe. A présent, pour rien au monde il ne l'eût laissée partir.

— Me parler? Mais oui, bien sûr...

Curiosité? Pitié, aussi : Pitié irraisonnée. Il faisait « cru », dans cette lugubre nuit de ville : le trottoir de la rue montante où il demeurait, suintait d'humidité sombre. Fontaine eut la sensation de ramener une enfant perdue, et il éprouva un malaise à penser qu'elle devrait rentrer là-bas, dans ces chambres où attendait une malheureuse à l'air traqué. Quelle tristesse ambiguë d'être auprès d'une créature qui souffre, et de n'oser ni la plaindre tout haut, ni l'aider — parce qu'elle est une jeune fille, et qu'on est un homme, et qu'en pareil cas tout compte et que rien n'est innocent. Mais il arrive que la prudence même soit cruelle. Est-ce parce qu'il n'a pas répondu à Sybil qu'elle s'arrête ainsi? Vite il poursuit :

— Nous voici presque à ma porte. Si vous montiez un instant? C'est le plus simple. — Il avait reprit son ton d'affectueuse autorité. — Vous devez être gelée... On ne peut causer dehors.

— Ce sera très bien, — fit-elle.

Lui non plus n'ajouta rien jusqu'à la maison, ni dans l'ascenseur. Il s'excusa de passer devant elle pour allumer l'électricité de son petit vestibule, de sa bibliothèque. Il y faisait chaud : voulait-elle enlever son manteau? Non? Alors qu'elle s'assît. Déjà, il lui témoignait toute l'attention que méritait ce visage très rose, très sérieux. Mais, au moment de lui dire qu'ils sont seuls dans l'appartement, il se ravise et, du regard, il l'interroge.

— Vous avez vu Irène? — dit-elle. — Vous êtes bon. Elle est à plaindre!

Il acquiesça. Était-ce là ce dont elle voulait lui parler? Il lui vit l'air de quelqu'un qui va engager une conversation difficile, et il perçut alors sa propre responsabilité, mal définie encore, mais certaine. Cette visiteuse inquiète portait un secret, bien que son regard se livrât à lui si largement, sans fléchir. Et, quoique intrigué, il répéta : « Eh bien, voyons? » avec une pointe d'impatience. Il vit Sybil tressaillir. Mais elle se mit vite à parler, s'arrêtant à peine, comme pour qu'il ne pût questionner, ni surtout arrêter là l'entretien.

— N'est-ce pas, elle vous a raconté comme on est cruel? Oh! la pauvre! La soupçonner... Irène, si courageuse.

Il dit doucement qu'il croyait l'avoir apaisée — car il voyait Sybil elle-même agitée. Elle poursuivait :

— ... Et c'est difficile d'avoir du courage!

— Mais vous en avez, vous, j'en suis sûr! Tenez, — fit-il en souriant, — défendre ainsi votre amie, c'est très bien...

Elle eut un regard défiant.

— Pourquoi me dire ça?

— Parce que je le pense. M'aborder comme ça, exprès... le soir, — il ajouta : — dans la rue...

Sybil avait rougi jusqu'au front.

— Oh! — murmurait-elle, — je sortais d'une répétition du chœur, — et d'un ton catégorique : — J'avais envie de vous voir... pour vous remercier, Monsieur.

— De quoi? D'être allé chez mademoiselle Thuisier? C'était naturel. Tout ce qui touche les élèves, l'École...

— En effet, — dit-elle, — on y a confiance en vous, — elle eut un petit rire puéril : — Vous êtes joliment populaire, vous savez!

Elle avait replié ses jambes sous le fauteuil bas où elle était assise. La robe chaudron venait au bord de ses genoux, son manteau de fourrure, ouvert, pendait jusque sur le tapis. Elle essaya de dégager de la manche un de ses bras. Il faisait chaud. Sans qu'elle se levât, il l'avait aidée. La lumière de la lampe fit glisser deux reflets cuivrés, sinueux, le long de la hanche et de la cuisse ployée. Une seconde, Fontaine pensa : — « Elle s'installe, cette petite! » En était-il agacé ou satisfait? Mais elle avait repris, d'un trait :

— Oui, je crois qu'il n'y a personne à qui on oserait parler comme à vous.

— Eh bien, soit, — fit-il debout en face d'elle, et affectueux. — Tout est bien simple : Mademoiselle Thuisier m'a parlé, vous m'assurez — et vous faites bien — que vous avez confiance en elle. Voilà.

Elle dut craindre qu'il jugeât l'entretien fini, car elle se leva :

— Je vous impatiente! Oh! bien sûr... Mais c'est tellement difficile... Moi qui voudrais tant, tant...

Passant devant lui, elle avait, en quelques pas, gagné, à l'autre bout de la pièce, une fenêtre aux volets ouverts, d'où l'on voyait, en contre-bas, une place très éclairée, et, au centre, un grand bassin plat, vidé à cause du gel.

— Que voudriez-vous donc?

Elle fit, sans se retourner, un geste de la main au-dessus de son épaule, comme pour l'écarter s'il fût venu trop près. Et, la figure contre la vitre :

— Oh! d'abord, je vous en prie, ne me renvoyez pas... Où aller? Chez moi? Pour qu'Irène me parle de sa soirée avec vous... C'est une espèce de supplice pour moi.

Il s'était approché, dans cette partie obscure de la bibliothèque où il voyait en silhouette Sybil devant la fenêtre d'un noir bleu. La main crispée sur l'espagnolette se trouvait au niveau de son front qui s'y appuyait. Fontaine vit les épaules de la jeune fille se hausser et redescendre comme si elle eût respiré avec peine.

— S'il vous plaît, laissez-moi ici. Une minute... Ne me regardez pas... Parce que, quand vous saurez...

— Quand je saurai quoi? — dit-il, le cœur rapide.

— Si la plus coupable de toutes,... — reprenait-elle, le dos tourné, son haleine faisant un halo sur la vitre. — ... Si vous voyiez la seule coupable... Oui, — fit-elle plus bas encore, — que feriez-vous d'elle?

Son ton était si déchirant mais si fragile, que Fontaine en fut plus ému encore qu'intrigué.

— Sybil, voyons, qu'y a-t-il?

— Sybil!... — redit-elle. — C'est gentil de m'appeler par mon nom. Laissez-moi! — il lui avait mis la main sur l'épaule

pour la tourner vers lui, et qu'il vît son visage, et qu'il pût y lire. Mais il la sentit dure, crispée. — Laissez-moi! — elle supplia : — Mais restez... je n'ose pas parler haut... Si je vous dis un secret, vous le garderez? Vous jurez?

Qu'il le voulût ou non, il sentait une complicité l'unir peu à peu, dans cette pièce obscure, à Sybil qui parlait par moments avec une hardiesse de femme. Il voulut résister :

— Me taire en tous cas? Certes non. Cela dépend.

— Alors promettez-moi au moins de ne rien décider tout de suite. Sans ça, je me sauve. Oui, je me sauve! Et je ne dis rien.

Il épiait l'anxiété immobile et le désespoir d'une créature qui, obstinément, lui dérobait son visage. Il se pencha, surprit un profil d'enfant, mais pathétique, blêmi par la lueur qui venait du dehors, des lointains réverbères de la place. Elle répéta :

— Je m'en vais.

— Non, restez. Je vous promets de réfléchir... — elle avait tourné la tête vers lui, son œil brillait — ... avec toute ma conscience — elle secoua la tête — ... avec toute mon affection...

Il surprit alors l'infime détente d'un sourire.

— Avec votre cœur? — dit-elle.

— Si vous voulez... — fit-il, singulièrement dominé. — Mais il faut tout me dire. Je verrai.

— Laissez-moi vous poser une question, — reprit-elle en se tournant soudain vers lui. Et, l'air absent : — Dites-moi, les victimes des vols, ce sont Clara Hersant, Marion, et André Stundi? Et puis encore? La Tchèque? Parce que nous, les élèves, ne savons peut-être pas tout... D'ailleurs, la voleuse elle-même — elle hésita : — peut ignorer le nom...

Fontaine, sans la quitter des yeux, sortit son portefeuille : ses doigts, entre les pochettes, reconnurent la fiche de carton où il avait, l'après-midi même, inscrit pour l'inspecteur de police la série des vols, les dates, les sommes. Fixement il observait Sybil. Chaque ombre, chaque frisson de cette figure pouvait soudain tout avouer. Et le soupçon, incroyable d'abord, prenait en lui l'accent d'une certitude. Sûrement, elle savait tout. Il ne voulut pas se demander pourquoi elle avait choisi cette heure clandestine. Muette, elle venait de

traverser la bibliothèque, s'asseyait à la table à écrire, prenait un crayon, un bloc. Comme si elle était chez elle. Bizarre mélange d'égarement et d'assurance. Et, sans le regarder, d'une voix qui tremblait :

— Je vais vite inscrire. Dites-moi. Oh, s'il vous plaît!

Debout derrière elle dont, cette fois, la joue, la nuque étaient frisées par la lumière de la lampe, il dicta, quelle que fût peut-être l'étrangeté de cet acte. Il dicta les cinq noms, les chiffres. Et il lui sembla qu'il prononçait ainsi une sorte de verdict anticipé. Il regardait, sur le papier, les deux mains longues, dont l'une, rapidement, écrivait d'une écriture griffée. Cela ne prit pas une minute.

— Chaque somme sera rendue avant deux jours, — dit-elle brusquement. — Une enveloppe arrivera par la poste, ou sera déposée...

Soigneuse, elle pliait le papier, le glissa dans son sac ouvert devant elle. Croyait-elle donc qu'il s'en tiendrait à ce dialogue d'autant plus provocant qu'elle était calme et ne s'y montrait jamais de face? A peine lui eut-il touché l'épaule qu'elle se renversa vers lui contre le dossier du fauteuil, laissant voir en pleine clarté son visage bouleversé.

— Levez-vous, — dit-il.

Le fauteuil était si près de la table, qu'elle manqua perdre l'équilibre et s'appuya de la main à la poitrine de Fontaine.

— Maintenant, — reprit-il, — avouez. Vous connaissez la coupable? Bon.

Debout tout près de lui, elle avait seulement mordu sa lèvre. Et il sentait, s'énervant, que ce tête-à-tête nocturne avec cette fille réticente et hardie devenait pour lui-même une épreuve.

— Et cette coupable, Mademoiselle?

Cette fois le ton était exigeant, métallique. Le mot devait trancher profond, comme l'éclair aux doigts du chirurgien. Sybil Braxton le regarda quelques secondes, la bouche entr'ouverte sur ses dents petites, parfaites, qui semblaient ne devoir briller que dans des sourires d'enfant. Et rien de plus triste, de plus fervent que la figure lisse, le regard, le pli de la bouche... Fontaine, il ne sut comment, remarqua que la pendule sonnait, juste dans ce silence. Il répéta :

— Cette coupable?

— Quoi? Vous ne comprenez pas? — murmura-t-elle. — Oh! que faut-il donc faire?

L'air pathétique, elle a jeté ces mots plaintivement :

— ... Je suis en face de vous... A votre merci

Il la vit osciller. Sa tête fléchit en avant, et il dut s'élancer, la reçut défaillante. Évanouie? Sans doute : il ne sait pas; mais le volume de ce corps, sa courbe pleine et chaude et jusqu'au parfum ingénu d'eau de Cologne anglaise qu'il dégage lorsqu'on le tient tout près... Dans le même instant, on peut donc palpiter et se sentir assez ridicule? Quelques secondes : le temps de la soutenir jusqu'au divan, de prendre sous les jarrets deux jambes aux bas clairs, de les allonger sur le cachemire. Oui, très ennuyé, avec la sensation — faite d'une sorte d'espoir — qu'il a pourtant, peut-être, assez de chance...

Il se penche vers elle, et sous la lampe, à côté du divan, il lit, d'un coup d'œil au cadran doré de la pendulette : onze heures cinq. « Tant mieux, pense-t-il. Tant mieux, il n'est pas tard. » Comme elle a les mains froides, les poignets, le front! Une seule chose presse : ranimer, puis apaiser cette jeune impressionnable qui d'ailleurs semble rouvrir les yeux. Il est tout seul avec Sybil. Il a le droit de la soigner. Il le doit... Il faudrait qu'elle fût allongée. Il glisse un bras sous le buste, pesant de toute son inertie. Est-ce que rien dans ces vêtements, pourtant minces, ne la serre trop? Ses mains, indécises, tremblent un peu. Mais elle vient de murmurer :

— Je vous demande pardon.

Vite, dans la chambre contiguë, il saisit un flacon, revient. Elle lui sourit à demi soulevée sur un coude.

— Voilà de l'eau de Cologne... — il en imprègne un mouchoir — Je n'ai pas de sels... Ça va mieux?

Elle remercie et, profondément, respire l'alcool.

— Cette eau, — dit-il, — ne sent pas aussi bon que la vôtre.

Pourquoi cette réflexion? Sybil aussitôt s'est assise, la main sur son front; puis elle pose les pieds à terre en tirant sa robe d'où sortaient ses genoux. L'air anxieux et sombre, elle répète : « Pardon... » Puis, fixant Fontaine, elle devient écarlate, fait mine de se lever. Non, il ne la laissera ni partir,

ni se taire. Elle, une voleuse? Il n'y croit guère... Mais il faut qu'elle reste encore. Veut-elle boire? Elle fait « non », dit qu'elle est remise, détourne les yeux :

— Maintenant que vous savez, qu'allez-vous faire? — elle parle d'une voix sans éclat, mais décidée. — Pourrez-vous ne rien dire, m'épargner?...

— Qu'est-ce que toute cette histoire?

— D'abord, — fait-elle, — demain l'argent sera rendu...

Elle chercha des yeux son petit sac. Et Fontaine, de nouveau, percevait sans pouvoir s'en défendre, et avec une joie trouble, cette complicité entre elle et lui.

— Mais voyons, comment en êtes-vous venue là?

— J'ai été folle... Une espèce de rage, — elle n'est plus assurée comme avant, elle paraît hésiter dans le choix des arguments — L'envie de risquer quelque chose... D'abord on fait cela par jeu... Un jeu honteux.

Il semble à Fontaine qu'elle s'excite en parlant et qu'elle épie ce qu'il pense.

— J'ai dix-neuf ans... Si vous me dénoncez, on aura peut-être pitié! D'ailleurs, je nierai : je ne veux parler qu'à vous. C'est pour cela que je suis ici... — elle éclate en pleurs. — Je ne le ferai plus! Je ne le ferai plus...

Non, il ne s'assiéra pas près d'elle sur le divan, quoiqu'il la plaigne comme elle l'a prévu, comme elle y compte. Malgré lui, il prononce, et il en est vexé :

— Vous sentez combien vous êtes coupable? — Elle acquiesce de la tête, les yeux fixés sur lui, les cils tremblants de larmes. — N'avez-vous pas pensé à... — il va dire : « à vos parents » mais se rappelle sa solitude — ... à votre famille?

Rarement il a été plus mécontent de lui.

— Je suis toute seule!

Il n'ajoute rien : chaque parole lui semble vaine et, d'avance, usée. Et puis, dans cette pièce même où il n'a certes pas que des souvenirs innocents, il veut rester maître de soi. Sans doute, ce soir, cette visiteuse a-t-elle prévu qu'il serait troublé. On jurerait qu'elle a pensé à tout, et qu'il ne peut rien lui dire qu'elle ne sache ou n'ait prévu.

— Mais vous êtes riche... Enfin, ce peu d'argent, à quoi pouvait-il vous servir?

— Ni Clara, ni Marion, — riposte-t-elle comme pensant à autre chose, — ni les autres ne sont pauvres... Au contraire. Croyez-vous que je m'attaquerais à plus pauvre que moi?...

— Alors?

— Oh! je ne sais plus... C'est terrible. J'ai une telle envie de ce que je n'ai pas le droit de posséder!

Cette fois Fontaine est sûr qu'elle vient d'être tout à fait sincère. L'âpreté de cet aveu dit tout. Oui, jalouse, véhémente, mais non pas vile cependant. Quoi, voler? Voler pour cela!

— Et puis, tout à coup, j'ai vu qu'on pouvait accuser une autre... Je n'y avais pas pensé... — elle hésite. — Oui, quand avec Irène, par exemple... — elle se met à parler vite, — j'ai vu que c'était bien pire qu'un peu d'argent pris et que j'aurais pu rendre. Mais, Irène en danger... et à cause de moi! Oh! — fait-elle pâlissant, — vous ne lui raconterez rien! J'ai dit que je n'avais personne : j'ai elle... — sa voix redevient toute naturelle : — Et puis, j'ai vous, un peu, Monsieur.

Cette fois il sourit. Décidément, elle est assez habile, cette jeune voleuse. Même en paroles. Bien sûr, elle le croit naïf. Maintenant elle supplie :

— Oh! soyez encore une fois bon pour Irène... — elle s'exalte. — Si vous lui confiiez un travail au secrétariat? Les autres, ainsi, verraient bien qu'elle est honnête.

Fontaine s'étonne à peine d'une telle présence d'esprit. Sybil, calmée, se tient devant lui qui s'adosse à la bibliothèque. Elle le regarde de ses yeux bleus, confiants, elle lui pose la main sur le bras, avec un naturel parfait.

— Pensez-vous, Miss Braxton, qu'il vous suffira de restituer le produit de vos vols?

— De mes vols? — dit-elle, sursautant. — Ah! oui...

— Il est inévitable, — poursuit-il, — que M. Durvant, que mademoiselle Thuisier sachent, et même que l'École...

— Bien, — répond-elle. — Alors, je me tuerai.

Elle a parlé si simplement que Fontaine n'ose hausser les épaules. Cette voix d'enfant est implacable.

— Inutile de menacer ainsi, — essaie-t-il.

— Je ne menace pas. Je vous en supplie : trois jours, quel-

ques jours... D'ici là gardons le... notre secret... Vous ne direz rien, n'est-ce pas? Vous l'avez promis... Si!

Il secoue la tête : elle balbutie, effrayée, très pâle :

— Rien ne me forçait à vous parler... Réfléchissez, je l'ai fait parce que... j'ai confiance.

Fontaine est saisi par la loyauté, la conviction qu'expriment sa voix, son attitude. Mais il se tait.

— Je vous assure, monsieur, — elle redevient pressante, — vous pouvez me sauver. Pardonner? non. Mais si j'ai votre indulgence... — et, la voix soudain baissée : — je ferai tout ce que vous voudrez.

— Je ne veux rien, — dit-il, saisi par son accent si étrangement soumis. — Je n'ai rien à vouloir.

Il ne faut plus que dure ce tête-à-tête où il sent qu'il accepte peu à peu d'être le plus faible. Elle le voit qui hésite.

— S'il vous plaît! — reprend-elle. — Oh! ne me faites pas de chagrin, ce soir...

Il devinait bien la complexité, le désordre de cette créature dont la dialectique agaçante l'emportait sur lui, sans qu'il le voulût... Il revit brusquement le visage sanglant, noirci, d'un petit suicidé, du même âge que Sybil à peu près, et qui n'avait prononcé, avant, comme elle, que deux ou trois mots de menace tranquille... Fontaine avoua plus tard que, sous les yeux clairs de la jeune fille, il avait accepté le risque d'être dupe, afin d'éviter un risque pire.

Elle reprenait son manteau, le remettait. Il demanda si elle parlerait à mademoiselle Thuisier de cette visite.

— A personne...

Elle secoua la tête, d'un air ambigu.

— Vous rentrez, n'est-ce pas? — dit-il inquiet — Oui? Voulez-vous que je vous accompagne, il est tard... Non? Tenez : vos gants. N'est-ce pas, vous rentrez?... Mais vous êtes devenue muette! A votre tour, promettez-moi d'être sage, d'aller vous coucher... C'est promis? Bon.

A présent, il eût souhaité qu'elle restât; il proposa, pour gagner du temps :

— Un taxi?

— Non, — fit-elle, à mi voix, — je veux marcher.

Soudain un autre être, en lui, se dit que toutes ces explica-

tions, ces plaidoyers, c'était fini, liquidé, mais qu'elle, on pourrait bien la garder encore un peu. Son regard appuya, de la nuque aux jarrets, sur cette grande fille qui, le précédant, passait dans le vestibule.

— Vraiment, vous vous sentez bien, Sybil?

Elle se retourna : il lui vit l'air si contracté et absent, qu'il fut repris de sa sourde crainte : après cet aveu, quelle folie ferait-elle? Alors vite, pour se rassurer en la rassurant :

— Promesse contre promesse : je me tais, j'attends. Et vous, allez dormir tranquillement... — elle fit signe que oui — ... dans la jolie chambre au papier rose, devant l'étagère et les deux fox-terriers qui jouent au golf.

— C'est vrai, — interrompit-elle, le visage éclairé, — vous connaissez ma chambre...

Il crut qu'elle allait se rapprocher de lui, mais elle ouvrit la porte et passa sur le palier où montait un souffle froid. Et là, tout bas :

— N'est-ce pas, je me confie...

Sans toucher la main qu'il lui tendait, elle s'enfuit dans la spirale de l'escalier, si vite que, penché sur la rampe, il écouta le bruit précipité de ses semelles, avec la frayeur d'entendre une chute. Mais, trente secondes après, la porte de la rue claqua.

Fontaine, seul, ne s'attarda pas à réfléchir. Ce qui dominait en lui, c'étaient le dépit et une curiosité inassouvie. Mais il ne voulait pas, en cet instant, évaluer ce qu'il fallait croire, ni jusqu'où il avait été dupe, volontairement ou non. Couché, il eut de la peine à s'endormir. Plusieurs images lui revenaient : il se demanda si la petite Braxton était rentrée et si elle dormait, elle, dans la chambre qu'il connaissait.

JACQUES CHENEVIÈRE

(*A suivre.*)

NOTES DE VOYAGE SUR L'ALLEMAGNE DU SUD

Trois heures du matin. Le rapide de Paris-Vienne me fait échouer en pleine nuit dans la gare cyclopéenne de Stuttgart. Je décide d'y attendre le jour. Un porteur me conduit devant une immense salle d'attente-buffet en me glissant dans l'oreille ce grave avertissement : « *Prohibition! Pas d'alcool!* »

Un homme de la Schupo, vert avec le képi de cuir bouilli du duché de Nassau, surveille l'entrée. La salle est remplie de plusieurs centaines de gens dont aucun n'attend un train. Le garçon me dit : « Mettez-vous à la table des chauffeurs de nuit. *Ils ne vous diront rien.* Quand il fera jour, il y aura de la place. Beaucoup attendent l'aube pour se coucher dans le lit d'un camarade qui s'en va travailler. »

Il y a donc des lits qui servent pendant vingt-quatre heures. Clientèle singulière, attablée devant des tasses de café et des verres de soda. Mon bagage me fait remarquer par toute la salle. La ville semble y avoir dirigé tout son déchet social. Là est visiblement le rendez-vous surveillé des sans-logis et de tous les noctambules, ne pouvant se décider au sommeil avant l'aurore. Dans cette foule d'hommes quelques rares femmes, auxquelles une laideur agressive a interdit tout espoir de galanterie. Les chauffeurs racontent les péripéties de leurs nuits les plus mémorables. Un dévoyé, apparemment fils de famille, calme et ivre, amuse la société de récits qui

la font rire. Après chaque bouteille d'eau minérale il se lève, ajoute un chapitre, puis s'affale lourdement sur une chaise de bois. Des gens qui ont l'air de fonctionnaires congédiés et comme dépouillés d'une longue autorité bureaucratique, se raidissent devant un verre d'eau, dans leur redingote usée.

Est-ce vraiment une société interlope qui s'est rabattue sur cette gare? Une souricière de la police ou une institution de charité? Peut-être la « part du Diable » que la morale concède au malheur, l'arche de Noé qui contient des oiseaux de nuit et des chiens perdus. Une fourrière. Nulle frivolité. La salle est parcourue par un garçon spectral, chauve et blême, comme un personnage des Contes d'Hoffmann qui aurait manqué son siècle. Dans son habit luisant s'incrustent des reflets de lune rousse. « Café? Eau gazeuse? »

Un jeune homme, délégué d'une Société de Tempérance, se glisse derrière les chaises, scrute les visages. Soudain il dépose une pièce de monnaie devant un homme d'équipe. Celui-ci, galvanisé par ce don, commande aussitôt une bouteille de *Teinacher-Wasser*.

Personne ne crie, personne ne joue. Nul pochard ne chante. C'est un café paisible. L'heure seule rend le séjour presque tragique. On boit de l'eau, on parle bas. C'est là où aboutit l'écume de la ville, jadis réputée pour son piétisme.

Je guette l'aube à travers les balustres verts d'une tribune par où le jour arrive. Je quitte ce lieu dont nul Dante ne chantera la tristesse crépusculaire. Aussitôt dehors, l'aurore me saisit dans le réveil sain d'une ville. A présent seulement se révèle la silhouette massive de cette gare; un donjon, qui fait figure de gratte-ciel, s'élance sur le ciel pur. A proximité le parc royal, aux masses profondes d'arbres séculaires, donne à cette féodalité ferroviaire un voisinage souriant. Un bâtiment à coupole, badigeonné de safran, transformé en hôtel, a abdiqué sa destination qui fut d'abriter jadis les plus beaux chevaux arabes de l'Europe. Napoléon en avait offert les étalons. L'aurore glisse des lueurs roses sur les grandes avenues encore désertes. Sur la place du Château, la couronne gigantesque qui domine le corps de logis brille de tout son or dans la buée matinale. Est-ce le Passé? Est-ce l'Avenir? Mille moineaux s'éveillent dans ce silence urbain.

Les premiers groupes d'alpinistes se forment avec des emblèmes d'écoliers en vacances, dans cette tenue de toile fanée dont Mussolini a interdit le port dans les rues de Rome.

C'est une rupture brusque avec la vision noctambulesque. Voici la vertu. Dans cette lumière magique du soleil levant, la ville a un visage reluisant. Elle n'est animée que par les balayeurs, aux uniformes militaires, qui, en des mouvements de semeurs, tracent de larges cercles sur le petit pavé en éventail brillant comme un bouclier.

Par les rues encore endormies, je me jette dans la vieille cité, aussi propre qu'un jouet fraîchement verni du Jour de l'An. De place en place un pittoresque décor de théâtre se déroule avec les maisons marchandes en bois sculpté, décorées de géraniums. L'Hôtel de Ville, majestueux avec ses carillons encore muets, garde ses portes closes.

Le contraste entre cette nuit et cette aube est aussi saisissant que celui d'un tunnel s'ouvrant soudain sur un riant paysage. L'aspect de la ville porte encore tous les vestiges des temps impériaux, richesse, tradition, santé. Mais ce n'est plus qu'une façade de prospérité et qui escamote au voyageur les tares de la vie publique, chômage, crédit précaire, angoisse du lendemain. Ce qui pourtant saute aux yeux, c'est l'urbanisme, installé comme une religion civique. Il n'a rien dédaigné du progrès et ses efforts se sont rendus maîtres de toutes ses adaptations ingénieuses. Sans compter il a dépensé pour réaliser ce problème, souvent si manqué, de créer un lien avec le pittoresque d'autrefois. Il ne donne aucune sensation de rupture brutale entre l'avant- et l'après-guerre, entre le saint Empire et l'Amérique de M. Edison. Tous deux sont présents, unis par des sacrements indissolubles.

Ainsi il y avait jadis un marché en plein vent avec des parasols comme à Vérone. Le XIXe siècle l'avait remplacé, dans une première ivresse métallurgique, par une halle en fonte et en vitres. La génération nouvelle a détruit cette ferraille pour édifier des halles en pierres, aux larges voûtes, décorées de fresques, tirées de la vie du peuple et qui parlent au peuple. L'ambiance du quartier a retrouvé ainsi ses assises, avec les tours du vieux château où les fils de Jérôme-Napoléon vécurent, exilés.

Si l'État est pauvre, les municipalités semblent gorgées d'opulence. Des sacrifices énormes ont été consentis, non seulement pour la voirie, mais pour la beauté esthétique, les plantations, le pittoresque. Il fallait encore amener les domaines royaux, confisqués par la révolution, dans le sillage public, sans leur faire perdre leur caractère choisi, soigné et savamment entretenu. On dirait un pays ayant rompu sans aucun regret avec son ordre dynastique, et retrouvant *un état d'attente dont il aurait fait un état définitif*. Décidé à ne rien lâcher des valeurs et des bénéfices utiles de la monarchie, il a jeté par-dessus bord, en quelques heures, — avec une indifférence bienveillante qui étonne — tout ce qui dans le régime aboli le gênait. Formule éminemment pratique et nullement embarrassée de sentimentalité. Du roi, de la famille royale, on parle comme d'un particulier qui aurait déménagé après des revers de fortune, et dont on ne suit plus les traces...

Ce qui frappe dans cette Allemagne du Sud, c'est que l'ordre n'émane plus d'un chef. Il est le résultat d'une hérédité, privée de son sommet. L'autorité continue à agir au sein même du peuple. Il est l'instinct même de son salut. Il pourvoit à ses besoins innombrables.

Ce régime est donc différent du régime italien où l'autorité émane d'un chef, créateur de cet ordre et qui le fait respecter dans un peuple héritier d'une indépendance parfois voisine de l'anarchie. Mais, avec cet ordre même, on constate, en Allemagne, une accoutumance périlleuse à l'improvisation, à la vie au jour le jour, négation même de son ordre. Comment et combien de temps ce pays pourra-t-il vivre ainsi *sur le pouce*, lui pour qui rien n'avait été laissé au hasard, qui avait prévu l'avenir à longue échéance et dont le caractère même est la négation de l'improvisation? Il vit sur ses réserves. Pourquoi? Il a perdu sa foi dans cet avenir trop bien préparé et qu'il a manqué. Depuis ce moment son ordre est un câble usé qui retient le vaisseau.

Dans ce premier contact la fidélité au Passé étonne autant que l'indifférence. La fidélité s'exerce dans la mesure où elle n'entrave pas cet amour nouveau pour l'indépendance, cette découverte de la liberté dont le peuple jouit comme un enfant, fier de sa première culotte. Mes impressions confirment cet

état utilitaire. Il ne semble pas que les choses soient dirigées autrement que par la force acquise.

Où est l'autorité de l'État? On cherche le secret de l'ordre extérieur, au milieu de l'effondrement évident de tout prestige dynastique, princier ou nobiliaire. Il est à peine dans les tribunaux, dans les divinités bureaucratiques, fortement attaquées, comme tous les fonctionnaires, par l'élément socialiste qui prétend accorder un salaire plus élevé « à la pioche qu'à la plume qui grince derrière un bureau ».

Le prestige est dans la Police, dans les barrières de fer peintes en rouge qui, aux endroits dangereux, endiguent les trottoirs. Les piétons sont guidés par elles vers les ouvertures où l'on traverse la chaussée.

Chaque Schupo est une puissance. Dans les contacts rapides il apostrophe. On lui fait la cour. Sans cesse son attention pour le chronométrage des arrêts le tient raidi dans sa fonction. Dans les moments calmes on peut l'aborder pour demander sa direction, mais ces visites sont accueillies avec une dignité incommodée. Son uniforme vert est choisi avec beaucoup de discernement. A tous, il semble donner une tranquillité éphémère. Police « militarisée »? Sans doute. S'il en était autrement, elle ne serait plus une police. Par sa tenue de chasseur elle a ôté aussi à la population le mauvais souvenir de l'armée battue. Ses officiers, ventrus et à pince-nez, font l'effet de Commissaires de quartier. Il y a un monde entre cette troupe, nécessaire à la sécurité intérieure, et la Reichswehr, invisible et autrement redoutable.

La ville est dominée par ses collines boisées, couronnées de villas, de jardins et de forêts, associées à la vie suburbaine et sans industrie apparente. Sur une éminence un petit palais à coupole, au milieu des verdures, luit au loin. C'est là qu'habite le Président de cette République. On l'appelle Directeur du Département de l'État. C'est à peine si l'on connaît son nom. Avocat, ancien député... Demain il y en aura un autre.

Où est le Chef? Qui craint-on? Personne, sinon l'avenir, la guerre possible, la faillite. J'ai entendu un commissionnaire au marché aux fruits s'écrier : « Je m'en f... d'être Allemand ou Français, pourvu que je mange. » Ce mot n'a indigné per-

sonne. Il a fait rire quelques bonnes femmes. Une indifférence est installée dans le peuple pour ce que nous appelons, en France, l'unité nationale. A distance il en paraît tout autrement parce que l'Étranger identifie sans cesse cette Allemagne avec la Prusse. Conception commode et simpliste.

Cette Allemagne est loin d'être *unifiée*, dans ce sens qu'on lui attribue moralement et spirituellement. Cette indolence à l'égard d'un Pouvoir suprême, on pouvait déjà la constater jadis, à l'égard de Guillaume II. Il n'y avait pas de maison où quelqu'un ne le narguât un peu en sourdine pour sa parade. Mais tout de même on se sentait encore flatté de ce prestige reluisant. A présent le citoyen est tombé à plat dans le néant. La Reichswehr est son palladium, le schupo son illusion de sécurité intérieure. Le reste n'est que soucis d'affaires, avec une vague mais permanente peur de la guerre.

Dans l'Allemagne du Sud il n'existe pas de traces de ce qui s'imprime chaque jour sur l'Allemagne-Berlin. Tout est complexité et contradiction.

Mes pas m'avaient mené à un quartier paisible qui datait de Napoléon. Une immense caserne, jadis gorgée de soldats, je la trouve lotie comme un terrain, louée à l'industrie et au commerce. Aux étages des anciennes chambrées on lit : « *Coopérative municipale. Blanchisserie. Dépôt de l'Union alimentaire Büro* (bureau) *du Syndicat agricole. Tailleur.* »

Toutes les conceptions absolues sont enfantines, me dis-je. La caserne désaffectée est un tableau de cet immense cinéma où toutes les oppositions défilent. En déambulant dans cette ville, qui apparemment respirait un désir de paix, j'avais la hantise des manchettes de journaux : « La Guerre de demain. Menaces de frontières. Stahlhelm... »

Dans un grand hôtel de voyageurs se trouve une salle des fêtes avec un orgue. Matin et soir le personnel, et les clients même qui désirent être édifiés, assistent aux offices. Chants, choral. Dans chaque chambre sur une table se trouve un exemplaire des Évangiles. L'obligation de boire, dans les débits, est abolie par une loi. Les brasseries même sont soumises à elle, par suite du prix élevé de la bière, devenu un luxe dont le peuple ne peut plus abuser.

En traversant un marché en plein air qui se tient entre la

cathédrale et le vieux château, j'assiste à la manière quasi foudroyante avec laquelle la Place est vidée et rendue à la circulation. En dix minutes elle est nette comme un billard, à la suite de l'avance offensive d'une compagnie de balayeurs qui se développe en éventail, tirailleurs en guerre avec les trognons de choux. Étalages et marchands cèdent à cette pression. Chaque pouce de terrain est gagné comme par un feu de mitrailleuses. C'est l'image de la retraite, parmi les carottes et les navets.

Chaque rue est garnie de paniers où le passant dépose tous ses déchets, papiers, épluchures, boîtes vides, et jusqu'à des bouts de cigares, ficelles, correspondances déchirées. Devant moi un promeneur étranger jette son billet à la descente d'un tramway. Un Schupo s'avance et l'invite poliment à ramasser le ticket. L'étranger, indigné, s'y refuse. Il est bien innocent... Rouge de colère il s'écrie : « Je ne me baisse jamais pour reprendre ce que j'ai jeté. » Le Schupo fait une deuxième sommation. Nouveau refus. Le récalcitrant est sommé de payer une amende. La foule prend le parti de la police. L'étranger ramasse le papier et se sauve sous les rires des assistants.

Au Château neuf je rejoins le décor où la famille de Jérôme Bonaparte a vécu et où la princesse Mathilde a longtemps séjourné. Dès le vestibule on y trouve un reste de déférence pour les temps révolus. Cette manière de pénétrer dans le sanctuaire des appartements privés des souverains est la prise de possession matérielle de la démocratie sur le Bien de la couronne. Elle est dirigée par d'anciens serviteurs de la Cour. L'un d'eux, qui flaire en moi un connaisseur, me propose de me guider seul. J'accepte. Il se refuse d'abord à me montrer les appartements privés du roi Charles, cousin de la princesse Mathilde. Il suffit d'ailleurs de lui donner quelques encouragements pour que ce serviteur me fasse pénétrer partout. Mais dans ce logis où reposent tant de souvenirs de l'Europe française, une pénible impression me fait reculer : cette aile est bondée d'uniformes et de tableaux de la guerre de 1870, jetés là en désordre. On y prépare un Musée de l'Armée. L'aile du couchant, habitée par Napoléon Ier, remplie de ses cadeaux à la famille royale, meubles et vases

précieux, fait dire au serviteur quelques mots respectueux. Le souvenir français n'est pas perdu, mais il est loin dans l'Histoire.

« La princesse Mathilde », me dit le gardien, « était *le chouchou* de son oncle, le défunt roi. Elle grimpait sur ses genoux et elle lui disait « *Te voilà pris!* » Alors il se constituait prisonnier. »

Puis il continue : « Au moment de la révolution de 1919 des politiciens pénétrèrent dans le vestibule du petit palais pour exiger l'abdication de notre souverain, celui qui passait ses hivers au Cap Martin. Une auto, lui disait-on, l'attendait à une porte dérobée « pour le soustraire aux injures populaires ». Il s'y refusa : « Je n'ai rien à me reprocher », dit-il. « J'ai aimé mon peuple et je l'aime toujours. » Alors il est parti par la grande porte. Personne n'a poussé un cri. L'officier de garde, blessé par des *Délégués*, était au garde-à-vous. »

J'interroge le gardien sur l'éventualité d'une Restauration. « Oh non! fait-il, c'est bien fini! On ne *le* regrette pas. C'est une page que l'on a tournée. Il ne faut pas songer à y revenir. »

— Aime-t-on la République?

« C'est autre chose. Sait-on seulement ce que c'est? Il y en a pour tous les goûts, disent-ils. La Reine vit, terrée dans son château de chasse de Bebenhausen, complètement isolée. Comme toute la fortune mobilière de la famille s'est trouvée perdue, on lui a permis une reprise des objets et des tableaux de famille. Des marchands hollandais et américains en ont acheté pour dix-sept millions « papier ».

Pendant que je parcours le château, un fonctionnaire du garde-meuble pose le cachet de la République sur le blason royal dont le mobilier est marqué. Cette tardive opération à laquelle on procède devant moi, n'a rien d'un symbole agressif. L'homme à la vieille redingote, derrière son lorgnon démodé, met dans sa besogne l'application d'un devoir mécanique.

Le soir, en errant par la ville, sous la pluie, je me trouve devant le vieux château à côté d'une vieille maison, jadis l'hôtel de la Cour d'Angleterre, où Paganini avait rendu folle

une jeune fille par la seule action de son archet[1]. Une coïncidence singulière me fit entendre des sons de violon, venant de la cour intérieure du château. Guidé par ce bruit, j'y pénétrai et vis sous l'averse, abrité par les boucliers des parapluies, un public héroïque, écoutant un orchestre! Sous une bâche ruisselante il jouait une Symphonie de Schubert sur une estrade. Un placard m'apprit « que les soirées, consacrées à l'auteur du Roi des Aulnes, avaient lieu *par tous les temps* ».

Ces gens avaient le diable au corps. Un diable romantique. Pour rien au monde ils ne se seraient privés de leur concert dans l'enceinte de cette cour pittoresque dont les galeries arcadées rappellent les châteaux espagnols de Philippe IV. L'acoustique était excellente. Peut-être la pluie ajouta-t-elle à la sonorité. A mon tour j'y pris une place pour goûter de ce *délicieux désagrément...*

Le lendemain matin, en parcourant les journaux locaux et étrangers, je suis frappé par le ton d'une inquiétude générale. C'est l'évidence d'une suggestion collective. Chaque pays se trouve encore sous la hantise de la guerre. Par tous les moyens et sous toutes les formes il perpétue, derrière le paravent de l'insouciance, un état de peur auquel, seuls, les neutres ont pu se soustraire. Ce n'est pas le malaise économique, c'est *un état d'âme,* une dépression instinctive et *parallèle* dont les nations ne s'évadent que par la pratique quotidienne de leurs soucis et de leurs plaisirs. Remède éphémère qui ne dure que l'espace d'un sommeil.

Où s'arrête le danger réel et où commence la crainte imaginaire, entretenue par ceux qui vivent de la perturbation? L'information la plus étendue ne saurait nous le dire. Il est pourtant visible qu'en dehors des périodes anormales comme celles des élections, les questions politiques n'excitent ici qu'un intérêt passager, provoqué artificiellement par les professionnels. Le peuple allemand n'a aucun sens politique.

Un matin, voyant un drapeau pendu à la gare, on m'apprend que c'est la fête nationale de la Constitution. Une vraie dérision. La vie continue sur le même rythme que la veille. Je m'étonne de ce dédain, mais de mon côté je surprends par mon étonnement. « Pourquoi, me dit-on, voulez-vous que

1. *Souvenirs d'Exil,* F. Bac.

nous fêtions cette Constitution? Qu'a-t-elle apporté de réjouissant? » Le nom de Hindenburg qui, pour l'étranger, est représentatif de toute l'Allemagne ne semble en réalité qu'une figure de timbres-poste, une *unification postale.* L'Allemagne de Berlin, sacrée pour la seconde fois par le Traité de Versailles, est-elle vraiment devenue une nation? On en doute déjà devant une observation superficielle en parcourant les États du Sud. On en est certain lorsqu'on entend dire publiquement à un fonctionnaire : « Quand nous regardons Berlin nous sommes honteux d'être des Allemands. » Ou bien cet aveu : « Personne ici n'en veut à la France de nous avoir battus. Nous lui en voulons d'avoir accordé à Berlin la suprématie politique sur l'Allemagne. Par là elle a détruit les derniers restes de nos droits séculaires. C'est une subordination que, même sous le régime impérial, nous n'avions acceptée que partiellement. »

Voilà la cloche particulariste qui n'est pas encore fêlée. L'Allemagne n'est vraiment unie que pour l'Extérieur.

On ne peut connaître les vibrations d'un peuple, ses réactions et ses volontés, que par un long cheminement dans les couloirs souvent si contrariés de son activité publique. Mille propos échangés, autant que la faveur du hasard, mettent le passant au cœur même d'une révélation souvent inattendue. A lui seul un incident de carrefour peut dénoncer un certain état d'âme. Il faut se méfier des discours de banquets, mal traduits et souvent déformés, dont la répercussion est enflée jusqu'à l'importance d'un acte de guerre. En un instant elle peut entraîner le monde entier dans une atmosphère alarmée, *dans une sorte de mystification.* Attendre les effets avant de juger est une grande force. Prévoir en est une autre.

Il est vrai que la vie, surprise par un voyageur, cache beaucoup de circonstances invisibles. Il faut donc juxtaposer tous ces symptômes pour avoir une idée de cette immense complexité.

Comment définir un état de choses en somme indéfinissable? Toutes les apparences impérieuses, cortèges, discours, manifestations, sont susceptibles de tromper notre jugement sur une situation que personne ne connaît. Les Allemands eux-mêmes l'ignorent et on les embarrasserait fort si on leur deman-

dait de définir ce qu'ils désirent. Ils vivent à la journée sans faire d'économies, symptôme grave. Ils dépensent visiblement ce qu'ils gagnent. Nourriture, beaux habits. Une négation de ce qui a toujours été considéré comme germanique. Ce mirage de bien-être populaire, cette apparence de prospérité frappent le voyageur. Derrière eux il n'y a rien. Sur beaucoup de banques le mot *Sparkasse* (Caisse d'épargne) s'étale en lettres d'or et semble démentir ces constatations. Mais cette invitation reste sans effet, ou elle se trouve limitée à la somme nécessaire pour bâtir une maison. A la création d'un domicile s'accroche la dernière prévoyance du citoyen.

Toute la vie publique semble un état provisoire. Il apparaît moins comme un effet de maquillage, perpétuellement dirigé contre l'étranger pour le leurrer et dissimuler, qu'une imprévoyance installée dans l'état catastrophique derrière laquelle un grave péril économique menace. L'apparence opulente s'explique aussi par la survie matérielle de « l'âge d'or » de 1900 à 1910, des villes portant encore sur elles l'effort considérable de la période impériale. Seule l'expérience journalière montre dans cette Allemagne ce que le ton péremptoire de la Presse essaye d'escamoter.

La forte empreinte protestante n'est pas effacée. Une annonce officielle me fait connaître la fin d'un « scandale intolérable » : le quartier de la paroisse de Saint-Léonard a été purgé en vingt-quatre heures des femmes de conduite équivoque, se trouvant logées dans la proximité du sanctuaire. Il leur a été signifié qu'elles ne pourraient désormais séjourner, et pratiquer leur activité, que *dans un rayon de cinquante mètres au delà des murs de l'église et du calvaire, érigé sur la place.*

Sur les colonnes de publicité j'aperçois une case, réservée au milieu des annonces, à la *Placat-Mission* (Propagande pour la morale publique). Sur la place de la vieille Poste, point de départ des autobus qui portent les familles au château de la Solitude, je lis l'affiche suivante :

« *Quand vous avez le désir de vous réconcilier avec vos ennemis, vous croyez en avoir assez fait. Mais vous ne pourrez arriver à une réconciliation durable que pénétré d'un désir qui vous vient de plus haut.* » *Gerock.*

Cette phrase, empruntée à un sermon de l'ancien prédicateur de la Cour, voulait dire que la défense exclusive des intérêts personnels empêche chacun de faire la paix et que seule une grande résolution de conscience peut l'y décider. Elle donnait une singulière actualité à l'heure où la Presse du monde entier témoignait d'un état d'inquiétude réciproque. Cet « automatisme épidémique » qui, d'une frontière à l'autre, peut finalement engendrer la guerre par une accumulation d'électricité, avait déjà été dénoncé au Royal Institut en 1914 dans le remarquable discours de Lord Brice. Je constatai pourtant que cette affiche n'attirait l'attention de personne. Elle était la *bonne intention* et comme une prière marmottée sans effet sur la voie publique.

L'apparition de trois soldats de la Reichswehr créait une sensation autrement grande quand j'eus tourné l'angle de la rue Royale. Il est rare d'apercevoir dans cette ville de trois cent mille habitants plus d'une demi-douzaine de cette troupe choisie. Chaque soldat est une puissance en marche, un chef. On semble bien s'en rendre compte par le respect qu'on leur porte, par l'admiration, mêlée sans doute de regrets, que le sexe féminin accorde à ces figures impassibles. Dans un tramway trois jeunes filles, en congé de quelque office subalterne, mais vêtues comme des dames, se retournent à leur passage et prononcent des paroles d'extase.

Le soldat de la Reichswehr est grand, souple, indifférent et taciturne. On le sent choisi entre mille. Il appartient à cette sélection de l'armée de métier d'autrefois qui portait sur elle « la majesté de sa mission militaire ». Mais on n'y lit plus aucune vanité de panache. La sobriété du costume canalise son orgueil vers l'action plutôt que vers la surface. Il donne raison à ce principe que l'art de la guerre s'est alourdi par l'apport d'une pluralité innombrable, improvisée à l'heure du danger. La rareté même de ces hommes au milieu de la foule anonyme crée la sensation de l'exceptionnel. Là est le silence. Le *Stahlhelm* est le bruit.

Un journaliste anglais, très informé de l'état de l'Allemagne, me dit à l'hôtel :

« La Reichswehr impressionne, mais, malgré cette force, *réduite à l'état de pilules*, les Allemands se croient menacés.

C'est que la fabrication clandestine des gros armements est rendue matériellement impossible par la dénonciation automatique des ouvriers nécessaires à ces travaux. Une telle besogne ne saurait passer inaperçue. Il serait puéril d'y songer quand on connaît l'esprit véhément et nettement antimilitariste qui anime la classe ouvrière. Elle a trop souffert de la guerre et de ses conséquences pour ne pas vouloir étouffer l'esprit de revanche qui est d'essence impériale. Il n'en reste pas moins que la Reichswehr forme le cadre d'une organisation qui ne fera ses preuves que dans une guerre. »

Dans une réunion politique de la *Volks-halle*, des délégués socialistes accusent « l'esprit belliqueux et nationaliste de tous les pays sous le prétexte hypocrite d'une défense, les progrès des armements, le retour aux alliances qui ont déclanché la guerre ». Ils dénoncent la suppression, — par la Presse française, — d'une immense manifestation pour la paix, à Berlin même, avec trois cent mille participants. Le procédé qui consiste à faire un sort au moindre article agressif d'une Presse locale — parfois inexistante par son influence — et de passer sous silence tout ce qui peut créer un rapprochement, est violemment attaqué dans cette *Volks-halle*. On annonce la surveillance étroite des centres racistes. On dénonce des dépôts de sabres.

D'autres répondent : « Où fabriquer ou cacher un armement clandestin sans mille complicités? Est-il admissible qu'un peuple puisse vivre dans la dissimulation de tels préparatifs? »

On a bien l'impression d'autre part que la nation entière est animée d'une protestation ouverte « contre le Traité imposé par la force ». Si des provocations oratoires éclatent dans des milieux spéciaux, partout aussi la peur de la guerre est évidente. Peur de la France, de la Pologne et aussi de l'armée rouge. C'est cette crainte qui pèse sur tous les esprits et qui est visible dans tous les milieux du pays. Vient-elle de la disproportion qui existe entre ces moyens et son importance nationale, du manque d'équilibre entre ses désirs et ses possibilités? Là est évidemment son malaise.

Sur une montagne boisée, le *Hasenberg*, dominant la ville, se voit encore la vieille route, empruntée jadis par les armées de la République et de Napoléon pour gagner la vallée du

Neckar. Trois peupliers, que l'on appelle *Franzosenpappeln*, commémorent ces passages. Devant un restaurant, le *Jaegerhaus*, une nombreuse société de familles bourgeoises est réunie pour la collation. On domine un vallonnement imposant de forêts.

Soudain les tables se vident. Une poussée muette se produit vers une clairière. Tout le monde se précipite sur une terrasse. Un ronflement singulier vient des airs et se rapproche comme un bruissement d'abeille.

« Zeppelin! » crient les enfants en lâchant leurs tartines. De vieilles dames réunies sous un arbre, à une *café-visite*, abandonnent leurs tricots en suivant la jeunesse. Le poisson monstre, aux reflets durs et métalliques, luit dans le ciel bleu comme une menace de l'avenir. Lentement, non sans une certaine majesté qui est dans son indifférence, le fameux Zeppelin passe sur ces bois de pins, planant sur ces vagues topographies. Il arrive de Mayence et retourne à Friedrichshafen. Il a porté la bonne parole aux Rhénans.

Je suis frappé du silence qui plane soudain sur cette foule. Sous ce mutisme on perçoit la religion nouvelle, le génie mécanique. On prie en lui. Le *Gott Zebaoth* de la Bible, c'est lui. Il est le dieu consolateur, le messie des générations à venir. On pourrait croire que tout le sentiment germanique se concentre à ce moment sur ce sauveur, seule manifestation de la grandeur nationale qui lui soit permise.

Tous ces regards s'accrochent à ce symbole et restent immobiles jusqu'au moment où le monstre disparaît à l'horizon des *Filder*, haut plateau boisé qui s'étend vers le Jura souabe.

Dans un grand fracas, des *buffets roulants* contenant des maids vêtues de blanc et coiffées de bonnets hollandais traversent la route forestière. Ils reviennent de la « Solitude », charmant château royal, construit jadis par des Français. Des autobus déversent devant cette résidence — récupérée par la démocratie — des familles qui y passent la journée dans un air parfumé de résine. Ce lieu est délicieux. Il rappelle de vieilles estampes et des *Folies* galantes du siècle de Voltaire. Mais il est envahi par une clientèle dont une partie représente l'espèce massive, engraissée, moins par l'opulence

acquise que par l'avidité avec laquelle elle dépense tout son avoir en victuailles.

Un homme, roulant une obésité monstrueuse, vitupère contre l'incurie de l'État qui, dans des travaux de voirie, laisse ouverte une tranchée au passage des promeneurs. Je m'attable et demande au garçon s'il est permis d'insulter ouvertement l'État comme le fait ce citoyen?

« *L'État?* — dit le garçon, — *Qu'est-ce que c'est? Vous ne le savez pas. Moi non plus.* »

Tel est bien le miracle. Un ordre parfait, nulle autorité. Son seul symbole est la main gantée de blanc du Schupo qui se tend, se lève, s'abat, au passage des carrefours.

A Berg, une villa royale avec des jardins italiens, jadis inaccessible, est rendue à l'usage du peuple. Sur ses terrasses un grand Café s'étale avec une aisance qui surprend. La prise de possession est si récente que les étrangers se sentent encore un peu indiscrets de se trouver en un lieu que l'on n'abordait qu'à la faveur d'un privilège. Mais l'entretien même de ces jardins est si minutieusement respecté que seul un public relativement choisi ose aborder ces parterres. Dans toutes les pièces vides de la villa romaine on marche sur la pointe des pieds.

Le nouveau régime a perdu ce qu'il y avait jadis de réellement romantique dans ces innombrables résidences. Mais le sens de la nature est resté. Dans la villa royale on débite à présent du chocolat et d'énormes meringues à la crème. Au bas de la colline un édifice en brique, redoutable par son opposition à « l'orgie » des Princes, est le temple des réunions publiques...

Voyons à présent ce que produit ici l'Art nouveau : pour aller au Weissenhof, ancienne ferme royale, on monte à travers un paysage rempli de coquetterie urbaine. Maisons charmantes couvertes de fleurs, d'une architecture raisonnable et patricienne. Une petite église, à l'ombre de gros bouleaux, a l'air d'un décor de théâtre. Mais tout au bout, à côté de cette ferme du XVIIIe siècle, couchée dans sa simplicité rustique, une cité « ultra-moderne » surprend au sommet de la colline. D'une manière outrancière elle semble vouloir prouver ce que les héritiers de vingt générations d'artistes savent

faire de leur inspiration. C'est un nouvel essor vers *l'architecture de jeu de cartes*. Ainsi brusquement sorti de l'ère patriarcale et poétique, le promeneur tombe dans des formes dont le seul secret est une mystification.

A l'autre bout de la ville, des avenues bordées de villas escaladent d'autres collines. La *Gerocks-höhe* est un carrefour qui donne accès à de belles forêts de pins. Un groupe compact fait cercle autour de trois chanteurs. Deux jeunes gens tiennent tendu un drapeau rouge, frangé d'or, sur lequel des monnaies se posent, lancées par des mains généreuses. La musique est assez gaie. Les chants sont entraînants. Après quoi on roule le drapeau et un chanteur s'écrie : « Nous vous remercions de l'assistance que vous avez donnée à nos pauvres. Vous avec distrait de vos plaisirs des oboles qui soulageront leur misère. » C'est une société de bienfaisance qui opère en plein air. Une fillette aux nattes flottantes entraîne un chapelet d'enfants au fond de la forêt, sur le rythme d'une ronde populaire...

Derrière ce paravent orné d'images idylliques, comme découpées d'un album de Ludwig Richter, la crise économique paraît imminente et l'inquiétude rôde autour des foyers. La physionomie, à la fois sage et pittoresque de la ville, n'est violentée que par le « gratte-ciel » d'un journal local dont les contours se soulignent, le soir, en lignes de feu. Un monument américain dans le même caractère, au centre même de la ville, offre aux clients la vue panoramique du vieux quartier avec ses tours et son vertige des toits bosselés. Il est savoureux de voir un édifice aussi moderne créé spécialement pour révéler des aspects pittoresques que jadis personne n'avait soupçonné. Les commis de nouveautés mènent des demoiselles sur ces hauteurs pour les introduire dans la grande vie avec des choux à la crème. Deux vieilles sorcières de Berlin, méprisantes pour cette petite Allemagne retardée, commandent des saucisses au raifort, agrémentées de confitures de groseilles. Le garçon, bavarois, comprend mal ce langage prussien. Deux jeunes gens, ayant résolu de quitter leur ingrate patrie, calculent leur voyage pour Buenos-Ayres, où la fortune les attend...

Le seul moment qui rappelle faiblement le temps de la

monarchie est, le dimanche matin, la musique militaire, place du Château. C'est celle de la Reichswehr, mais elle pourrait être une Société orphéonique, tant les hommes mettent de lenteur à se réunir. C'est tout ce qui reste de l'ancienne *Wacht-Parade*, la Relève, supprimée partout en Allemagne. Les musiciens s'assemblent sous une galerie. Chacun arrive d'un pas nonchalant, comme un *privat-mann*. Seule la venue du chef les fait mettre au garde-à-vous. Puis ils traversent la place et se rangent sous le pavillon. Un public clairsemé les entoure. Jadis, sous la colonnade du *Königsbau*, des officiers de toutes les armes se pavanaient en groupes, auprès des *corps* des étudiants aux toques bariolées. Cette hiérarchie multicolore est balayée des mœurs. Aujourd'hui des chemineaux hâves, sac au dos et la veste déteinte, passent, silhouettes de vagabonds germaniques qui sont peut-être des fonctionnaires en congé. Cette musique n'a plus la vigueur d'autrefois. Un flûtiste est en retard. Il prend place au milieu du morceau, toutes choses impossibles sous l'ancien régime. L'armée n'étant plus un orgueil *visuel*, sa musique n'entraîne plus personne à se croire quelque chose.

En Bavière.

Dès qu'on arrive à la frontière de Bavière le mirage de l'ancienne prospérité diminue dans ce pays pauvre pour faire place à une espèce d'indigence qui, comme un vent stérilisant, passe sur ces grandes plaines sans industrie. Les chemins de fer usent le vieux matériel. La gare de Munich elle-même, ville dont l'importance est redevenue très grande, date de soixante-dix ans. C'est un vieux meuble dont on a raccommodé les tiroirs. Mais aussitôt dehors la survie de l'opulence citadine s'accompagne d'une sève nouvelle qui lui arrive de ses multiples attraits.

Qu'est la Bavière à l'égard du Reich? Un État dans l'État, rempli de réactions hostiles au nord et à la Constitution de Weimar. Une race inassimilable.

La nation est toujours vouée au bleu. Le drapeau des Wittelsbach s'étale partout dans son bleu et blanc. Les tramways sont bleu ciel. La chose dont on semble se moquer parfaitement est *cette pieuvre* qui est Berlin, Berlin-Allemagne,

pays de métèques slaves. La vraie Allemagne est ici. Pays coriace, visiblement révolté contre l'état de choses créé par le Traité, d'un nationalisme — socialiste ou monarchique — mais nettement particulariste. Enfin un paradoxe.

Dans la grande artère si animée, la Kaufingerstrasse, qui traverse la ville, depuis la gare jusqu'à l'Isar, c'est un fleuve humain qui monte et descend. Mais la foule n'a pas l'aspect des autres villes, masse uniforme en vêtements de confection, humanité faite *en série*, courant à ses affaires au milieu des vagues puantes des autos. Ici c'est une autre foule, plus lente, déambulante, faite de curieux, de voyageurs, dont une bonne partie, chassée par les pluies, semble avoir envahi cette plaine comme une armée en déroute. Avec des vêtements usés, des costumes d'alpinistes qui ont connu tous les orages, nu-tête, la face basanée sous la tignasse blonde, déteinte elle aussi par le soleil, c'est un peuple singulier, ni citadin, ni campagnard, d'aspect fort et négligé. Avec leurs genoux nus, leurs souliers ferrés, leurs yeux clairs et sauvages, ils portent sur eux les traces des longs campements au milieu des intempéries.

Cette absence complète de *tenue tailleur*, ce dédain pour cette confection, issue du nivellement moderne, révèle une race; c'est le témoignage constant des luttes avec les éléments, d'une vie dure et frugale. Cette espèce se mêle au citadin moyen, au *Normal-mensch* des villes, comme une race endurante et obstinée, en marge du progrès et de son confort. Le personnage risible du bureaucrate en vacances, du banquier déguisé en *Salon-tyroler*, n'existe plus. Des bandes de jeunes gens circulent avec de lourds bâtons et ces touristes ne ressemblent plus autant aux caricatures de Hansi avant la guerre. Ils ne sont plus *déguisés*.

Ils s'opposent à ce type « nouveau riche », gras, à la tête rasée et à la face large, qui perpétue ce que le journal satirique *Simplicissimus* a si longtemps stigmatisé sous le nom de *Sauwirtschaft* (régime de charcuterie). Celui-ci n'est pas le vrai Bavarois. C'est plutôt un passant qui vient de cette Allemagne industrielle, engraissée par la défaite.

Le vrai Bavarois n'est plus gros de bière. Elle coûte trop cher. Cette intempérance joyeuse et légendaire dont il avait

fait sa religion nationale, ce ventre gonflé de Gambrinus, sont devenus un luxe de gagneurs. Le Hofbräu-haus, ce temple fameux où le peuple se rencontrait avec ceux qui le gouvernaient, est surtout visité par des étrangers. Les radis, les saucisses que l'on y vendait sont dégonflés comme les ventres.

En descendant la large Kaufingerstrasse où s'alignent les belles brasseries, les Spatenbräu, les Pschorrbräu, un attroupement sans cesse renouvelé s'est formé autour de l'*Extrablatt* qui donne les dernières dépêches. On lit : *Faut-il arrêter Hitler?* Nous savons que Hitler est un agitateur, chef d'un socialisme national qui, dans le Tyrol essaya de jouer les Andreas Hofer, ce libérateur, fusillé par les troupes du maréchal Davoust. Mais Hitler ne risque pas d'être fusillé. Il est le chef du *Fascio germanique*.

Une conversation me met au courant de la situation : « Il n'y a pas, dans l'Histoire », disait Hitler, « un seul peuple qui n'ait protesté contre un traité imposé par la force ». Des journaux anglais acceptent comme un droit moral cette protestation qu'ils comparent à celle des Français contre le Traité de Francfort... « Il suffit de séjourner ici, me dit-on, pour voir qu'il ne saurait être question d'autre chose. Le peuple a horreur de la guerre, et il n'a pas les moyens de la faire. Deux raisons qui coupent court à toute autre revendication. »

— Alors, demandai-je, pourquoi, en Bavière, existe-t-il une animosité plus marquée?

« On a la rancune d'avoir vu la dernière défense de son particularisme détruit par ce traité. La Bavière, par le maintien de sa monarchie, avait conservé une illusion d'indépendance. Les Alliés, en la détruisant, en ont fait un département du Gouvernement prussien. Le jour de l'armistice, des espoirs s'ouvraient au milieu même de la révolution et on croyait que les Alliés, alors tout-puissants, profiteraient dans leur propre intérêt de cette occasion unique dans l'Histoire pour ôter son omnipotence agressive à la Prusse, *cause première de tous les malheurs.* »

« Cette Bavière », me dit-on, « victime d'une erreur irréparable, ressemble-t-elle à l'Allemagne-Berlin? Envers et contre tous nous avons maintenu une représentation diplomatique

1. Ces notes ont été prises au cours de l'été 1930, avant les élections.

dans les États allemands. Une ambassade de Prusse à Munich, une autre en Saxe, un ministre de Bavière dans les anciennes capitales. » Pure satisfaction de symbole.

Quant au sentiment de la Bavière à l'égard de sa vieille dynastie, il se trouve partagé entre l'élément des national-socialistes, actif et bruyant, et un parti catholique et conservateur important qui honore la Maison royale comme si elle était encore au pouvoir.

On a bien cette impression lorsqu'on voit apparaître le Prince Ruprecht de Bavière et les autres membres de la famille royale, présidant les cérémonies publiques ou suivant des processions, entourés de la plus grande déférence. Ces démonstrations sont à ciel ouvert et se rattachent aux sentiments les plus traditionnels. Il y a bien un ton démocratique, surtout dans les théâtres populaires, et j'ai assisté, dans un vaste local, à une scène fort applaudie où un musicien *jouait* la révolte dans un orchestre et forçait le chef à quitter sa place *pour prendre la sienne*. Ce spectacle burlesque, simple parade pour amuser la galerie, n'en était pas moins significatif d'un état dissolu. D'autre part des hôteliers se plaisent à donner à l'étranger l'idée qu'il peut consommer dans certains palais abandonnés par la Noblesse et transformés en restaurants. Les Américains s'y rassurent sur l'établissement définitif de la Liberté. Illusion gastronomique :

Une visite au Château royal est aussi instructive qu'une promenade à travers la ville. Au premier contact avec Munich on sent partout la même forte organisation citadine que jadis dans les villes libres. Elle a survécu à tous les changements, elle sacrifie tout à l'urbanisme le plus ingénieux et le plus pittoresque. D'une plaine aride, balayée par les vents, cet esprit urbain a créé depuis cent ans une image attrayante. On s'en rend bien compte par les foules qui arrivent en pèlerinage de toutes les parties du monde. Munich donne un spectacle savoureux, à la fois médiéval et « progressé ». Il s'équilibre dans la conservation d'un caractère national, sans en faire une kermesse, et malgré l'hellénisme de Louis Ier qui s'est glissé dans les nouveaux quartiers, témoignage de son amour malheureux pour les classiques. Jalousement la ville a gardé son caractère particulariste d'une Germanie fort

ancienne, du Saint-Empire plutôt, nettement différente de celle qui apparaît en Prusse. C'est un peuple têtu qui défend sa race et que personne ne pourra jamais absorber complètement.

La seule nation qui eut vraiment une influence durable sur lui, ce fut la France. Son premier Roi n'avait-il pas commandé un régiment français, le *Royal-Alsace?* Elle eut longtemps un Français pour ministre, Mongelas. Eugène de Beauharnais y était adoré.

En parcourant l'artère principale bordée de palais, de maisons marchandes, d'églises rococo, on retrouve parfois encore les aspects, peints par Canaletto. Mais soudain la circulation de plus en plus dense nous amène aux abords de l'Hôtel de Ville. Il est une heure de l'après-midi. La Place est bondée de milliers de curieux. Cette masse est si serrée, si attentive et si immobile qu'elle fait penser à ces foules que l'on voyait jadis assister à une exécution capitale. *Qui roue-t-on?* Que se passe-t-il?

Toutes les têtes sont tournées vers la façade du palais municipal. Les agents, de leurs disques surélevés, n'agitent plus leurs bras d'automates pour régler la circulation. Il n'y a plus de circulation. D'autres policiers, face au public, lui font un discours paterne et persuasif, sans résultat. Ils savent d'avance que, deux fois par jour, leur autorité est suspendue dans tout ce quartier pendant vingt bonnes minutes.

Tout à coup une sonnerie annonce sur la façade, du haut d'une tribune, le spectacle attendu : sous un dais un roi sur son trône, une reine, se mettent à saluer. Un cortège de figures savamment articulées, courtisans, héros, défilent, s'inclinent devant les majestés. Le peuple de la République de Bavière contemple son Roi de Munich comme le peuple napolitain, muet et respectueux, assiste au miracle de Saint-Janvier.

Voici les vignerons en habits de fête, emperruqués et pimpants, serrés dans la courte veste de soie rose, galonnée d'argent. Ils dansent un pas solennel, des pampres, tressés en arcades, agités sur leurs têtes. Un carillon monstre de la grosse horloge se met en branle. Il joue des airs populaires... ding dong... tintements graves, musique d'argent et de cristal,

répandant ses sons par-dessus les toits de toute la ville. Bonhomie musicale, vieux tribut du peuple à son Roi. Une fête mécanique, un théâtre, un guignol somptueux le berce, lui rappelle chaque jour la perpétuité des vieux airs, celle des aïeux. Ce spectacle semble ne jamais finir. Il arrête les pulsations de toute une Cité.

Mais où se reposerait un voyageur fatigué, sur cette Place où les chiens même sont condamnés à l'immobilité, pendant ce *sacrement municipal*? La seule personne qui jouit du privilège d'être assise, est un vieux commissionnaire. Sur un escabeau il attend les clients, rares à cette heure, absorbés par le carillon. Je fais avec lui un marché rapide et dans une satisfaction immense je lui achète sa *concession* pour la durée du carillon. Un passant me rappelle au devoir de ma charge de remplaçant en me montrant une pancarte sur laquelle, au-dessus de ma tête, il lit : « Packtrager ». Renonçant à être homme de peine ou messager d'amour j'abandonne mon poste et réinstalle le *dienstmann* dans ses fonctions.

Tout cet urbanisme, à la fois imposant et hilare comme un jeu de marionnettes démesurées, m'apprend — à voir ces foules extasiées — qu'il n'est pas seulement l'agrément du citadin, la *festa domini*. Il est un attrait puissant pour le dehors, pour l'étranger. Il est la Propagande. Sens remarquable chez ce peuple qui explique son rapide relèvement.

Quand les vignerons eurent cessé de *danser* une suite de chansons, le carillon s'acheva en compliments d'adieux : « *Röslein auf der Heide* », murmura-t-il dans un dernier frémissement. Par cette poésie de Gœthe, mise en musique, le dernier son de cette pastorale s'éteignit dans le silence. Aussitôt après, ces milliers de passants se remirent en branle, courant à leurs affaires. De nouveau le gant blanc du policier distribue des licences et commande la grosse artillerie des autos. Le *mystère* fait place aux réalités...

***

J'aborde le Palais royal par cette place austère où ce même peuple en émeute, cet enfant qui aime les jouets, rendu furieux par un « dérèglement royal », réclamait l'abdication de Louis Ier, l'amant de Lola Montès. C'est là aussi où se

déroula la tragédie de la révolution de 1920 avec Eisner, « dictateur de Moscou ».

On a bien l'impression que ce château — un quartier entier de la ville — est comme le Livre de la nation, enfermant l'histoire des Princes palatins du Rhin jusqu'au Prince Régent. Peu accessible avant la guerre, le voici ouvert à tous jusqu'aux coins, jadis les plus secrets, avec ses centaines de salles, ses galeries et cours innombrables. Chacune signifie un règne, un art, traversé de somptuosités espagnoles, de rappels italiens et helléniques. La course s'achève au second étage par l'appartement du *roi du cygne*, érotisme écœurant de rocaille d'or qui marque la chute et la folie.

Après le défilé interminable des richesses provenant des Princes palatins, de ces pièces, couvertes de tapisseries tissées d'or et d'argent, ces nymphées en coquillage, ces cours arcadées, on trouve un repos et une fraîcheur dans ce rigide classicisme du filleul de Marie-Antoinette, de ce Louis Ier qui avait atteint le paradoxe d'être à l'aise entre le gothique et la Grèce, d'être un Romain et un Bavarois...

Dans le décor pathétique des fresques de Schnorr et de Cornélius, magnifiant les légendes, sous ces plafonds caissonnés où les nymphes des forêts se marient avec les héros de la guerre de Troie, j'avisai dans l'antichambre de Louis Ier un de ces gardiens qui portent sur leur figure les traces délabrées de l'office royal.

« C'est bien ici, — demandai-je, — où Lola Montès fut reçue pour la première fois en audience? »

La face du vieux serviteur s'assombrit soudain. Il me dévisagea avec une brusque méfiance et je compris qu'en prononçant le nom de la courtisane fameuse, j'avais insulté à la majesté du Roi et dévoilé des intentions désobligeantes pour la Maison de Wittelsbach. Il bégaya quelques mots évasifs et, comme j'insistais pour savoir si l'hôtel de la Favorite dans la Barerstrasse était encore debout, il dit assez sèchement : « Je ne sais pas. »

Évidemment la Bavière est encore une monarchie. Comme dans le carillon de l'Hôtel de ville, celle-ci pourra surgir comme le déclic d'un mouvement d'horlogerie et recevoir les hommages de ses bons sujets, les républicains.

Pas loin de là on guidait des groupes dans la fameuse *Galerie de Beautés* où Louis Ier avait entendu perpétuer le souvenir de toutes les femmes gracieuses qu'il avait aimées et où, dans un sens vraiment démocratique, il avait mêlé les Archiduchesses aux filles de boutiquiers.

Étant donné ce que j'en savais, qu'allait dire devant le portrait de Lola Montès ce gardien discret? Je le suivis. Avec beaucoup de complaisance il récita les biographies de toutes ces dames et même de la petite servante, la dernière de la série et peut-être aussi la dernière à qui le Roi avait donné *les preuves de sa magnanimité*... Arrivé en face de Lola, cette ravissante et terrible aventurière qui avait renversé un trône, le gardien, sans s'arrêter, prononça ces paroles laconiques : « Lola Montès, danseuse espagnole... » Puis il passa. Il avait sauvé l'honneur de la dynastie.

Dans une des immenses salles du trône, —il y a cinq salles de trône, aucun des Princes n'ayant voulu s'asseoir sur celui de son père, — on me mit avec un groupe choisi, un Cardinal en petit appareil, suivi de son coadjuteur et de deux parentes, vieilles femmes d'apparence rustique auxquelles le gardien prodiguait des dévotions au même degré qu'à Son Éminence.

« Que de salles! » s'écria devant moi ce prince de l'Église. « Que de trônes! *Et aucun n'est occupé!* » Sur quoi le gardien sourit en disant : « *Kommt schon!* » (Cela viendra!) Le Cardinal ajouta : « *Ja, ja! Geduld! Geduld!* » (Patience!)

Le roi reviendra-t-il? Est-il attendu? On le dirait en parcourant les pièces des aïeux où j'ai remarqué jusqu'à des plantes d'appartement dans des salons intimes, entretenues avec soin dans des jardinières. Il ne manque que les petits chiens et la corbeille à ouvrage. Mais il y a Berlin...

Le roi dément, Louis II, qui détestait sa capitale, s'était niché comme un oiseau sauvage à l'extrémité de cet immense complexe, pour ainsi dire au bord du toit. En surélevant le château d'un étage il s'était créé là un logis exigu et si couvert d'or qu'on se sent prisonnier d'un cauchemar. Une forte grille défend l'accès de l'escalier. Celle-ci franchie, on se trouve soudain en face de la pensée intime du fou : sa double hantise de la France. Dans sa chambre on aperçoit un tableau, le sacre de Louis XIV à Reims, et un autre, l'apothéose de

Jeanne d'Arc. Dans une psyché cette image se reflète. Sur son bureau la date du 23 mai 1885 est marquée au crayon rouge sur son calendrier.

En face s'ouvre le Jardin de la Résidence. Je parcourus les arcades et me mis à *voyager* dans les fresques de Rottman, ces visions italiennes qu'accompagne la mauvaise versification d'un protecteur royal. Depuis bientôt cent ans ces fresques sont exposées à l'outrage de toutes les mains et toutes les ont respectées jusqu'au jour de la révolution de 1920 où une seule a strié une peinture d'un brutal coup de couteau. Le reste est fané seulement, mourant lentement dans ce climat hostile. Dehors un bloc de granit noir, sans aucun symbole, témoigne du souvenir des Morts et de la défaite.

***

En quittant Munich pour prendre le rapide de Vienne je trouvai la gare animée de la foule la plus étrange et la plus bariolée. Des femmes semblaient venir du fond des siècles, matrones aux jupes tuyautées et matelassées, corsages couverts de chaînes d'or et de médailles. De toutes les vallées du Tyrol et de l'Oberland bavarois, les villages semblaient en marche. Filles riantes, aux fichus de sein brodés de roses, hommes aux profils d'aigle, avec la ceinture de cuir, portant des bannières.

Ces groupes compacts se rangeaient sous des pancartes fleuries et garnies de feuillages où on lisait : *Freiheit, Friede,* Liberté, Paix... *Salut à nos chers frères du Palatinat.*

Ils se rendaient sur le Rhin avec des délégations du Tyrol pour unir leur *Deutschtum* dans un grand élan national. Cette dernière vision me mit de nouveau en face de ce grand problème. Cette nation donne l'impression d'une force. Aura-t-elle les moyens de changer son état de vaincue? Le voudra-t-elle par la violence? Bien malin celui qui prétend nous le dire. Une chose est certaine. *Elle n'est pas résignée.*

FERDINAND BAC

POÈMES

A UNE HÉROÏNE DE ROMAN

Quand je t'attendais, dans ce bar,
La nuit, parmi des buveurs ivres
Qui ricanaient pour avoir l'air de rire,
Il me semblait que tu arrivais tard
Et que quelqu'un te suivait dans la rue...
Je te voyais te retourner, avant d'entrer.
Tu avais peur. Tu refermais la porte
Et ton ombre restait dehors :
C'était elle qui te suivait.

Ton ombre est toujours, dans la rue,
Près du bar où je t'ai, si souvent, attendue.
Mais tu es morte
Et ton ombre, depuis, est toujours à la porte.
Quand je m'en vais, c'est à présent moi qu'elle suit,
Craintivement, comme une bête.
Si je m'arrête, elle s'arrête.
Si je lui parle, elle s'enfuit.

***

Ton ombre est couleur de la pluie,
De mes regrets, du temps qui passe...

Elle disparaît et s'efface
Mais envahit tout, à la nuit.

Sous le métro de la Chapelle,
Dans ce quartier pauvre et bruyant,
Elle m'attend, derrière les piliers noirs,
Où d'autres ombres fraternelles
Font aux passants, qu'elles appellent,
De grands gestes de désespoir.

Mais les passants ne se retournent pas.
Aucun n'a jamais su pourquoi,
Dans le vent qui fait clignoter les réverbères,
Dans le vent froid, tant de mystère
Soudain se ferme sur ses pas...

Et moi qui cherche où tu peux être,
Moi qui sais que tu m'attends là,
Je passe sans te reconnaître,
Je vais et viens, toute la nuit,
Je marche seul, comme autrefois.
Et ton ombre, couleur de pluie,
Que le vent chasse à chaque pas,
Ton ombre se perd dans la nuit
Mais je la sens tout près de moi...

***

Cependant tu n'étais qu'une fille des rues,
Qu'une innocente prostituée,
Comme celle qui apparut,
Dans le quartier de Whitchapel,
Un soir, à Thomas de Quincey
Et qu'il chercha, plus tard, sans jamais la trouver,
De porche en porche et d'hôtel en hôtel...

Il le raconte dans un livre :
C'est là, pour la première fois, que je t'ai rencontrée.
Tu étais lasse et triste, comme les filles de Londres,

Tes cheveux conservaient une odeur de brouillard
Et, lorsqu'ils te voyaient à la porte des bars,
Les dockers ivres t'insultaient
Ou t'escortaient dans la rue sombre.
Je n'ai pas oublié l'effet que tu me fis
Dans ce livre désespéré,
Ni le vent, ni la pluie, ni le pavé qui luit,
Ni les assassins dans la nuit,
Ni les feux des estaminets,
Ni les remous de la Tamise
Entre ses mornes parapets...

Mais c'est après bien des années
Qu'une autre qui te ressemblait
Devait, le long des maisons grises,
Me faire signe et m'accoster.

***

Ce n'est pas toi. C'est tout ce que tu me rappelles,
Comme j'étais triste, avant de te connaître,
Comme je m'enfonçais, avec délices, dans ma tristesse,
En marchant dans les rues, en entrant dans les bars,
En suppliant la nuit les ombres de parler,
Et d'errer ainsi et d'aller...

Mais partout il était trop tard.
Un air d'accordéon s'achevait en hoquet,
On éteignait, l'une après l'autre, les lumières
Et le passant, à qui je demandais du feu,
Me tendait un cigare éteint.

Où me portaient mes pas, c'était la même histoire.
J'allais toujours vers les sifflets des trains,
Sur un grand boulevard trouble et peuplé de fantômes.
Là, j'attendais je ne sais qui, je ne sais quoi...
Mais les trains passaient en hurlant
Et cette attente avait l'air d'un départ.

Tu es venue pour t'en aller.
Je t'ai pourtant conduite en ces lieux désolés
Et tu m'as dit : « Quoique tu fasses,
C'est moi, dorénavant, que tu verras parmi tous ces fantômes.
Tu me sentiras près de toi.
Tu penseras que je suis morte
Et jamais tu ne l'oublieras. »

Je t'écoutais, je te suivais sous les lumières.
Il n'y avait que nous de vivants en ces lieux,
Nous seuls, mais je savais que, des deux, la première,
Ce serait toi, qui me dirais adieu.
Et j'avais beau ne pas vouloir,
Te retenir par ta petite main,
Le cri, le roulement et la fumée des trains,
Les rails et leurs feux en veilleuse,
Le pont noir, tout retentissant
Du bruit des lourds wagons entrechoqués,
Par un présage obscur déjà nous séparaient.

Une autre fois, dans ce quartier sinistre,
Nous nous sommes assis sur un banc, à la nuit
Et le vent qui poussait la pluie,
Les globes des hôtels meublés,
Les rôdeurs aux chandails humides,
Les filles, qui nous regardaient,
Accumulaient, autour de nous, les maléfices
Dont le cercle se rapprochait.

Alors, tu t'es mise à pleurer,
A m'expliquer, sans élever la voix,
Qu'un jour, tu me délivrerais
De ces larves, qui sont en moi...
Tu parlais et la pluie tombait.
C'était la pluie qui te faisait pleurer,
Comme un chagrin que rien n'apaise,
Comme une peine inconsolée.

Et la ronde des ombres et des feux des maisons
Tournait infatigablement,

Avec ses voyous et ses filles,
Ses bars, où les phonos grinçaient,
En nous jetant quelquefois, par la porte,
Comme l'appel d'une voix morte,

La ronde, que rien ne lassait,
Tournait et m'emportait, avec toi qui es morte,
Tourne et m'emporte encore, avec tout mon passé,
Hors du temps, hors du monde, hors de tout ce qui est
Ou qui n'est pas, mais que toi, dans l'ombre, tu sais...

FRANCIS CARCO

BENJAMIN CONSTANT

SON RALLIEMENT A L'EMPIRE

1815

Les amis et admirateurs français de Benjamin Constant viennent de commémorer le centenaire de sa mort, qui survint le 8 décembre 1830. La Suisse, sa première patrie, a pris les devants. Une charmante exposition constantienne s'est ouverte à Lausanne, sa ville natale, le 14 juin, par les soins du distingué président de la Société des Études de Lettres, M. le Professeur Bonnard; le même jour et sous les mêmes auspices a eu lieu une séance académique, où MM. Rudler, Kohler, Reymond et Gilliard ont « discouru » de l'homme, de l'écrivain, de l'historien et critique des religions, enfin de l'homme politique, sans complaisance vaine, dans un esprit de vérité et de justice qu'un auditoire nombreux a paru apprécier[1]. Un peu avant ou un peu après, Genève a eu sa cérémonie. L'hommage du Paris lettré et artiste ira de préférence, j'imagine, à l'auteur d'*Adolphe*, à l'exemplaire unique d'humanité que fut Benjamin Constant. J'avoue que le publiciste et l'homme d'action me paraissent encore plus essentiels; il ne faudrait pas trop les oublier.

1. Éditions de la *Gazette de Lausanne*. — Aux discours et à un extrait du catalogue de l'exposition ont été jointes un certain nombre de reproductions des numéros les plus précieux, parmi lesquels je signale un délicieux portrait inédit qui se trouve à Coppet et deux fac-similés d'un nouveau manuscrit d'*Adolphe*.

Tout prend avec Constant un caractère de complexité extrême, tant il était divers et fin. On ne peut pas se flatter de faire tenir un bien gros fragment de son histoire en quelques pages. J'en ai choisi l'un des épisodes les plus curieux, les plus contestés, les plus humains, son « ralliement » à l'Empire, prélude de sa grande activité.

***

Éliminé du Tribunat par Bonaparte en 1802, plus ou moins exilé pendant les douze années qui suivirent, Constant profita de la débâcle impériale pour rentrer en France; il débarqua le 15 avril 1814 au soir à Paris.

Il apportait sa vengeance dans ses bagages : un livre, *De l'esprit de conquête et de l'usurpation, dans leurs rapports avec la civilisation européenne*, publié en février à Hanovre, en mars à Londres, au beau milieu de l'hallali que l'Europe entière sonnait à Napoléon, et qui allait avoir en France deux éditions. Constant y avait arboré sur la couverture son titre de Tribun éliminé.

Vengeance, mais non pamphlet. Livre de doctrine, au contraire, valable pour tous les temps et tous les pays, et dont la dernière guerre a prouvé la sagesse prophétique; grand livre, plein de pressentiments en tous sens, dans lequel Taine et Bourget auraient trouvé, épanouies ou en germe, quelques-unes de leurs théories les plus personnelles, d'Estournelles de Constant et M. Briand, les bases mêmes de leur politique; Constant le premier, je pense, a eu l'idée claire d'une civilisation européenne fondée sur l'interdépendance de la paix et des intérêts économiques. Pas une fois, dans cette dénonciation passionnée mais lucide des ravages qu'exercent la guerre et l'usurpation sur l'âme, la pensée et la vie des peuples, le nom du Conquérant, de l'Usurpateur ne se lit; mais chaque mot, ardent, profond, le vise, le marque, le met au ban du monde civilisé.

Constant prend par là date et position. Il s'interdit de collaborer à aucun régime de force, mais il se réserve de collaborer, quelle qu'en soit l'enseigne, à tout régime de liberté.

Il rentrait, également résolu à « servir la bonne cause »

et à « se servir ». Ni cinq grands ouvrages où il traçait la voie constitutionnelle au gouvernement, ni son talent, ni sa réputation bientôt éclatante, ni ses vastes relations dans tous les mondes, ni ses avances répétées au pouvoir ne suffirent à le faire employer. Les forces d'Ancien régime travaillaient sourdement le ministère et barraient la route au libéralisme. Vers la fin du mois d'août 1814, écrasé de solitude et d'impuissance. il songe à rejoindre sa femme en Allemagne.

A cette heure désespérée et vide précisément (31 août), il s'enflamme d'une passion folle pour madame Récamier. Il en aura pour à peu près quatre cent vingt jours de dédains, d'affronts, de rebuffades sanglantes, — de supplications, de bassesses, de jalousie mortelle, de rage, d'agonie. Et les tracasseries de madame de Staël, et le refroidissement de sa femme, et le jeu, et les nuits blanches... Tension, fièvre, énervement, usure... Voilà l'arrière-plan de sa vie politique.

Le 2 mars 1815, son *Journal intime* enregistre l'échec définitif de ses efforts d'une année : « Dîné chez Laîné (président de la Chambre des Députés). Conversation. Ma foi, puisqu'on me repousse, je me le tiens pour dit, et puisqu'ils me veulent dans l'opposition, je m'y mettrai. » Mais il annonce aussi, pour la cinquième ou sixième fois, son départ.

***

Le 5 mars au soir, le bruit du débarquement de Napoléon se répand dans Paris; le 7, la nouvelle se confirme.

Coup dur pour le Tribun éliminé, l'auteur de *l'Esprit de conquête*. Partira-t-il, comme madame de Staël? Il reste. Pourquoi? Curiosité? Instinct de bataille? Dégoût de l'exil? Indifférence? Amour et jalousie? Il reste, et, madame Récamier le poussant, il se jette à corps perdu du côté des Bourbons. Après tout, Napoléon peut échouer; le danger commun peut rapprocher le roi de la nation, éloigner les ultras, profiter au libéralisme et aux libéraux. « Admettons qu'il y eut difficulté et incertitude : ne faut-il donc rien risquer dans la vie? » Constant n'est pas joueur que les cartes à la main.

Des efforts poursuivis par lui et Laîné, du 7 au 20 mars,

pour convertir le roi et le ministère au constitutionnalisme, je n'en puis retenir que deux, qui furent publics.

Il compose le 8 mars un article que Laîné envoie à la censure. Refusé, retouché, renvoyé, malgré les sermons de madame Récamier et de madame de Staël, l'article passe le 11 dans le *Journal de Paris*. C'est une déclaration de guerre à Napoléon. Constant note le 10 mars (l'Empereur est arrivé à Lyon le matin et il y reprend les droits de la souveraineté) : « Grandes nouvelles : la débâcle est affreuse. Mon article de demain met ma vie en danger; vogue la galère; s'il faut périr, périssons bien. Quels lâches que ces royalistes si purs, qui me représentaient comme un ennemi de ce gouvernement! Ils tremblent, et je suis le seul qui ose proposer de se défendre! Périrai-je? Nous en saurons plus demain soir. » L'exaltation semble déjà le gagner; ce n'est pourtant pas le moment de s'abandonner à ses nerfs.

Plus de la moitié de l'article est bâtie sur l'idée que Buonaparte n'a rien à réclamer ni à offrir. L'homme qui a étouffé la liberté n'a pas titre pour parler de liberté. L'homme qui « trois fois a délaissé ses troupes, en Égypte, en Espagne et en Russie, livrant ses compagnons d'armes à la triple agonie du froid, de la misère et du désespoir », celui par qui « les murs de Paris ont vu, pour la première fois depuis plusieurs siècles, flotter les bannières ennemies », n'a point de victoire à promettre. L'homme dont le « nom seul est un signal de guerre » ne peut promettre la paix. L'homme qui promet le maintien des propriétés, ne peut tenir sa parole; « il n'a plus l'Europe à donner pour récompense, et les propriétés des Français devraient remplacer les richesses étrangères ». Cet homme-là n'apporte que la guerre intestine et la guerre étrangère.

Constant s'employait de son mieux à fomenter la première. Il terminait en parlant de courir aux armes, de se précipiter au premier rang... Pas une main, bien entendu, ne s'arma, ce qui le dispensa de partir en guerre.

L'article fit de l'effet et provoqua des réactions diverses. « Fouché, Sebastiani, les Bonapartistes m'amadouent... Dîné chez Raynouard. Avances des Bonapartistes comme hier » (12 et 13 mars). — « Retourné chez Laîné. Nouvelles

affreuses. Idée de la pairie; si elle réussit, je consacre et risque volontiers ma vie pour repousser le tyran » (12 mars). Elle ne réussit pas, non plus que celle de nommer Constant commissaire du roi près la Chambre des Députés. — « Rendez-moi encore un service, mande à madame Récamier, le 11 mars, madame de Staël qui part pour Coppet, faites partir Benjamin Constant. J'ai la plus grande anxiété sur lui après ce qu'il a écrit. » Et Constant lui-même, les 14, 16, 17 mars : « Dîné chez Juliette. Rendez-vous manqué. Ma tête est en danger, et j'ai la bêtise de ne m'occuper que d'elle... Le danger augmente; nous pourrions bien tous périr dans trois jours. Il y a quelque courage à moi à rester... Tout se remet toujours au lendemain et il est à Auxerre! Les insensés! Je le suis plus qu'eux, car je joue ma vie. »

Le danger ne l'arrête pas, le stimule :

18 mars : « Fait un article pour les *Débats* : s'il triomphe et qu'il me prenne, je péris. N'importe; tâchons de nous souvenir que la vie est ennuyeuse. L'ineptie continue toujours à nous diriger. Dans trois jours une bataille ou plutôt une déroute finira tout... Si le Corse est battu, ma situation ici sera améliorée. *Si!* Mais il y a vingt contre un à parier le contraire. »

19 mars : « L'article a paru, bien mal à propos. Débâcle complète, on ne pense même plus à se battre. »

20 mars : « Le roi parti! Bouleversement et poltronnerie universelle!!! »

En effet, le roi s'était délicatement esquivé, à la surprise générale, et Constant restait avec son article sur les bras. Quel article! Ressuscité du *Conciones*, enflammé comme harangue de tribun de la plèbe, trempé de fiel et de vitriol.

Rassurés sur les intentions constitutionnelles de Louis XVIII (!) les Français n'avaient plus qu'à redoubler d'efforts « contre l'ennemi de la France, l'ennemi de l'humanité ».

Il s'agit de tous nos intérêts, de nos femmes, de nos enfants, de nos propriétés, de la liberté, de notre industrie, de nos opinions, de nos paroles et de nos pensées. L'homme qui nous menace avait tout envahi. Il enlevait les bras à l'agriculture, il faisait croître l'herbe dans nos cités commerçantes, il traînait aux extrémités du monde l'élite de la nation, pour l'abandonner ensuite aux horreurs de la

famine, et aux rigueurs des frimas; par sa volonté, douze cent mille braves ont péri sur la terre étrangère, sans secours, sans aliments, sans consolation, désertés par lui après l'avoir défendu de leurs mains mourantes. Il revient aujourd'hui, pauvre et avide, pour nous arracher ce qui nous reste encore. Les richesses de l'univers ne sont plus à lui, ce sont les nôtres qu'il veut dévorer...

Les proclamations de Buonaparte ne sont pas celles d'un prince qui se croit des droits au trône; elles ne sont pas même celles d'un factieux...; ce sont les proclamations d'un chef armé qui fait briller son sabre pour exciter l'avidité de ses satellites, et les lancer sur les citoyens comme sur une proie. C'est Attila, c'est Gengis-Khan, plus terrible et plus odieux, parce que les ressources de la civilisation sont à son usage; on voit qu'il les prépare pour régulariser le massacre et pour administrer le pillage...

Sur quoi, chauffé à blanc, emporté par son éloquence, dans un retour de ce pathos amer et trouble dont on le croyait guéri, il imaginait la réponse humiliée des Français aux tendres reproches de Louis XVIII.

... Vous avez cru trouver une nation, vous n'avez trouvé qu'un troupeau d'esclaves parjures.

Non, tel ne sera pas notre langage. Tel ne sera du moins pas le mien. Je le dis aujourd'hui sans crainte d'être méconnu : j'ai voulu la liberté sous diverses formes; j'ai vu qu'elle était possible sous la monarchie; je vois le roi se rallier à la nation; je n'irai pas, misérable transfuge, me traîner d'un pouvoir à l'autre, couvrir l'infamie par le sophisme, et balbutier des mots profanes pour racheter une vie honteuse...

Serment à la romaine, qui lui sera rappelé!

« Son article était foudroyant, écrit non sans arrière-pensée le duc de Broglie. Depuis Tacite et Juvénal, jamais la tyrannie n'avait été ainsi dévouée à l'exécration publique. » Napoléon ne s'en porta pas plus mal, cependant, si Constant dut s'en mordre les doigts. Nous aurions beau jeu, après l'événement, à ridiculiser son manque de sens politique. A-t-on jamais publié article plus inopportun? Mais si Constant l'a écrit, *de concert avec Laîné*, dans la conviction qu'un effort désespéré pouvait encore aboutir; si, bravant la mort, il en a pesé jusqu'au dernier terme, pour éperonner la France et établir la liberté; s'il lui a plu, à lui si fin, si avisé, de dédaigner toute tactique et d'oublier toute prudence, alors, tout en condamnant l'excès d'une haine d'ailleurs sincère, nous ne pourrons

que respecter son illusion et son courage. Assez d'autres se réservaient dans l'attente du lendemain. Le « sens politique » couvre parfois d'un nom honorable des calculs qui le sont moins.

Malheureusement, cette explication flatteuse ne s'impose pas, du moins pas seule.

Constant lui-même a attribué son article à la jalousie. « M. de Forbin arriva en uniforme; il semblait devoir tout pourfendre. Ce fut le grand sabre de M. de Forbin qui me perdit. Je voulus aussi faire montre de dévouement. Je rentrai chez moi et j'écrivis l'article du *Journal des Débats.* » « Voilà ce qu'il me raconta lui-même », nous dit M. de Barante. L'anecdote, dont il serait bon de connaître la date, se situe mal dans le *Journal intime*, mais celui-ci peut être incomplet.

Le duc de Broglie, juste avant d'en arriver à la séance royale (16 mars), nous montre Forbin traînant son grand sabre dans le salon de madame Récamier et Constant y brandissant son article. Avons-nous là autre chose qu'une version agrémentée du premier récit? La date, au moins, en est impossible.

Le duc de Broglie n'a jamais été l'ami de Constant; M. de Barante ne l'était plus depuis longtemps, quand il rédigeait ses souvenirs; la politique les avait séparés; mais nous n'avons aucune raison de suspecter sa parole; il a entendu ce qu'il rapporte. C'est du propos même qu'il faut se défier. Constant ne mérite pas toujours d'être cru sur lui-même. Il s'est plus d'une fois tiré d'un cas embarrassant par une de ces plaisantries meurtrières que ses amis ont recueillies pieusement pour notre édification. Il a pu mettre en avant l'amour et la jalousie, entre autres motifs plus complexes et plus subtils qu'il eût été trop long ou trop délicat d'avouer, pour excuser un accès d'éloquence dont il avait cessé d'être fier. Après tout, une politique folle ne va pas mal, idéalement, avec une passion plus folle encore. Je croirais volontiers que la tension où il vivait depuis six mois, l'âpreté de son ambition, l'amertume de ses déboires, l'aigreur de sa haine, l'appréhension des événements, l'exaspération et le mépris de l'apathie générale, la griserie de l'action, le sentiment du danger, le regret du temps et de

l'occasion perdus, tout cela joint à un grand amour de la liberté, et n'oublions ni la hâte ni le manque de recul du journalisme, déterminèrent chez lui une de ces tempêtes nerveuses larvées comme on lui en connaît plus d'une, où sa vue se troublait, son jugement gauchissait. Quelques touches de son *Journal* indiquent une exaltation de ce genre. Je ne crois pas qu'il ait écrit de sang-froid et ne sais s'il faut l'en féliciter ou l'en plaindre. Semaine d'angoisse, article de fièvre et de bataille[1].

***

Le roi parti, Napoléon de retour (19-20 mars), il dut pourvoir à sa sûreté. Il se cacha les 21 et 22 à la légation des Etats-Unis, partit le 23 pour Nantes, où il pensait s'embarquer, s'arrêta en apprenant que la garnison de cette ville s'était déclarée pour Napoléon, rebroussa chemin, fut à Sèvres le 27 de grand matin, hésita toute la journée, et rentra le soir à Paris. Il y trouva plusieurs lettres d'amis qui l'y croyaient caché et qui le pressaient, de la part de Fouché, de ne pas partir; une foule de lettres, dit-il ailleurs, dont il n'indiquera pas les auteurs, leurs noms étonneraient, et qui le suppliaient de ne pas s'éloigner, de les seconder dans leurs efforts pour modérer Napoléon et l'amener au libéralisme. On n'est donc pas surpris que, le lendemain, Sebastiani, auquel il remit une lettre ostensible qu'on aimerait connaître, et Fouché, qui avait repris la police générale, l'aient rassuré sur les suites de son retour, ni même que, le 29, après une première visite, il note : « Sebastiani de nouveau; il dit mon affaire faite. Vogue la galère! »

Son affaire? Sa paix avec l'Empereur? Non. Sa collaboration.

Napoléon n'avait qu'une idée, rétablir l'Empire pur et simple. Mais les grands corps de l'État et ses ministres mêmes n'en voulaient plus. Dans leurs adresses, le 26 mars, ils se

1. Je retrouve ces lignes inédites (1816) : « Cet article dont on m'a fait d'abord un mérite, et ensuite un tort si exagéré, n'a été que l'effet de mon impatience et de mon désespoir à l'aspect de cette terreur panique que je ne pouvais vaincre dans les autres, mais dont je voulais au moins m'excepter. »

prononcèrent fortement pour la liberté, et le Conseil d'État ne craignit même pas de tracer au souverain tout un programme de gouvernement constitutionnel que Constant aurait pu signer. L'Empereur se résigna aux concessions nécessaires. Dès le 24, il avait spontanément aboli la censure; il fit annoncer le 29 et le 30 par les journaux la formation d'un comité de constitution.

Sebastiani connaissait Constant depuis 1805 et l'avait revu depuis un an, spécialement à la veille du 19 mars; il prit sur lui de le sonder. Peut-être consulta-t-il Joseph Bonaparte, le 29, avant de s'engager plus avant : Joseph, l'ami de madame de Staël, le plus idéologue des Bonaparte. Mais, qu'il agisse de lui-même ou sur instructions, il estime évidemment qu'une adhésion aussi retentissante serait peut-être, pour Napoléon, un lien, et en tout cas, pour le public, un gage éclatant de leurs intentions libérales à tous; la virulence des attaques récentes ajouterait à l'éclat et à l'autorité du ralliement. Il a été ambassadeur chez le Turc et se prend pour Machiavel. Constant peut être flatté d'un empressement qui rend hommage à son importance Et puis, des constitutions, c'est sa spécialité. Il en a une dans sa poche. Quelle tentation! Tout de même, le pas est scabreux... Il le franchit, à tous risques. Du 30 : « Visite à Joseph; espérances; y aurait-il vraiment chance de liberté? Dîné chez Juliette. Indécision sur ma nomination. Bah! bah! acceptons. Sebastiani. La chose peut être faite demain; il faut suivre ce sort s'il s'offre. »

Dès le lendemain, il donne un gage, un « mémoire pour la paix », c'est-à-dire un article contre la guerre dont les Alliés menacent Napoléon. Il le remet à Joseph, et le tâte : « Les intentions sont libérales, la pratique sera despotique; n'importe. » — Vraiment, n'importe? — « Dîné avec Victor de Broglie. Désapprobation du public pour toute place. N'importe encore. Mais ce que je veux sera-t-il? » Mais qu'est-ce qu'il veut?

Le 1er, le 2, le 3 avril passent : « Je ne crois pas que rien ait lieu. Singulier sort! » En prévision de l'échec ou pour forcer la décision, il demande un passeport à Fouché. Mais il songe si bien à partir qu'il se met à un grand ouvrage : « Si

je puis aller assez vite, il fera son effet; mais il me faudrait aussi obtenir ce qui me fixerait dans ce pays. »

Le 4, « matinée assez triste ». Pourquoi? Parce que les ponts sont coupés, le saut fait, son adhésion devenue publique? L'article remis à Joseph le 31 mars a paru dans le *Journal de Paris* : « Il est excellent et fera de l'effet; si on me devine (et on me devinera), on en dira de belles. » Il y gagne du moins la bienveillance de Maret, duc de Bassano, ministre secrétaire d'État et membre du comité de constitution : « Offres de service, bonnes dispositions; nous verrons demain. »

L'article est excellent, en effet. La crise est passée; Constant, réveillé par le 20 mars, a retrouvé toute sa tête.

Sous le titre « Observations sur une déclaration du congrès de Vienne », celle du 13 mars, par laquelle les puissances alliées s'offraient, sur demande, à rétablir en France et en Europe la tranquillité, il montre qu'aucune des quatre hypothèses sur lesquelles elle se fondait ne subsiste. Ni le roi de France n'est encore sur le trône et en mesure de défendre sa couronne et son pays; ni la nation française ne subit malgré elle une invasion à force ouverte contre laquelle elle implore le secours de ses alliés; ni la tranquillité publique n'est troublée; ni d'autres gouvernements ne se trouvent attaqués et compromis par la chute de la famille qui régnait en France. Il reprend ces quatre points et en démontre l'inanité posément, froidement, sans une phrase, avec une lucidité cruelle où l'on a bien de la peine à ne pas voir, en ce qui regarde Louis XVIII, une ironie féroce, une vengeance raffinée.

Les Bourbons sont tombés parce qu'ils ne tenaient à rien, et que l'édifice de leur gouvernement éphémère n'avait ni bases ni fondements. L'Empereur n'a vaincu personne; il n'a fait que réunir tout le monde. Si, lorsqu'il était paisiblement sur le trône il y a six, huit ou dix ans, il avait voulu voyager de Paris à Cannes, il n'aurait voyagé ni plus tranquillement ni plus vite... Ils verraient (les peuples européens) qu'on veut remettre l'Europe en feu pour une seule famille, pour une famille qui, déjà replacée une fois dans son héritage par des flots de sang, n'a pas su s'y maintenir une année. Ils se demanderaient si la destinée de tous les Européens est de sacrifier leur repos, leur industrie, leur bien-être, leur vie, pour aller toujours chercher

une famille fugitive dans un asile où elle se laisse toujours repousser, et pour la remettre dans un poste que toujours elle abandonne[1].

Napoléon, du reste, recevait aussi sa part de vérités :

Aucune expérience n'est perdue. Après quatorze ans de succès miraculeux, l'Empereur s'est vu arrêter par le mouvement européen vers la paix et l'indépendance des peuples. Après un an d'un gouvernement faible, les Bourbons se sont vus délaissés par le sentiment national, qui voulait des garanties. La durée n'appartient donc manifestement, en France et en Europe, qu'à celui qui respectera en Europe cette indépendance et qui donnera à la France cette liberté. L'Empereur ne peut avoir d'autre but. Sa situation nouvelle imprime à son gouvernement un caractère nouveau.

Le génie a lutté contre le siècle. Le siècle est sorti vainqueur de la lutte. La ruse (les Bourbons) a cherché à tromper le siècle. Le siècle a pénétré ses détours et déconcerté la ruse. Il n'y a de ressource que dans la vérité nationale et dans la bonne foi.

Quant à lui-même, il prenait soin d'expliquer son changement d'attitude :

Qu'on ne s'y trompe pas, la plupart des défenseurs les plus zélés des Bourbons, à cette dernière époque, les défendaient pour établir la liberté sur leur faiblesse; cette faiblesse, en dépassant l'idée qu'ils s'en faisaient, a déçu leurs espérances. Mais les principes qu'ils chérissent sont proclamés par le pouvoir même dont ils redoutaient l'étendue. Ce pouvoir consacre le système représentatif... Ils n'hésiteront pas à se rallier à cet étendard[2].

En conclusion, l'Empereur, nationalisant son gouvernement, était inébranlable. Les puissances agiraient contre la volonté nationale en attaquant la France. « Or, elles savent ce qui en résulte... L'Étranger n'a plus rien à dire. Nous respectons son indépendance; qu'il respecte la nôtre. »

On voudrait admirer sans réserve le magnifique talent qui faisait si bien tenir à Constant, à quinze jours d'inter-

1. Constant pensait à lui-même en écrivant (1816, inédit) : « Disons-le franchement : la fuite de la cour avait non seulement abattu les courages, mais révolté les esprits : et tel qui, en s'éveillant le 19 mars, aurait avec transport saisi les armes, pour défendre la dynastie des Bourbons, déclarait le lendemain avec amertume cette dynastie incapable de régner. »

2. Ou, plus énergiquement : « Ceux qui, après avoir tenté d'empêcher le triomphe de Bonaparte, ont adouci les conséquences de ce triomphe, amené par d'autres, ont fait précisément dans les deux circonstances ce qu'ils ont dû faire. » — « Bonaparte arrivant, il fallait le repousser. Bonaparte arrivé, il fallait le défendre » (1816, *inédit*).

valle, le langage de deux situations contradictoires. Du moins son article ne sentait ni le vaincu, ni le courtisan. Si ce frappant et véridique morceau de philosophie politique ne lui valait pas les avantages qu'il en attendait, il n'aurait point de bassesse à se reprocher. Il ne se faufilerait pas par la petite porte. Au nom de la liberté, il traitait comme d'égal à égal. Il acceptait de se laisser prendre, mais en toute dignité.

En fin de compte, on ne le prit pas. Du 8 mars : « Joseph; c'est décidé; ils ne le veulent pas et je ne le veux plus. Décrets! A Dieu ne plaise que je me mêle parmi de telles choses. Dîné chez Pontécoulant; tout le monde indigné. »

Le recul final du pouvoir s'explique probablement, peut-être uniquement, par la difficulté d'adjoindre un homme « sans mission », comme disaient les *Débats* du 7, à un comité très fermé de ministres et de hauts fonctionnaires.

Les décrets qui soulèvent la conscience de Constant (ils vont du 23 mars au 4 avril, mais paraissent en bloc dans le *Moniteur* du 8) édictaient des mesures sévères contre les émigrés, les Bourbons, leurs ministres, leurs maisons civiles et militaires, etc.; ils instituaient en même temps sept lieutenants-généraux de police munis de pouvoirs presque illimités.

Constant se remet au travail, « mais mon ouvrage m'exile de nouveau », et d'autre part songe à partir (10 avril). Le 11, il reçoit deux lettres, l'une de Lafayette : « désapprobation », l'autre de madame de Staël : « désapprobation. Ils ont raison. Imprimons et partons. » Le 13, son ouvrage est fini[1]; il dîne chez Juliette : « brouillerie définitive », du moins il le croit. Le passé semble liquidé.

« Tout à coup », le 14, il reçoit de l'Empereur une invitation à se rendre sur-le-champ aux Tuileries. D'où vient ce revirement? De l'échec du projet bonapartiste de Carnot? De la confusion et de la folie des projets — plus de deux cents — qui arrivent de toutes parts? Sent-on que le temps passe, et qu'il faut un cerveau clair, un spécialiste, pour aller vite? Du 14 au 21, Constant discute le texte de la constitution avec l'Empereur et le Conseil d'État, auquel l'affaire a été

1. *Principes de politique applicables à tous les gouvernements représentatifs et particulièrement à la constitution actuelle de la France.*

renvoyée[1]. L'Acte additionnel paraît dans le *Moniteur* du 22; le même numéro enregistre la nomination, en date du 20, de Constant au Conseil d'État, section de l'Intérieur. Et le 30, l'article du 19 mars, réimprimé, est envoyé partout et d'abord à l'Empereur.

***

La « volte-face » de Constant a fait scandale, et comme, au cours des quinze ans durant lesquels ils ont disposé de l'opinion, l'aigreur de ses ennemis s'est envenimée de la violence d'une foule d'autres polémiques, il en est resté une ombre sur sa réputation. Mettons les choses au point.

En fait, et cela vaut à peine la démonstration, Constant n'a commis ni apostasie, ni volte-face. Il n'a pas servi le roi, ne lui a rien promis, n'en a rien reçu, ne lui a rien dû. Ses efforts pour le convertir à la liberté ont échoué par la faute du ministère et de la Cour; la fuite du souverain et la chute du régime l'ont dégagé de toute manière, moralement et matériellement, d'offres conditionnelles dont la condition n'a pas été remplie. D'autre part, ses articles, même la phrase ridicule : « Je n'irai pas... » ne l'engageaient qu'à une chose, ne pas servir l'envahisseur que chacun croyait revenir en tyran. Mais si le tyran abjure la tyrannie, si Napoléon adopte la liberté dont n'a pas voulu Louis XVIII, pourquoi ne pas adopter Napoléon? Constant s'est déclaré vingt fois indifférent aux étiquettes. Tous les régimes lui sont bons qui instaurent et maintiennent la liberté. Sa ligne de conduite, en soi, n'a rien que de logique et de légitime; elle se défend très bien; elle n'a même pas besoin de se défendre.

Au surplus, un fait domine tout le débat, un fait décisif, et que, pour cette raison, la polémique ultra a soigneusement laissé dans l'ombre, c'est que Constant n'a pas offert son concours : on le lui a demandé, et deux fois. Si Napoléon, en grand réaliste, a voulu oublier ses injures, qui aussi bien se discréditaient par leur outrance, était-ce à lui de s'en souvenir, et avait-il le devoir de se dérober aux appels qu'on lui adressait? Quand Napoléon l'a convoqué, le 14 avril, il ne

1. Voir L. Radiguet, *L'acte additionnel*, etc., 1911.

l'a pas fait venir par grâce, par faveur, mais parce que son talent et les circonstances l'imposaient. Chose piquante, ce sont ses articles des 11 et 19 mars qui l'ont désigné à Sebastiani. Soyons justes, et imaginons la situation. Lui, l'éliminé de 1802, le persécuté des douze années qui suivent, appelé par son vieil ennemi, invité à fournir la constitution! Quel retournement prodigieux! Et l'on voudrait qu'il eût repoussé cette joie enivrante, cette magnifique et inespérée revanche! N'est-ce pas attendre d'un homme un courage presque surhumain[1]?

De ce chef tombe le reproche qui a le plus fait pour tourner le sentiment contre lui, son mépris des formes et des transitions. Elles n'étaient d'ailleurs faciles à ménager pour personne, les transitions, quand, en vingt-quatre heures, s'en allait un roi, revenait un empereur, quand le temps pressait, que la constitution se discutait, que la ruine menaçait. Le contraste était d'abord dans les événements. Attendre, c'était s'abstenir. Se sont-ils abstenus, ont-ils attendu, tous ceux qui servaient Louis XVIII le 19 au soir et Napoléon le 20 au matin? Encore, ostensiblement, a-t-il fallu à Constant trente jours, sur quatre-vingt-dix, pour parfaire sa « volte-face ».

Mais son ambition, cette place si âprement convoitée... Servir, soit, mais en marge, sans récompense... — Ici encore, le sentiment, un sentiment plus complexe et, tout au fond, pas très beau, va contre lui. Mais d'abord, il ne lui était pas possible de servir, autrement dit d'agir, sans titre officiel; il en faisait l'expérience depuis un an, et le refus, puis le consentement de Napoléon achèvent de le prouver. Ensuite, l'ambition, qu'on lui reproche comme s'il en avait eu le monopole! comporte bien des nuances, qu'il ne faut pas brouiller. La sienne mêle à un peu de misère beaucoup de noblesse. Il a quarante-sept ans, il sent la vie passer et la vieillesse approcher, il se sait du talent : autour de lui, amis, ennemis, indifférents, dont la plupart ne le valent pas, ont situation et influence. Et lui? Rien. Il est désespérément las de n'être rien. Depuis 1804, il se consume du désir frénétique,

1. Je dois dire que Constant n'a laissé percer ce sentiment nulle part. Mais il me paraît dans la situation.

de l'idée fixe de devenir quelque chose aussi bien que quelqu'un. Oh! briser l'ostracisme, éclatant ou subtil, qui le tient à l'écart, en finir avec la malchance qui le poursuit, dompter le sort, donner sa mesure, étreindre les réalités avant de mourir! Il veut entrer dans les cadres. Il veut une place — pour les avantages qu'elle apporte? oui, il n'est pas au-dessus de cela, il a peu de fortume et il a de la vanité. Cette aspiration passionnée, cette résistance acharnée au mauvais vouloir de la vie ne sont pas vulgaires. L'en blâme qui voudra, mais au moins pas les ambitieux satisfaits, dont la carrière aisée s'est faite sur moins de talent et plus de bonheur.

Son vrai point faible, et nous ne le connaissons que par lui, c'est, ne croyant pas à la sincérité de Napoléon, espérant peu de ses intentions libérales, s'attendant à une pratique despotique, d'avoir cédé dans son cœur à la tentation. Il y a dans son *Journal*, sous les dates des 30 et 31 mars, un « Bah! bah! » et deux « N'importe » qu'on regrette. Notons cependant que ce flottement de conscience, si c'en est un[1], se produit tout au début de ses négociations, après une semaine d'angoisse, sa sécurité à peine assurée, et qu'il est resté tout intérieur, spéculatif, platonique; vienne un fait positif, ces décrets attentatoires à la liberté, Constant se cabre et se retire. N'importe, dirons-nous à notre tour : cette défaillance n'eût-elle duré qu'un jour, une heure, on a le droit de la retenir contre lui. Mais que son péché est véniel! Combien de contemporains, s'ils nous avaient confié leurs mouvements d'âme les plus secrets, résisteraient aussi bien à l'épreuve? Ces premières négociations ont échoué. Le 14 avril, quand Napoléon lui demande une constitution, la situation est neuve; il peut marcher de l'avant en sûreté de conscience. Et il ne tarde pas à prouver la fermeté de ses convictions, une fois, presque aussitôt, en sauvant la vie de M. de Vitrolles; une seconde fois, en mai, quand il annonce à Fouché sa démission, si l'arrêté du lieutenant de police du 3e arrondissement, Moreau, qui ressuscitait contre les ex-nobles la loi des

1. Car il faudrait s'entendre sur le sens des mots qui suivent les n'importe : « Mais ce que je veux sera-t-il? » Si c'est la liberté qu'il veut, même cette objection tombe.

suspects, n'était pas rapporté. Et il le fut. Tout ce que risquait Constant, c'était d'abandonner Napoléon, si Napoléon abandonnait la liberté. Et c'est peut-être le sens des « n'importe ».

Je ne me fais pas son apologiste, je cherche seulement le juste et le raisonnable, et je me crois aussi délicat que personne sur ce chapitre : je ne vois pas en quoi l'honneur obligeait Constant à repousser les avances de Napoléon.

En somme, sans nier qu'il ait mis contre lui le sentiment et les apparences, ou même un peu plus, il apparaît que ses ennemis politiques lui ont fait une méchante querelle sur quelques mots malheureux et malignement interprétés d'un article de journal. Le *croc-en-jambe* classique... Son plus grand crime, c'est d'avoir fait trop de bruit. Un bon petit glissement silencieux, de l'Empire à la Monarchie, aurait passé inaperçu, rencontré l'assentiment général.

Je me suis borné aux aspects personnels de la question, parce que c'est sur eux que l'attaque a porté. Si je m'en étais tenu aux principes, j'aurais simplement résumé les *Mémoires sur les Cent-Jours*, où Constant a justifié sa conduite par les raisons sans réplique de l'intérêt général. J'y renvoie.

Louis XVIII paya galamment sa dette du 19 mars; il fit, au mois de juillet, rayer Constant de la liste des bannis, sur la lecture « très attentive » d'un mémoire qu'il trouva « parfaitement raisonnable, parfaitement explicatif de sa conduite[1] ». Si la double absolution de Napoléon et de Louis XVIII ne nous suffit pas, que nous faut-il? Serons-nous plus bonapartistes que l'un et plus royalistes que l'autre? Constant n'en jugea pas moins sage, après la réunion de la Chambre introuvable, d'aller faire un tour à l'étranger. Il en revint au mois d'octobre 1816. C'est alors que, trouvant enfin, à cinquante ans, les conditions naturelles de son activité, il déploya tout son talent et toute sa pensée; alors que se dégagea, après la suprême école que j'ai contée, mais non sans d'amères déceptions encore, le grand Constant.

G. RUDLER

1. Publié par Musnier-Desclozeaux, *Indiscrétions*, II, 152-172.

LA SITUATION EN ESPAGNE

I

L'âge héroïque des luttes pour la liberté et la démocratie est passé. Les partisans de la révolution, les ennemis du gouvernement, avaient, naguère — en ce qui concerne la force du gouvernement, l'extension des droits politiques à la majorité ou à la totalité des citoyens, la liberté de l'opinion enfin, — un idéal. Mais ils respectaient les principes sur lesquels est fondée la civilisation : la hiérarchie, la propriété, la religion et la famille. Et, par-dessus les barricades, au milieu des combats, on proclamait : *Mort aux voleurs*. La plupart des mécontents appartenaient aux classes dirigeantes; aussi les révolutions ne s'attaquaient-elles pas au régime social, à la hiérarchie indispensable à la vie de toute société digne de ce nom.

Les révolutionnaires de ces temps disparus ne songeaient qu'à accroître la dignité de l'homme, à le défendre contre tous les abus du pouvoir, à garantir ses droits et ses libertés. Aussi ne constatait-on, quand ils avaient le dessus, ni changement profond, ni trouble dans la vie sociale du pays.

Nous nous contentons de rappeler les faits, sans chercher à savoir si l'on dépassa ou non les limites assignées par la raison en ce qui concerne le suffrage universel, dont l'exercice exige certaines conditions, certaines capacités... et qui n'aboutit dans sa forme actuelle qu'au triomphe du nombre.

D'une toute autre nature, c'est évident, sont les assauts qui ébranlent aujourd'hui l'organisation politique et sociale

des diverses nations. Ayant triomphé en Russie, où elle a établi un régime de terreur, la révolution tente de miner partout les fondements de l'ordre établi, aspire, en flattant l'ignorance et les passions des foules, à implanter l'utopie communiste égalitaire sur les ruines de la propriété privée, de la liberté et de la famille.

Le régime démocratique, instauré par le vote populaire, est peut-être le moins propre à défendre la société à une époque de perturbation profonde et d'attaques incessantes, à moins que les rênes du pouvoir ne soient tenues par des hommes forts, bien déterminés à employer les moyens qu'ils tiennent de la loi pour défendre la société.

Si l'on tient compte de ces circonstances, il est aisé d'expliquer l'histoire de l'Espagne en ces dernières années. De 1921 à 1923, le terrorisme syndicaliste avait acquis une puissance telle qu'en certaines régions il annulait l'action du gouvernement. Récemment, dans l'A. B. C., Adolfo Marsillach traçait d'une plume vigoureuse un tableau effrayant de la situation de Barcelone livrée au pouvoir du syndicalisme révolutionnaire. Ne retenons ici qu'un seul détail : pendant trois semaines, les ordures de la ville restèrent entassées dans les rues, et il était défendu d'y toucher sous peine de mort. Un gamin de treize ans, ayant voulu ramasser quelques épluchures, tomba percé de quatre balles.

La dictature mit fin à cette situation qui n'aurait pu se prolonger sans danger...

Primo de Rivera rendit à son pays un service éminent en réprimant l'anarchie syndicaliste, et, plus tard, en conduisant à la victoire les armées espagnoles. N'oublions ni la prise d'Alhucemas, ni la défaite d'Abd-el-Krim. Mais il ne sut pas abandonner à temps le pouvoir. Son prestige lui eût permis cependant d'assurer au pays, sa vie durant, l'ordre et la sécurité.

Il ne le fit point. Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent déjà les critiques que j'ai formulées sur la politique exagérément interventionniste du dictateur : ce que j'ai écrit ici, je l'avais dit publiquement à l'Ateneo de Madrid. D'après Primo de Rivera, il fallait réformer toute la vie administrative et politique de l'Espagne; je ne contestais

point l'efficacité de certaines mesures prises en matière de travaux publics, d'irrigation; mais on avait commis, par ailleurs, des erreurs graves; il serait inutile de les rappeler ici : dans une certaine mesure, elles ont contribué à faire naître les difficultés actuelles.

Le roi Alphonse XIII mit fin à la dictature, approuvé en cela par l'immense majorité du pays, qui aspirait, non point à revenir au régime de désorganisation antérieure, mais à recouvrer des droits dont la privation excessive et trop prolongée était manifestement contraire au bien public; je songe ici surtout à la sévère censure préventive qui empêchait de formuler une critique quelconque sur aucun des sujets intéressant le gouvernement.

Le roi chargea alors le général Berenguer de constituer le gouvernement. Berenguer avait été Haut-Commissaire d'Espagne au Maroc, où il avait dirigé d'importantes opérations militaires avec un succès qui eût été plus complet encore, si la politique du gouvernement avait été moins hésitante.

C'est un homme très dévoué au roi et qui possède de belles qualités de prudence, de sang-froid et d'énergie.

Le général Berenguer tenta de former un ministère où les personnalités politiques tinssent une grande place; mais les refus qu'il essuya le déterminèrent à se tourner vers les anciens ministres : M. Leopolda Matos, M. Manuel de Argüelles et M. Julio Waiss, — d'opinions conservatrices, — vers d'autres encore tels que le duc d'Alba, Président de l'Académie Royale d'Histoire, M. Estrada, également conservateur, les généraux Marzo et Carvia.

Le programme du nouveau gouvernement était précis : maintenir l'ordre. abroger les mesures inopportunes prises au temps de la dictature, et rendre au pays une vie politique normale en constituant, par des élections, le Parlement.

Un des premiers actes du nouveau gouvernement fut de réintégrer dans leurs chaires, et dans tous les droits et bénéfices dont ils avaient été privés, les professeurs démissionnaires ou révoqués. Au nombre de ceux-là était M. Unamuno qui fut, de la part du ministère, l'objet d'attentions toutes spéciales. Fut annulée pareillement la décision académique qui avait frappé l'étudiant Sbert. Le retour de

celui-ci à l'Université de Madrid fut presque un triomphe.

L'arrivée à Madrid de M. Unamuno fut l'occasion de manifestations de la part des étudiants et de quelques éléments turbulents. M. Unamuno visita l'Université Centrale et en profita pour exhorter les étudiants à persister dans leur attitude révolutionnaire.

Le Gouvernement donna l'autorisation d'organiser un meeting, au cours duquel M. Sanchez Guerra devait prendre la parole. M. Sanchez Guerra, comme M. Antonio Maura, se rattachait au parti libéral. Il en faisait même partie en 1888, date à laquelle fut instauré en Espagne le régime du suffrage universel — victoire qui n'avait pas été remportée sans une lutte assez vive avec le grand homme d'état Canovas del Castillo. A la mort de l'illustre Dato, traîtreusement assassiné, il avait été reconnu comme chef du parti libéral conservateur. Quand la dictature fut établie en Espagne, M. Sanchez Guerra se sépara quelque peu de ses collègues et, tout particulièrement, des anciens ministres, et vécut dans une retraite absolue. Quand le général Primo de Rivera réunit ce qu'on appela l'Assemblée Nationale consultative, M. Sanchez Guerra, pour protester contre une mesure qu'il jugeait incompatible avec le régime constitutionnel de l'Espagne, passa la frontière et vint s'établir à Paris.

On connaît les circonstances de son débarquement à Valence, et de son emprisonnement. Sanchez Guerra avait des raisons de croire à un soulèvement sérieux contre la dictature, à la proclamation d'une constitution normale. Ces certitudes s'avérèrent injustifiées et Sanchez Guerra fut traduit devant un conseil de guerre. Au cours de son procès, ceux-à mêmes qui désapprouvaient l'attitude de l'ancien chef des conservateurs, ne purent que reconnaître la dignité et la fermeté dont il fit preuve. Cette affaire le rendit populaire et il est certain que, après la disparition de la dictature, il aurait pu reprendre la direction d'un parti libéral conservateur augmenté d'éléments nouveaux, ou même présider un grand parti de concentration nationale.

Mais la position qu'il avait déjà prise, et qu'il définit au meeting du théâtre de la Zarzuela, dissipa les espérances qu'on avait pu échafauder sur son retour.

On attendait avec impatience le discours qu'il devait prononcer. Le théâtre de la Zarzuela était bondé, la grande majorité du public était constituée par les républicains ou leurs amis. On attendait avec impatience les déclarations de l'orateur et les révolutionnaires comptaient s'en servir pour exciter les esprits et provoquer une agitation intense.

Le discours de Sanchez Guerra ne répondit pas à cette attente, car il n'apporta pas la profession de foi républicaine qu'on prévoyait. Pourtant Sanchez Guerra prononça quelques phrases amères contre le roi avec qui il déclara que toute entente était impossible.

Ces phrases coururent de bouche en bouche et les agitateurs professionnels voulurent en profiter pour troubler l'ordre dans les rues.

En fait, M. Sanchez Guerra s'était fermé la route du pouvoir. Il avait exprimé ses sentiments sans songer aux conséquences : la grande majorité du parti libéral-conservateur, tout en déplorant de devoir écarter une personnalité si importante, reconnut alors comme chef le comte de Bugallal.

Malgré tout, ceux qui apprécient la rectitude morale et la grande expérience parlementaire de M. Sanchez Guerra restent nombreux. A leurs yeux, il ne faut pas juger un homme d'après un mouvement d'impatience passager, mais d'après sa vie entière : celle de M. Guerra a été consacrée à la défense de la Constitution et de la Monarchie. Ils pensent qu'il pourrait encore servir utilement son pays.

II

La partie saine de la population déplorait les désordres et l'agitation révolutionnaire, auxquels, fidèle à sa politique de douceur et de condescendance, le gouvernement du général Berenguer ne s'opposait pas suffisamment. Celui-ci comprit enfin que la carence de l'autorité ne pouvait être tolérée plus longtemps et suspendit pendant quelque temps l'autorisation de tenir des réunions politiques. Mais il fallait pourtant laisser au pays une certaine période de liberté pour que les droits politiques pussent librement s'exercer avant les élections; aussi le gouvernement fut-il contraint de rétablir le droit

de réunion, et déjà depuis la fin de l'été on a tenu de nombreux meetings politiques dans toute l'Espagne.

La véhémence passionnée, si caractéristique des races méridionales de l'Europe, contribue puissamment à faire dégénérer en abus l'exercice de la liberté. Les mêmes causes produisent les mêmes effets, et la démagogie est, de nos jours, une conséquence aussi naturelle de la démocratie qu'elle le fut, dans le monde hellénique, à l'époque qui précéda la décadence et la ruine des républiques grecques.

L'agitation sur la voie publique étant réprimée, les révolutionnaires prirent leur revanche dans les discours.

Les excitations à la révolte succédèrent aux outrages à l'autorité et à ses plus hauts représentants. En ces circonstances, les délégués du gouvernement réagirent mollement, fidèles en cela à des habitudes anciennes. Le gouvernement comprit la situation et, dans une circulaire remarquable, le procureur général stimula le zèle des autorités et les incita à réprimer tous les délits commis au cours de la campagne politique.

Parallèlement à cette propagande passionnée et subversive, un autre mouvement tendant aux mêmes buts est venu se dérouler dans le pays entier sous l'influence des éléments syndicalistes et communistes inspirés par le centre anarchiste international de Berlin et la IIIe internationale de Moscou. En Catalogne, en Biscaye, en Galicie, en Andalousie, à Valence, à Murcie, à Vitoria, à Logrono, à Malaga, à Huelva, etc., dans toute l'Espagne en un mot, on a vu se produire, sous un prétexte quelconque, des grèves auxquelles on a su donner un caractère général. De toute évidence, on accomplit là une sorte de recensement des forces susceptibles de coopérer à une grande entreprise révolutionnaire. Des agitateurs professionnels, syndicalistes et communistes, se transportent en auto de ville en ville pour provoquer et soutenir les grèves.

L'internationalisme révolutionnaire travaille fortement l'Espagne. A la faveur de cette campagne de grèves, on a vu clairement les desseins révolutionnaires qu'elle poursuivait. Heureusement cette sorte d'épidémie est déjà en décroissance.

De son côté le gouvernement a cru devoir faire connaître son programme d'action et rassurer les esprits par une

communication officielle. Il estime que l'inquiétude n'est pas justifiée. Mais on peut malheureusement l'expliquer par l'abus manifeste que l'on fait du droit de grève, considéré par quelques-uns comme un instrument d'agitation et de révolte, et par l'extension de la propagande orale et écrite en faveur de certaines idéologies révolutionnaires.

Le gouvernement respectera le droit de grève, légalement exercé; mais il s'opposera aux grèves d'origine révolutionnaire qui n'auraient pas été précédées des diverses tentatives de conciliation que la loi prescrit — et à défaut desquelles les meneurs peuvent être poursuivis, en vertu de l'article 7 de la loi de 1909.

Dans le domaine de la propagande, le gouvernement déclare qu'il a le plus grand respect pour les idées, quand leur expression se concilie avec les dispositions légales. Mais ni nos lois, ni celles d'aucun autre pays, ne peuvent confondre la propagande politique qui tend à répandre une idée avec une campagne de violence et de voies de fait. On touche là à des délits que les Codes prévoient et dont la répression appartient au gouvernement.

Pour finir, le gouvernement déclare qu'il se propose de faire usage de toutes les facultés que lui confère la Loi d'ordre public votée par les Cortes en 1879. Il a conscience que le meilleur service qu'il puisse rendre au pays est d'éloigner de lui le spectre de questions qui, « bien que vouées à une complète stérilité pratique », peuvent produire l'inquiétude ou l'alarme dans l'opinion. Celle-ci, au reste, n'aspire qu'à voir résoudre, au sein d'un parlement, légalement constitué, tous les problèmes essentiels qui exigent une solution législative.

Et, dans cette œuvre, le gouvernement a la conviction qu'il peut compter sur l'appui efficace de l'opinion espagnole. Il est de fait, d'ailleurs, que celle-ci, « par diverses voies et des motions parfois excessives, presse le gouvernement d'éviter les maux que, aisément alarmée, elle croit voir menacer l'avenir du pays. »

Cette déclaration du gouvernement produisit la plus favorable impression sur toute la partie sensée du pays qui, tout en tenant à ses droits et en réclamant une juste liberté,

souhaite d'être gouvernée avec prévoyance et fermeté.

M. Luis Rodriguez de Viguri, à qui fut récemment confié le portefeuille de l'Économie nationale, et à qui l'on attribue la rédaction de ce manifeste, est un homme jeune encore, mais qui, au parlement, dans des comités consultatifs et au barreau, s'est affirmé comme une des plus solides têtes politiques de l'Espagne. Le respect scrupuleux de la lettre, nécessaire bien que parfois excessif, qu'apportent les avocats dans un gouvernement, se trouve corrigé, chez Viguri, par l'ampleur des conceptions et par une fermeté de caractère qui lui valut, sous la dictature, la réclusion dans les prisons militaires. Diplomate par surcroît, il réunit des qualités et des aptitudes peu communes. Il est certain que le gouvernement s'est renforcé en s'adjoignant Viguri. Celui-ci vient de rédiger trois décrets — inspirés des meilleurs principes économiques, — qui rétablissent la liberté industrielle, dont la suppression fut une des plus graves erreurs de la dictature, surtout en ce qui concerne les industries textiles du coton et du chanvre et l'industrie du papier.

III

L'élection des députés et des sénateurs aura lieu avant le printemps prochain. Le futur parlement sera certainement moins homogène que ne le furent les parlements antérieurs. Déjà, avant le coup d'État de septembre 1923, une partie, peu nombreuse, mais fort influente de l'opinion, avait tendance à combattre l'existence des partis. D'après ce groupe, il eût été préférable d'organiser des coalitions de circonstance, ayant pour objet l'obtention d'objectifs déterminés et concrets.

Les critiques que ce groupe formulait contre les grands partis mettaient bien en évidence leurs inconvénients. Mais, ne tenant aucun compte des avantages qu'ils présentent, il n'accomplissait aucune œuvre utile. Bien loin de tenter un travail d'organisation, il ne fit que détruire et, par là même, seconda, dans la mesure de ses moyens, la Dictature.

Il en est résulté une diminution considérable de force et de prestige pour les partis libéral-démocratique et libéral-con-

servateur, la division des forces politiques en groupes et en sous-groupes plus ou moins autonomes, et une grande difficulté pour la constitution de gouvernements homogènes et stables.

La droite, comme la gauche monarchique, se sont divisées en fractions diverses... ou même elles ne comprennent que des isolés, plus ou moins influents. Les forces organisées qui toujours ont constitué le parti libéral-conservateur, sont dirigées, en majeure partie, par le comte de Bugallal. Respecté de tous, prudent, expérimenté, plein de jugement, éloquent, il est certainement appelé à rendre à son pays d'éminents services dans les plus hauts postes du gouvernement. A droite également, nous trouvons M. Joaquin Sandrez de Toca, ancien chef du gouvernement et ancien président du Sénat; M. Francisco Cambo, le leader régionaliste, homme d'esprit pratique, positif, qui jouit d'un réel prestige d'homme politique et de financier; M. Juan de la Cierva, rompu depuis longtemps à la politique, énergique et expérimenté, M. Antonio Goicoechea et M. Gabriel Maura, duc de Maura. A l'extrême-droite, ce sont des indépendants, les héritiers de l'ancien traditionalisme, dont le mot d'ordre était « Religion, Patrie et Monarchie », d'anciens partisans de la dictature. Il est parmi eux de nombreux éléments sains disposant d'une véritable influence dans le pays.

A gauche, nous trouvons les groupes rattachés au parti libéral-démocratique, avec le comte de Romanones, M. Garcia Prieto (tous deux anciens chefs du gouvernement et fort connus, le premier surtout, en Espagne et à l'étranger) et M. Santiago Alba, homme de grande valeur, qui réunit autour de lui un groupe important. A l'extrême gauche monarchique on peut considérer le groupe que dirige M. Melquiades Alvarez, qui demande la réunion de Cortès Constituantes, comme comparable, de par ses principes, au parti radical-socialiste français d'Herriot et de Daladier. Appartient également à la gauche monarchique M. Alcala Zamora, jeune encore, éloquent, fort compétent en matières juridiques et administratives; il a été ministre dans le gouvernement de M. Garcia Prieto; mais, depuis la chute de la dictature, il est entré, à l'étonnement général, dans le camp

républicain. A citer également, pour sa personnalité accusée, l'ancien ministre M. Francisco Villanueva.

Le parti républicain, qui était en minorité dans le parlement précédent, s'augmentera probablement de quelques sièges dans le nouveau. Au début de la Restauration, de 1876 à 1885, le parti républicain, où figuraient des hommes de grande valeur, avait de l'influence et une assez grande force dans le pays. Mais ces hommes disparurent, ou, tout en maintenant leurs principes, s'adaptèrent au régime monarchique. Du nombre fut, par exemple, l'illustre Castelar. La jeunesse, qui alors se plaisait à professer des idées républicaines, finit par se rallier, et des fougueux journalistes et publicistes républicains, l'âge aidant, en arrivèrent à faire partie des gouvernements libéraux de la monarchie.

On ne peut nier qu'il se produise, actuellement, un certain renouveau des idées républicaines dans une partie de la classe moyenne espagnole, et cela en réaction contre la récente dictature et sous l'influence de l'attitude de certains hommes politiques.

Mais le républicanisme espagnol ne dispose plus aujourd'hui de la pléiade de gens capables et célèbres qu'il eut en 1873 : ceux-ci ne purent d'ailleurs empêcher ce premier essai de république de sombrer dans l'anarchie. Le parti républicain actuel compte des intellectuels de mérite véritable tels que Unamuno et le Dr Marañon. Mais tous deux jouissent d'une renommée, justifiée, dans des milieux bien différents de ceux de la politique et du gouvernement. Comme penseur, comme écrivain, comme philosophe, on ne discute pas Unamuno, on l'admire, et à bien juste titre; on peut en dire autant du Dr Marañon, médecin éminent, cerveau privilégié, dont personne ne nie la valeur professionnelle et intellectuelle. Il a récemment donné des preuves de l'impartiale netteté de son jugement en déclarant qu'il n'accepterait aucun poste politique, afin de pouvoir se consacrer tout entier à son travail et à la science.

Les prochaines élections auront lieu, selon toute probabilité, le 1er mars. Aujourd'hui, toutefois, d'aucuns croient que le gouvernement actuel ne fera pas les élections; cette opinion ne paraît pas fondée. Le seul indice qui pourrait lui donner

de la vraisemblance serait tiré de l'attitude de certains libéraux qui souhaiteraient de voir faire les élections municipales avant les générales.

On parle d'une convention conclue par les chefs libéraux de ne point aller aux élections générales, si l'on ne procède auparavant aux élections municipales et provinciales.

Pareille convention semble bien étonnante; il est probable qu'elle n'existe pas et que l'on a donné à une simple conversation, à un échange d'impressions, une importance exagérée.

Quand le général Berenguer prit le pouvoir, il trouva les municipalités et les conseils régionaux, nommés par la dictature. Ces assemblées furent dissoutes et remplacées, d'une part, par les conseillers élus au suffrage universel avant 1923, d'autre part, par quelques citoyens fortement imposés. Le pays réclamait la réunion urgente des Cortes, le parlement, en somme le retour au régime constitutionnel normal. Et le gouvernement crut répondre au désir de la nation en la convoquant d'abord pour les élections générales.

En procédant auparavant aux élections municipales et provinciales, on aurait considérablement retardé la réunion du parlement. Mais, comme, sur les 180 sénateurs à élire, il en est 150 qui doivent l'être par les municipalités et les conseils régionaux, les chefs du parti libéral demandent que l'on élise d'abord, en se conformant aux lois en vigueur avant le coup d'État et non abrogées, les municipalités et conseils. Ceux-ci participeraient ainsi, en toute régularité, aux élections générales.

Cette question aurait dû être discutée il y a six mois. En y revenant aujourd'hui, on ne ferait que retarder le retour à la vie constitutionnelle normale, nécessité suprême de notre vie nationale.

IV

Il faut se hâter en effet de régulariser nos institutions politiques et de donner à tous le sentiment que la sécurité et le respect des droits acquis seront assurés, l'ordre maintenu, l'administration régularisée.

Les progrès réalisés par notre pays sont incontestables. La dépréciation monétaire a été due en partie aux erreurs de la dictature, erreurs noblement reconnues par le général Primo de Rivera. Il y eut une période où le gouvernement de la dictature crut bénéficier d'une ère de pleine prospérité financière; toutes les entreprises, alors, lui parurent possibles et il consentit des emprunts à des États de notre race. Si la dépréciation de notre monnaie est arrivée aux limites extrêmes que l'on sait, il n'en faut pas chercher loin les causes. Il y en a de deux sortes : le manque de confiance dans le présent et l'avenir de l'Espagne, les bruits de révolution, l'insécurité et la confusion politique, d'une part; de l'autre, la spéculation qui a su pleinement utiliser dans un but intéressé les bruits pessimistes, et les fautes des gouvernements. Le fait que l'emprunt intérieur avait été souscrit en grande partie à découvert; l'exode des capitaux, intensifié par l'agitation politique qui suivit la chute de la dictature; la crainte injustifiée et excessive des mouvements révolutionnaires; la décision, bonne en principe, mais inopportune en de pareilles circonstances, de n'opposer aucun obstacle à l'évasion des capitaux; la prolongation des délais en matière de paiements commerciaux; tout cela fut habilement exploité par la spéculation qui ne connaît ni patrie ni frontière.

Durant cet été, des fonds considérables sont constamment sortis d'Espagne pour se placer à l'étranger. M. D..., chef de la section des changes d'un des grands établissements bancaires de Londres, m'a assuré que les principaux dirigeants des opérations à la baisse étaient à Madrid, d'où partaient tous les ordres de vente. D'après lui, ce genre de spéculation avait dû être fructueux pour ses organisateurs. Je crois d'ailleurs possible que ces ordres de vente importants aient été en partie provoqués par l'exportation des capitaux.

Notre monnaie se trouva dépréciée dans une proportion absurde. Pareille baisse ne saurait durer. Dès que le cours de 33 pesetas à la livre est franchi, on peut considérer que l'on se trouve en présence d'une situation passagère. Nous venons d'indiquer les causes qui ont motivé celle d'aujourd'hui.

La Banque extérieure d'Espagne vient de publier un excel-

lent exposé de la situation financière du pays. Il ne contient que des faits, et les conclusions qu'on en peut tirer sont des plus encourageantes.

Le cours moyen de la peseta fut à la Bourse de Madrid de 28,50 en 1921, de 33,68 en 1925, de 28,54 en 1927 et de 33,18 en 1929. Les cours les plus bas ont été enregistrés au cours de 1930.

Le rapport de la réserve à la circulation totale, si l'on faisait une évaluation au cours du change actuel, serait de 72,68 p. 100. Le total de la circulation, billets et comptes courants, se monte à 5 512 millions. La valeur de la réserve-or à 4 206. Normalement ce rapport est de 60 p. 100.

La situation budgétaire de l'État s'améliore constamment et l'on ne peut nier : 1° qu'en ces dernières années, le déficit est allé en diminuant; 2° qu'aujourd'hui le budget ne peut en aucune façon influer sur le cours de la peseta. Les rentrées d'impôts dans les neuf premiers mois de cette année sont montées à 2 986 913 406 pesetas, en augmentation de 45 947 364 sur la même période de 1929. D'autre part, les dépenses de l'État espagnol sont relativement petites; 20 dollars par habitant, contre 87 en Angleterre, 46 en Hollande, 43 en France, 37 en Belgique, 25 en Italie et 19 en Suisse. Le service de la dette publique ne représente que 22, 17 p. 100 de nos dépenses totales.

La balance commerciale de l'Espagne s'améliore de façon notable. Le solde débiteur, qui, si l'on considère les neuf premiers mois de l'année, avait été de 619 millions en 1928, et de 565 en 1929, ne se monte qu'à 217 millions en 1930.

Et si l'on tient compte des frets que la marine espagnole touche en argent étranger, des abondants intérêts des capitaux espagnols placés en d'autres pays, du progrès constant du tourisme en Espagne, des envois des Espagnols résidant en Amérique, — qui importent certainement plus de 400 millions or par an, — on peut affirmer que la balance des comptes en Espagne se trouve normalement équilibrée.

La situation monétaire actuelle est complètement anormale. L'exposé de la Banque Extérieure, auquel je me réfère, affirme, en guise de conclusion, que la dépréciation de la peseta ne se justifie en rien dans l'état financier et économique

actuel de l'Espagne, et que notre change est encore à un cours arbitraire.

Dans ces conditions, on ne saurait encourager actuellement la stabilisation. Ce qui est nécessaire, c'est de ramener notre change à un cours judicieux, un cours correspondant à une vie politique et financière normale. En déclarant qu'il y a urgence à stabiliser, on ferait preuve d'un manque de jugement complet et l'on nuirait — bien loin de la favoriser — à la revalorisation naturelle de notre monnaie. Une telle mesure rappellerait celles que préconisaient certaines personnes il y a quarante ou cinquante ans, lorsque, pour une raison ou pour une autre, il se produisait une baisse importante sur la Rente. « On devrait profiter de cette baisse pour faire une conversion, » suggérait-on. « Le marché lui-même s'y attend ». Selon ces mauvais conseilleurs, c'était l'occasion ou jamais de diminuer les revenus des porteurs de rentes de l'État. On ne ferait pas autre chose si l'on stabilisait rapidement : les porteurs d'obligations, de rentes, les détenteurs de monnaie espagnole devraient considérer leurs pertes comme définitives.

Il ne faut aujourd'hui penser qu'à une revalorisation équitable. Il n'y aurait rien de miraculeux, rien d'impossible, à ce que la livre fût, dans un certain temps, ramenée aux environs de 30 pesetas.

Ces appréciations contrarient sans doute ceux qui ont lié leur intérêt à la baisse de la peseta, mais elles n'en sont pas moins justifiées.

Après une longue et fort habile préparation qui ramena le franc de 13 à 26 centimes, doublant ainsi sa cote minima, et après une période de stabilisation de fait, la France, pour qui le problème était différent et infiniment plus grave que chez nous, stabilisa légalement sa monnaie.

La décision ne fut pas prise à la hâte. Et cependant on pense généralement en France qu'on n'aurait pas dû stabiliser si tôt et qu'on eût pu attendre un cours meilleur. Récemment, dans un article publié par le *Journal des Débats*, on lisait ceci : « La réduction de la valeur du franc au cinquième de sa valeur normale a contraint d'ajuster à ce niveau les dépenses elles-mêmes et d'augmenter pareillement les appointements des fonctionnaires. Nous souffrons, en même temps que d'une

crise générale, d'une stabilisation qui, à notre avis, a été trop hâtivement faite. »

Qu'il y ait, et jusque dans les milieux où la prévoyance et la prudence sont obligatoires, des partisans d'une stabilisation presque immédiate, ce serait vraiment incompréhensible si l'on ne savait à quel point l'intérêt peut brouiller le jugement et jusqu'à quel point on peut, en ces matières, méconnaître les principes les plus élémentaires.

V

Il est un fait qui saute aux yeux, c'est l'augmentation et la diffusion considérable de la richesse et du bien-être en Espagne. Les moyens de travail et de production se sont multipliés; le niveau de la vie, dans les classes les plus nombreuses, s'est élevé partout. Les aliments, les vêtements, les distractions, tout révèle le progrès réalisé dans la situation économique du pays.

Et, par un phénomène qui est fort explicable, ce développement économique n'a pas été suivi d'un progrès d'ordre intellectuel parmi les classes dirigeantes. Les problèmes qui se posent aujourd'hui dans le monde, ne se résolvent ni par l'éloquence de place publique, ni par les enthousiasmes vains que font naître certaines déclarations prometteuses. Les difficultés économiques et financières ne peuvent être résolues que par des techniciens, sobres de paroles et prudents.

C'est la mauvaise méthode suivie qui a fait naître ici, en partie, une atmosphère de méfiance : on s'inquiète des difficultés politiques et économiques auxquelles se heurte notre gouvernement.

Difficultés qui n'en seraient pas ailleurs, et qui, forcément, finiront par se résoudre chez nous.

L'ordre politique a des assises solides dans l'institution monarchique, personnifiée par le souverain actuel, dont l'ardent patriotisme et le dévouement aux intérêts matériels et moraux du pays sont bien connus. Dans le cadre de la Monarchie et de la Constitution de 1876, toutes les aspirations légitimes peuvent se développer, tous les droits s'exercer.

A ceux qui attribuent au roi la responsabilité de l'établis-

sement de la dictature, on peut répondre justement, comme l'a fait publiquement M. Gabriel Maura, avec une belle éloquence, que, « en ne retardant pas son adhésion à cet acte, le roi n'avait fait en somme que précéder l'adhésion du public » et donner franchement son appui au principe qui veut que le salut du peuple soit la loi suprême.

Le roi Alphonse XIII ne pouvait agir, en septembre 1923, autrement qu'il l'a fait. On dit qu'il eût pu empêcher certains actes de la dictature. A quel prix eût-il pu les empêcher?... Mais personne ne parle (parce que le roi lui-même a observé là-dessus le silence, pour des raisons de haute dignité), des maux qu'en plus d'une occasion il a évités au pays.

Le roi a mis fin à la dictature, à laquelle, avec les meilleures intentions, mais en se trompant manifestement, le général Primo de Rivera était fortement attaché; il l'a remplacée par un gouvernement nouveau, présidé par un homme d'honneur, de bon sens, loyal et prudent. N'étant ni homme du parti, ni politique militant, le général Berenguer donne les meilleures garanties d'impartialité et de droiture pour la préparation des élections prochaines.

Une fois ces élections faites, le parti républicain se trouvera réduit à ses limites véritables. Le problème de la forme du gouvernement, — qui déjà a cessé d'en être un chez les peuples cultivés et qui est devenu un anachronisme, tant il est clair que monarchies et républiques peuvent également se concilier avec le régime démocratique, — reparaît en Espagne comme il y a soixante ans, mais sans susciter autant d'enthousiasme qu'à cette époque. La « République Fédérale » était le drapeau qui entraînait non seulement les masses mais encore une grande partie des classes moyennes et des intellectuels. Son triomphe, en 1873, marqua le commencement d'une période d'anarchie qui faillit compromettre l'unité de la patrie. On sait que le coup d'État du général Pavia y mit fin. Les années passant, l'idéal républicain cessa de jouer un rôle important dans la politique espagnole. Mais aujourd'hui le mot « République » redevient pour beaucoup de gens, hallucinés par des exemples venus de l'étranger, une sorte de talisman magique susceptible de résoudre toutes les difficultés, de répandre tous les bienfaits.

Il n'est cependant pas inutile de rappeler les événements de 1873 : dans la situation actuelle, il serait difficile, par surcroît, de contenir dans le seul domaine politique une révolution triomphante.

Aujourd'hui, ce n'est pas avec de simples changements politiques que l'on remue les masses. Ce qu'elles désirent, c'est une révolution où elles pensent trouver la satisfaction de tous leurs désirs, alors qu'en réalité elle entraîne leur ruine.

Déjà un groupe d'ouvriers du nord de l'Espagne a déclaré qu'il aiderait à l'établissement de la République, ce régime devant faciliter la réalisation de leurs aspirations, mais ils se réservent d'en obtenir ensuite le triomphe complet par les moyens nécessaires. Par contre, la Confédération générale du travail, constituée par les syndicats ouvriers franchement révolutionnaires, qui, sous la direction du « syndicat unique », ont obtenu les tristes succès de Barcelone, de Saragosse, de Valence, de Bilbao, etc., avant 1923, et qui conservent, malgré tout, leur organisation et leurs méthodes violentes, se refuse catégoriquement à se lier, pour les élections, avec les républicains. Ils ne veulent pas se confondre avec eux, un seul moment, pour une action légale. Les républicains, qu'ils considèrent comme des bourgeois, sont leurs adversaires naturels, et, le lendemain de la proclamation de la république, le syndicat unique, plus puissant que jamais, préparerait sa révolution, ses comités d'ouvriers, paysans et soldats... Et, peu après, l'Espagne serait de nouveau en pleine dictature militaire, ou, ce qui est beaucoup moins probable, en pleine dictature du prolétariat.

Voilà ce qu'il est impossible de nier, aussi petite que soit la dose de raison qui persiste au travers des enthousiasmes produits par l'éloquence imagée des propagandistes, aussi grande que soit la force des mots qui fascinent les foules.

A la longue, la vérité et le bon sens s'imposent sinon dans l'esprit de ceux qu'aucune lumière ne touche plus, du moins dans la grande masse de l'opinion. Dans tous les districts où il y a des éléments républicains, la véritable lutte se développera entre eux et les monarchistes, à condition toutefois que ces derniers ne considèrent que l'intérêt de la patrie et s'inspirent des nécessités de la situation.

La majorité monarchique l'emportera dans le conflit et l'on aura dissipé une incertitude qui, sans raison suffisante, a nui au crédit de notre pays à l'étranger.

Dans quelques grands centres de population, le triomphe de quelques candidats républicains ou socialistes est probable. Les organisations ouvrières, à tendances socialistes, sont puissantes à Madrid et dans d'autres grandes villes. Et si, comme il est à prévoir, elles s'unissent aux républicains, elles feront passer un certain nombre de candidats.

Les tendances socialistes ont la sympathie d'une grande partie de la classe moyenne composée d'employés des entreprises privées et de l'administration publique. Ignorants des lois de l'ordre économique, ils jugent toujours possible l'augmentation indéfinie de leurs salaires. Le serviteur de l'État approuve en général toutes les mesures qui permettent d'augmenter les ressources des Finances publiques, levée d'impôts, monopoles, nationalisation d'entreprises ou de services. Il suppose, et en vérité il ne se trompe pas, que, de la richesse que l'État recevra, la plus grande partie sera employée à augmenter les appointements, à créer de nouveaux emplois, à faciliter l'avancement, à majorer les allocations. L'État, s'il a réussi à accroître ses ressources, favorise et encourage fatalement le fonctionnarisme. La période de la dictature a réalisé cet idéal. Résolument interventionniste dans toutes les matières, la dictature a, sous diverses formes, augmenté de plusieurs milliers le nombre des employés.

On a, chez nous, — et c'est un gage sérieux de bonne gestion, — dans le domaine des Finances « la terreur sainte du déficit ». Mais on pourrait peut-être avoir aussi « la terreur sainte des plus-values d'impôts ». Celles-ci en effet représentent une richesse prélevée sur la production et le travail, et employée à des œuvres inutiles ou improductives : d'où dommage pour l'économie nationale.

Mais, sur le moment, ce dommage n'apparaît pas et ne peut être évalué; il est vrai que, par contre, les facilités et les avantages obtenus pour un excès de fiscalité, par le développement de la bureaucratie, cela se voit et se touche. De là vient la tendresse des fonctionnaires pour le socialisme d'État. Il est

vrai que ce socialisme aboutira à un socialisme intégral, et que, sous son influence, le stimulant de l'épargne ayant disparu, la matière imposable diminuera ; mais qui pense à cela?

Parmi les républicains, il en est qui préconisent l'abstention électorale, sous prétexte que le gouvernement manque d'impartialité. Il ne paraît pas probable que cette méthode trouve beaucoup d'adhérents, sauf dans le cas où, un échec étant à craindre, elle permettrait d'en masquer la portée. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'elle serait nuisible surtout à ceux qui l'adopteraient. Le manque de représentation parlementaire est un inconvénient grave pour tout groupement politique, et c'est une tactique que seuls peuvent admettre les partis révolutionnaires lorsqu'ils sont prêts à faire résolument appel à la violence.

Un coup de main révolutionnaire n'est pas impossible en Espagne; mais sa réussite serait bien problématique. Aujourd'hui les classes dirigeantes, les classes cultivées, savent qu'une révolution serait leur ruine et celle du pays. Il est évident que, dans les collectivités nombreuses, telle que l'armée avec ses classes et ses sous-classes, on trouve toujours quelques ennemis du régime établi, mais l'esprit de discipline l'emporterait, et une tentative de rébellion serait vite étouffée. L'immense majorité de l'armée s'opposerait d'ailleurs résolument à toute tentative de révolution, sous quelque forme qu'elle se manifeste. On se souvient trop bien dans notre pays des jours néfastes de 1873, alors que, au cri de « Qu'ils dansent », on assassinait les chefs et que l'armée se décomposait. L'esprit de loyauté et d'honneur, qui anime notre armée, est une ferme garantie de l'ordre social.

Les grèves plus ou moins politiques qui se sont produites dernièrement étant terminées, l'exercice des droits de propagande orale et écrite étant garanti (ce qui n'exclut pas les sanctions contre ceux qui violent la loi), on peut affirmer qu'il règne en Espagne un calme complet.

Les Cortes se réuniront en mars, et de leur sein sortira le gouvernement définitif. Il est des libéraux conservateurs et des libéraux démocrates qui soutiennent que les élections ne devraient avoir lieu que sous un gouvernement ayant pris

déjà une position de parti et pouvant donner une direction au suffrage universel.

Mais il ne semble guère logique que la couronne, à la veille d'élections générales, tranche la question de savoir qui doit préparer l'avènement d'un gouvernement définitif.

Convient-il ou non de modifier le Ministère présidé par le général Berenguer? Le roi seul peut l'apprécier en toute impartialité. Toute autre mesure, sauf cas imprévisible, porterait atteinte au principe du régime constitutionnel et démocratique.

VI

Pour conclure, la situation en Espagne est, dans l'ensemble, satisfaisante. Il est évident qu'il y a des problèmes à résoudre et des défauts à corriger; mais le pays, en général, a atteint un bien-être économique dont il ne jouissait pas jadis. Les classes dirigeantes qui, il n'y a pas longtemps, se consacraient exclusivement aux carrières et aux emplois de l'État, se tournent de plus en plus du côté des entreprises productives. Il est des provinces d'Espagne qui, depuis le commencement de ce siècle, ont vu doubler — et au delà — leur fortune industrielle et agricole. Le ferment révolutionnaire n'agit pas lorsqu'il y a du bien-être, pour peu que les gouvernements sachent réprimer les coups de main des séditieux pour qui la politique n'est que le masque des passions antisociales.

Quant aux difficultés que crée aujourd'hui la dépréciation de la monnaie, on ne peut être pessimiste si l'on songe à la profonde dépréciation de notre monnaie qui a suivi les guerres coloniales; le développement économique du pays avait réussi à y remédier et finalement, en 1912-13, notre monnaie ne perdait plus que 4 ou 5 p. 100 de sa valeur nominale.

Aujourd'hui la situation du pays est bien meilleure qu'alors et les garanties de notre régime monétaire sont bien supérieures. Quand auront disparu les causes occasionnelles qui ont provoqué la dépréciation actuelle, quand la vie politique aura repris son cours normal, notre monnaie atteindra le cours que doivent lui assurer notre situation économique, notre crédit. Alors seulement on pourra songer à adapter notre

régime monétaire au système en vigueur dans la majorité des pays.

Du point de vue social, l'Espagne, entraînée par le courant interventionniste de l'État sous le régime de la dictature, a mis sur pied des réformes, dont on ne peut encore prévoir les conséquences. Par exemple, les comités paritaires : ils sont composés en nombre égal d'ouvriers et de patrons, avec un président, un vice-président et un secrétaire nommés par le gouvernement. L'idée est généreuse, mais ce qui importe, c'est que la réalité réponde à l'intention.

Beaucoup de bons esprits pensent que ces comités n'auraient pas dû se constituer d'un seul coup dans l'ensemble du pays, qu'il aurait suffi de les organiser d'abord là où ils étaient nécessaires et d'étudier leurs résultats. La création des comités paritaires entraîne partout l'organisation de la classe ouvrière. Selon l'esprit qui l'animera ce sera un bien où un mal.

Ce qu'on ne peut nier, c'est que la situation de l'ouvrier s'est grandement améliorée en Espagne et que les abus — plus rares qu'on ne croit — de la classe patronale sont en voie de disparition. L'Espagne n'a pas touché encore, il s'en faut de beaucoup, les limites de sa puissance de production. L'exploitation des forces hydrauliques, l'extension de l'irrigation, l'emploi croissant des engrais chimiques, la technique industrielle et agricole, ont pour se développer un champ énorme. Il est parfaitement entendu que le bien-être des classes laborieuses est non seulement compatible avec la prospérité économique du pays mais de plus la favorise. Les luttes, plus ou moins violentes, entre les patrons et ouvriers ne cesseront pas, puisqu'il y aura toujours des désirs qui combattront pour se satisfaire et des obstacles à leur satisfaction; mais il n'est pas probable, du moins pour longtemps, qu'elles entraînent des dommages sérieux dans notre économie sociale.

Même en tenant compte des défauts que nous avons signalés, le gouvernement et l'administration de l'État en Espagne ont fait et font encore de grands progrès. On n'est pas arrivé, par exemple, à une organisation parfaite de l'Instruction publique, et l'enseignement secondaire surtout, avec ses continuels changements de méthode, laisse beaucoup à désirer. Mais

tout porte à croire que bientôt ces défauts seront corrigés, que le bon sens enfin s'imposera et que l'on modifiera les programmes dans un sens pratique et simplificateur.

L'équilibre du budget d'État est déjà presque un fait accompli

Et si les gouvernements ont le bon sens et la vision claire que l'on doit attendre d'eux, si, au lieu de multiplier les dépenses, ils pensent à réduire les impôts excessifs, la prospérité du pays y gagnera grandement. C'est avec raison que l'on a dit que, lorsque les excédents de recettes ne s'emploient pas immédiatement à décharger le contribuable, ils deviennent une tentation irrésistible d'augmenter les dépenses. C'est cela qu'il faut éviter.

L'Espagne, par sa position géographique, par l'orientation logique et naturelle de sa politique extérieure, reste en marge des antagonismes et des difficultés internationales que s'efforcent d'atténuer graduellement de hautes personnalités et, tout particulièrement, M. Briand. Son adhésion à toutes les mesures de conciliation et d'entente est assurée d'avance.

Unie à la nation française dans une œuvre d'expansion civilisatrice, les liens qui joignent les deux pays se resserrant chaque jour, sa politique internationale ne saurait subir de changement, et, dans la limite où l'on peut assurer quelque chose en ce monde, elle nous garantit la jouissance de ce bienfait inestimable : la paix.

Il n'est donc pas téméraire d'affirmer que la crise politique que traverse l'Espagne recevra une solution rapide. Notre pays est dans une situation stable et satisfaisante. Sous certains rapports, il peut même se considérer comme privilégié.

Une seule condition est nécessaire pour que ces promesses d'avenir puissent prendre corps : la fermeté du gouvernement. Il faut que, appliquant fermement des lois justes et efficaces, il sache déjouer ou réprimer les manœuvres entreprises contre la sûreté de l'État et l'ordre public, et réduire à l'impuissance ceux qui tentent de saper les fondements sur lesquelles reposent la civilisation, l'ordre moral, la liberté, la propriété et la famille.

COMTE DE LIZARRAGA

(Traduction M. T.).

FALK[1]

(UN SOUVENIR)

Je me rappelle seulement que son attitude, ce soir-là, avait été assez étrange pour me faire demander, à haute voix, après son départ, ce que cela signifiait. A quoi, Hermann, croisant les jambes avec un balancement qui renversa furieusement son fauteuil loin de moi, me dit : « Ce garçon-là ne sait pas lui-même ce qu'il veut. »

Une telle remarque aurait pu être un éclarcissement. Je ne répondis rien, et, toujours renversé dans son fauteuil, il ajouta : « Quand j'étais ici l'an dernier, c'était exactement la même chose. » Un nuage de fumée lui enveloppa alors la tête à croire que sa mauvaise humeur avait éclaté comme de la poudre à canon.

Je fus sur le point de lui demander à brûle-pourpoint si lui, du moins, ne savait pas pourquoi Falk, notoirement insociable, avait pris l'habitude de venir à son bord avec une pareille assiduité. Après tout, en y réfléchissant, c'était vraiment assez étonnant. Je me demande maintenant ce que Hermann aurait répondu. En fait il ne me laissa pas le temps de lui poser cette question. Oubliant apparemment tout ce qui pouvait concerner Falk, il se mit à monologuer au sujet de ses plans d'avenir : la vente du navire, le retour en Allemagne : puis, plongé dans ses réflexions et ses calculs, je l'entendis, tout en tirant régulièrement sur sa pipe, grogner contre la dépense. L'obligation de débourser le prix du passage pour toute sa tribu semblait lui causer un souci d'autant

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre.

plus frappant qu'il ne montrait par ailleurs aucun penchant à l'avarice. Et pourtant la perspective de ce retour en Europe à bord d'un paquebot, il en parlait à la façon d'un épicier sédentaire qui aurait décidé de courir le monde. Il était économe de race, je suppose, et pour lui ce devait être une grande nouveauté que d'avoir à débourser de l'argent pour voyager, pour voyager sur mer, ce qui était la vie normale de la famille, depuis la naissance de la plupart d'entre eux. Visiblement il regrettait d'avance le moindre sou qu'il lui faudrait dépenser de si absurde façon. C'était assez comique. Il se lamentait vraiment là-dessus, et puis, avec un soupir d'impatience, il supposait qu'il n'y avait plus rien d'autre à faire que de prendre trois billets de seconde classe, — et il fallait encore payer pour les quatre enfants. Un grosse somme à dépenser d'un coup. Une très grosse somme.

Je restai là à l'écouter (ce n'était pas la première fois) remuer ces soucis jusqu'à en tomber de sommeil véritablement et je le quittai pour retourner à mon bord. Au lever du jour je fus réveillé par le glapissement de voix perçantes, qu'accompagnait une grande commotion dans l'eau et les sons brefs et retentissants d'un sifflet à vapeur. Falk avec son remorqueur était venu me chercher.

Je me mis à m'habiller. A mon grand étonnement toute l'agitation qui y avait répondu de notre bord de même que les bruits de pas au-dessus de ma tête, cessèrent brusquement. Mais j'entendis des cris gutturaux plus éloignés qui me semblèrent exprimer la surprise et le mécontentement. La voix de mon second me parvint alors, hurlant des reproches à quelqu'un qui se trouvait à une certaine distance. D'autres voix s'y joignirent, apparemment indignées : un chœur de quelque chose qui ressemblait à des injures y répondit. De temps en temps la sirène hurlait.

Tout ce vacarme inutile avait de quoi vous faire perdre la tête, mais, d'en bas, de ma chambre, où j'étais, je pris la chose avec calme. Dans un moment, pensais-je, je descendrai cette abominable rivière, et dans une semaine au plus je serai totalement débarrassé de cet endroit odieux et de tous les gens odieux qui y habitent.

Sérieusement réconforté par cette idée, je m'emparai de

mes brosses et me mis à me coiffer devant la glace. Soudain le bruit au dehors cessa et j'entendis, — les hublots de ma chambre étaient ouverts, — j'entendis une voix profonde et calme, non pas à bord de mon navire, toutefois, qui criait d'un ton résolu, en anglais, mais avec un fort accent étranger : « En avant toute. »

Il se peut qu'il y ait dans les affaires humaines des marées montantes qui, prises avec le flot, etc...[1]. Personnellement j'attends encore cet important tournant. Je crains, toutefois, que la plupart d'entre nous ne soient condamnés à se débattre à jamais dans l'eau stagnante d'une mare dont les rives sont fort arides. Mais je sais qu'il y a souvent dans les affaires des hommes, à l'improviste, — même sans raison, — des moments étonnants où un bruit en d'autres circonstances insignifiant, ou peut-être rien qu'un geste parfaitement quelconque, suffit à nous révéler toute la sottise, toute la parfaite sottise de notre satisfaction. « En avant toute » ne sont pas des mots particulièrement frappants, même prononcés avec un accent étranger : pourtant ils me pétrifièrent au moment même où j'étais en train de me sourire dans la glace. Et alors, refusant d'en croire mes oreilles, mais déjà bouillant d'indignation, je sortis en courant de ma chambre et montai sur le pont.

C'était incroyablement vrai. C'était parfaitement vrai. Je n'avais d'yeux que pour la *Diane*. C'était la *Diane* qu'on emmenait. Elle avait déjà quitté son mouillage et se précipitait en travers de la rivière. « La façon dont ce fou a arraché ce navire est un avertissement », s'écria d'une voix terrifiée mon second à côté de moi. « Hé! Holà! Falk! Hermann! Qu'est-ce que c'est cette histoire? » hurlais-je avec fureur.

Personne ne m'entendit. Falk certainement ne put m'entendre. Son remorqueur tournait à toute vitesse, au loin, près de l'autre rive. La remorque d'acier entre lui et la *Diane*, tendue comme la corde d'une harpe, vibrait de façon alarmante. La haute coque noire s'inclinait sous cette terrible tension. On entendit un violent craquement, suivi de l'arrachement et de l'éclatement du bois. « Regardez! cria dans mon oreille la voix terrifiée. Il a arraché leur bitte

1. Allusion à un passage du *Jules César* de Shakespeare. *(Note du traducteur.)*

de remorque. » Puis, avec enthousiasme : « Oh! regardez, regardez, commandant, regardez ces Hollandais qui se débinent sur le gaillard. J'espère bien qu'il va leur casser quelques-uns de leurs tibias avant d'en avoir fini. »

C'est en vain que je hurlai des protestations. Les rayons du soleil levant parvenu au niveau de la plaine me chauffaient le dos, mais la colère me donnait assez chaud à elle seule. Je n'aurais jamais pensé qu'une simple opération de remorquage pût suggérer aussi franchement l'idée d'un enlèvement, d'un rapt. Falk s'enfuyait tout simplement avec la *Diane*.

Le remorqueur blanc reprit le milieu du fleuve. Les pelles rouges de ses aubes tournant avec une folle rapidité faisaient écumer tout la surface de l'eau. La *Diane* au milieu du courant se mit à valser avec autant de grâce qu'une vieille grange, et s'enfuit à la suite de son ravisseur. A travers les lambeaux du nuage de fumée qui s'allongeait au-dessus de l'eau, j'aperçus immobiles les épaules carrées de Falk sous un chapeau aussi grand qu'une roue de charrette, sa figure rouge, le regard fixe de ses yeux jaunes, sa grande barbe. Au lieu de regarder vers l'avant, il tournait délibérément le dos à la rivière pour contempler le navire qu'il remorquait. Ce lourd bâtiment, élevé sur l'eau, avec lequel on n'en avait jamais usé ainsi de toute sa vie, semblait avoir perdu la raison; il fit une violente embardée malgré la barre et, un moment, nous vint droit dessus, menaçant et maladroit comme une montagne emballée. Une vague ruisselante, sifflante, s'éleva jusqu'à mi-hauteur de sa lourde étrave; mon équipage poussa un cri, — et nous retînmes tous notre souffle. Nous l'échappâmes belle. Mais Falk l'avait prise. Il la tenait dans sa griffe. Il me semble que j'entendis tinter la haussière d'acier au moment où elle passa au-dessus du gaillard d'avant de la *Diane* et où tout l'équipage s'écarta précipitamment dans toutes les directions. Ils l'échappèrent belle. Hermann, les cheveux ébouriffés, vêtu d'une chemise de flanelle barbouillée de tabac et d'un pantalon couleur moutarde, s'était précipité pour aider à la barre. Je vis sa figure ronde terrifiée : je lui vis découvrir les dents dans une sorte de grimace stéoréotypée, et avec une grande vague tumultueuse entre les deux navires

la *Diane* nous frôla de si près que j'aurais pu jeter une de mes brosses à cheveux à la tête d'Hermann, car, si je me rappelle bien, je les avais gardées à la main. Pendant ce temps madame Hermann était placidement assise sur la clairevoie, un châle de laine sur les épaules. En réponse à mes gestes d'indignation, l'excellente femme agita un mouchoir, tout en me faisant des signes et des sourires de la façon la plus aimable. Les garçons, à demi vêtus, gambadaient sur la dunette fort gaiement, exhibant des bretelles voyantes : et Lena, en petit jupon rouge, avec des coudes pointus et de petits bras maigres, berçait la poupée de chiffon avec amour. Toute la famille passa devant mes yeux comme emportée dans une scène de violence inouïe. En dernier lieu je vis la nièce d'Hermann, tenant le bébé Hermann dans les bras, à l'écart des autres. Splendide dans une robe de toile imprimée exactement ajustée, elle offrait dans la perfection manifeste de sa silhouette quelque chose de si imposant qu'on eût dit que le soleil ne venait de se lever que pour elle seule. Ce flot de lumière mettait en pleine valeur l'opulence de ses formes et la vigueur de sa jeunesse. Elle passa absolument immobile et comme perdue dans une méditation : seul le bord de sa robe remua au souffle de l'air; les rayons du soleil se brisaient sur sa chevelure fauve et lisse; Nicolas, le petit démon à tête chauve, lui martelait l'épaule à coups de poing. Je vis son petit bras potelé s'élever et retomber comme celui d'un forgeron. Puis les quatre fenêtres de maison de campagne de la *Diane* m'apparurent descendant rapidement la rivière. Les guillotines des fenêtres étaient relevées, et l'un des rideaux de calicot blanc flottait tout droit en dehors comme une banderole au-dessus du sillage.

Se voir ainsi dépossédé de son tour était un fait sans précédent. Au bureau de mes agents où j'allai me plaindre sur-le-champ on me déclara, tout en s'excusant, ne pouvoir comprendre comment cette erreur avait été commise; mais quand plus tard j'allai déjeuner chez Schomberg, celui-ci, quoique fort surpris de me voir, me fournit aussitôt une explication. Je le trouvai assis au bout d'une longue table étroite : sa femme lui faisait vis-à-vis; c'était un petit bout de femme, avec de longues anglaises et une dent bleue, et qui souriait

vaguement d'un air stupide; elle semblait effrayée quand on lui adressait la parole. Entre eux, le balancement d'un *punkah* éventait vingt chaises de rotin vides et deux rangs d'assiettes étincelantes. Trois Chinois en veste blanche, la serviette à la main, flânaient autour de cette désolation. La *table d'hôte*, objet des soins de Schomberg, n'avait guère de succès ce jour-là. Il mangeait avec fureur et semblait déborder d'amertume.

Il commença par commander d'une voix brutale qu'on rapportât les côtelettes pour moi, puis se tournant sur sa chaise : « Une erreur, à ce qu'ils vous ont dit? Pas le moins du monde. N'en croyez rien, capitaine! Falk n'est pas un homme à commettre une erreur, à moins que ce ne soit avec intention. » Il avait la ferme conviction que Falk n'avait cessé d'essayer de se mettre dans les bonnes grâces d'Hermann à bon compte. « A bon compte, vous comprenez. Cela ne lui coûte pas un centime de vous faire cet affront, et le capitaine Hermann, lui, gagne un jour d'avance sur vous. Le temps, c'est de l'argent. Hein? Vous êtes en bons termes avec le capitaine Hermann à ce que je crois, mais un homme est toujours content du moindre avantage qu'il peut avoir. Le capitaine Hermann est un bon homme d'affaires et, en affaires, il n'y a pas d'ami qui tienne. N'est-ce pas? » Il se pencha en avant et se mit, comme d'habitude, à jeter des regards furtifs. « Mais Falk est, et a toujours été, un sale type. Il est à mépriser. »

Je marmottai, d'un air bourru, que je n'avais aucun respect particulier pour Falk.

— Je le mépriserais, — reprit-il, avec une sorte d'anxiété qui m'aurait amusé si je n'avais été plongé fort avant dans le mécontentement. Pour un jeune homme consciencieux et bien intentionné comme seul peut l'être un jeune homme, les brutalités ordinaires de la vie ont une cruauté particulière. La jeunesse, qui a assez de fraîcheur pour croire à la faute, à l'innocence et à soi-même, se demandera toujours si elle n'a pas mérité ce qui lui arrive. L'esprit sombre, et ne me sentant aucun appétit, je me débattais avec ma côtelette cependant que madame Schomberg demeurait assise, faisant son éternelle grimace stupide et que les propos

de Schomberg se déversaient comme un tombereau de détritus.

— Croyez-moi. Tout cela, c'est à cause de cette fille. Je ne sais pas sur quoi compte le capitaine Hermann, mais, s'il me le demandait, je pourrais le renseigner sur Falk. C'est un pauvre type. Cet homme-là est absolument un esclave. Voilà ce que c'est. Un esclave. L'année dernière j'ai inauguré cette *table d'hôte* et j'ai envoyé des cartes, vous comprenez. Vous pensez peut-être qu'il a pris un repas ici? Pour faire un essai. Pas un seul. Il a pris maintenant un cuisinier hindou, une espèce de farceur que j'ai chassé de ma cuisine à coups de canne. Il n'était pas capable de faire le repas des Blancs. Non, pas même pour les chiens des Blancs : mais, à ce qu'il paraît, n'importe quel misérable indigène capable de faire bouillir un pot de riz est assez bon pour Falk. Du riz et un peu de poisson qu'il achète pour quelques *cents* aux bateaux de pêche en rade, voilà de quoi il vit. Cela semble incroyable, hein? Et un Blanc, encore!...

Il s'essuya la bouche avec sa serviette d'un geste indigné, en me regardant. Si déprimé que je fusse, l'idée me traversa l'esprit que, si toute la viande de la ville ressemblait à ces côtelettes de *table d'hôte*, Falk n'avait pas tellement tort. Je fus sur le point de le lui dire, mais le regard fixe de Schomberg était assez intimidant, et je me contentai de murmurer : « Il est peut-être végétarien. — C'est un pingre! Un misérable pingre! » déclara avec force l'hôtelier. « La viande ici n'est pas aussi bonne que chez nous, naturellement. Et elle est chère en outre. Mais aussi, je ne compte qu'un dollar pour le déjeuner et un dollar et demi pour le dîner. Vous connaissez quelque chose de meilleur marché? Et pourquoi est-ce que je le fais? Je n'y gagne pas d'argent. Falk s'en moque. Je le fais pour rendre service à un certain nombre de jeunes Blancs qui n'ont pas ici un seul endroit où trouver un repas convenable et où pouvoir le prendre en bonne compagnie. J'ai toujours une clientèle de premier ordre à ma table. »

La façon convaincue dont il considéra les chaises vides me donna l'impression d'être tombé au milieu d'un dîner de fantômes.

— Un Blanc doit manger comme un Blanc, sacré nom d'un chien, — déclara-t-il avec impétuosité. — Il doit manger de la viande, il faut qu'il mange de la viande. Je m'arrange pour avoir de la viande toute l'année pour mes clients. Parfaitement. Je ne suis pas chargé de nourrir une bande de coolies. Prenez donc une autre côtelette, capitaine... Non? Garçon, enlève-moi ça!

Il se rejeta en arrière et d'un air farouche attendit qu'on lui apportât le cari. Les persiennes à demi fermées rendaient presque obscure la pièce tout envahie d'une odeur de badigeon récent : un essaim de mouches bourdonnait et se posait, et le sourire de la pauvre madame Schomberg semblait exprimer la quintessence de toute l'imbécillité qui s'était jamais exprimée, avait jamais respiré, ou s'était jamais nourri d'infâme viande de buffle entre ces quatre murs dénudés. Schomberg n'ouvrit la bouche que lorsqu'il fut prêt à y introduire une cuillerée de riz graisseux. Il roula ridiculement les yeux avant d'ingurgiter cette nourriture chaude, et ce ne fut qu'alors qu'il reprit de plus belle.

— C'est vraiment honteux! On lui monte le plat sur la passerelle avec un couvercle dessus, et il ferme les deux portes avant de se mettre à manger. Parfaitement! Il doit avoir honte de lui-même. Demandez au mécanicien. Il ne peut pas se passer d'un mécanicien, vous savez, et comme on ne peut tout de même pas s'attendre à ce qu'un homme respectable se contente d'une table pareille, il lui alloue quinze dollars par mois, comme pension supplémentaire. Je vous assure que c'est ainsi. Vous n'avez qu'à demander à M. Ferdinand da Costa. C'est le mécanicien qu'il a maintenant. Vous l'avez peut-être vu chez moi, un jeune, brun, délicat, avec de très beaux yeux et une petite moustache. Il est arrivé ici, il y a un an, de Calcutta. Entre nous, je crois bien que les usuriers de là-bas étaient à ses trousses. Il court prendre un repas ici chaque fois qu'il le peut, car je vous demande un peu quel plaisir ce peut être pour un garçon de bonne famille, que de se nourrir tout seul dans sa chambre, comme une bête sauvage? C'est de cela que Falk compte que ses mécaniciens se contenteront avec un supplément de quinze dollars. Et les scènes à bord chaque

fois qu'une petite odeur de cuisine arrive jusqu'au pont! C'est à ne pas croire! L'autre jour da Costa a demandé au cuisinier de lui faire sauter un steak, et un steak de tortue encore, ce n'était pas même du bœuf, et le gras a pris au feu ou quelque chose de ce genre. Le jeune da Costa me l'a raconté lui-même ici, dans cette pièce. « M. Schomberg, me disait-il, si j'avais laissé, par ma négligence, une enveloppe de cylindre éclater à travers la claire-voie, le capitaine Falk n'aurait pas été plus furieux. Il a tellement épouvanté le cuisinier que celui-ci ne veut plus rien mettre sur le feu pour moi maintenant. » Le pauvre da Costa en avait les larmes aux yeux. Mettez-vous seulement à sa place, capitaine : un garçon sensible et si bien élevé. Faut-il qu'il mange sa viande crue? Mais ça, c'est votre Falk tout craché. Demandez à qui vous voudrez. Je suppose que les quinze dollars qu'il lui faut allonger ne cessent de le ronger, là.

Et Schomberg frappa sa robuste poitrine. Je restais à demi ahuri de tout cet inutile bavardage. Tout à coup il me saisit par l'avant-bras d'une façon à la fois impressionnante et prudente, comme s'il allait me guider dans un abîme de confidences.

— Tout cela, ce n'est que de l'envie, — déclara-t-il en baissant la voix, ce qui ne fut pas sans stimuler mon ouïe fatiguée. — Je ne crois pas qu'il y ait une seule personne dans cette ville dont il ne soit envieux. Je vous assure qu'il est dangereux. Même moi je ne suis pas à couvert. Je sais de source sûre qu'il a essayé d'empoisonner...

— Oh! allons donc! — m'écriai-je, révolté.

— Mais je le sais de source sûre. Les gens eux-mêmes sont venus me le raconter. Il est allé dire partout que j'étais pour cette ville une calamité pire que le choléra. Il n'a cessé de dire du mal de moi, depuis que j'ai ouvert cet hôtel. Et il a empoisonné aussi l'esprit du capitaine Hermann. La dernière fois que la *Diane* faisait son chargement ici, le capitaine Hermann venait chaque jour prendre une consommation ou acheter un cigare. Cette fois-ci il n'est pas venu deux fois dans une semaine. Comment expliquez-vous cela?

Il me serra le bras jusqu'à ce qu'il fût parvenu à m'arracher un vague marmonnement.

— Il gagne dix fois plus d'argent que moi. J'ai un autre hôtel qui me fait concurrence, et il n'y a pas d'autre remorqueur sur le fleuve. Je ne le gêne en rien, n'est-ce pas? Il serait bien incapable, même s'il le voulait, de diriger un hôtel. Mais c'est sa nature. Il ne peut pas supporter que je gagne ma vie. Tout ce que j'espère c'est que ça l'embête vraiment. Il est comme ça pour tout. Il aimerait bien avoir une table convenable. Mais non, et cela pour quelques *cents*. Il ne peut pas. C'est trop pour lui. C'est ce que j'appelle se rendre esclave. Mais il est assez pingre pour faire une sortie quand le bât le blesse un peu. Vous voyez ça? Ça le peint tout à fait. Pingre et envieux. Ça ne peut pas s'expliquer autrement. N'est-ce pas? Voilà trois ans que je l'étudie.

Il avait grande envie de me voir appuyer sa théorie. Et, en effet, en y réfléchissant, cela aurait pu être assez plausible, n'eût été ce caractère essentiel d'inconscience qu'avaient toujours les bavardages de Schomberg. En tout cas, je n'avais aucune intention d'approfondir la psychologie de Falk. J'étais en train de manger désespérément un morceau racorni de fromage de Hollande, si abattu que je ne faisais même pas attention à ce que j'avalais; je n'allais pas me casser la tête au sujet des idées gastronomiques de Falk. Je ne pouvais attendre de leur étude aucune révélation sur sa conduite en affaires, qui me paraissait n'être en aucune façon réprimée par la moralité ni même par la plus élémentaire décence. Combien je devais lui paraître insignifiant et méprisable pour que cet individu osât se conduire ainsi! cette idée me vint soudainement à l'esprit, me laissant en proie à une douleur silencieuse. Et j'envoyai au diable Falk et ses singularités avec une ardeur telle que j'en avais oublié l'existence même de Schomberg, lorsqu'il m'empoigna le bras avec insistance. « Eh bien! vous pouvez tout tourner et retourner jusqu'à y perdre le dernier cheveu, capitaine : mais vous ne pouvez expliquer tout cela d'une autre façon. »

Pour avoir la paix et la tranquillité, je m'empressai d'admettre que cela m'était impossible, persuadé qu'il allait me laisser en repos. Mais le seul résultat fut de voir l'orgueil de l'astuce illuminer son visage moite. Il agita la main un

moment, pour éloigner du sucrier un noir essaim de mouches, et de nouveau s'empara de mon bras.

— C'est sûr. Et en même temps tout le monde sait bien qu'il voudrait se marier. Seulement il ne peut pas. Je vais vous en citer un exemple. Voilà : il y a deux ans de cela, une certaine miss Vanlo, une fille très distinguée, est venue ici tenir le ménage de son frère, Fred, qui avait un atelier de mécanique pour de petites réparations au bord de la rivière. Voilà tout d'un coup que Falk se met à aller à leur bungalow après dîner et à rester là des heures dans la véranda sans ouvrir la bouche. La pauvre fille ne savait vraiment que faire d'un garçon pareil, aussi passait-elle son temps à lui jouer du piano et à chanter soir après soir jusqu'à en tomber de fatigue. Et elle n'avait pas l'air bien forte avec cela. Elle avait trente ans et le climat lui jouait de mauvais tours. Et puis, vous comprenez, Fred était obligé de veiller avec eux pour les convenances, et pendant des semaines entières il n'avait pas la moindre chance d'aller se coucher avant minuit. Ce n'était pas drôle pour un homme éreinté, n'est-ce pas? Et, en outre, Fred avait alors des ennuis, parce que son affaire ne marchait pas et qu'il perdait de l'argent rapidement. Il avait grande envie de partir d'ici et de tenter la chance ailleurs, mais pour sa sœur il tint bon au point de s'enfoncer dans les dettes jusque par-dessus la tête, je vous le dis. Moi-même je pourrais vous montrer dans mon tiroir une liasse de ses bons pour ses repas et ses consommations. Je n'ai jamais pu savoir comment en fin de compte il avait trouvé tout l'argent. Ça n'a pu être qu'en tirant quelque chose de son frère, un négociant en charbon de Port-Saïd. En tout cas il a payé tout le monde avant de partir, mais la jeune femme avait le cœur brisé. Déception, naturellement, et à son âge, vous comprenez : ...madame Schomberg ici a été très bonne pour elle, et elle pourrait vous le dire. Un désespoir terrible. Elle en avait des évanouissements. Ç'a été un scandale. Un scandale notoire. A tel point que le vieux M. Siegers, pas votre affréteur actuel, mais M. Siegers le père, le vieux monsieur qui s'était retiré après fortune faite et qu'on a immergé alors qu'il retournait en Europe, lui, il a dû interroger Falk dans son cabinet. C'était un homme qui pouvait parler

d'abondance, et de plus ces messieurs Siegers avaient aidé Falk en lui prêtant pas mal d'argent à ses débuts. On peut même dire que ce sont eux qui l'ont fait en quelque sorte. Juste au moment où il est arrivé ici, leur maison affrétait chaque année un bon nombre de voiliers, et cela faisait leur affaire d'avoir des facilités de remorquage sur la rivière. Vous comprenez?... Alors, les murs ont toujours des oreilles, n'est-ce pas? En fait, — et il baissa le ton confidentiellement, — dans l'espèce, ce fut un très bon ami à moi; un homme que vous pouvez voir ici le soir; seulement ils parlaient assez bas. Pourtant mon ami est certain que Falk essaya de faire toutes sortes d'excuses et le vieux M. Siegers toussait beaucoup. Et pourtant Falk avait tout le temps envie de se marier. Ma foi! Tout le monde sait que voilà des années que cet homme a envie d'avoir un foyer à lui. Seulement il ne peut supporter l'idée de la dépense. Quand il faut mettre la main à la poche, cela l'étouffe. Voilà la vérité tout simplement. Je l'ai toujours dit et à ce moment-là tout le monde est tombé d'accord avec moi. Qu'est-ce que vous en dites, hein?

Il faisait, avec assurance, appel à mon indignation, mais le désir de l'ennuyer me fit lui déclarer que cela me semblait pitoyable, si c'était vrai.

Il fit un bond sur sa chaise comme si je l'avais piqué avec une épingle. Je ne sais trop ce qu'il m'aurait dit, si, à ce moment, nous n'avions entendu par l'entrebâillement de la porte du billard les pas de deux hommes qui venaient de la véranda et le murmure de deux voix : au bruit d'une pièce de monnaie sur une table, madame Schomberg se leva à demi d'un air irrésolu. « Reste tranquille », dit-il entre ses dents, puis, d'un ton jovial et engageant qui contrastait singulièrement avec le regard furieux qui avait fait retomber sa femme sur sa chaise, il cria d'une voix forte : « On sert encore à déjeuner ici, messieurs. »

La proposition demeura sans réponse, mais les voix brusquement se turent. Le maître d'hôtel chinois sortit. Nous entendîmes le cliquetis de la glace dans les verres, le bruit d'un liquide que l'on verse, un frottement de pieds, un remuement de chaises. Schomberg, après s'être à voix basse demandé qui diable pouvait bien être là à ce moment de la

journée, se leva, la serviette à la main, pour jeter prudemment un coup d'œil par l'embrasure de la porte. Il battit rapidement en retraite sur la pointe des pieds, et une main devant la bouche, m'annonça que c'était Falk, Falk lui-même qui était là, et, qui plus est, le capitaine Hermann avec lui.

Que le remorqueur fût revenu de la rade était inattendu mais possible, car Falk avait pris la *Diane* en remorque à cinq heures et demie et il était alors deux heures de l'après-midi. Schomberg ne manqua pas de me faire remarquer qu'aucun des deux ne dépenserait un dollar pour leur déjeuner, ce qu'ils auraient dû faire. Mais lorsque je fus prêt à quitter la salle à manger, Falk était déjà parti. J'entendis encore le bruit de ses gros souliers sur les planches de la véranda. Hermann était resté assis tout seul dans cette grande pièce aux murs de bois avec les deux billards couverts de housses rayées : il s'essuyait soigneusement la figure. Il avait mis le meilleur costume dont il disposait pour descendre à terre, un col raide, un veston noir, un grand gilet blanc, un pantalon gris. Une ombrelle de coton blanc à manche recourbé était placée entre ses jambes, ses favoris étaient bien brossés et son menton rasé de frais : et il ne ressemblait que de loin à l'homme échevelé et terrifié, vêtu d'une chemise de nuit barbouillée de tabac et d'un ignoble vieux pantalon, que j'avais vu le matin agrippé à la barre de la *Diane*.

Il eut un sursaut en me voyant entrer, et m'adressa aussitôt la parole d'un air un peu confus, mais avec un sincère empressement. Il était particulièrement désireux de m'assurer qu'il n'était pour rien dans ce qu'il appelait « la tétestable avaire » du matin. C'était très ennuyeux. Il comptait avoir encore une journée pour aller en ville régler ses dépenses et signer certains papiers. Il y avait encore quelque approvisionnement à venir, et l'on n'avait pas encore rapporté quelques pièces, de ce qu'il appelait bizarrement « ma ferraille », mises à terre pour cause de réparations. Il allait devoir louer une embarcation indigène pour porter tout cela jusqu'au navire. Il en serait probablement de cinq ou six dollars. Falk n'avait pas pris la peine de le prévenir. Pas un mot... Il frappa la table de son robuste poing... *Der ver fluchte*

Kerl était venu le matin comme un « sagré foleur », en faisant un vacarme du diable, et il l'avait emmené. Son second ne s'y attendait pas, son navire était amarré, il déclara que c'était honteux de venir surprendre un homme de cette façon. Honteux! Toutefois telle était la puissance de Falk sur le fleuve, que lorsque je lui suggérai d'un ton glacial qu'il aurait pu tout simplement refuser de laisser bouger son navire de place, Hermann fut stupéfait de cette idée. Je n'avais jamais si bien compris jusque-là que c'était désormais l'âge de la vapeur. La propriété exclusive d'une chaudière marine avait donné à Falk la haute main sur nous tous. Hermann après avoir retrouvé ses esprits me déclara que je devais bien savoir combien il était dangereux de contredire ce garçon. A quoi je me contentai de sourire d'un air lointain.

« *Der Kerl* », s'écria-t-il. Il regrettait de n'avoir pas refusé. Assurément. Le dommage! Le dommage! A quoi bon tout ce dommage? Il n'y avait pas de raison de causer ce dommage! Savais-je à combien se montait le dommage qu'il lui avait causé? J'eus une certaine satisfaction à lui dire que j'avais entendu sa vieille charrette de navire craquer d'un bout à l'autre en passant. « Vous êtes passé assez près de moi », ajoutai-je d'un ton significatif. A ce souvenir il leva les deux mains au ciel. L'une d'elles tenait par le milieu l'ombrelle blanche, et il ressemblait singulièrement à la caricature d'un boutiquier, dans un de ses journaux comiques allemands. « *Ach!* c'était dangereux! » s'écria-t-il. Cela m'amusait. Mais il ajouta aussitôt avec une apparence de simplicité : « La hanche de votre navire en fer aurait été écrasée comme... comme cette boîte d'allumettes. »

— Vraiment? — grognai-je, trouvant la chose maintenant beaucoup moins amusante : dans le temps que je mis à me persuader que cette remarque n'était aucunement dirigée contre moi, il s'était repris d'un furieux ressentiment contre Falk. L'ennui, le dommage, la dépense! *Gottferdam!* Que le diable l'emporte!

Derrière le comptoir, Schomberg, le cigare entre les dents, faisait semblant d'écrire au crayon sur une grande feuille de papier : et à mesure que l'irritation d'Hermann croissait, je n'en devenais que plus agréablement conscient de mon calme

et de ma supériorité. Mais, tout en prêtant l'oreille à son indignation, il me vint à l'esprit qu'après tout l'excellent homme était revenu sur le remorqueur. Ce en quoi, peut-être, — du moment qu'il lui fallait revenir en ville, — il n'avait pas le choix. Mais, de toute évidence, il avait pris un verre avec Falk, soit qu'il l'eût accepté, soit qu'il l'eût offert. Comment était-ce possible? Aussi l'interrompis-je en lui disant avec hauteur que j'espérais bien qu'il ferait payer à Falk jusqu'au dernier centime du dommage.

— Pour sûr! Pour sûr! Poursuivez-le, — s'écria Schomberg du haut de son comptoir, en jetant son crayon et en se frottant les mains.

Nous ne prêtâmes aucune attention au bruit qu'il fit. Mais toute l'agitation d'Hermann retomba subitement, comme lorsqu'on retire une poêle du feu. Je m'empressai de lui faire remarquer qu'il en avait maintenant fini avec Falk et son damné remorqueur. Lui, Hermann, ne reviendrait probablement pas dans cette partie du monde d'ici des années, puisqu'il avait l'intention de vendre la *Diane* à la fin de ce voyage. « Rentrer comme passager sur un paquebot », murmura-t-il machinalement. Il était donc à l'abri de la malignité de Falk. Tout ce qu'il avait à faire était de courir chez ses consignataires et de retenir le paiement de sa facture de remorquage avant que Falk eût le temps d'aller l'encaisser.

Rien ne pouvait s'accorder moins au conseil que je lui donnais que la manière réfléchie dont il se mit en devoir de faire tenir son ombrelle debout contre le rebord de la table.

Tandis que j'observais avec quelque étonnement les efforts concentrés qu'il faisait, il me lança un ou deux regards perplexes et quelque peu timides. Puis il se rassit. « Tout cela est très joli », dit-il pensivement.

Il est hors de doute que cet homme avait été bouleversé en se voyant ainsi remorqué hors du port contre son gré. Son flegme en avait été profondément troublé; autrement il ne se serait jamais décidé à me demander inopinément si je n'avais pas remarqué que Falk avait jeté les yeux sur sa nièce. « Pas plus que moi », lui répondis-je en toute vérité. La jeune fille était de celles sur lesquelles on jette nécessai-

rement les yeux, si l'on peut ainsi dire. Elle ne faisait pas de bruit, mais elle remplissait fort avantageusement une certaine place.

— Mais vous, capitaine, vous n'êtes pas le même genre d'homme, — remarqua Hermann.

Je n'étais pas, j'aime à le dire, dans une situation à lui refuser cela. « Que se passe-t-il donc à propos de votre nièce? » ne pus-je m'empêcher de lui demander. Là-dessus il me regarda un moment en face, gravement, puis fit comme s'il voulait changer de sujet de conversation. Je l'entendis commencer à marmotter quelque chose d'inattendu, à propos de ses enfants, qui étaient maintenant assez grands pour aller à l'école. Il lui faudrait les laisser à terre avec leur grand'mère, lorsqu'il prendrait ce nouveau commandement qu'il comptait avoir en Allemagne.

Cette façon de revenir à satiété sur ses arrangements domestiques était singulière. Je suppose que, pour lui, c'était la perspective d'un bouleversement complet dans son existence. Une époque. Et, de plus, il allait se séparer de la *Diane*! Il avait servi à son bord depuis des années. Il l'avait héritée d'un oncle, si je me rappelle bien. Et l'avenir lui paraissait bien chargé, et ses divers aspects occupaient toute sa pensée, comme à la veille d'une entreprise aventureuse. Il restait là les sourcils froncés, à se mordre les lèvres, puis soudain il fit montre d'une vive agitation.

Je découvris, non sans m'en amuser un moment, qu'il avait dans l'idée que je pouvais, pourrais ou devais, amener d'une façon ou d'une autre Falk à se prononcer. Un tel espoir était incompréhensible, mais divertissant. Puis le contact de toute cette extravagance m'irrita. Je lui déclarai avec quelque humeur que je n'en avais vu aucun symptôme, mais, s'il y en avait, — du moment que lui, Hermann, en était si sûr, — c'était pire encore. Je ne pouvais comprendre le plaisir que Falk prenait à se moquer ainsi des gens. J'avais toutefois le solennel devoir de le mettre en garde. J'avais appris récemment, lui dis-je, que quelqu'un d'autre (il n'y avait pas longtemps de cela d'ailleurs) avait été pris de la même façon.

Tout cela se passait à mi-voix, et à ce moment Schomberg, exaspéré de notre discrétion, sortit en claquant la porte si

fort que cela nous fit littéralement sursauter sur nos chaises. Cela, ou peut-être ce que je lui avais dit, irrita mon Hermann. Il supposa, non sans faire de la tête un geste de mépris dans la direction de la porte qui tremblait encore, que j'avais dû écouter quelques-uns des racontars de cet homme. A vrai dire, son esprit paraissait avoir été bel et bien empoisonné contre Schomberg. « Ses racontars n'étaient, n'étaient, répéta-t-il en cherchant le mot, que des blagues. » Des blagues! déclara-t-il, et en outre j'étais encore bien jeune...

Cette détestable insinuation (que ne suis-je encore exposé à cette sorte d'insulte!) m'irrita à mon tour. Je me sentis prêt à appuyer n'importe quelle assertion de Schomberg, sur n'importe quel sujet. En un moment, le diable sait pourquoi, Hermann et moi nous nous regardâmes sans la moindre aménité. Il s'empara de son chapeau, sans plus d'histoire, et je m'offris la satisfaction de lui crier :

— Croyez-moi, faites payer Falk pour avoir démoli votre navire. Vous n'en tirerez vraisemblablement rien d'autre.

Quand, un peu plus tard, je revins à bord, mon vieux second, tout plein des événements du matin, me dit :

— J'ai vu le remorqueur revenir de la rade juste avant deux heures P. M. (en aucun cas, il ne se servait des mots matin et soir. Toujours A. M. ou P. M. en style journal de bord). C'est du bon travail. Ce garçon est toujours pressé. Il sait se débarrasser de son monde, n'est-ce pas, capitaine? Il y a quelques cafés de ma connaissance dans l'East-End de Londres qui se trouveraient bien d'avoir un garçon de ce genre-là à leur comptoir. Il se mit à rire de sa plaisanterie. Il sait se débarrasser de son monde. Maintenant qu'il a sorti ce Hollandais cul par-dessus tête, je suppose que ce sera notre tour demain matin.

Nous fûmes tous sur le pont dès la pointe du jour (même les malades, — pauvres diables, — s'étaient traînés jusque-là), prêts à larguer les amarres en un clin d'œil. Rien ne vint. Falk ne vint pas. A la fin, alors que je commençais à croire qu'il y avait probablement quelque chose qui n'allait pas dans sa machine, nous aperçûmes le remorqueur qui descendait la rivière à toute vitesse, comme si nous n'avions pas existé. Un moment je me berçai de l'illusion qu'il allait

virer de bord au tournant suivant. Je remarquai ensuite sa fumée qui montait au-dessus de la plaine, tantôt ici, tantôt là, suivant les courbes du fleuve. Il disparut. Alors sans dire un mot je descendis prendre mon petit déjeuner. Je me contentai de descendre prendre mon petit déjeuner.

Aucun de nous ne desserra les dents jusqu'à ce que le second, après avoir absorbé, — en la sirotant dans sa soucoupe, — sa seconde tasse de thé, s'écria : « Où diable cet homme est-il allé? »

— Faire sa cour! — lui criai-je, avec un rire si diabolique que le vieux n'osa plus ouvrir la bouche.

Je partis pour le bureau, parfaitement calme. Calme quoique excessivement furieux. Ils étaient évidemment déjà tous au courant et ils m'accueillirent avec un air de consternation. Le fondé de pouvoirs, un homme extrêmement obèse, au pas feutré et au souffle court, se leva pour venir au-devant de moi, tandis qu'autour de la pièce les jeunes employés, penchés sur leurs bureaux, levaient les yeux dans ma direction. Le gros homme, sans même attendre ma réclamation, m'annonça, en respirant bruyamment et sur un ton d'incrédulité, que Falk, le capitaine Falk, avait refusé, avait absolument refusé, de remorquer mon navire, d'avoir quoi que ce fût à faire avec mon navire, aujourd'hui ou n'importe quand. Jamais!

Je fis de mon mieux pour conserver une attitude calme, mais, tout de même, je dus laisser voir à quel point j'étais abasourdi. Nous parlions au milieu de la pièce. Soudain derrière mon dos un idiot se mit à se moucher bruyamment et au même moment un autre gratte-papier se leva d'un bond et se précipita sur le palier. Je compris que je me donnais en spectacle. Je demandai avec colère à voir le directeur dans son cabinet.

La peau de la tête de M. Siegers était d'un blanc cadavérique entre les mèches de cheveux gris qui lui collaient au crâne d'une oreille à l'autre à la manière d'un bandage. Son visage mince et tiré avait une couleur uniforme et permanente de terre-cuite; on eût dit une poterie. Il était d'aspect maladif, maigre et petit, avec les poignets d'un enfant de dix ans. Mais de ce corps débile sortait une voix de stentor, âpre et résonnante. à croire qu'elle provenait d'une machine du genre

d'un cornet de brume. Je ne sais ce qu'il pouvait bien en faire dans son existence familiale, mais dans la sphère plus vaste des affaires, elle présentait l'avantage d'arguments accablants sans le moindre effort mental, par le simple volume du son. Nous avions déjà eu quelques passes d'armes. J'avais dû faire l'impossible pour sauvegarder les intérêts de mes armateurs, que, d'ailleurs, je n'avais jamais vus, tandis que Siegers (qui avait fait leur connaissance quelques années auparavant, au cours d'un voyage d'affaires en Australie,) prétendait connaître leurs moindres intentions, et, sous l'appellation de « nos très bons amis », me les jetait perpétuellement à la tête.

Il me considéra d'un œil prévenu — il n'y avait aucune tendresse entre nous — et me déclara immédiatement que c'était étrange, très étrange. Sa prononciation était si extravagante que je n'essaierai même pas de la reproduire ici. Combinée avec son intonation beuglante, elle donnait à un langage enfantin une sonorité parfaitement ahurissante, et même en ne la considérant que comme un bruit dénué de sens cela vous remplissait d'abord d'étonnement. « Nous avons, reprit-il, été en relations avec le capitaine Falk depuis des années, et nous n'avons jamais eu aucune raison... »

— C'est bien pourquoi je viens vous voir, cela va sans dire, — l'interrompis-je. — J'ai le droit de savoir le pourquoi de cette infernale absurdité.

Dans le demi-jour de la pièce, qui était verdâtre, à cause de la cime des arbres qui formait écran à la fenêtre, je le vis hausser ses maigres épaules. Il me revint à l'esprit, comme des idées sans suite peuvent vous venir à l'esprit à n'importe quel moment, que cette pièce était vraisemblablement celle-là même, — si la chose était vraie, — où M. Siegers, le père, avait sermonné Falk. La voix puissante de M. Siegers (le fils), aux sonorités cuivrées, comme s'il s'efforçait d'articuler ses mots à travers un trombone, exprimait son extrême regret d'une conduite caractérisée par une absence très marquée de discrétion... C'était à mon tour d'être sermonné! Son assourdissant baragouin était difficile à suivre, mais c'était *ma* conduite, la mienne... qui... Sacré nom! Je n'allais pas supporter cela. « Où diable voulez-vous en venir? » lui demandai-je avec vivacité.

Je mis mon chapeau sur ma tête (il n'offrait jamais à personne de s'asseoir) et comme il semblait que pour le moment mon irrévérence l'avait rendu muet, je lui tournai le dos et sortis. Ses ressources vocales me lancèrent quelques menaces de venir à bord pour les surestaries des allèges et toutes autres dépenses qu'entraînerait un retard dû à ma légèreté.

Une fois dehors au soleil, ma tête vacilla. Il ne s'agissait plus seulement d'un simple retard. Je me vis plongé dans d'humiliantes et de désespérantes absurdités, qui me menaient à quelque chose comme un désastre. « Soyons calme », me murmurai-je à moi-même, et je me dirigeai en hâte vers l'ombre d'un mur lézardé. De cette courte rue de traverse je pouvais voir la rue principale, délabrée et animée, s'allonger, s'allonger entre des rangées de maçonnerie croulante, des palissades de bambou, des arcades de brique et de plâtre, des bicoques de latte et de boue, de hautes portes de temple en bois sculpté, des huttes de nattes pourries, — une immense avenue très large, remplie, à perte de vue, d'une foule brune qui, pieds nus, pataugeait jusqu'aux chevilles dans la poussière. Je me sentis un moment sur le point de perdre la tête, d'ennui et de désespoir.

Il faut tenir compte des sentiments d'un jeune homme qui avait ignoré jusque-là les responsabilités. Je pensais à mes hommes, dont une bonne moitié était malade, et je commençais vraiment à croire qu'il y en aurait qui finiraient par mourir à bord, si je ne pouvais les emmener en mer au plus tôt. Il était évident qu'il me faudrait descendre le fleuve soit sous voiles soit en draguant l'ancre en plomb de sonde : opérations que, comme beaucoup de marins des temps modernes, je ne connaissais qu'en théorie. Et je reculais presque devant l'idée de les entreprendre avec un équipage réduit et sans renseignement sur le lit du fleuve, chose nécessaire pour manœuvrer en toute confiance. Il n'y avait ni pilotes, ni balises, ni bouées d'aucune sorte : mais il y avait un diable de courant facile à voir, une quantité de hauts fonds, et au moins deux tournants fâcheux du chenal entre moi et la mer. Mais à quel point ces tournants étaient-ils dangereux, c'est ce que je ne pouvais dire. Je ne savais même pas ce que mon navire pouvait faire. Je ne l'avais jamais manœuvré de ma vie. Une mésentente entre un

homme et son navire, dans une rivière difficile où l'on n'a pas la place de se retourner, ne peut que mal finir pour l'homme. D'autre part, il faut reconnaître que je n'avais pas beaucoup de raisons de compter sur une succession de chances. Et à supposer que j'eusse la malchance de coller mon navire au sec? C'eût été complet. Il était évident que, si Falk refusait de me remorquer, il refuserait également de me déhaler. Cela voudrait dire quoi? Un jour de perdu, dans les meilleures conditions possibles : mais plus vraisemblablement toute une quinzaine à frire sur un banc de vase pestilentielle, à travailler désespérément, à décharger la cargaison : plus que vraisemblablement cela voudrait dire un emprunt d'argent à un taux exorbitant — et de la bande Siegers encore. Ils étaient une puissance dans le port. Et ce vieux que j'avais dans mon équipage, Gambril, avait l'air vraiment peu brillant, quand j'étais allé sur l'avant le matin pour lui donner de la quinine. *Lui* certainement allait mourir, sans parler de deux ou trois autres qui avaient l'air à peu près en aussi mauvais point, et le reste semblait tout prêt à attraper n'importe quelle maladie tropicale. L'horreur, la ruine et un remords éternel. Et aucun secours. Aucun. J'étais tombé au milieu d'une bande de fous déchaînés.

En tout cas, s'il me fallait descendre moi-même mon navire, il était de mon devoir de me procurer si possible un pilote du pays. Mais la chose n'était pas aisée. La seule personne à laquelle je pusse penser pour remplir cet office était un certain Johnson, autrefois capitaine d'un navire du pays, mais marié maintenant à une femme indigène, et qui avait notoirement mal tourné. J'avais vaguement entendu dire qu'il vivait caché au sein de deux cent mille indigènes et qu'il n'émergeait à la clarté du jour que pour se mettre en quête d'alcool. J'avais l'idée que, si je pouvais mettre la main sur lui, je le rendrais sobre à mon bord et l'emploierais comme pilote. Cela valait mieux que rien. Un marin est toujours un marin, et il connaissait le fleuve depuis des années. Mais à notre Consulat (où j'arrivai ruisselant après une marche rapide) on ne put rien me dire. Les jeunes employés, malgré tout leur désir de m'aider, appartenaient à une sphère de la colonie européenne, pour laquelle cette

sorte de Johnson n'existe pas. Ils me conseillèrent d'aller moi-même à la recherche de cet homme avec l'aide de l'agent de police du Consulat, — un ancien sergent-major d'un régiment de hussards.

Cet homme, dont apparemment le service habituel consistait à rester assis derrière une petite table à l'entrée du Consulat, lorsqu'on lui eut donné l'ordre de m'aider à découvrir Johnson, déploya une énergie extraordinaire et fit preuve d'une connaissance merveilleusement approfondie. Mais il ne dissimula aucunement son immense et sceptique mépris pour l'affaire en elle-même. Nous explorâmes ensemble, cet après-midi-là, une infinité d'infâmes petits caboulots, de tripots et de fumeries. Nous parcourûmes à pied des ruelles où notre *gharry*, — une espèce de petite boîte montée sur roues et attachée à un poney birman, — n'aurait absolument pas pu passer. L'agent de police semblait entretenir des relations intimement méprisantes avec des Maltais, des mulâtres, des Chinois, des Klings, et avec les balayeurs d'un temple, auxquels il parla à la porte. Nous interrogeâmes aussi, à travers un grillage encastré dans un mur de terre qui bouchait une impasse, un Italien d'une immense corpulence qui, ainsi que mon compagnon m'en fit la remarque d'un ton dégagé, avait tué quelqu'un l'année précédente. Là-dessus il lui adressa la parole en l'appelant « Antonio » et « vieux frère », encore que cette carcasse bouffie qui remplissait apparemment plus qu'à demi l'espèce de cellule où elle se trouvait ressemblât bien plus à un gros cochon dans une étable. Du même air familier et sans jamais se démonter, le sergent tapota, tapota littéralement, le menton d'une vieille sorcière abominablement ridée et échevelée, appuyée sur un bâton et qui s'était offerte à nous renseigner; et toujours avec la même figure impassible il entama une conversation animée avec des groupes de femmes brunes emmaillotées, assises à fumer de petits cigares, sur le seuil d'une longue rangée de taudis d'argile. Nous descendîmes de la charrette et nous grimpâmes dans des logis ouverts à tous vents comme des caisses à claire-voie, et nous descendîmes dans des endroits sinistres comme des caves. Nous entrions, nous remontions en voiture, nous en redescendions, dans le seul but, semblait-il, d'aller regarder

derrière un tas de moellons. Le soleil baissait : mon compagnon ne me répondait que par des paroles brusques et sardoniques, mais nous manquions, semblait-il, tout juste Johnson chaque fois. A la fin, notre véhicule s'arrêta une fois de plus avec un sursaut et le conducteur sautant à terre ouvrit la portière.

Un noir cloaque de boue bloquait l'allée. Un monticule d'ordures couronné par le cadavre d'un chien ne nous arrêta pas. Une boîte de bœuf salé roula avec un bruit joyeux sous mon pied. Soudain nous grimpâmes par la brèche d'une palissade aux lattes pointues...

C'était une petite concession fort bien tenue, et la grasse femme indigène, dont les jambes nues étaient brunes et grosses comme des piliers et qui courait à quatre pattes pour rattraper un dollar d'argent roulant de je ne sais où, se trouvait être madame Johnson elle-même. « Votre homme est là? » demanda l'ex-sergent, et il se rangea pour me laisser passer avec une indifférence complète et marquée pour ce qui pourrait bien s'ensuivre. Johnson, — qui était là, — tournait le dos à une maison indigène bâtie sur pilotis et dont les murs étaient faits de nattes. Dans la main gauche il tenait une banane. De la main droite il lança en l'air un autre dollar. La femme l'attrapa au vol et se laissa retomber d'aplomb par terre pour nous considérer plus à son aise.

« Mon homme » avait un visage jaunâtre, grisonnant et hirsute, les coudes et le dos couverts de boue; sa peau blanche se montrait par les coutures de sa veste de serge. Les vestiges d'un col en papier entouraient son cou. Il nous considéra d'un air de surprise grave et embarrassée :

— D'où sortez-vous? — demanda-t-il.

J'étais écœuré. Comment avais-je pu être assez stupide pour perdre mes forces et mon temps de cette façon?

Mais, puisque j'avais tant fait, je me rapprochai et lui expliquai le but de ma visite. Il lui fallait venir avec moi immédiatement coucher à mon bord, et, le lendemain, au premier flot, me prêter son concours pour descendre mon navire jusqu'à la mer, sans remorqueur. Un trois-mâts barque de six cents tonnes, qui calait neuf pieds à l'arrière. Je lui proposai dix-huit dollars pour sa connaissance du fleuve : tout le temps que je lui parlais il continuait à examiner

attentivement les divers aspects de la banane en en élevant un côté, puis l'autre, jusqu'à ses yeux.

— Vous avez oublié de vous excuser, — dit-il à la fin avec une extrême précision. — N'étant pas vous-même un gentleman, vous ne vous rendez probablement pas compte que vous entrez à l'improviste chez un gentleman. J'en suis un. Je tiens à vous dire que, quand je suis en fonds, je ne travaille pas, ainsi donc...

Je l'aurais cru parfaitement sobre, n'eût été qu'il essayait avec un grand sérieux de brosser ce qui était un trou au genou de son pantalon.

— J'ai de l'argent, et des amis. Du moment qu'on est un gentleman, on en a. Vous voulez peut-être savoir qui est mon ami. Il s'appelle Falk. Vous pouvez lui emprunter de l'argent. Tâchez de vous rappeler. « F A L K. » Falk. — Il changea brusquement de ton. — C'est un grand cœur, — dit-il d'un air hébété.

— Est-ce que Falk vous a donné de l'argent? — lui demandai-je, consterné par la perfection accomplie de ce noir complot.

— Il m'en a prêté, mon bonhomme, pas donné, — rectifia-t-il d'un ton suave. — Il m'a rencontré quand je prenais l'air hier soir, et désireux comme toujours de rendre service... Ne feriez-vous pas mieux d'aller au diable hors de chez moi?

Et là-dessus, sans autre avertissement, il envoya voler la banane qui me passa au ras de la tête et alla frapper le sergent juste au-dessous de l'œil gauche. Celui-ci se précipita sur le malheureux Johnson et se mit à le frapper comme un sourd. Ils tombèrent... Mais à quoi bon insister sur la misère, l'épuisement, l'avilissement, l'absurdité, la fatigue, le ridicule et l'humiliation, et... et... la transpiration de ces moments-là? J'entraînai dehors l'ancien hussard. Il était comme une bête fauve. Il avait déjà été, paraît-il, fort ennuyé de perdre à cause de moi son après-midi de congé. Le jardin de son bungalow réclamait ses soins, et le léger coup de la banane avait déchaîné la brute qui était en lui. Nous laissâmes Johnson étendu de tout son long, la figure noire, mais commençant à lancer faiblement des coups de pied. Pendant ce temps, la grosse femme était restée assise par terre, apparemment paralysée de terreur.

JOSEPH CONRAD

(*A suivre.*)

(Traduction J.-G. AUBRY.)

LE DESTIN
DE L'EMPIRE BRITANNIQUE

Les difficultés multiples auxquelles se heurte la politique britannique préoccupent dans le monde non seulement les Anglais eux-mêmes, non seulement les amis des Anglais, mais tous les observateurs qui savent la place tenue dans l'univers par la puissance de l'Empire. Un affaiblissement réel de cette puissance ne serait pas seulement un phénomène important dans l'histoire de l'Europe. Les conséquences se feraient sentir dans tous les continents. La force britannique est une des pièces essentielles de la civilisation de notre époque. On a vu durant la guerre de 1914 ce que pouvait la flotte. On a vu quel concours la Grande-Bretagne trouvait dans les Dominions, au moment même où la France mesurait l'importance des ressources qu'elle devait à ses colonies. La puissance anglaise a été, avec la valeur de l'armée française, une des conditions absolues de la victoire.

Depuis la paix, tous les pays d'Asie et d'Afrique ont été en mouvement. L'Islam s'est réveillé et a voulu poursuivre ses destins, sans subir la tutelle de l'Europe. Les Soviets d'autre part, ne pouvant atteindre directement aucune des nations qu'ils visaient, impuissants à provoquer une révolution à Londres, à Paris, à Madrid, à Rome, à Varsovie, comme ils s'en vantaient, ont changé de tactique. Ils ont essayé de s'attaquer indirectement à l'Europe en fanatisant et en remuant les masses partout, en Asie mineure, en Égypte, au Maroc, en Afghanistan, aux Indes, en Chine. Il a fallu que les

gouvernements européens se défendent. Et on a pu juger encore à cette occasion de la mission remplie par la puissance britannique dans l'intérêt de la stabilité générale.

Ces observations ont pour objet de rappeler en quelques mots que l'avenir de l'Empire britannique est un de ces problèmes généraux, qu'aucun pays ne peut considérer en spectateur égoïste. Les solutions auront fatalement des répercussions imprévues qui s'étendront de proche en proche et qui intéresseront, en réalité, tout le monde. Pour nous qui sommes de fermes partisans de l'entente franco-belge-britannique, qui croyons aux bienfaits de cette union des pays occidentaux où nous voyons une sauvegarde de la paix et une condition de la sécurité, nous ne sommes pas portés à diminuer l'importance des grandes questions qui troublent en ce moment l'Empire britannique. Nous avons constaté avec regret les effets de la politique travailliste. Nous avons noté sans étonnement mais sans aucune satisfaction le développement des erreurs représentées par le Cabinet socialiste. Beaucoup de temps a été perdu. Beaucoup de fautes ont été commises, Qu'il s'agisse de l'Égypte, de la Palestine, du chômage, ou de la politique suivie à Genève, nous cherchons en vain les résultats positifs et heureux promis par les travaillistes. Nous pensons même que beaucoup des obscurités diplomatiques qui pèsent sur l'Europe seraient dissipées si l'action britannique n'était sous l'inspiration du marxisme internationaliste. A d'heureux symptômes, on peut se persuader que beaucoup d'Anglais pensent comme nous et que la dure épreuve imposée à l'Angleterre et au monde par l'hégémonie travailliste ne durera pas toujours. Nous sommes de ceux d'ailleurs qui ne cèdent pas au pessimisme et qui croient que l'Empire britannique est encore une force considérable, et n'a pas fini sa mission. La situation présente, après la gestion socialiste, représente les points les plus bas d'une courbe qui, nous en avons la persuasion, peut se relever prochainement.

***

La Conférence impériale réunie à Londres le 1er octobre a terminé ses travaux le 14 novembre 1930. Elle avait donné

de grandes espérances. Elle a eu des conclusions très modestes. Le ministère travailliste a éprouvé une déception. Il en a causé une plus considérable encore à la nation britannique qui avait pris acte de ses promesses et de ses prétentions. Il y avait eu en 1926 une Conférence dont l'objet avait été de définir les droits respectifs des différents Dominions et de la Grande-Bretagne, ainsi que leurs relations. Dès le temps de la guerre, et surtout dès la paix, il était devenu évident que l'Empire britannique, l'Empire des sept mers, célébré magnifiquement par Rudyard Kipling, devenait une Société des Nations britanniques. Les Dominions commençaient de recevoir un commencement d'indépendance diplomatique. En 1923, la Conférence impériale avait reconnu le droit pour tout gouvernement de l'Empire de négocier un traité à condition de donner préalablement connaissance de son intention aux autres gouvernements intéressés. Le Canada eut un ministre à Washington. L'Irlande y eut aussi un plénipotentiaire. En juillet 1925, le *Foreign Office* créait un secrétariat d'État pour les affaires des Dominions. C'était là le prologue. En 1926, il s'agissait de déterminer comment l'on peut concilier le principe de l'autonomie avec la nécessité dans les affaires étrangères d'une politique d'intérêt général impérial, qui puisse recevoir l'adhésion de gouvernements et de parlements différents.

La Conférence de 1926 a consacré la définition officielle, qui précise la position et les relations de la Grande-Bretagne et des Dominions. Ce sont « des communautés autonomes à l'intérieur de l'Empire britannique, ayant un statut légal, n'étant en aucune façon subordonnées l'une à l'autre sous aucun aspect de leurs afiaires intérieures ou extérieures, mais réunies par une commune allégeance à la Couronne et associées librement comme membres de la Société des Nations britanniques, *Commonwealth of the British Nations* ». La nouvelle organisation s'applique à tous les pays de l'Empire, sauf l'Inde. Le nouveau titre de Roi se trouve ainsi établi : « George V, par la grâce de Dieu, de Grande-Bretagne, d'Irlande, et des Dominions au delà des mers, Roi, défenseur de la foi, empereur de l'Inde ». Le gouverneur général d'un Dominion n'est donc plus le représentant du

gouvernement de Londres, mais le représentant de la Couronne. Ce n'est plus par son intermédiaire que le gouvernement de Londres et celui de chaque Dominion correspondent. Ils ont des relations directes de gouvernement à gouvernement. Les Dominions sont ainsi libérés de la tutelle discrète que le Cabinet de Londres exerçait sur eux. Les divers membres du *Commonwealth* n'ont plus entre eux qu'un lien juridique personnel, le Roi. Mais quand est venu le débat sur la défense de l'Empire, il est apparu que les Dominions éprouvaient un sentiment très net de la solidarité impériale. L'égalité du statut leur a semblé entraîner l'obligation de participer aux charges de la défense. Et M. Baldwin a pu exprimer l'espoir que les Dominions contribueraient à la dépense considérable que réclamait l'établissement de la fameuse base de Singapour.

Politiquement, la Conférence de 1930 n'avait plus grand chose à faire pour l'émancipation totale des Dominions. Les derniers liens se relâchent ou disparaissent. Le gouverneur général de chaque Dominion ne sera même plus nommé par le Roi sur l'avis du gouverneur britannique. Il le sera désormais après entente directe entre le souverain et le gouvernement du Dominion. Il ne sera plus choisi parmi les Lords et les princes de la famille royale. Il sera pris parmi les personnalités des Dominions eux-mêmes. Restait à statuer sur un problème juridique. Qui réglerait les difficultés pouvant surgir entre la Couronne et un Dominion, ou entre deux Dominions? Un tribunal supérieur vient d'être constitué qui jouera le rôle d'arbitre. L'union de l'ancien Empire reste assurée par la nécessité de recourir à la marine impériale, par la communauté des souvenirs et des traditions, par la langue anglaise, par une volonté de collaboration, qui peut un jour diminuer, mais qui est encore très forte. A juger extérieurement, on peut dire que l'Empire britannique a vécu : mais c'est très vite dit. Il continue d'exister sous une autre forme, et de larges concessions politiques laissent subsister des relations étroites, un état de fait, une coutume qui est d'ailleurs conforme à tout ce que l'histoire nous apprend de l'empirisme anglais. La nouvelle Communauté a une souplesse politique plus grande que celle de l'Empire, et pour le moment sa puissance n'en est pas diminuée.

Les questions économiques étaient le principal sujet de la Conférence de 1930. Disons-le tout de suite : aucune solution n'a été trouvée, et l'examen des affaires a été prudemment remis à plus tard. La Conférence n'a pas réussi à proposer unefor mule pour créer entre l'Angleterre et les Dominions le régime douanier préférentiel que ces derniers réclament. L'Angleterre a en effet des traités de commerce qui assurent à certaines puissances le bénéfice de la clause de la nation la plus favorisée. En accordant aux Dominions un régime préférentiel, l'Angleterre qui souffre terriblement du chômage ne risquait-elle pas de provoquer une crise grave de vie chère? La Conférence n'est donc pas arrivée à resserrer les liens économiques des divers pays de l'Empire. Les Dominions se sont nettement prononcés à la fois contre l'idée du libre échange impérial et contre les facilités accordées aux Soviets par la Grande-Bretagne. Sur ces deux sujets importants, le Cabinet travailliste a eu un échec qui a dû lui être pénible. Il s'en est tiré en assurant qu'il examinerait tous les projets, mais qu'il ne voulait pas s'exposer à accroître le prix de la vie, ni à gêner le fonctionnement des accords commerciaux déjà conclus.

Si l'on veut juger de l'importance de cette controverse, il suffit de se reporter au discours prononcé à la Conférence par M. Bennett. Le ministre canadien commença par une profession de foi protectionniste, mais déclara n'être nullement hostile à l'introduction de produits étrangers, si cette concurrence n'a pas pour résultat une diminution du niveau de vie national. Il ajouta qu'il était, comme probablement les délégués de tous les autres dominions, en faveur du système de la conférence impériale. Aucun autre projet ne saurait être accepté par la délégation canadienne, qui les a tous soigneusement examinés. Il est vrai que l'application de la préférence impériale pourra utilement faire l'objet d'une étude technique et il s'agit, pour le moment avant tout d'une question de principe. Mais M. Bennett ne s'en tient pas là et, s'il admet une discussion susceptible de modifier son projet, ce projet, précis, pratique, il le présente dès maintenant : il offre à la métropole et aux autres dominions une préférence sur le marché canadien, en échange d'une préférence équivalente

pour les produits canadiens. Cette préférence consisterait en un accroissement de 10 p. 100 des droits de douane existant, dont les pays britanniques seraient exemptés. Ce surcroît de 10 p. 100 serait d'ailleurs élastique, augmenté ou diminué dans la mesure qu'il faudrait pour faciliter l'entrée des produits britanniques. M. Bennett s'oppose à l'interprétation qui ferait de son projet une étape vers le libre-échange interimpérial. Il n'est pas libre-échangiste. Il estime que certaines industries doivent être protégées, même à l'intérieur de l'Empire. Si l'on accepte son idée il faudra un certain nombre de sous-commissions, qui prépareront une nouvelle conférence impériale destinée à mettre le projet au point et à l'adopter, conférence qui se réunirait à Ottawa l'an prochain.

Les autres Dominions ont soutenu une thèse semblable. Le ministre Thomas a commenté avec violence la proposition Bennett. La presse conservatrice de Londres n'a pas manqué de souligner la gravité du conflit et de faire remarquer combien le ministre travailliste était incapable, en raison même de sa théorie, de résoudre un pareil problème. Après bien du temps perdu, il a fallu conclure. Politiquement, quelques questions ont été réglées. Économiquement, aucune décision n'a été prise. C'est ce qui est apparu lorsque au cours de la séance plénière du 14 on fit le bilan de six semaines de travaux. Le Royaume-Uni s'engagea à faire voter la législation nécessaire aux aménagements constitutionnels envisagés par les Commissions. Cette législation nouvelle porterait le nom de Statut de Westminster. On accepta le principe de la nomination d'un tribunal spécial chargé de régler les différends inter-impériaux. Mais, à ce propos, il faut remarquer qu'on ne décida pas du droit pour les Dominions de continuer de faire appel à la Commission juridique du « Conseil Privé ». Dans le domaine de la défense impériale on décida de maintenir le centre de Singapour et de continuer le contrat Mackson, mais les dépenses supplémentaires pour l'équipement des docks et pour les travaux de défense, ne seront couvertes que par des crédits accordés dans cinq ans.

Dans le domaine économique, on décida que le temps n'avait pas été suffisant pour explorer tous les détails des

diverses propositions soumises à la Conférence, contingentement, achats en masse, organismes centraux d'importation. Et l'on conclut qu'une Conférence économique se réunirait à Ottawa dans le courant de l'année prochaine, pour reprendre la seule question de l'amélioration du commerce inter-impérial. La déclaration faite par la délégation britannique montre que le Cabinet travailliste écarte définitivement, comme on pouvait le prévoir, la solution de l'extension des préférences impériales. Mais cette déclaration ajoute que la politique fiscale du gouvernement n'interdit pas la propagande et l'organisation nécessaire à la vente des produits impériaux en Grande-Bretagne. Elle ajoute que le gouvernement travailliste ne reviendra pas sur les préférences actuellement en vigueur pendant une période d'au moins trois années.

***

Il est certain que le gouvernement travailliste n'a tiré aucun parti de la Conférence impériale. Il est certain que la Grande-Bretagne ne trouvera pas de situation améliorée dans les mois prochains, que l'opinion sera déçue, et que l'opposition conservatrice pourra mettre à profit ces dispositions du corps électroral. La Conférence a eu à examiner des problèmes infiniment plus complexes et plus difficiles à résoudre, que le gouvernement ne croyait. Elle a été préparée d'une façon insuffisante. Et sans doute de longs délais s'écouleront avant qu'une entente intervienne. L'Angleterre devra prendre parti sur des affaires d'une immense portée. Beaucoup de personnalités éminentes s'en rendent compte de l'autre côté de la Manche. Nous n'en voulons pour preuve qu'une remarquable étude publiée dans l'*Economist* par M. Loveday, dont nous ne pouvons que résumer les conclusions. L'auteur dit, faisant allusion aux avances qu'ont faites les banques à certaines industries, que s'il faut avoir le courage de mettre au rebut les industries improductives, il faut aussi, pour la réorganisation industrielle, avoir le courage de sacrifier les crédits à découvert. « L'Angleterre, au XIXe siècle, a créé un système de maximum des bénéfices

produits par le maximum des risques. A peine peut-elle nourrir quatre individus sur dix de sa population; elle dépend de sources étrangères pour une très grande proportion des matières premières dont elle a besoin. Ses importations de produits alimentaires en 1928 sont montées à 531 millions de livres sterling et celles de matières premières à 335 millions, soit en tout à 846 millions de livres, et la valeur totale de ses exportations n'a été que de 724 millions. Elle dépend, non seulement pour sa prospérité mais pour son existence, de la vente à l'étranger de ses produits manufacturés. Elle dépend, par conséquent, d'une demande étrangère toujours changeante sur laquelle elle ne peut exercer aucune influence et que rien ne saurait remplacer. »

Si, fait ensuite remarquer M. Loveday, les individus riches et pauvres peuvent s'assurer contre tous les hasards de l'existence, « il n'y a d'autre assurance contre les risques de la nation que la production. Mais on se préoccupe plus aujourd'hui de la répartition du revenu national que de la création de ce revenu ». Si sérieuse que soit la situation du moment, ce n'est jamais cette situation qui, éventuellement, importe le plus. Le véritable problème aujourd'hui consiste à rendre l'élasticité à tout l'organisme.

A ces intéressantes observations, il faut ajouter une autre remarque faite par beaucoup d'Anglais, notamment par Lord Lothian et M. Lloyd Georges lui-même. C'est que le gouvernement et les individus mènent un train d'existence au-dessus de leurs ressources et surtout de leurs efforts. Ils dépensent trop d'argent et leurs réserves s'épuisent par degrés. Quand un pays se trouve dans une pareille situation, il n'a que deux moyens de s'en tirer; le premier est la compression des dépenses, le second est un redoublement d'efforts pour produire davantage et à moins de frais. Il est curieux de remarquer qu'aucun des gouvernements qui se sont succédé depuis la guerre en Grande-Bretagne n'a sérieusement diminué les dépenses; en dépit des enquêtes et des rapports, les budgets ont toujours dépassé les limites qu'une politique sage et prévoyante aurait dû leur imposer. Quant aux Trade-Unions elles ont refusé de renoncer aux restrictions qu'elles ont toujours apportées à la production, et empêché ainsi les ouvriers

de donner une plus forte somme de travail et un plus grand rendement en échange de salaires reconnus trop élevés pour permettre, aux industriels britanniques de lutter avec succès contre la concurrence étrangère. Si les ouvriers anglais insistent pour maintenir les salaires aux taux actuels, ils devraient au moins, dans leur propre intérêt, travailler de plus en plus longtemps. Mais cet effort, ils refusent de le faire, Plus encore, disposant du pouvoir d'influencer le gouvernement, ils ont des exigences croissantes, auxquelles les ministres n'osent pas opposer de refus. Le moment viendra inévitablement où il faudra que cessent les prodigalités des gouvernements devant la simple impossibilité de les continuer, faute d'argent; mais alors il sera créé une situation des plus graves, dont on ne peut envisager sans appréhension les conséquences.

Cependant, comme dit M. Loveday, une situation temporaire, qu'elle qu'en soit la gravité, a moins d'importance que ce qui viendra après; et l'on peut se demander où conduira l'état de choses actuel. Le chômage domine la situation et c'est parce qu'il a atteint les énormes proportions que révèlent les statistiques depuis un an surtout, que l'opinion s'en est émue; et c'est encore le chômage qui a fait comprendre au public en général la gravité de la situation économique. C'est aussi le chômage qui a si puissamment aidé à la campagne protectionniste et impérialiste qui a failli ruiner le parti conservateur et qui a accentué le mouvement favorable à la création d'une unité économique britannique, dont la Conférence impériale devait au moins poser les jalons. Il fallait une bien robuste foi aux partisans du libre-échange inter-impérial pour croire que les dominions allaient accepter cette conception économique. Les dominions l'ont repoussée immédiatement; et de son côté le gouvernement britannique n'a pu consentir à adopter le système de préférence impériale que proposait M. Bennett, le premier ministre canadien. Le véritable résultat pratique est que le peuple anglais sera forcément amené à se prononcer sur son régime fiscal, sur l'emploi de la population trop abondante, comme l'a fait remarquer l'amiral Jellicoe dans une lettre retentissante au *Times* et aussi sur les lois concernant la durée du travail.

Et cette expérience n'est pas seulement utile pour la Grande-Bretagne : elle peut servir à tous les pays qui connaissent des crises économiques.

A l'heure présente, la politique suivie par le min stre travailliste aboutit à ce résultat général de faire apparaître dans le monde trois forces séparées, la Société des Nations englobant l'Europe, la Société des nations britanniques, c'est-à-dire l'Angleterre et les dominions, enfin les États-Unis d'Amérique. Il en résulte que la tendance du cabinet de Londres est de se tenir à l'écart des affaires européennes. Cette attitude n'est pas sans inconvénients sérieux pour l'avenir des relations internationales. En ce moment l'Europe est encore très troublée par les suites de la guerre. Elle l'est plus encore, depuis que la politique de liquidation de la guerre a amené, cinq ans plus tôt qu'il n'était prévu, l'évacuation de la Rhénanie. Elle l'est davantage et plus gravement depuis que l'Allemagne, mettant à profit cette politique imprudente et injustifiée, a repris sa liberté d'action et fait campagne pour la revision des traités. L'Europe de 1930 paraît entrer dans une crise de difficultés. Qui ne voit que beaucoup de ces difficultés seraient atténuées si la Grande-Bretagne exerçait son action diplomatique traditionnelle? Qui ne sent combien de controverses sur la limitation des flottes, sur le désarmement, sur la Sarre, sur Dantzig et sur la Silésie seraient plus modestes et plus innocentes si l'Entente franco-britannique était toujours vivace, et si l'Angleterre, au lieu d'être ind fférente ou complaisante à l'internationalisme, restait officiellement et rigoureusement la gardienne de l'Europe nouvelle, qu'elle a si fortement contribué à créer? Il y aura quelque chose de changé en Europe, le jour où il y aura à Londres un gouvernement qui suivra une politique de conservation, de stabilité et d'apaisement. Nous gardons l'espoir que ce jour viendra. La Conférence Impériale n'en annonce pas la venue, mais elle ne l'empêche pas.

IGNOTUS

STENDHAL[1]

LE CENTENAIRE DU ROUGE ET NOIR

Pour Stendhal guère plus que pour les autres Français, le *Rouge et le Noir* ne fut le grand événement de 1830, mais bien la révolution de Juillet. Les salons libéraux, la gauche frémissaient sous l'appel d'air des places à pourvoir. Stendhal avait perdu la sienne au retour des Bourbons. La branche cadette lui devait ce qu'on appelle une compensation, et elle fléchissait alors sous le poids des compensations que réclamaient toutes les « victimes » des Bourbons. Pas d'autre pour Stendhal que l'Italie, où il fut nommé consul général à Trieste, aux appointements de seize mille francs.

Il passait de la détresse à l'opulence. Trieste c'est, avec l'Italie, la porte vers le pays de la *Guzla*. Il ne manquerait pas de recevoir là-bas l'ami Mérimée. Beyle aura, pense-t-il, un train de maison! Le groupe *Happy few* de Paris viendra à Trieste comme les amies du salon Bonnivet s'arrêtaient à Florence chez M. et Mme de Lamartine! Une des premières offres va au jeune Sainte-Beuve, qui y trouvera chambre, couvert et paix, et qui en six mois y ragaillardirait la pensée poitrinaire de Joseph Delorme, découvrirait le rayon d'or après les rayons jaunes. Au lieu de voir les filles tout seul il les verrait avec l'auteur des *Souvenirs d'Égotisme*. Et vraiment ces six mois beyliens ont manqué à Sainte-Beuve, autant que ce voyage de Rome avec Lamennais, auquel,

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 novembre et 1er décembre.

deux ans après, il ne sut pas se résoudre, et qui eût comblé une lacune de *Port-Royal*. Un coup de chapeau de moins à M. Cousin, une poignée de main de plus à Beyle, — comme notre grand critique y gagnerait!

Un des plans de vie rêvés par Stendhal prévoyait un mariage à quarante-cinq ans avec une veuve de trente. En 1830 il en a quarante-sept, et la place de consul général fait de lui un parti, mon Dieu! honorable. L'hiver précédent, une Italienne de vingt ans, qu'il avait connue dans le salon Cuvier, lui avait laissé fortement entendre qu'elle l'aimait. C'était peut-être sérieux, on ne sait jamais! Elle s'appelait Giulia Rinieri dei Rocchi, et habitait à Paris avec son oncle, ministre de Toscane. Alors, le jour même de son départ pour Trieste, le 6 novembre, Beyle la demanda en mariage. Mais en dix mois le cœur de Giulia avait eu le temps de se renouveler, et le prétendant fut doucement écarté. Giulia épousa plus tard un des attachés de son père, et Beyle, qui ne lui en voulut pas, lui léguait par son testament de 1836 son exemplaire de Rousseau, en souvenir peut-être du mariage qu'elle manqua avec M. de Wolmar. On imagine, au Stendhal-Club, cette discussion passionnante : le 6 novembre 1830, Giulia remet au Club la demande de Beyle, et le prie de répondre en son nom. L'intérêt de la cause et de l'œuvre stendhaliennes réclame-t-il, ou non, un Stendhal marié? Grosse, très grosse question!

Après son mariage avec Giulia, Beyle eût-il pensé d'une manière absolument contraire à celle de la lettre qu'il écrit à Mareste lorsqu'il est arrivé à Trieste? « J'ai souhaité l'empire et j'y suis parvenu, mais en le souhaitant je ne l'ai pas connu. Je crève d'ennui, et personne ne se conduit mal avec moi; cela aggrave le mal... J'ai cherché à ne pas faire une seule plaisanterie depuis mon arrivée dans cette île; je n'ai pas dit une chose cherchant à être amusante, je n'ai pas vu la sœur d'un homme; enfin, j'ai été modéré et prudent, et je crève d'ennui. »

Mais, moins habile que Julien séminariste, il porte son masque à la main. Modération, prudence, ne trompent point l'œil de lynx de la police autrichienne. Ce Beyle, que le roi des barricades nous envoie à Trieste, il a son dossier à Milan, d'où on a dû déjà l'expulser deux fois. Indésirable! Le 24 dé-

cembre, un mois après son installation (on est toujours en retard à Vienne), M. le marquis Maison, ambassadeur de France, écrit au nouveau consul que M. de Metternich a refusé l'*exequatur*, et a donné l'ordre à l'ambassadeur d'Autriche de protester à Paris contre sa nomination. Beyle alerte les salons amis : il lui faut donc Palerme, à défaut Naples, à la rigueur Cadix. Sur le chemin de Trieste naguère n'a-t-il pas rendu visite, à Nice, au consul de France, M. Masclet, qu'il a trouvé le 15 novembre au milieu d'un jardin rempli de rosiers en fleurs, et qui, à cause du cabotage, touche vingt-deux mille? « Le serpent de l'envie a aussitôt sifflé dans mon cœur. » Et dans le nôtre! M. Masclet a soixante-dix-huit ans. En ne choisissant pas Beyle pour lui succéder dans cette « divine résidence », les bureaux des Affaires étrangères vont perdre une occasion unique de rattacher la Côte dite d'Azur à la bonne littérature.

Mais entre toutes ces odalisques consulaires, autour de la mer bénie, c'est l'une des plus maussades qui échoit à Beyle, Civita-Vecchia, dans l'État des prêtres, où le traitement n'est plus que de dix mille, où la résidence est sans attrait, et que Stendhal, dans une lettre à son ministre, juge indigne d'un homme qui a « fait avoir à l'armée de Moscou la seule distribution de pain, qui, je crois, lui ait été faite ».

Quand saura-t-on la vérité sur cette histoire de rations que Beyle s'en allait répétant, sérieusement ce semble? Jamais. Quoi qu'il en soit de son exploit d'intendance, il dut se contenter du port pontifical auquel il donne dans ses lettres le joli nom d'Abeille, et il ne tarda pas à y perdre tout espoir d'avancement. Le placer si près de Rome, c'était bien le tenter : aussi y passait-il la moitié ou les trois quarts de son temps, laissant le consulat d'Abeille à la garde d'un commis. Il lui arriva d'avoir deux chefs intelligents, qui fermèrent bienveillamment les yeux : son ministre, le comte Molé, et l'ambassadeur à Rome, M. de Sainte-Aulaire. La vertu est parfois récompensée. C'est une excellente note pour M. Molé que d'avoir été défendu par Lamartine contre la Coalition, et d'avoir protégé Beyle contre ses bureaux. Aussi déciderons-nous de reconnaître en lui le meilleur du comte Mosca, au lieu de le chercher en tel Milanais obscur

ou en Clément de Metternich. En ce qui regarde M. de Sainte-Aulaire, il est bien fâcheux que Stendhal ait arrêté *Lucien Leuwen* avant la troisième partie, car l'ambassadrice et lui eussent paru en bonne place (nous avons un fragment d'*Une Position sociale*), et le sympathique ambassadeur a fait ce qu'il ponvait pour que le grand stendhalien du monde romain ne nous manquât pas.

Mais à côté de ses bons génies il y a les mauvais : M. de Rigny qui prend son bureau des Capucines pour un banc de quart d'où il commande la manœuvre, et qui tance comme un écolier de buissons le consul en rupture de chancellerie; l'infernal commis, le Levantin Lyeimaque Tavernier, que Beyle, ignorant la nature levantine, ne sait pas prendre, et qui devient son ennemi, et qui lui fait toutes les misères et qui le dénonce aux bureaux de Paris, et qui fouille dans ses papiers, et qui vole ses chemises. Une ville fiévreuse et laide, un climat humide qui ne convient pas à Beyle, un métier ingrat fait maussadement, une peste domestique installée dans son consulat, des humiliations, et de l'ennui, de l'immense ennui, voilà ce qui pèse dans le plateau consulaire en face du plateau léger on tient le morceau de pain obtenu à la grande distribution de 1830. L'héritage des Beyle a passé dans les moutons mérinos! Les profits littéraires ne vont, comme les grandes places, qu'aux phraseurs et aux hypocrites : est-ce que, cette année même où Stendhal publie *Rouge et Noir*, le jeune Cousin, leader de l'hypocrisie, âgé de trente-huit ans n'a pas été élu à l'Académie française contre le vieux Benjamin Constant! Et il est remarquable que le : « Je serai compris en 1890; les lecteurs me viendront en 1890 », exactement prophétisé par Beyle, coïncidera avec le cinquantenaire qui ne permettra même plus à ses héritiers de tirer profit de cette gloire posthume. Un destin artiste ou farceur a retiré les chaises, dans cette maison, au moment où l'on allait s'asseoir, et n'a laissé sous Beyle que son laid fauteuil philippart de consul.

S'en plaint-il? Pas du tout. Lui dont l'enfance avait poussé dans l'aigreur du *Quel droit a-t-il? Quel droit ont-ils?* sans cesse tendu contre la maison des Dieux-Jésuites, il en est arrivé, à force de clairvoyance et presque de bonheur, au grand prin-

cipe : La société ne nous doit rien. Il tâche de se satisfaire du peu qu'elle lui donne, cherche les compensations en lui-même, à portée de sa main, et surtout dans les ressources de sa vive pensée. Quand il en vient à réfléchir sur le rendement de son existence en bonheur, il fait des réserves sur de rares instants, mais reconnaît qu'en somme il a été assez heureux. Évidemment, ce n'est pas le : « O Vie, encore une fois! » du Retour éternel. Mais, pour un homme de goût, cela en tient lieu.

A Civita-Vecchia il ne connaît guère de moments heureux que ceux où il en sort. Mais il en sort souvent, et de bien des manières.

D'abord, Abeille n'est pas habitable l'été, que Beyle passe dans quelque auberge des Monts Albains. Elle l'est à peine davantage l'hiver, et c'est pourquoi on le voit tantôt à Naples, tantôt à Rome, où il a un pied-à-terre, où cependant il regrette Milan, et davantage encore l'âge qu'il avait à Milan. Le cap de la cinquantaine est, paraît-il, plus difficile à passer dans le climat romain que dans celui de Milan ou de Paris.

Paris... Il y a des accommodements avec les bureaux, et Beyle obtient des congés. C'est au retour de son congé de 1833 qu'il fait route sur le Rhône avec Musset et George Sand. Le romantisme français, c'est un bateau, où, quand les pathétiques et les tumultueux partent pour l'aventure, les autres ne sont pas loin, observent ou raillent, Stendhal sur le Rhône, Sainte-Beuve dans un coin du salon de madame Récamier, Mérimée partout.

Entre les amants de Venise et l'auteur de l'*Amour* il n'y a guère, alors, de langage commun. Il atteint d'ailleurs à l'âge où les doigts comptent les fortunes passées plutôt que les moments qui retardent les fortunes attendues. Aussi songe-t-il plus que jamais à se marier. Étant jeune, il prévoyait pour cet âge une épouse de trente ans. Autour de la cinquantaine il a changé d'avis, et ses deux demandes en mariage sont allées à des filles de vingt ans. Après l'Italienne de 1830, c'est en 1835, une des rares Françaises de Civita-Vecchia, une jolie blanchisseuse, fille d'un menuisier, qui eût volontiers monté en grade comme femme de consul, si seulement Beyle avait eu de la religion.

La vie réelle ne le repousse pas durement. Elle lui pose doucement la main sur le bras, comme le démon de Socrate, pour le détourner, pour le ramener à sa vocation, pour le rejeter dans le passé, — égrener des souvenirs, écrire des Mémoires, lire Saint-Simon, et le projeter dans l'avenir, avec son billet pour « une loterie idéale dont le gros lot consiste en ceci : être lu en 1935 ». Toute sa vie a été marquée symboliquement le jour où il est resté au lit au lieu d'aller se présenter aux examinateurs pour l'École Polytechnique. « L'état habituel de ma vie a été celui d'amant malheureux, aimant la musique et la peinture... La rêverie a été ce que j'ai préféré à tout. » Et ne confondons pas un amant malheureux, et ces précieuses rallonges, avec un amour malheureux.

Sans attendre 1935, voici l'heure où ce genre de vie, ce blé d'hiver, va donner ses moissons. Et la carrière consulaire y contribue d'une singulière façon. C'est bien assez, pense Stendhal, d'avoir imposé aux bureaux un Beyle consul, sans les inquiéter encore par un Beyle écrivain. On ne tolérerait de lui qu'une littérature hypocrite, — et encore! « J'ai pris la résolution, écrit-il en 1832 à un éditeur, de ne rien publier tant que je serai employé par le gouvernement. Mon style est malheureusement arrangé de façon à blesser les balivernes, que plusieurs coteries veulent faire passer pour des vérités. »

Pendant dix-huit mois, ceux de Trieste, puis de l'emménagement à Civita-Vecchia et à Rome, de la navette entre sa résidence officielle et sa résidence de contrebande, il n'écrit rien. A son poste consulaire, il est d'ailleurs trop constamment interrompu pour entreprendre un travail paisible. A Rome c'est l'installation, la rue, la vie mondaine. Mais quand l'ennui vient, s'impose en masses épaisses et en courant continu, il faut bien le combattre par le travail de la plume, — écrire. Non écrire pour les libraires, car Beyle, fidèle à sa résolution, ne publiera rien avant 1838, mais pour lui, pour les lecteurs de 1930, pour rien si l'on veut. Beyle va entrer pour six ans dans une manière de littérature gratuite, plus intime, plus directement prise au griffon, que celle qui jusqu'alors était allée au lecteur de 1820 où de 1830. C'est quand l'ennui, la solitude, les atteintes de santé l'ébrèchent, que, sur les ruines tièdes de son cœur, montent ces substituts de lui-même, ces

figures de son crépuscule, Brulard, Bombet, Fabrice, Leuwen, Lamiel. Cette muse qui est la rêverie, et qu'il a préférée à tout, voici qu'elle le préfère à tous, qu'il engendre d'elle des figures inépuisables. La vie personnelle de Stendhal, de l'homme de 1835, de plus en plus se fait mince devant la vie de ses héros, les hommes de 1935.

***

Henri Brulard d'abord, le vrai et bon livre des stendhaliens de 1935, fruit ou miel de l'ennui d'Abeille. Il l'écrit en 1835 et 1836, à Civita-Vecchia et à Rome, dit-il « comme une lettre à un ami ». Mais durant soixante ans personne ne le lit, et l'ami, c'est nous, lecteurs de 1930. Nous seuls, nous depuis trente ans. Il y fallait cette durée. Le seul ami, alors, qui eût pu recevoir cette lettre sans scandale, c'était Mérimée. Et, pour bien des raisons, nous aimons autant pas. D'ailleurs, lui avons-nous pardonné d'avoir détruit toutes les lettres que Beyle lui envoyait d'Abeille ou de Rome? Oui, nous sommes bien les seuls destinataires d'*Henri Brulard.*

Pour un homme comme Stendhal, décider de ne plus écrire pour le public, c'était décider d'écrire ses Mémoires, écrire, à la manière de Saint-Simon, sa grande passion, l'immense et traditionnelle lettre à la postérité. Il s'y était mis dès 1832, avec les *Souvenirs d'Égotisme,* souvenirs de salons parisiens, et de lieux moins honnêtes, de son temps d'entre 1821 et 1830, c'est-à-dire qu'il commençait par la fin. Il ne décide de commencer par le commencement qu'en 1835, et voici les dix-huit premières années de la *Vie d'Henri Brulard.*

Grâce à Brulard, Stendhal est sans doute, de tous les écrivains français qui ont vécu jusqu'à nous, celui dont nous connaissons le mieux la famille et la jeunesse. Ce livre d'une immense conséquence, quand nous le lisons, en 1930, après la première partie des *Confessions* et des *Mémoires d'Outre-Tombe,* nous introduit bien dans le climat d'un siècle nouveau. Publié en 1836, après avoir été écrit, il eût retiré à Beyle une bonne partie de ses quelques lecteurs. On sait que le sous-directeur Jacquinet avait propagé, en 1848, le goût de Stendhal à l'École Normale, que Sarcey lui-même fut emballé,

et que Taine, en somme le premier des grands stendhaliens, se fit son disciple dans le *Voyage aux Eaux des Pyrénées*, puis demeura son admirateur. Taine vécut encore assez pour pouvoir lire en 1890 la première et fragmentaire édition de *Brulard*. Le grand bourgeois qui recule d'horreur devant Vallès, qu'il appelle une vipère, est-ce qu'à *Brulard* eût résisté son admiration pour Stendhal? Voici le moment des *Nourritures Terrestres* et de certain brulardisme intégral : « Familles, je vous hais! » *Henri Brulard* sortira de terre sous la bonne lune. L'amateur de durée, préposé par Dieu le Père à la surveillance du potager littéraire, est content.

D'ailleurs, avant d'écrire *Brulard* pour les autres, Stendhal l'écrit pour lui. Il en a besoin pour voir clair. Le jour où l'idée — rien que l'idée — lui en vient sur le Mont Janicule, le 16 octobre 1832, il dit : « Je devrais écrire ma vie, je saurai peut-être enfin, quand cela sera fini dans deux ou trois ans, ce que j'ai été, gai ou triste, homme d'esprit ou sot, homme de courage ou peureux, et enfin heureux ou malheureux. » Il saura... Rousseau et Chateaubriand, et Lamartine, et presque tous les auteurs de Mémoires, ils écrivent au contraire pour faire savoir, officiellement. De quoi s'agit-il? De donner, d'imposer aux hommes, présents et futurs, leur image, leur idée de Jean-Jacques, de M. de Chateaubriand, de M. de Lamartine, de suborner la postérité par de magnifiques lettres d'amour.

Après tout ils y réussissent. Mais leur style même y tâche, leur style est fait pour y réussir. Oratoire, car une foule, même posthume se prend par les mêmes moyens qu'une femme. Ces moyens, Beyle en use mal. Avec les femmes, dit-il, « j'ai toujours été un enfant; aussi ai-je eu très peu de succès ». Il n'est pas M. de Chateaubriand! Au contraire! *Brulard*, c'est Stendhal pour lui, pour ses lecteurs de 1935, et aussi Stendhal contre quelqu'un, contre M. de Chateaubriand. Pour que Brulard et son instrument d'analyse croissent, il faut que René et son secret de mélancolie diminuent. Du Janicule, devant l'horizon romain, Stendhal écrit : « Ce qui serait un blasphème à dire aujourd'hui, de M. de Chateaubriand (sorte de Balzac) sera un *truism* en 1880. Je n'ai jamais varié sur ce Balzac (Guez de Balzac bien entendu). Mais écrire

pour 1880 « parler à des gens dont on ignore absolument la tournure d'esprit, le genre d'éducation, les préjugés, la religion! Quel encouragement à être *vrai* et simplement *vrai*! Benvenuto a été *vrai*, et on le lit avec plaisir, comme s'il était écrit d'hier, tandis qu'on saute les feuillets de ce jésuite de Marmontel. » En 1833 Stendhal ignorait que Chateaubriand paraîtrait devant les lecteurs de 1880 avec les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Peut-être eût-il alors changé d'avis. La question n'en est pas moins posée, celle des styles autobiographiques. Prenez au hasard deux bons lettrés français, mettez-les sur le Janicule en 1938, et faites-les disputer sur les *Mémoires d'Outre-Tombe* et sur *Henri Brulard*. Il est à parier que chacun aura son partisan, et il en va fort bien ainsi.

***

L'ambassadeur et le consul, l'auteur de *René* et celui du *Rouge*, (même, en tiers, celui de l'*Héloïse* et des *Confessions*), présentent d'ailleurs cette analogie, que tous deux ont flotté entre Saint-Preux et Jean-Jacques, entre l'autobiographie romancée et l'autobiographie pure. Stendhal n'a pas tenu très fort à Henri Brulard. Cette œuvre de Rome et de Civita-Vecchia, il l'a abandonnée au printemps de 1836, pour partir en congé à Paris, et il ne l'a plus jamais reprise.

Mais, à Paris, il emportait avec lui un autre manuscrit, *Lucien Leuwen*, auquel il travaillait depuis deux ans, et dont l'histoire, malgré une masse abondante de papiers, et le manuscrit de l'œuvre la plus longue qu'ait écrite Stendhal, n'est pas encore bien débrouillée.

Lors de son congé de 1833, l'année de sa cinquantaine, il s'était mis à faire la cour à une de ses compatriotes dauphinoises et contemporaines, madame Jules Gaulthier, femme d'un percepteur, quadragénaire spirituelle et clairvoyante. Ses attaques échouèrent, comme d'habitude, mais ne nuisirent pas à l'amitié que lui portait la dame, bien au contraire. L'un et l'autre savaient d'ailleurs que les résultats eussent été différents, si Mme Gaulthier, dont le cœur n'avait sans doute pas plus de trente ans, avait vécu en province comme madame

de Rénal, et si le consul Beyle, de trente ans plus jeune, s'était trouvé, en état civil, chair et os, M. de Stendhal, officier de cavalerie. Mais ce que la vie n'a point permis, la rêverie, le romanesque, l'esprit de conversation et d'analyse, les galanteries d'un commerce d'âme, peuvent en susciter les ombres, l'évoquer par un incantation pareille à celle de la musique. Beyle, remarque M. Debraye, avait écrit en 1825 dans *Racine et Shakespeare* : « Un jeune homme à qui le ciel a donné quelque délicatesse d'âme, si le hasard le fait sous-lieutenant et le jette, à sa garnison, dans la société de certaines femmes, croit de bonne foi, en voyant le succès de ses camarades et le genre de leurs plaisirs, être insensible à l'amour. Un jour enfin, le hasard le présente à une femme simple, naturelle, honnête, digne d'être aimée, et il sent qu'il a un cœur. »

Telle est la vie, celle du jeune lieutenant, dont Beyle a vécu, dans ses meilleurs moments, non la réalité, mais l'image, le substitut. Trop de choses se sont interposées entre elle et lui. Ni beau ni séducteur, il a été, en outre, timide. Et pas riche. Les circonstances l'ont desservi. Et surtout, en 1832, il n'est plus temps. Peut-être bien que madame Gaulthier, elle non plus, n'a pas eu l'occasion de faire l'éducation sentimentale d'un jeune lieutenant. Mais enfin tout se passe comme si l'ombre de cet officier subalterne se dessinait dans leurs propos et leurs rêveries à tous deux. Au temps d'Homère on évoquait les ombres en répandant le sang noir. L'encre en tient aujourd'hui la place. Et voilà pourquoi madame Jules Gaulthier se met à écrire, en 1834, un roman qui s'appelle le *Lieutenant*, et dont elle ne peut envoyer le manuscrit à nul autre qu'à Beyle.

Nous n'avons pas ce manuscrit, qui était gauche, emphatique, délavé par les superlatifs et les épithètes. Beyle fit la grimace devant le style, mais non devant le sujet. C'était le leur. Ce lieutenant de vingt ans aurait pu, malheureusement, être leur fils. Et, heureusement, il l'était. Seulement Madame Gaulthier ne s'entendait point, cela se voyait, à écrire des romans. De Beyle c'était le métier. Dès 1832, un sujet de roman s'est déjà imposé à lui, l'histoire de la vie mondaine et amoureuse d'un quadragénaire qui lui ressemble, qui est

à Rome et au sujet duquel il a ébauché *Une position sociale.*

Stendhal abandonne cette *Position Sociale,* qui pourra d'ailleurs former un épisode de la dernière partie du *Lieutenant.* Et il refait, il continue le roman de madame Gaulthier, incertain d'ailleurs sur le titre : il lui en donne successivement huit, dont *Lucien Leuwen,* le *Chasseur vert,* le *Rouge et le Blanc...* Au lieu d'un épisode d'éducation sentimentale, ce sera l'histoire de toute une vie.

Il faut distinguer dans *Lucien Leuwen* l'impulsion et les transformations. L'impulsion, c'est l'histoire du lieutenant mort jeune, à qui le consul survit pour en raconter l'histoire et pour en revivre le roman. Lucien a préparé l'École Polytechnique comme Beyle, il y est même entré; mais il en a été renvoyé comme libéral. Voilà un Beyle possible, celui qui se serait levé une heure plus tôt les jours qui suivirent le 18 Brumaire. Et c'est un autre Beyle, évidemment moins possible (mais cela ne coûte rien d'imaginer), que ce Lucien, à qui son père, riche et généreux banquier, ne refuse rien, à la disposition de qui tous les biens, toutes les places, toutes les réserves gardées de la chasse au bonheur, sont étalées.

Le charmant Lucien est et restera peut-être moins intelligent que son père, le banquier, un des nouveaux rois de Paris, exactement sans doute le père que se fût souhaité Beyle. Et on ne retrouve en ce fin Parisien, fils d'un homme et d'une femme d'esprit, rien qui rappelle l'énergie plébéienne de Julien Sorel. Mais jeunesse, charme, courage, voilà l'officier de cavalerie propre à la nouvelle classe dirigeante, la grande et grosse bourgeoisie, en marge de laquelle Beyle est resté.

Lucien ne tire que fort peu de lui-même, de sa vraie nature, les moyens par lesquels il arrive à nous plaire et à dépasser le simple fils de famille. Ils lui viennent d'abord de ses amours, et ensuite de sa société. A l'impulsion primitive, née sans doute des entretiens entre Stendhal et madame Gaulthier, et qui a fourni le sujet du *Lieutenant,* succède ce qui est propre à Stendhal, les extraordinaires transformations de ce très simple sujet.

D'abord l'amour. Évidemment on ne trouve pas dans madame de Chastellier l'achevé et le fondu de madame de Rénal et de la Sanseverina, mais on découvre incessamment,

dans cette belle âme doucement échauffée, de nouvelles beautés. Stendhal n'a guère fait de portrait, sinon plus réussi, du moins plus attirant. Il est un peu humiliant pour madame Gaulthier de ne lui avoir à peu près rien fourni. Ce qui vit en madame de Chastellier vient des deux éternelles sources de radiations féminines qui parcourent les romans de Stendhal : Corrège et Métilde. Mathilde Dembrowska a été pour Stendhal ce que sera Marie Schlesinger pour Flaubert. Et une partie du charme de Lucien tient à ce que Stendhal l'a fait avec ce qu'il lui eût fallu être, à Milan, pour devenir l'amant de Métilde. La distance même qui le séparait, hélas! de Métilde, il l'a réalisée dans ce Parisien beau, spirituel et riche. Les héros des quatre grands romans de Stendhal comportent ces deux conditions : d'abord lui ressembler en quelque façon, être faits d'une part ou d'une possibilité de lui-même; et puis, pouvoir être aimés de Métilde.

Mais de *Lucien Leuwen* tel que nous l'avons, madame de Chastellier ne forme que le premier épisode. Pour le reste, et d'une manière que n'avait jamais prévue le premier auteur du *Lieutenant*, Lucien Leuwen donne à la *Chronique de* 1830 le pendant d'une *Chronique de Juillet*, ou *Chronique du Juste Milieu*. Ce pendant, le titre un moment admis par Stendhal, le *Rouge et le Blanc*, l'aurait achevé. Y a-t-il eu, à partir de 1832, une influence de Balzac sur Stendhal? Quelle part *Lucien Leuwen* et *Lamiel* nous indiquent-ils que prend Stendhal dans la vie du roman social entre 1832 et 1842? Ce serait une question à débrouiller, un sujet de thèse. Mais certainement la peinture des milieux mondains, politiques, administratifs, militaires, parisiens, provinciaux dans *Lucien* montre plus d'aisance, d'allant et de familiarité, en somme plaît mieux, que les mêmes tableaux dans *Armance* et dans le *Rouge*. Ce brouillon de roman est d'un génie moins profond, mais d'un romancier plus instruit que le chef-d'œuvre unique du *Rouge*. La vie de garnison à Nancy, le voyage de Lucien à travers les préfectures, les figures de ministres, de préfets, de fonctionnaires, tout cela coule en un courant heureux et passionnant. *Lucien Leuwen* achevé eût été, et il est encore en partie, un recoupement des *Ames Mortes* et de la *Chartreuse* dans la société française du Juste Milieu.

Sur la valeur documentaire de cet admirable tableau, il faut évidemment faire des réserves, autant et plus que sur celle du *Rouge* et de la *Chartreuse*. Stendhal n'avait pas vécu en France les premières années du nouveau régime. Il ne les connaissait guère que par les journaux, par les conversations avec les Français et les étrangers de Rome. Et c'était peut-être, pour un romancier, suffisant. Mais d'autre part Stendhal sait inventer et il aime inventer. Il invente insoucieusement à côté de la réalité. Il a le goût du romanesque. La joie de créer et de revivre chez lui emporte tout. Quand on compare la valeur historique et documentaire du *Rouge* et de *Lucien* avec celle de *Madame Bovary* et de l'*Éducation Sentimentale*, on voit que le réalisme n'est pas en vain mot, qu'il a apporté du nouveau et même du bon.

***

La plus grande partie de *Lucien Leuwen* a été écrite à Rome en 1834 et 1835. Il est le livre des séjours romains, comme *Henri Brulard* le livre de Civita-Vecchia et du remède à l'ennui. Le roman, manière de genre noble, exige que Beyle ne traîne pas le boulet des affaires, que rien ne fasse obstacle, dans son loisir, à sa liberté créatrice. Voilà pourquoi il abandonne *Lucien* pour *Brulard* en 1836. Riche vie à Rome, pauvre vie à Civita-Vecchia. Les deux livres sont taillés dans l'étoffe, l'espace et la durée qui leur conviennent.

Mais en 1836 sa vie change. Il obtient un congé à demi-traitement qu'il peut faire durer plus de trois ans : le comte Mosca, je veux dire M. Molé était devenu ministre, et menait le bon combat contre la coalition des deux anti-stendhaliens que Beyle désigne dans ses manuscrits par les signes de Zotgui et de 1/3. Le doctrinaire et le fractionnaire! La plus grande partie de ces trois ans, il la passe à Paris, au moment où ses amis sont au pouvoir, où la vie politique, plus intéressante que jamais, fournissait à l'observateur un monde inépuisable. Et c'est alors qu'en Stendhal le romancier s'en détourne. Après une vélléité de reprise, il abandonne Lucien Leuwen. Il est trop près. Il est gêné pour inventer.

Le voilà dans un autre personnage. De 1836 à 1839, il voyage beaucoup, un peu en Angleterre et en Allemagne, surtout en France, seul, ou avec l'inspecteur des monuments historiques, son ami Mérimée. Bien que ses itinéraires ne soient pas encore parfaitement établis, il semble qu'il en ait parcouru une assez grande partie, du Nord au Midi. Les soirs où il rentre de bonne heure dans sa chambre, il y fait monter une bouteille de vin de Champagne, et il écrit ses impressions. Il tâche de s'intéresser aux monuments, et il emporte avec lui des bouquins d'archéologie. Depuis quarante ans, les *Voyages en France*, jouissaient d'une vogue qui ne se ralentissait pas. Beyle était sûr que les siens lui rapporteraient quelque argent. C'est ainsi qu'il publia son *Rome, Naples et Florence* français, les *Mémoires d'un Touriste*.

Le succès des *Mémoires* fut bien moindre parmi les contemporains qu'il ne l'a été depuis. Beyle renonça même à publier un troisième volume, celui de son voyage dans le Midi, demeuré manuscrit jusqu'à hier. Beyle s'y donne la figure d'un commis-voyageur en fers du nom de L... Mais, en souvenir du jour où il se fit annoncer dans le salon de Mme Ancelot sous le nom de Bombet et entama un discours sur son commerce de bonnets de coton, il nous plaît d'appeler l'auteur des *Mémoires d'un Touriste* Bombet : li n'y a pas d'opposition? On comprend que Bombet n'ait été pris au sérieux qu'avec des précautions. Celui qui connaissait les provinces s'y retrouvait mal. Bombet généralise à l'excès ses rencontres individuelles ou imaginaires. Il accumule les notes sur la Française de Calais, celle qui est rousse et acariâtre. Son jugement, jeté de frais, ne se fait pas et ne se décante pas par la réflexion et la comparaison. Comme on ne trouve pas de bon thé en France, Bombet emporte avec lui son thé anglais. Il va partout dans le meilleur café afin d'y trouver la meilleure eau chaude! Et il juge du degré de civilisation d'un pays par le degré de cette eau qui la plupart du temps lui arrive tiède, et qu'on ne lui a servie brûlante qu'à Marseille, aux Mille-Colonnes. Voilà pourquoi « sous le rapport de la civilisation matérielle, Marseille est évidemment la meilleure ville de France ». *Évidemment* est une trouvaille.

Et pourtant les *Mémoires* font de l'ensemble de la province française un portrait non seulement amusant, vivant, mais vrai d'une vérité en mouvement, d'une vérité qui vient d'une bonne expérience provinciale, celle du Dauphinois. C'est peut-être le seul livre du temps ou nous sentions la province en marche vers la petite démocratie de 1900. Bombet, anticlérical, compte sur le progrès des lumières, les deux Chambres, sur la presse, pour civiliser la province. Depuis Piron les Beaunois possèdent une réputation fâcheuse, à laquelle Bombet contribue par quelques anecdotes. Mais, ajoute-t-il, que Beaune seulement institue des livres de caisse d'épargne pour les enfants de familles nombreuses sachant lire et écrire! Il gagnera en France une réputation meilleure que si on y faisait, à son Café de Commerce, vingt mots d'esprit par jour. Bombet et Homais appartiennent au même parti politique, celui de l'avenir, le bon. Ce sont des pères de la République radicale.

A cette époque, Stendhal passe parfois le soirée chez une dame espagnole, la comtesse de Montijo, à qui Mérimée l'a présenté, et dont les deux fillettes raffolent de M. Beyle, qui leur raconte inépuisablement des histoires sur Napoléon. L'une d'elle, Eugénie, conduite vingt ans plus tard dans les salles du musée de Grenoble par le préfet et le grand cortège, s'arrêtera sur le regard ironique et doux d'un portrait : « Mais c'est M. Beyle! M. Beyle qui, chez ma mère, me faisait sauter sur ses genoux! » Puis soixante ans encore se passeront. En 1920, dans les yeux de l'ancienne impératrice des Français, se sont éteints les derniers regards qui eussent vu Henri Beyle.

Faites-le vivre, lui, vingt ans de plus, ou rajeunissez-le de quinze ans! Vous pensez bien qu'un des premiers médaillés de Sainte-Hélène sera l'officier d'intendance qui a fait en Russie — nul n'en ignore! — la seule distribution de pain qu'ait eue la Grande Armée. Et je vois Beyle ministre de France à Turin, auprès de Victor-Emmanuel, artisan de cette unité italienne qu'il a prédite, retrouvant sur les bancs du Sénat impérial Mérimée et Sainte-Beuve.

A condition qu'il eût pris quelque tenue. Mais en eût-il pris? Un seul point l'eût séduit, dans le monde impérial : l'espagnolisme magnifique de l'Impératrice. La tante Élisabeth Gagnon

à l'honneur! Mais le reste? dans le doute, nous renonçons pour lui à son siège de sénateur de l'Empire. Et puisque nous avons ouvert les écluses de la fantaisie, après avoir relu les *Mémoire d'un Touriste*, nous préférons envoyer, au xxe siècle, sur les bancs du Luxembourg, un sénateur Bombet, du groupe de la gauche démocratique, qui n'est jamais ministre, ou qui ne l'est que le temps de faire jurer à tous qu'on ne l'y reverra plus, mais qui tourmente les ministres, et par ses propos et par sa plume, et de qui les journalistes reçoivent les mots, et à qui ils en prêtent. Les traits de la réaction peuvent s'enfoncer dans le cuir du sénateur Homais, ils s'émoussent devant le redoutable sourire du sénateur Bombet.

***

Des trois sénateurs que nous avons cru apercevoir à une fenêtre du Luxembourg, il en est un, Sainte-Beuve, à qui manque le sens de l'étranger; un autre, Mérimée, à qui manque le sens original et profond de la province française dans sa masse, sa durée et sa vertu. A. Beyle manque peut-être un peu certaine fleur d'esprit parisien : mais comme les Parisiens ne s'en sont guère aperçus, ne soyons pas plus royaliste que le roi. Et, Dauphinois dans toutes ses dimensions, il est de province. Et, *Milanese*, il a droit de cité en pays étranger. En somme nous pouvons le déclarer — après Napoléon — notre plus grand Italien. Jamais plus Français qu'en Italie, il a écrit là-bas *Brulard* et *Lucien*. Nulle part plus Italien qu'à Paris, Stendhal dicte en France, en cinquante-deux jours, du 4 novembre au 26 décembre 1838, dans une chambre d'hôtel proche de la Madeleine, son grand roman italien, la *Chartreuse de Parme*!

Le petit fait autour duquel a cristallisé la *Chartreuse*, cette histoire d'un Farnèse prisonnier, lue dans une chronique italienne, c'est si peu de chose! Jamais Beyle n'a travaillé dans une telle liberté et une telle force d'invention, nourri d'un tel lyrisme, soutenu infatigablement sur les épaules de la puissante musique. Autour de la *Chartreuse*, les esprits créateurs de la *Chartreuse*.

Un Parme, que Stendhal, dans *Rome, Naples et Florence*,

appelle « une ville assez plate ». Mais dans ce Parme et par lui, le souveuir du Corrège, qui a occupé la rêverie de Beyle, qui lui a presque donné un style, qui se confond avec l'image même de la vie voluptueuse et fine, l'homme qui a incarné « certains sentiments auxquels nulle poésie ne peut atteindre, et qu'après lui Cimarosa et Mozart ont su fixer sur le papier ». Le corrégianisme de la *Chartreuse*, on ne le trouvera pas dans le style, qui est celui d'une gravure au trait, et qui est orienté vers le Code civil, le contraire évidemment de la coupole de l'Assomption, mais bien dans les sentiments, dans la peinture de l'amour. Le style d'*Atala*, non l'amour d'*Atala*, serait corrégien. L'amitié amoureuse de la Sanseverina, l'amour de Clélia, non la manière dont ils sont dits, nous les trouvons corrégiens. Les écrivains doivent, comme les généraux d'Alexandre, se partager l'héritage de la peinture ou de la musique.

Et le plaisir! En ces cinquante-deux jours de dictée, allant et venant par sa chambre, sur la rue bruyante, Beyle convoque tout ce qui a été le plaisir, le mouvement, l'être de sa vie. L'Italie d'abord! « Emporté par son courage sur les traces du Premier Consul au delà des Alpes » avait écrit dans le style des bureaux du temps, sur le livret militaire (ou la pièce approchante) de son cousin, le fonctionnaire Daru. Cette note, on la dirait le germe de la première phrase, si émouvante, de la *Chartreuse* : l'entrée des Français à Milan. Et le germe aussi, et la poussée, et l'épanouissement de toute la première partie, le départ, en 1815, de Fabrice del Dongo, emporté par un jeune courage romanesque sur les traces de l'empereur, comme un Français de 1800 l'avait été sur celles du consul. Beyle, dans sa chambre, tend l'oreille comme un vieux cheval au son de cette musique militaire. Il la revit. Et c'est Milan, l'Italie de Napoléon. Ce sont, avec les jeunes courages, les jeunes beautés, les passionnantes et les passionnées, et le portrait toujours recommencé, celui de l'éternelle Métilde. La note de Daru reparaît dans une vérité transfigurée : cinquante-deux jours Beyle est entraîné par un invincible courage sur les traces d'une vie à revivre, dans un élan romanesque, derrière ce signe stendhalien de l'énergie, le Premier Consul.

La musique! Quand il descendait des Alpes, a jailli sous son pied cette source, la musique italienne, le *Matrimonio* de Novare. Qui pourra discerner les dessous de *la Chartreuse* y reconnaîtra quarante ans de musique italienne. L'attrait qu'exercent sur Stendhal ce sujet, ce pays, ces hommes et ces femmes trouve dans Mozart, Cimaroda, Rossini, ses basses profondes. Entre le clair-obscur du Corrège et l'écho de tant de voix émouvantes, est suspendu le nid de ce récit vif, dense et nu. A l'antipode de cette musique intérieure, il y a certaine musique extérieure, oratoire, du style. L'auteur de *la Chartreuse* raille « le vulgaire né pour admirer le pathos de *Corinne* ». Il ne laisse rien passer, lui, que de détaché et le net, ayant « cette pudeur de la vraie passion que les âmes communes oublient d'imiter quand elles jouent la passion ».

L'intelligence! Du *Rouge* à *la Chartreuse*, en passant par *Lucien Leuwen*, Stendhal, semble-t-il, est allé à certain roman de l'intelligence pure. Au sommet de *la Chartreuse*, il n'y a que des personnages intelligents, qui y voient clair, qui ont dépouillé intérieurement les conventions, qui ne veulent pas être dupes, qui occupent avec aisance et sûreté, avec une énergie décantée et lucide, une situation donnée. C'est Mosca, le ministre modèle, mesuré et malin d'une monarchie, lord Melbourne, Molé, Metternich. C'est Fabrice, ce Julien arrivé et affiné, ce Leuwen trempé dans l'énergie italienne, homme de cœur dans tous les sens du mot, du cœur pour Napoléon, du cœur pour Clelia, une nature clairvoyante et chaude, une destinée dramatique et réussie. Quel mot, quand l'archevêque l'accuse d'hypocrisie! « Voilà ce que c'est les gens du commun, même quand ils ont de l'esprit! » Ceux qui ne sont pas de la cour ignorent que le masque y est un vêtement aussi nécessaire que le justaucorps à brevet ou la perruque, qu'il doit se porter avec la même aisance et se regarder avec la même discrétion. Tout ce caractère de Fabrice est fait de fins ressorts d'acier : c'est une suite d'instants aigus. Mais pourquoi le portrait de la Sanseverina demeure-t-il, non le plus saisissant et le plus célèbre, mais le plus pur, le plus réussi, le mieux assis des portraits français? Pourquoi le chef-d'œuvre du portrait, comme la *Lettre sur la Campagne de Rome* de Chateaubriand est le chef-d'œuvre

du paysage? C'est que, sous cette surface d'un frais visage, il y a ceci, qui est encore, qui est surtout, de l'énergie et de l'intelligence : « Elle avait agi au hasard et pour se faire plaisir au moment même; mais, à quelque démarche qu'elle se fût laissé entraîner, elle y eût tenu avec fermeté. Elle ne se fût point blâmée en revenant au sang-froid, encore moins repentie : tel était le caractère auquel elle devait d'être encore, à trente-six ans, la plus jolie femme de la cour. »

Et, enfin, dirai-je l'Italie? Ne dirai-je pas plutôt le doublet franco-italien? Le génie de Stendhal, pur Français et grand Italien, est fait en partie de ce doublet. Non de ce doublet à l'état d'équilibre, de conciliation, de fadaise, Dieu merci! Mais de ce doublet à l'état de contradiction et de discorde. Sa vue de l'Italie, sa vue de la France, sont partiales, parce que, de la France, il met en valeur ce qui s'oppose à l'Italie, de l'Italie ce qui fait contraste avec la France. La France est le pays du conformisme et de la vanité, l'Italie le pays de la spontanéité et de l'enthousiasme. Est beau pour la France ce qui est à la mode, tandis qu'en Italie « on veut des plaisirs réels, et le paraître n'est rien. » Le romantisme est fait de paraître, et c'est pourquoi l'Italie n'est pas romantique. Quoi qu'il en soit de ces définitions, la vie intellectuelle de Stendhal consiste en partie à faire des comparaisons entre les deux tableaux. De là l'équilibre entre le *Rouge* et *la Chartreuse*, et leur caractère complémentaire. Fabrice et Julien, la cour de Parme et le gouvernement de la Restauration, la Sanseverina et madame de Rênal, Mathilde et Clelia, Rassi et Valenod, Chélan et Blanès, le carbonarisme commun aux deux romans, tout est disposé pour que le *Rouge* et *la Chartreuse* s'étendent et se compensent, comme Grenoble et Milan, au pied des versants d'une même montagne.

Si, entre ces deux natures complémentaires, l'une et l'autre nécessaires à Stendhal, une unité, un lien sont possibles, c'est en Napoléon qu'il faut le chercher. Et nous sommes alors au moment de la *Vie de Napoléon*. Napoléon fait le lieu géométrique de la France et de l'Italie. Le *Rouge* et *la Chartreuse* sont deux romans napoléoniens, l'histoire de deux Napoléonides, Julien et Fabrice, — les vrais romans napo-

léoniens avec *la Guerre et la Paix*. Quand Beyle, avant d'écrire *la Chartreuse*, s'inspirait, ou était censé s'inspirer, du Code civil, il se retrempait dans le style napoléonien. Comparez le vrai style Empire de *la Chartreuse*, et le style Restauration des *Misérables*!

Et, napoléoniens, ces héros de Stendhal sont en outre stendhaliens. Ils s'analysent, ils se découvrent et s'expliquent eux-mêmes, ils aiment la retraite dans un lieu solitaire, pour mettre à jour leurs sentiments, sous leurs yeux, et sous les nôtres. Pour un analyste, même Italien, la prison n'est pas un mal. « Quoique étroitement resserré dans une assez petite cage, Fabrice avait une vie fort occupée; elle était employée tout entière à chercher la solution de ce problème si important! M'aime-t-elle? Le résultat de milliers d'observations sans cesse renouvelées, mais aussi sans cesse mises en doute, était ceci : Tous ses gestes volontaires disent non, mais ce qui est involontaire dans le mouvement de ses yeux semble avouer qu'elle prend de l'amitié pour moi. » Le secret, la sorcellerie, de cette maigre histoire du procès de Fabrice, de ce duel entre le premier ministre et le chef de la police, c'est, sous chaque figure, la plénitude, l'élasticité, d'une chair tendue, irriguée et riche comme une prairie lombarde, une vie intérieure des personnages, où nous n'avons jamais fini de faire des coupes, et qui fait repousser pour le mois prochain, les « milliers d'observations sans cesse renouvelées ».

Stendhal avait compté, avec *la Chartreuse*, sur un succès qui lui permît d'abandonner son consulat d'Abeille, et de vivre de sa plume à Paris. A tort! Le libraire fit d'abord la grimace devant le texte que Stendhal avait dicté, et qui, à vue d'éditeur, était trop long. Il fallut donc abréger la fin. Malgré cette concession, le public resta froid. Mais contre cette fortune adverse Beyle connut son *Victa Catoni*! un magnifique article de Balzac. Ainsi Leconte de Lisle obtenant à l'Académie une seule voix : celle de Victor Hugo. Cet article encouragea Beyle à croire son œuvre importante, à en corriger le style, à refondre des épisodes, surtout à développer le rôle de Clelia presque à l'égal de la Sanseverina. La mort l'interrompit dans ce travail.

***

Trois ans de congé à demi-traitement, c'était une faveur qu'après la chute de Molé il n'était guère possible de voir renouveler. Beyle dut reprendre le chemin d'Abeille. Sa vie allait s'achever dans les contretemps. Mais jamais son audace intérieure, sa force de création romanesque, n'avaient été si forts. C'est à Civita-Vecchia qu'il se jette en 1839 dans ce curieux et original sujet de *Lamiel.*

Julien, Lucien, Fabrice, autant de figures non du Stendhal réel, mais d'un Stendhal essentiel, du jeune homme pauvre ou riche, Français ou Italien, mais toujours entraîné quelque part par son courage. En dix ans de vie, il pouvait encore le diversifier dix fois. Et voici qu'en 1839 il lui donne une singulière figure. Un homme se pose parfois cette question : « Qu'est-ce que j'aurais fait, qu'est-ce que je serais devenu, si j'étais né femme en restant à peu près ce que je suis? si je devais promener et gouverner un corps de femme? » Chateaubriand, mécontent de sa destinée, souhaite, dit-il, dans une autre vie celle de l'autre sexe. (Mais Renée pourra-t-elle jamais être plus coquette que René?) L'auteur du *Rouge* imagine dans *Lamiel* une manière de Julien femelle, fille du peuple, qui entrera dans le monde, comme Julien, qui saura en prendre les manières parce qu'elle est intelligente, mais qui y gardera sa sève, son énergie, ses réactions originales, qui toujours pensera peuple. Aimée d'abord de deux jeunes nobles qui éprouvent, comme Fontenelle mourant, une certaine difficulté à être, elle finit, ou elle devait finir (le roman est inachevé) par un brigand, étant donné le principe d'après lequel il faut aller au bagne pour trouver des caractères énergiques. Le bagne, à la fin de *Lamiel,* aurait tenu à peu près la place de l'échafaud à la fin du *Rouge.*

Lamiel est un curieux carrefour de roman balzacien (à la Vautrin), de roman stendhalien, et de roman rustique, roman de la vie de village. Il se passe en Normandie. L'auteur des *Mémoires d'un Touriste* a flairé l'intérêt de la Normandie comme pré d'embouche du roman de mœurs provinciales. On pressent, dans *Lamiel,* Flaubert et Maupassant. Stendhal rencontre même, avec son personnage de Sanstin,

sorte de Ragotin moderne, une veine comique qui ne lui est pas habituelle.

Nous n'avons de *Lamiel* qu'un brouillon. Dégrossi et terminé, ce roman extraordinaire, en avance d'un siècle, serait aujourd'hui pour bien des femmes ce que fut le *Rouge* pour toute une jeunesse masculine. *L'Acheteuse*, de M. Stève Passeur, est une pièce lamiellienne, et son succès nous semble aussi instructif qu'elle-même. Lamiel se comporte d'ailleurs, elle aussi, en acheteuse. Quand elle veut savoir ce que c'est que l'amour, elle donne de l'argent à un nigaud pour en avoir ce que Pangloss appelle une leçon de physique expérimentale. La leçon passée, Lamiel se met à douter fort qu'elle vaille bien les deux écus qu'elle lui a coûtés.

Lamiel est certes le plus 1930 des romans de Stendhal. Il est poussé vers l'avenir avec la même force de projection que le dernier roman, inachevé aussi, de Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*. Tomber sur la brèche, dans ce style, quelle admirable fin de vie pour un grand écrivain! Certains ont pensé que la campagne de 1815 était la plus géniale de Napoléon : la plus célèbre et la plus dramatique, à coup sûr!

Ni *la Chartreuse* ne fut refaite, ni *Lamiel* ne fut terminé. Un nouveau congé ramena en 1841 Beyle à Paris, avec une santé fort délabrée. Un été de la Saint-Martin de fortune littéraire lui arrivait. Il venait de signer un traité avec la *Revue des Deux Mondes*, pour des *Nouvelles*, qui ne sont pas, la bonne partie de son œuvre. Une attaque d'apoplexie le frappa rue Neuve-des-Capucines. Et un nouveau cycle commença pour lui : la marche vers 1935, un siècle extraordinaire de vie posthume dont l'histoire sera sans doute faite, à la suite de la vie terrestre écrite par M. Arbelet, dans l'édition monumentale dont il n'est peut-être pas absolument insensé d'espérer l'achèvement pour le centenaire de la mort de Stendhal. Ne déflorons pas cette histoire, et n'achevons pas sur un point terminal, une vie et une œuvre si actives. La dernière phrase de l'essai de Valéry sur *Lucien Leuwen* doit être la dernière aussi de tous propos beylistes : « On n'en finirait jamais de parler de Stendhal. » Nous ne finissons ici sa vie que comme lui-même l'a finie rue Neuve-des-Capucines : avec le goût de la recommencer.

ALBERT THIBAUDET

AUTOUR D'UN SACRE

(NOTES D'UN TÉMOIN)

ADDIS-ABEBA. IMPRESSIONS D'ARRIVÉE

En ces journées précédant de peu celles qui vont être consacrées aux fêtes grandioses que l'on prépare, la ville a secoué sa torpeur. Partout des échafaudages, des constructions, des travaux de voirie; une foule de travailleurs s'affaire. Ici, c'est la chaussée qu'on achève, cylindrage et goudronnage; plus loin, un square s'édifie à vue d'œil; les autos des meilleures marques, aux carrosseries les plus modernes, sillonnent les avenues, le téléphone est d'hier, la lumière électrique d'aujourd'hui même. Au long des rues, des corvées nombreuses plantent par milliers des pieux jointifs, destinés à masquer les arrières, au détriment d'ailleurs du pittoresque. On sent qu'une volonté préside à tous ces travaux, que la cité devra se présenter, aux visiteurs venus de l'Europe lointaine, comme un démenti aux médisants. Et, de fait, on peut rencontrer chaque jour un personnage à l'allure distinguée, à la mine intelligente, circulant à pied avec une suite peu nombreuse, examinant l'état d'avancement des travaux, donnant des conseils ou des ordres. C'est S. M. Haylé Sélassié Ier, aujourd'hui négus d'Éthiopie, demain Empereur et Roi des Rois.

Sous son impulsion personnelle, on a réalisé des tours de force : tel palais, destiné à servir de gîte à l'ambassade extraordinaire envoyée par une grande puissance, présentait à l'œil ses murs nus quarante-huit heures à peine avant l'ar-

rivée de ceux qui le devaient occuper; autour de l'habitation s'étendait un terrain vague, clos de murs il est vrai, mais que, en l'absence de tout chemin d'accès, on ne pouvait aborder qu'à ses risques et périls. En deux journées de travail, et probablement grâce à une main-d'œuvre abondante, tout est transformé : la maison est meublée du haut en bas, tapis cloués, tableaux en place, bibelots sur les guéridons; à la salle à manger, rien ne manque, ni la porcelaine de Limoges, ni l'argenterie; les chambres à coucher sont pourvues du nécessaire et du superflu.

Évidemment, l'installation se ressent un peu de la hâte avec laquelle on y a procédé : la peinture rouge du toit de tôle ondulée n'est pas sèche; le jardin n'entretient sa verdure et ses fleurs qu'à grand renfort de corvées d'eau quasi permanentes, dont l'instrument de travail est le bidon d'essence désaffecté; l'eau chaude pour le bain, en provenance directe de la source thermale voisine, est également apportée à dos d'homme, au moment du besoin. Mais, tels qu'ils sont, les arrangements réalisés rendent la demeure confortable, je dirai même sympathique. Le mérite en revient pour une bonne part à l'hôtesse improvisée, dame russe qui a bien voulu tenir ce rôle bénévole et qui, délaissant son foyer et ses obligations maternelles, s'acquitte en souriant d'une mission vraiment lourde et complexe.

Mais voici qu'on annonce l'arrivée de la mission française, précédant presque toutes les autres, et devançant en tous cas les importantes ambassades de Grande-Bretagne et d'Italie : courons à la gare pour ne pas manquer ce spectacle.

Nous suivons les larges avenues, qui déjà ont pris un air de fête : tout le long du parcours, des mâts peints aux couleurs de l'Empire — vert, jaune, rouge — supportent des oriflammes; ils sont reliés entre eux par des guirlandes de verdure, et leur pied disparaît sous des palmes et des branchages. Toutes les maisons sont pavoisées, surtout dans le quartier des affaires, où les drapeaux grecs se mêlent en grand nombre à ceux des autres puissances. La foule est dense, bigarrée aussi, et l'on y peut reconnaître, à côté des Éthiopiens dont le costume a été si souvent décrit, des Arméniens, au chef recouvert de la petite toque de velours noir, des Arabes du Yémen, aux

turbans de couleurs vives, des Hindous enfin, dont une bonne part arborent les signes distinctifs des disciples de Gandhi. Quelques Européens circulent à cheval ou à mulet, hommes et femmes, ces dernières à califourchon, avec la redingote longue, très seyante.

La « ville des fleurs » est surtout celle des eucalyptus, qui la noient littéralement sous leurs frondaisons et qui, n'étant pas taillés comme c'est la coutume au Maroc par exemple, poussent en hauteur et restent maigres.

La police de la circulation est bien assurée par de nombreux gardes, uniformément vêtus de toile cachou, coiffés du casque ou d'une casquette plate au bandeau jaune. Tout le monde circule en armes, ou du moins avec une cartouchière bien garnie.

Déjà le train spécial entre en gare, et l'on en voit descendre le Maréchal[1], toujours aussi vif et alerte, rajeuni encore s'il est possible par la nouvelle grande tenue qui, en nous rappelant celle d'avant-guerre, nous reporte inconsciemment à près de vingt ans en arrière.

L'Empereur a tenu à le recevoir en personne, au wagon, et, dans le salon d'honneur de la gare, c'est le cérémonial ordinaire des présentations et des compliments réciproques. Les honneurs militaires sont rendus, sur le quai et le long des avenues, par des troupes régulières, vêtues, armées et équipées à l'européenne — sauf en chaussures — et qui se présentent fort bien sous les armes. Il convient de rendre hommage aux officiers de l'armée belge qui les instruisent et qui ont su, en peu de mois, parvenir à des résultats tangibles. Ils ont eu le bon esprit de conserver aux officiers indigènes une coiffure nationale, ou du moins en approchant; c'est une sorte de casquette dont le fond disparaît sous une couronne de poils de lion hérissés, empruntés à la crinière du fauve : c'est original et d'un très heureux effet.

Le cortège se forme et s'ébranle à petite allure, encadré par un escadron de cavaliers armés de la lance. Le Prince héritier, quatorze ans, l'air intelligent et réfléchi, accom-

1. Le maréchal Franchet d'Esperey était délégué aux fêtes du couronnement comme ambassadeur extraordinaire et représentant personnel du Président de la République.

pagne le Maréchal jusqu'en sa demeure. Le soleil est ardent, et le trajet ne comprend pas moins de six kilomètres; mais l'œil ne cesse pas un instant d'être récréé par le spectacle de la foule bigarrée et des constructions neuves.

On laisse à droite l'agglomération importante du guébi impérial et l'on gagne sans hâte le quartier des Légations, où, à proximité du champ de courses qui est aussi terrain d'aviation, la mission française va prendre ses quartiers.

AUDIENCES IMPÉRIALES

Aujourd'hui, remise solennelle des lettres de créance. Le ras Seyoum, roi du Tigré, vient chercher ceux qui auront l'honneur d'être reçus par Sa Majesté. C'est un bel homme, assez corpulent, déjà grisonnant à quarante-cinq ans, dont le père se distingua jadis aux champs voisins d'Adoua.

Cortège d'autos jusqu'au guébi impérial, selon le rite ordinaire. L'avenue d'accès est en effervescence, tant sont nombreux les ouvriers qui s'affairent de toutes parts pour mettre la dernière main aux préparatifs des fêtes, dont peu de jours nous séparent. Il reste, en apparence, beaucoup à faire; mais tous les espoirs sont permis, puisque nous passons devant des maisons, presque terminées, qui n'étaient qu'à peine ébauchées lors de notre arrivée, il y a trois jours.

Voici devant nous, au bout d'une large avenue en pente, la masse imposante des bâtiments dont l'ensemble constitue la résidence du négus. Aucun d'eux n'est de dimensions exceptionnelles, mais c'est une véritable ville par le nombre des constructions. Parmi celles-ci se distingue de loin le mausolée de Ménélik, dont le dôme arrondi a un faux air de cathédrale.

A l'entrée de la première enceinte, nous apercevons, barrant l'avenue, une large banderole portant une inscription à la gloire de l'Empereur. Le fait ne serait pas digne de remarque si cette inscription n'était bilingue, amharique et français; nous avions déjà constaté, en traversant la ville, de quelle faveur jouissait ici notre langue, à en juger du moins par les enseignes et panneaux de publicité.

La salle d'audience est dans un pavillon dont elle occupe

toute la surface. Ce pavillon lui-même se détache du reste des bâtiments, et se trouve ainsi exposé de trois côtés aux vues de l'extérieur, si bien qu'il paraît difficile au maître de ces lieux d'y recevoir le moindre visiteur à l'insu de son entourage.

On accède à la salle du trône par un escalier assez raide, propice à l'essoufflement; à défaut des années, c'est l'altitude qui nous vaut cet inconvénient; sans des rappels de ce genre, nous serions tentés d'oublier que nous sommes ici à deux mille cinq cents mètres.

Au sommet des degrés, on se trouve brusquement en présence du souverain; il vient, pour accueillir les visiteurs, de se lever du trône sur lequel il était assis Ses traits ont déjà été popularisés par l'image : il a le visage affiné, l'œil doux, le regard bienveillant, le geste lent et souple; l'ensemble est très oriental, et donne une impression de distinction et d'intelligence avisée. Tandis qu'il écoute les allocutions, son visage demeure impassible, presque hiératique; y répond-il, c'est d'une voix grave, monotone, peu élevée, sans le moindre geste, sans le plus petit jeu de physionomie. Il officie, et vraiment non sans majesté.

Il est vêtu, sans doute, du costume traditionnel, car nous apercevons, au-dessus du pantalon serré, le bas de son chamma blanc; le tout est recouvert d'une cape de satin noir, aux plis harmonieux, richement brodée d'or, avec un col montant également brodé. Grand cordon de la Légion d'Honneur, plaques française et éthiopienne. La sobriété de la tenue et son bon goût ajoutent encore à la noblesse de l'attitude.

Puisque, après l'échange des compliments convenus, l'étiquette exige que l'on demeure assis en silence, longuement, — « comptons jusqu'à deux cents », me dit quelqu'un, à l'oreille, — tandis qu'au dehors le canon égrène ses coups régulièrement espacés, profitons-en pour détailler la scène.

Cette grande pièce, au parquet entièrement recouvert de tapis variés, ne comporte comme ameublement que le trône et des sièges. Le trône est au fond, surélevé; on y accède par trois marches. C'est plutôt un divan, car il est large : deux personnes y tiendraient à l'aise. Coussins or et pourpre.

Au-dessus, un dais, supporté par quatre colonnes dorées; une épaisse draperie cramoisie, derrière le trône, tombe jusqu'au sol, séparée du mur de fond par un étroit espace. Les pieds du trône, en bois ouvré, se terminent par des têtes d'éléphant. Au sommet du dais, la couronne fermée; à la face antérieure, le lion symbolique.

Face au trône, la large porte par laquelle nous sommes entrés; sur les faces latérales de la pièce, de grandes baies vitrées; aucune autre issue apparente : peut-être, derrière cette draperie que l'on voit parfois s'agiter imperceptiblement... De part et d'autre du trône, en potence, deux rangées de fauteuils et de chaises, decrescendo, dorés eux aussi comme tout le reste, d'un côté pour les hauts dignitaires éthiopiens, ministres et gouverneurs, de l'autre pour les visiteurs étrangers. Tout ce monde, face à face, se tait et observe l'immobilité jusqu'à ce que, les temps étant révolus, on s'incline à nouveau devant le Maître. Celui-ci, le visage un instant détendu, offre sa dextre avec une réelle affabilité, et nous accompagne d'un sourire, tandis que, sur le seuil, nous nous retournons pour une dernière révérence.

Il m'a été donné, quelques heures plus tard, d'assister à une réception beaucoup plus intime : je n'y ai pas trouvé l'Empereur très différent de lui-même. Certes, il a souri à plusieurs reprises; mais à aucun moment, au cours de cette conversation particulière, son visage ne s'est animé. C'est de la même voix monocorde qu'il a transmis à son interprète les réponses destinées à son interlocuteur; et c'est seulement par quelques mots qu'il a marqué sa parfaite connaissance de notre langue.

Ce souverain, qui a réellement toutes les allures d'un grand seigneur, et qui sera peut-être un grand homme, a entrepris une tâche délicate, puisqu'il s'agit, pour son pays, d'une transformation complète des habitudes et des conditions d'existence. Tout semble actuellement en bonne voie, nos vœux certes l'accompagnent, et de tout cœur, dans cette tentative de réorganisation d'un peuple tout entier sur un modèle nouveau. Mais tout ce qui a été obtenu jusqu'ici, c'est à son action personnelle qu'il le doit, tout le fardeau repose sur ses seules épaules. Cela ne suffirait-il à expliquer cette physionomie

énigmatique et ce regard lointain, reflet de pensées lourdes d'un avenir ignoré?

CÉRÉMONIES

1er novembre : on inaugure ce matin la statue de Ménélik II. La fête est pour dix heures et demie; mais à cette heure sont seules présentes trois délégations, dont la française. Sur le vaste terre-plein, au centre duquel s'élève le monument, enveloppé d'un voile aux couleurs de l'Empire, on a préparé un rang de fauteuils d'apparat, rangés en demi-cercle, de part et d'autre du trône. Sur le pourtour, les réguliers font la haie et rendent les honneurs.

Le Négus arrive, pas trop en retard; il tique légèrement de nous voir déjà là, à l'encontre du protocole; il est en tenue de gala, cape en velours violet entièrement rehaussée de broderies d'or. Les dignitaires, parmi lesquels certains l'attendaient tandis que les autres arrivent à sa suite, l'entourent à sa descente d'auto; pour la première fois, nous voyons parmi eux des diplomates nouveau jeu, dont le bicorne à plumes blanches et l'habit à la française ne le cèdent en rien à ceux de leurs collègues de la vieille Europe. Le contraste est assez piquant avec les chefs militaires qui, eux, ont conservé, des pieds à la tête, le costume national.

Le souverain prend place devant le trône, sans s'asseoir. Il s'écoule du temps. Puis, l'une après l'autre, arrivent les délégations. Remarquons au passage le duc de Glocester, troisième fils du roi d'Angleterre, à la tête de nombreux officiers en casque à pointe dorée, — il y a même une musique de la marine royale, — et le prince d'Udine, moins entouré et plus sobre dans sa tenue d'officier de marine. Les ambassadeurs accrédités, leur suite derrière eux, forment, à droite du négus, un rang de brillants uniformes, tandis que, à sa gauche, se tiennent les membres de la famille impériale auxquels s'est joint le ministre Lagarde, duc d'Entotto. En ajoutant les journalistes, les escouades de photographes, les opérateurs de cinéma, les dames et les simples curieux, le tout constitue un assez joli entassement, cependant que, à l'autre bout de la place, les tribunes érigées pour la circonstance demeurent inexorablement vides.

Voici le chef de l'Église copte, l'Abouna, qui, suivi de quelques autres prêtres de haut rang, se présente devant l'Empereur toujours debout; il lui fait baiser la croix et appelle sur lui les bénédictions du Très-Haut. Il s'écoule encore du temps avant que le négus prenne la parole; en quelques phrases bien dites, il exalte le grand souverain dont le bronze va perpétuer la mémoire; chacune des périodes de son discours est aussitôt traduite en français. Puis il se lève, escorté des principaux de la noblesse et du clergé, suivi des ambassadeurs; et, parvenu au pied de la statue, il fait tomber le voile qui la recouvre.

Ménélik II est là, sur un socle de granit, à cheval, tout doré. L'ensemble n'est pas mal, et sera mieux encore quand la patine des jours aura atténué l'éclat un peu trop vif de la dorure. Les troupes présentent les armes, la musique joue l'hymne national, des bravos éclatent; puis chacun regagne sa place. La cérémonie est terminée.

2 novembre, journée historique du sacre du Roi des Rois. Elle sera longue et bien remplie; aussi convient-il de se lever de bonne heure. A six heures, nous sommes réveillés par le clairon de la garde somali, amenée de Djibouti, et l'on pourrait se croire en France, dans une garnison de province, n'était le concert de rugissements qui salue l'aurore : ce sont les lions du petit Guébi — résidence du prince héritier — qui manifestent comme chaque jour leur impatience de recevoir la pitance quotidienne.

Le ras Seiloum vient chercher le chef de la délégation française, et nous le voyons pour la première fois en costume de souverain; ils sont ainsi quatre rois, qui vont assister leur seigneur et maître, et justifier son titre; chacun d'eux a été attaché, pour la journée, à l'une des ambassades principales. On leur a constitué un costume d'apparat qui, comme tout ce que nous allons voir au cours de la cérémonie, est un compromis entre le passé et le futur. Description succincte : pantalon de velours rouge à large bande d'or, du modèle national, c'est-à-dire étroitement ajusté à partir du genou; tunique longue recouverte d'une chape, le tout également en velours, tunique bleue, chape violette, très brodées, avec cette particularité que la chape — comme toutes celles que nous

allons voir sur le dos des autres dignitaires — rappelle la forme d'une peau de bête, queue dans le dos et quatre antennes simulant les membres. Pour que nul ne s'y trompe, des broderies d'épaule, particulièrement chargées, s'échappent quelques fragments de crinière de lion. Sur la tête, une couronne fermée, or et velours rouge; au côté, un sabre courbe à poignée de nacre et à fourreau d'or.

Il s'agit de gagner l'église Saint-Georges, lieu du couronnement. Mais la plume est impuissante à dépeindre le spectacle que présentent les avenues; car, si complète que puisse être la description de la foule, il y manquera la couleur. Les rues sont blanches de monde, et, malgré les efforts de la police chargée de la circulation, il règne un peu de désordre; néanmoins les efforts jumelés des klaxons et des courbaches réussissent à nous ouvrir un chemin, bien lentement. Cela nous permet de détailler au passage tous les guerriers qui commencent à former la haie : sur trois, cinq, dix rangs de profondeur de chaque côté, serrés les uns contre les autres au maximum, ils nous offrent toute la gamme des organisations successives, depuis les hordes armées de vieux fusils et conduites par des chefs à l'allure demi-sauvage, jusqu'aux troupes simili-européennes qui manœuvrent au commandement, en passant par les presque-réguliers, vêtus de vieux uniformes italiens ou de toile kaki, ou portant simplement sur leur costume ordinaire une veste courte rouge vif ou vert-pomme. C'est une forêt de fusils dressés au travers desquels on passe, une mer humaine qui se referme derrière les autos.

L'église Saint-Georges, qui s'élève aux abords de la place où s'érige la statue de Ménélik, est ronde de forme comme il convient; et comme en outre elle n'est pas de dimensions considérables, on lui a annexé, sur le côté où s'ouvre la porte principale, une immense tente rectangulaire, en forme de nef, avec deux bas-côtés séparés du centre par une double rangée de colonnes, et dont le toit est dissimulé par un velum plissé : bois et toile. C'est là que va se dérouler la cérémonie.

Lorsqu'on y pénètre, on voit au fond, contre l'église, un énorme rideau rouge, qui tient toute la largeur et qui, tombant verticalement, masque un autel dressé au centre. En avant de ce velum, des tables où sont disposés les ornements

du sacre. Sur les côtés, des rangées de fauteuils et de chaises, pour les invités. Fermant le carré, et à peu près au centre de la tente dans le sens de la longueur, deux trônes, à quelque distance l'un de l'autre, surmontés de dais, rouge pour l'Empereur, bleu pour l'Impératrice. Dans le prolongement des places réservées, à hauteur des trônes, les princesses de sang royal et le personnel de la Cour, hommes d'un côté, dames de l'autre. La deuxième partie de la salle est remplie par des banquettes pour les invités ordinaires; les Européens y sont en majorité, comme aussi aux places d'honneur; il y a en somme peu d'autochtones. Par terre, d'épais tapis.

Le protocole s'est distingué, et les officiels se casent sans difficultés : en principe, on a alterné Européens et Éthiopiens.

Les souverains sont arrivés à l'église dès hier soir et ont passé toute la nuit en prières; on les installe sur leurs trônes peu après notre venue. L'un et l'autre sont revêtus d'une longue robe moirée, à fond crème; l'empereur est nu-tête. Ils sont entourés de leurs enfants, sexes séparés, et d'un presonnel d'honneur. Les dames de la cour, que je puis voir de très près, sont en général épaisses; certaines sont tatouées, aux mains et au cou; toutes sont coiffées, par-dessus un serre-tête de mousseline, d'un chapeau d'homme en feutre gris, garni d'un voile qu'elles ramènent à demi sur leur visage; l'une d'elles a même, en plus, une voilette blanche à pois. Leurs vêtements disparaissent sous une ample cape brodée et soutachée d'or, en velours bleu pour les princesses, en satin noir pour les dames d'honneur. L'impératrice est directement assistée de trois suivantes, dont une européenne; ses filles, en manteau blanc, sont assises à son côté.

Lorsque tout le monde est placé et que la cérémonie commence, le spectacle est unique. Aux diplomates chamarrés et littéralement couverts d'ordres, se mêlent les seigneurs éthiopiens aux somptueux ajustements. Après les ras, dont j'ai décrit plus haut le costume, viennent les grands chefs, coiffés les uns d'un bicorne où les plumes d'autruche sont remplacées par du lion-crinière, les autres d'un bonnet à poil, en lion toujours, du modèle exact de celui des grenadiers de la Vieille Garde, avec plaque par devant et plumet sur le côté. Presque tous ont le buste entièrement couvert de

la crinière du roi des animaux, ce qui ne manque pas de pittoresque. Nous voyons aussi des chambellans, dont la redingote est recouverte d'une chape, ce qui leur donne l'air de porter un manteau à pèlerine, et un maître des cérémonies tout en satin blanc, des chaussures au bicorne. On a évidemment voulu faire moderne, et il y a — soit dit sans malice — quelques dissonances résultant de la rapidité avec laquelle se sont effectuées certaines innovations.

Le clergé, qui va être, à nos dépens, le triomphateur de la matinée, est imposant et nombreux. Six évêques sont là, avec leur croix copte, aux branches égales et courtes; parmi eux, deux viennent d'Alexandrie, reconnaissables à leur couronne, les autres ayant simplement la tête couverte d'un capuchon. D'Égypte aussi viennent des prêtres — ou diacres — chargés des chants liturgiques, peu décoratifs avec leur calotte blanche et leur tunique ecclésiastique qui ne dissimule ni leur pantalon clair, ni leurs cravates mauves sous le faux-col, ni leurs chaussettes à carreaux. Car tout le clergé est nu-pieds, avec chaussettes pour certains. Nous voyons encore, au premier rang de l'assistance, quelques popes et prêtres orthodoxes; le catholicisme, par contre, n'est pas représenté.

La cérémonie a commencé peu après sept heures et s'est terminée une heure après midi; on peut donc, sans exagérer, dire qu'elle a paru un peu longue. Mais n'anticipons pas, car le début en a été d'un intérêt puissant; je ne crois pas que, à l'époque actuelle, l'Europe soit encore à même d'offrir un spectacle aussi imposant et aussi curieux, en raison toujours de ce mélange intime de rites surannés et de dispositifs ultra-modernes : Saint des Saints et cinéma.

La première partie a été consacrée au Sacre de l'Empereur. Cela a consisté à lui apporter successivement, en grande pompe, les divers ornements et attributs de sa nouvelle dignité, savoir : l'épée, le sceptre, le globe, la bague, les lances, le manteau, la Bible. Chacun de ces objets, pris sur la table par un évêque différent, est d'abord apporté à l'archevêque, qui le bénit, puis le rend, et on va solennellement le présenter au prince. Celui-ci, au préalable, a juré fidélité à la constitution qu'il a lui-même élaborée. Le tout est entremêlé de chants, d'invocations, de récitation de psaumes. Les

choristes marquent le rythme à l'aide d'un triangle et de cymbales; leurs récitatifs sont effroyablement monotones.

Ainsi, peu à peu, Sa Majesté se trouva-t-elle troquer sa robe crème contre le manteau de pourpre et d'or, recevoir la bague et la couronne, — haute, cylindrique, massive, posée sur un voile rouge, modèle Salomon, — tenir de sa droite le sceptre et de sa gauche le globe; faute de pouvoir tout tenir, je pense, il avait remis l'épée et les lances, sitôt reçues, à son grand écuyer. En plus, on l'oignit — énergiquement — sur la tête et à la poitrine. Enfin chaque évêque fit baiser sa croix pastorale. Le cérémonial ainsi résumé tient en quelques lignes; en réalité il fallut deux heures pour le mener à bonne fin.

Nous vîmes alors s'avancer le jeune prince héritier, qui prêta serment à son père et ceignit ensuite, lui aussi, une couronne. A ce moment éclatèrent des salves d'artillerie, pendant qu'une musique jouait et que des avions accompagnaient du bruit de leurs moteurs les acclamations de l'assistance.

Ce fut ensuite le tour de l'impératrice, que nous avions vue assez émue pendant la cérémonie précédente. Elle dut elle aussi revêtir la pourpre et se coiffer, par-dessus un voile rose, d'une couronne qui parut trop petite, et malaisée à ajuster. Couronnées également furent trois princesses du sang, dans des conditions analogues, encore que simplifiées.

Tous les dignitaires éthiopiens, ras en tête, allèrent manifester leur loyalisme et leur déférence envers leurs souverains en s'avançant, tête nue, et en s'inclinant profondément devant eux. Ce geste eut, de la part de tous, toutes les apparences de la spontanéité : peut-on scruter les cœurs?

On pouvait, à ce moment, croire la cérémonie fort avancée; il n'en était rien, car le programme comportait une messe, au cours de laquelle Leurs Majestés devaient communier. Mais quelle messe! Elle dura plus de deux heures. On entr'ouvrit le velum, de façon à faire apparaître l'autel au public; puis l'office se déroula, interminable, scandé par la mélopée ininterrompue des Égyptiens qui psalmodiaient en arabe. Les souverains, ayant quitté leurs manteaux et repris la robe blanche, disparurent derrière le rideau et furent admis à l'intérieur de l'église, où ils purent contempler le Saint des Saints : le jour du couronnement est le seul où pareille faveur

soit accordée à un laïc, et seuls les rois en peuvent jouir. Quoi qu'il en soit, ils restèrent longtemps absents, et c'est alors que l'auditoire commença à trouver les heures longues. Enfin, comme tout ici-bas se termine, ils réapparurent dans la grande salle et se dirigèrent vers la sortie.

Il fallut encore les installer sur une tribune voisine, où ils se trouvèrent dès l'abord investis par les tyrans du jour, aux mille objectifs braqués; puis une théorie de prêtres sortis de l'église se livra devant eux aux danses sacrées, scandées par les tambours; enfin l'on fit avancer le carrosse du sacre, *made in Germany*, dont l'ex-possesseur termine sans gloire en Hollande une existence bien mal remplie.

Et ce fut, à travers la ville, sur quatre kilomètres, la promenade au pas pour reconduire l'Empereur au guébi. En avant de sa voiture se pressaient ses serviteurs, porteurs de ses armes dissimulées sous des voiles rouges; autour de lui, formant une haie mobile, les hommes de sa garde personnelle, en tunique bleue; derrière, cinquante autos.

Acclamations, you-you des femmes, vociférations des policiers, grappes humaines aux balcons et sur les toits. Que de fusils! Cinquante mille hommes armés pour le moins, avec, de-ci, de-là, une mitrailleuse. On ne va pas vite, mais tout de même on arrive au palais où l'on prend congé, dans la salle du trône, par le moyen de révérences multipliées. Il est quatorze heures, il est grand temps de rentrer.

L'aspect de la ville, en ce jour mémorable, a surpris tous ceux qui, connaissant les Éthiopiens, se refusaient à admettre qu'ils pussent être prêts, et présenter un ensemble convenable à l'occasion de ces fêtes. Or c'est un véritable tour de force qu'ils ont réalisé, et il faut le dire bien haut; si certains détails laissent encore à désirer, il n'est que juste de reconnaître qu'ils ont vu et fait grand. Cet effort se poursuivra-t-il, et le Roi des Rois, dont l'action personnelle est prépondérante dans tous les domaines, pourra-t-il maintenir ce peuple à la température voulue pendant un temps suffisant? ou au contraire la brillante période que nous vivons sera-t-elle suivie, par choc en retour, d'un sommeil ou même d'une régression plus ou moins prolongés? Qui peut se vanter de prévoir le proche avenir?

★ ★ ★ ★

TABLEAUX DE PARIS

ET D'AILLEURS

CONSTANTINOPLE. — *La Maison de la petite Anna.* — Les rives du Bosphore encore, à huit kilomètres de Péra, je pense. Avant le crépucule un soir doux, quand l'air a la fadeur des puits, des sous-bois légers et des cavernes peu profondes. *Arnaout Keuï...* Nous cherchons cette maison de Musurus Pacha, dans le jardin de laquelle, alors qu'elle n'était que la petite Anna Brancovan, la comtesse de Noailles vécut une belle saison, courut, dansa, au milieu d'autres petites filles et s'envola vers la vie.

Ce jardin sur la colline, ce palais qui regardent le Bosphore, elle en parle et les décrit dans *Exactitudes*, sur ce ton enthousiaste, toujours mélancolique, avec lequel nous évoquons l'enfance, les tendresses disparues, les saisons plus resplendissantes, les jours plus bleus et la passion des confitures, aujourd'hui morte aussi.

Nous les découvrons bientôt, *Musurus Yale*, séparés du bras de mer, par la mauvaise route, le long de laquelle affleure le courant. Le soir prochain farde de rose les courtes vagues aux ondulations de dame blonde, oxygénée.

Une pension de jeunes filles américaines occupe le coteau. Un long bâtiment à leur usage fut édifié voici quelques années vers la crête. Mais, au bord de la route et du Bosphore, *Musurus Yale* est déserte, persiennes et volets clos. Nous parlementons avec le concierge des jeunes américaines.

Cet homme sait-il seulement quelle puissante famille

grecque, sans une goutte de sang turc, demeurait là? Le palais est flanqué de terrasses jumelles qui avancent jusqu'à la route. Mais on ne l'habite plus, ni les jeunes filles américaines, ni même, comme dans beaucoup d'anciens palais, des Turcs pauvres. Le gardien nous autorise à pénétrer. Le soir est proche. Nous voici devant le perron, entre les deux terrasses, à l'intérieur de la grille épaisse qui ferme le quadrilatère.

A gauche, dans les ténèbres, en contre-bas de quelques marches, l'eau passe sous la route et vient effleurer au débarcadère des caïques. Les clartés qui la traversent étalent leur moire argentée jusqu'au dernier degré et sous le ventre obscur des barques remisées là. Les arbres ont grandi librement, des feuilles sèches tombent des platanes avec le frôlement du cuir dur ou celui d'un nègre effleurant le sable de la plante rugueuse de ses pieds nus.

Sur la maison fermée plane dans le crépuscule une grande ombre juvénile : celle d'une petite fille charmante à voir, qui avait le visage de Minerve. Elle apprenait la nature, devant la rive d'Asie. Ces mots *rive d'Asie*, accéléraient d'un battement le cœur de cette enfant. Elle avait déjà retenu les noms que les poètes n'ont jamais appris. Et, sans qu'on eût besoin de les fixer dans son esprit, leur donnait toute la valeur dont les plus grands l'avaient enrichie.

Ce lion d'eau qui s'étire de la mer Noire à la Marmara, le Bosphore, ruisselait devant ses yeux. L'Orient de la Turquie d'alors, qui ne survit plus que dans les mosquées, la petite Anna s'en est enivrée. Les lueurs, la saveur, les échos qui éveillaient sa jeune âme, demeurent dans l'ombre du soir, parmi les vivants — et les morts!

L'étoile qui se dégage de la nue, à cet instant où nous nous taisons, mes compagnons de pèlerinage et moi, peut-être lui a-t-elle donné ce goût des constellations qui ne l'a jamais quittée? Cet amour la possède encore et lui fait regarder aux heures de malaise ces photographies de la voie lactée, les sublimes agrandissements que j'ai vus sur son lit, rue Scheffer, dans la pénombre et qui révèlent sur la plaque sensible des myriades de mondes que l'œil des hommes n'eût jamais découverts. Elle les désignait d'une

main, tandis que l'autre semblait attester les dieux qui ont colonisé au plafond de sa chambre ces continents bleuâtres et flottants que fixent les abat-jour sur des océans de clarté.

Pas un volet ne s'ouvrira ce soir, sur la façade du palais de l'ancien ambassadeur de Turquie à Londres, pas une pointe de caïque ne va crever l'arc béant du débarcadère creusé sous la route... Les parterres sont sans fleurs. Les arbres attendent la nuit pour offrir à l'automne des feuilles rougissantes.

Je me souviens d'avoir entendu madame de Noailles, parler du grand figuier qui couvrait tant d'espace, à l'heure des jeux, sur la colline, le figuier « aux feuilles gommeuses ».

...Et d'un certain docteur Apostonidès, médecin militaire, qui demeurait là-bas, au bord de l'autre rive, sur le versant d'un continent plus vieux et que l'on *appelait*, lorsqu'elle était malade, en hissant un drap blanc au sommet d'un mât...

Petite Anna, petite Anna, mêlée aux cris de vos amies d'autrefois : Euphrosine, Aspasie, Cassandre, Espérance, votre voix nous appelle dans le gris de l'air. Que n'êtes-vous là!

Que d'enfances seraient productives si les parents qui nous ont créés possédaient le pouvoir de discerner notre véritable visage à travers les limbes de demain, ce visage que nul ne voit et que nous devons pétrir, contre le vœu de tous et former, jour à jour, pour l'offrir aux vivants.

Vos pieds d'enfants de huit ans ont couru là. Vous n'êtes plus revenue. Et, pourtant, vous semblez présente et rendez à ce soir si brusquement triste d'un crépuscule d'automne, la chaleur, la vie et le resplendissement.

***

CONSTANTINOPLE. — *Aérolithe.* — Entre le Bosphore et les maisons qui longent le quai, la route est étroite, délabrée.

De l'autre côté du bras de mer, sur la rive d'Asie, les villas ne sont que des taches blanches qui s'effacent au milieu des verdures. Le courant est vif, mais l'eau qui affleure au niveau

de la chaussée demeure miraculeusement domptée. Au retour de Thérapia, dans le vent d'automne qui s'est levé là-bas, sur la mer Noire, les villas, les « châteaux » de la rive d'Europe devant lesquels nous passons ce soir, une fois encore, sont presques tous abandonnés. Ils glissent à l'oubli, à la mort qui naît obscurément et avec violence dans les demeures, derrière les persiennes et les volets clos.

Tout s'en est allé, maîtres, esclaves, personnages officiels qu'entretenait l'existence du Sultan, Grecs puissants, sujets décoratifs, hommes politiques, vizirs, diplomates, serviteurs de choix, princesses de sang impérial, mais dont la mère restait anonyme et que l'on mariait à des hommes de rien en les dotant, afin de ne point porter ombrage à la dynastie.

Dans le ciel, devant nous qui avançons dans la direction de l'Ouest, en voiture ouverte, vers ces clartés dorées qui persévèrent au couchant, dans ce ciel-spectacle, une lueur soudain, comme à quelques dizaines de mètres au-dessus de la route que nous suivions. Une lueur crépitante, un corps rond lumineux que su' 'rait une chevelure de flammes.

Nous avons fait un cri instinctif et levé les bras.

Déjà, derrière le bouquet d'arbres et la maison construite au bord de l'eau, l'aérolithe a disparu. Est-il tombé dans le Bosphore, s'en est-il allé sur la rive d'Asie? Nous n'en saurons rien. Déjà les piétons qui nous dépassent n'ont pas aperçu ce fragment d'une planète. Leurs yeux nous paraissent ignorants et ternes, après la lumière mystérieuse, céleste, imprévue, qui vient de fulgurer devant les nôtres.

Naguère, lors d'un premier voyage en Italie, entre l'île de Capri et le port de Naples, j'ai vu traverser le ciel à l'un de ces morceaux d'astres crépitants qui s'en alla retomber au delà du Vésuve, derrière la vapeur qui s'élevait du cratère, comme une haute colonne couronnée d'ailes éployées.

Bolide? Aérolithe? Le long du Bosphore, dans l'air qui froidit, nous cherchons quel nom fixé sur les dictionnaires donner à cette apparition fugitive, dans laquelles les anciens et les âmes simples voyaient des présages... Mais peut-être que nous mêmes, en ce moment, au fond de notre cœur...?

***

PARIS. — *Image.* — La comtesse Jean de Montebello vient de disparaître, à un âge avancé déjà. Ses derniers familiers l'ont vue sur son lit, vêtue de satin blanc et enveloppée de tulle, avec ce visage de vingt ans retrouvé pour quelques heures, qu'on découvre à certaines mortes dont la vie a pu altérer la chair, mais n'a point déformé la beauté du masque. Celle qui vient de partir à son tour, la génération nouvelle la connaissait peu, de nom sans doute, mais elle ignorait presque jusqu'à sa personnalité.

La dernière fois que je la vis à une fête, c'était dans un jardin de la rive gauche où la célèbre Pavlova dansa *la Mort du Cygne*, sur une pelouse, profusément fleurie de lis, par un soir de juin exceptionnellement radieux. Des jeunes femmes avaient sorti leurs plus brillants colliers, elles accumulaient à leurs poignets les cercles de diamants, et jouaient de leurs jambes que les jupes courtes montraient alors presque jusqu'aux genoux.

Madame Jean de Montebello était seule à porter une robe longue, ce soir-là, une robe dont elle n'avait point changé la forme depuis bien des années, ni celle évasée de la jupe, ni l'ampleur des manches. Sans parure d'aucune sorte, les cheveux tirés sur les tempes et ramenés en une sorte de huit restreint sur le sommet de la tête, elle promenait autour d'elle un de ces regards qu'on ne peut imaginer qu'à l'empereur Napoléon... Un magnifique, paisible et dur regard, ni noir ni bleu. Un regard d'acier, mais qui se serait humanisé. Le dessin du petit nez, la finesse des lèvres qui étaient sensibles mais dédaigneuses, créaient pour l'observateur, une vision d'une saveur beaucoup plus rare que celle offerte par les bas de soie, les perles, les diamants et l'élégance aristocratique de Paris. Ce visage évoquait ce que pourrait causer de surprise, d'admiration et d'effroi, le masque de marbre d'un dieu placé sur le corps d'un vivant, autour d'un couvert brillamment préparé.

Aucun désir de frayer avec quiconque, sinon quelque exception, si rare, qu'assis auprès d'elle, je désespérais de la voir poindre.

Jadis, on racontait que, jeune femme, elle ne pénétrait le soir dans un salon, qu'une rose à longue tige entre les doigts, afin que personne n'osât lui serrer la main. En passant devant ceux qui faisaient mine d'avancer, elle avait l'air de respirer la rose... Et elle passait, dans quelque robe de Worth aussi lourde et somptueuse qu'étaient hautes ses conceptions, hardies et imprévues ses visées, originale et toujours noble sa façon de choisir, autour de soi, les personnages susceptibles de la comprendre et, surtout, jugés dignes de l'approcher.

Je n'ai guère connu de l'orgueil, de la fierté d'une femme, supérieure à presque toutes ses pareilles, image plus complète, plus définitive sur tous les points.

On citait d'elle cette dure réplique au Prince de Galles, le futur Édouard VII, qui l'avait invitée à danser — et se montrait trop empressé à son gré :

— Monseigneur, les filles de ma race ont appris qu'il existe deux sortes d'homme par lesquels il leur est interdit de se laisser faire la cour, les domestiques et les princes?

De bonne heure, la comtesse Jean de Montebello voulut rompre avec les vaines formalités d'une existence mondaine. Elle sortit à peine, tourna le dos à la terre entière et ne laissa s'ouvrir les portes de l'hôtel de la rue Barbet-de-Jouy que devant certaines personnes de son intimité ou qu'il lui agréait de recevoir encore.

Tantôt elle honorait les uns pour leur valeur morale, tantôt elle justifiait l'intrusion des autres par certaines entreprises de la diplomatie la plus élégante ou de considérables affaires.

Madame la comtesse Greffulhe est de celles, très rares, qui continuèrent d'être reçues avec joie et honneur.

Autour de cette maîtresse de maison qui avait commencé par faire claquer ses portes au nez du monde, rien ne consentait aisément à rappeler le commun des choses, telles qu'on les trouve à peu près partout. Quelque saveur particulière perçait dans la place subitement occupée par un meuble. Un grand silence planait sur les salons et le jardin. Des bougies brûlaient aux appliques des murs et aux lustres. Les soirs de réception, la clarté dansante des cires s'accommodait de ce silence. Quelque virtuose en était le prétexte,

à moins que ce ne fût un étranger de marque, anglais de préférence, car le prestige de l'Angleterre régnait sur la maison.

Au sujet de certaines rivalités de jadis, entre l'Angleterre et le Japon, je me souviens d'avoir entendu répéter par Marcel Proust, qui s'en délectait, ce mot de madame Jean de Montebello, prenant son petit déjeuner, environnée de journaux et d'un important courrier, et qui s'écriait, avec toute la belle sévérité de son visage si merveilleusement architecturé :

— Le Japon m'inquiète ce matin!

Elle avait l'autorité, les connaissances et jusqu'aux entêtements et aux idées fausses d'un grand politique. Aidée par un homme ambitieux, elle pouvait prétendre à de hautes situations, si les temps n'avaient pas complètement évolué. Mais M. de Montebello était un de ces hommes courtois et paisibles qui ne répondent point à l'idée que l'on se fait de personnages destinés aux aventures.

Madame de Montebello prévoyait toute seule. Elle n'augurait plus de l'avenir, d'ailleurs, presque toujours, que des maux. Et elle ne se trompait guère. Mais l'Histoire, à laquelle elle avait été initiée par M. de Chaudordy, n'est-elle pas un catalogue de toutes les catastrophes qui frappent les peuples sans répit?

Née Albertine de Briey, appartenant à la famille de monseigneur l'Évêque de Meaux, elle faisait penser à un Bossuet, qui eût laissé les foudres de l'éloquence religieuse pour la rédaction des rapports diplomatiques.

Sa noble pondération ne permettait point d'ignorer de terribles fureurs, mais qu'elle savait ensevelir sous un sable épais. D'être devenue pendant un temps l'une des femmes les plus importantes de sa génération, d'avoir été ce que les mondains appellent « à la mode », d'avoir gaspillé l'or sans compter et maintenu, par la suite, son rang dans le silence et le dédain, grâce à des prodiges d'économie domestique, d'être demeurée éternellement gantée, d'avoir gardé ce sourire d'amabilité gelée, cette prévenance de grande classe et tant de sérénité, dans une atmosphère de banquise, lui créait une sorte d'aura.

Elle n'avait jamais « percé » au delà de ce monde, de cette

aristocratie qu'elle affectait de mépriser, dans laquelle elle prétendait faire un choix et qui seule, pourtant, connut son existence.

Madame Jean de Montebello symbolisait parfaitement l'image d'une très grande intelligence, d'un caractère au-dessus de l'humanité, mais qui ne pouvaient que difficilement s'incarner dans la peau d'un être humain du XIXe siècle.

Au temps de la Monarchie absolue, elle eût sans doute été quelque ministre en jupon. Elle pouvait régner avec éclat. Elle le savait. De là, cette merveilleuse écriture tracée de la pointe des crayons les plus acérés du monde et dont elle possédait toujours une armée en réserve, sur son bureau. De là ces études sur la diplomatie, sur toutes choses de l'intelligence. Peu de souveraines l'eussent égalée.

Ceux qui croient à la réincarnation peuvent imaginer revoir ce front magnifique sous une couronne, quelque jour.

Ainsi, certaines nébuleuses errant dans l'infini sont prédestinées à devenir soleils, — lorsque les nôtres seront éteints.

***

En attendant, Colette. — Un bruit d'orchestre dans une rumeur de conversations. Des senteurs de parfums en vogue dans une fadeur d'humanité foulant des tapis épais. Des valets galonnés. Toute une armée d'hôtel, bleu et or, ou argent. Cette garde-suisse pour les souverains passagers que sont les milliardaires américains, les financiers internationaux et quelques épaves encore fortunées des petites cours régnantes d'autrefois. Et beaucoup de commerçants et d'industriels très intelligemment décrassés déjà du peuple d'où ils sortent.

Le *Palace. Un palace.* Celui-ci s'appelle *Claridge.*

Sur la face des capitales, les *palaces* portent des noms anglais.

Les Champs-Élysées s'écoulent le long de son trottoir. Tantôt le flot se fait soleil, au matin, tantôt foule des promeneurs, tantôt, enfin, dès l'approche du crépuscule, reflets de la lumière au *néon.*

Je me suis laissé rouler par ce flot de promeneurs et de lueurs colorées.

Le tambour tournant de la porte d'entrée vient de laisser sortir devant moi, avant que j'aie pu avancer d'un pas, des enfants couleur de pain d'épices, tirant une nourrice plus noire qu'eux-mêmes, la narine droite piquée d'une étoile bleue.

Des hommes jeunes, du sud de l'Amérique, à moins qu'ils ne vinssent de Java ou de Bornéo, portaient des pardessus bruns dont l'étoffe est formée de triangles et de lignes brisées, dernier écho du cubisme et que « finissent » des cols de velours.

A peine ce tourniquet, ce tournevent franchi, nous sommes plongés dans l'atmosphère *humanité d'après-midi*, dans la musique, mêlés à l'armée bleue et métal. Il me semble que d'autres valets, invisibles ceux-là, me vident le cerveau, me déshabillent de ce vêtement fait de mes sensations, de mes habitudes, de ma souffrance et de mes joies, pour m'affubler de je ne sais quel uniforme semblable à tout ce que je vois des autres... Col de velours brun sur étoffe cubiste, épiderme café au lait, lèvres épaisses, sclérotique jaune...

En cet état, j'oublie quel hôte j'allais demander à cet aimable portier, qui a des cordons téléphoniques dans les deux oreilles et qui se penche sur des registres où des noms sont écrits : Pierre Curral, Brunschwig ou Tamakata... Et qui tourne une page d'une main, tandis que de l'autre, il va recevoir, au vol, une clef...

— Madame Colette?...

Madame Colette, qui a quitté son appartement du Palais-Royal, pour venir vivre « *définitivement* » à l'hôtel.

Ascenseur... A tous les paliers, des visages de transatlantique et des habits que l'on dirait préparés déjà pour jazz nègre.

Dernier étage. 605. Je frappe...

— C'est vous!...

Chère Colette. Œil de gazelle. Peut-être, l'œil des gazelles ne justifie-t-il point sa réputation? Œil qui remonte vers la tempe, cerné d'un fard bleu, léger, estompé, indéfinissable, du bleu de la prunelle. Visage mat, menton étroit. Et les cheveux! Une folie! Une brousse épaisse.

On s'embrasse.

— J'aime l'embrasser, ce garçon-là!...

Petit appartement de grand'mère 1840. Des livres dans l'antichambre. Un parfum de galette et de vin chaud à la cannelle.

— Bien sûr! Le vin chaud! Et du bon!... Vous allez goûter ça... C'est tout pour vous...

Mais, d'abord, le tour du propriétaire. Deux pièces, deux fenêtres, deux balcons sur les Champs-Élysées, tout là-haut, sur le toit, sans voisins. Nous ouvrons une fenêtre. Nous faisons *terrasse*. Nous sommes là perdus dans la rumeur et les constellations. Les bleues et les rouges. Les violettes, les vertes et les jaunes. Qui décrira cette carte du ciel de la publicité, si différente des myriades criblant les photos bleues, sur le lit de madame de Noailles?

Visit Egypt. Un soleil, des rayons verts... *Visit Egypt!* Auprès de Colette, accoudé, penché sur la grande rumeur de ce flot qui s'écoule et dont je sors à peine, non, je n'ai plus de nostalgie : *Visit Egypt?*... Ma foi non... Les deux chambres sont meublées entièrement de ce qu'elle possédait de plus *Louis-Philippe* : les sièges d'acajou, les chats gris dans le panier, le secrétaire à abattant qui fait bureau... Un arome de cannelle dans du vin chaud se mêle à la bonne senteur de la galette fraîche...

Nous avons oublié la nourrice à la narine piquée d'une mouche de métal bleu, les Hindous, les Japonais, les Vénézuéliens, le maharajah qui part pour Londres et l'Anglais qui va gagner Calcutta...

— Les murs sont épais, voyez, — dit Colette, — en mangeant sa galette — 1903! — Encore l'époque de la pierre de taille. Aucun bruit!...

Et puis, avec la mimique des comédiennes errantes, des airs pris aux vedettes de music-hall :

— Mon Cher, je fais une conférence dans quelques jours. Oui... Pas banale. Quatre générations d'étoiles de café-concert... Et je chanterai une chanson de 1890 :

La Parisienne!

Suivent des paroles que je n'ai su retenir, mais dont Colette souligne d'un geste chaque substantif.

Je suis la Reine... Elle trace une couronne au-dessus de sa tête, etc...

Énumération des vedettes d'il y a trente ans. Colette cite des noms que j'entendais au lycée.

— Ah! qu'est-elle devenue?

— Oh! — fait Colette, — impossible à montrer. Trop triste...

« ...Toutes les étoiles de notre adolescence n'ont pas gardé, comme Germaine Gallois, une fraîcheur merveilleuse... Paulette Darty chante en ce moment des valses à l'Eldorado avec le plus grand succès... »

Cette fois, je sens que le spleen va me reprendre.

Visit Egypt! commandent les rayons, au sixième étage opposé... J'avale une tasse de vin chaud, si délicieusement parfumé à la cannelle.

— Et puis, vous savez, — dit Colette, — si vous avez la grippe, appelez-moi... Je vous donnerai ma recette. Une bonne *cuite*, et le lendemain vous êtes guéri!...

Nous ne sommes plus au *Claridge*. J'ai oublié les Champs-Élysées. Sans doute, nous vivons encore au temps où Colette avait quinze ans. On frappe à la porte. Si la visiteuse pouvait être *Sido!*

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

Le drame de Dankori, par le **général Joalland**
(*Éditions Argo*).

Il est bien des expéditions célèbres, à commencer par celle des Dix-Mille, qui ne représentent pas une somme d'énergie, d'intelligence et de courage plus grande que celle déployée par les membres de la mission connue un peu injustement sous le nom de mission Voulet-Chanoine. Tous les amateurs d'épopées... et tous les Français qui jugent devoir quelque reconnaissance aux fondateurs de notre empire colonial devraient lire l'étonnant, le passionnant petit ouvrage que vient de publier l'homme qui fut, il y a trente ans de cela, l'animateur véritable de cette mission, le lieutenant — aujourd'hui général — Joalland.

En 1898 les capitaines Voulet et Chanoine furent chargés d'organiser une mission ayant pour but d'étudier la nouvelle ligne de séparation des zones d'influence française et anglaise entre le Niger et le Tchad; de passer des traités avec les chefs du Kanem et du Ouadaï et de revenir par le Congo. Les moyens mis à la disposition des deux capitaines se réduisaient à cent mille francs, somme sur laquelle devait être prélevé le prix d'achat des fusils, munitions, effets des tirailleurs, et d'un canon avec ses obus. Au début de l'année 1899 la mission, forte de six cents hommes et domestiques et de quelques centaines de porteurs, quittait, à Say, la vallée du Niger, pour s'enfoncer en territoire dissident dans la direction de Zinder. Partout les noirs s'opposèrent à la progression de la petite troupe et il fallut, presque chaque jour, livrer de durs combats à des rassemblements importants d'indigènes, qui grâce à leurs

flèches empoisonnées firent subir de sérieuses pertes à nos tirailleurs soudanais. La première ville importante qui fut enlevée fut Konni, cité de dix mille âmes, bien fortifiée, et fortement défendue. Le canon que pointait souvent lui-même le lieutenant Joalland, artilleur de l'expédition, joua un rôle important dans cette vive échauffourée. Après ce fait d'armes la colonne reprit sa marche, et le cycle de ses combats quotidiens. Exaspéré par la résistance des indigènes, le capitaine Voulet, dont l'état de santé laissait à désirer, se laissa entraîner à des représailles un peu excessives. Le bruit de ces regrettables exploits parvint jusqu'à la côte et le gouvernement français décida d'envoyer un officier supérieur, le colonel Klobb, pour faire une enquête, et éventuellement remplacer le capitaine Voulet à la tête de la mission. Au mois de juillet le colonel Klobb, après une marche rapide, était sur le point de rejoindre la mission à Dankori. A ce moment le capitaine Voulet, dont l'esprit s'était définitivement dérangé, prit la résolution de se séparer de la France pour fonder avec ses hommes un empire indépendant. Et, se portant au-devant de Klobb avec une petite troupe, il tua le colonel et blessa son adjoint, le lieutenant Meynier. Ce drame ne fut connu que quelques heures plus tard du gros de la mission Voulet, qui se trouvait à quelques kilomètres de là, avec les lieutenants Joalland et Pallier. Le capitaine Chanoine, cédant à une impulsion folle, se rallia au capitaine Voulet et tenta avec lui d'emmener en dissidence tous les soldats noirs qui composaient la troupe. Des combats eurent lieu, au cours desquels les deux officiers révoltés trouvèrent la mort.

L'énergie de Pallier, de Joalland et d'un sergent indigène, Souley Taraore, lequel accomplit pendant toute la suite de l'expédition une série d'exploits admirables[1], avait permis de ramener les hommes à l'obéissance. Après ce tragique épisode, la mission reprit sa marche, sous les ordres de Pallier et de Joalland, et, quelques jours plus tard, elle s'emparait de Zinder, ville de 15 000 habitants. Mais là une partie des tirailleurs, dont le drame de Dankori avait troublé la cervelle, se révolta. La rébellion fut réprimée, mais le lieutenant Pallier jugea plus sage de ramener vers le Niger les éléments les moins sûrs de la colonne. Joalland devint chef de l'expédition et, secondé par le seul lieutenant Meynier, il prit avec 165 fusils la direction du Kanem. Le 21 octobre, après de dures étapes à travers un pays désertique, Joalland atteignit le

1. Cet étonnant Souley Taraore, qui se révéla une sorte de paladin noir ardemment dévoué à notre patrie, *n'a pas obtenu la moindre récompense.*

Tchad qu'il contourna par le nord. Il fallut alors livrer combat aux cheiks, maîtres du pays. Avec sa poignée de braves Soudanais, Joalland remporta sur eux une série de victoires et réussit enfin à placer tout le Kanem sous le protectorat français! Au début de l'année 99 la mission Joalland-Meynier était rejointe à l'est du Tchad par la mission saharienne Foureau-Lamy. Le commandant Lamy prit alors le commandement de l'ensemble de la colonne, que vint renforcer, quelques jours plus tard la mission Gentil venue du Sud. S'enfonçant alors dans le Bornou les trois troupes (représentant environ 700 fusils) entreprirent la lutte contre le célèbre Rabah, dont ils défirent les troupes après la sanglante bataille de Kousseri, qui coûta la vie au commandant Lamy et à Rabah. Après quoi les missions se séparèrent et Joalland regagna Zinder, où il parvint en juillet 1900. Le lieutenant Meynier, blessé au cours des opérations contre Rabah, avait dû être évacué. Pendant les mois qui suivirent, Joalland entreprit une série d'expéditions contre les Touareg et pacifia à peu près complètement la région du Damaghara. En octobre 1900 il fut relevé, ainsi que les restes de sa petite troupe, qui avait bien gagné le droit au repos, par le capitaine Moll.

Ces indications trop brèves ne peuvent donner qu'une idée bien incomplète des miracles d'énergie accomplis par la mission. Un coup d'œil jeté sur la carte permettra d'apprécier l'importance de cette extraordinaire randonnée poursuivie au milieu de mille obstacles et de terribles combats. Au travers du récit bien sobre du héros de cette épopée, on mesure les fatigues, les privations subies. La liste des morts, bien plus que les détails donnés par le narrateur, nous permet d'apprécier la violence des batailles livrées. Au retour de son expédition, qui avait donné à la France tout le pays situé entre Niger et Tchad et tout le Kanem, soit un empire plus grand que la France elle-même, Joalland, reçut la grande médaille d'or de la Société de Géographie. Du gouvernement aucun témoignage de reconnaissance : on conviendra qu'il est des conquérants mieux récompensés... Au lendemain du drame de Dankori il fallait que le chef eût sur ses hommes un ascendant bien extraordinaire pour réussir à les entraîner dans une expédition si dangereuse et si lointaine. J'ai eu l'honneur de servir sous les ordres du colonel Joalland pendant la guerre de 1914-1918, et sa réussite de 1900 ne me paraît point surprenante. Il est de ceux qui savent obtenir, avec l'obéissance, l'affection et le dévouement.

Visages de Paris, par **André Warnod** (*Firmin-Didot*).

Ce n'est pas là une histoire de Paris, mais une série de tableaux de la vie parisienne au travers des siècles, de notes prises au cours d'un voyage dans le passé, explique lui-même M. Warnod dans une préface qui le libère du souci d'une méthode trop rigoureuse. L'histoire de Paris, c'est un monde immense. On ne peut en un volume de ce genre que présenter quelques spectacles choisis. La question est de savoir ce qu'il faut choisir, et sur ce point on peut n'être pas toujours d'accord avec M. Warnod. Il a eu raison, sans nul doute, de donner aux transformations matérielles de Paris au XVIIe siècle une place importante. C'est de Henri IV que date le Paris « moderne », au sens où les historiens entendent à l'ordinaire cet adjectif. Le tableau de la vie galante et joyeuse du XVIIIe siècle n'était pas moins nécessaire. Dans un cadre restreint il est bien naturel que l'on donne aux divertissements si brillants de cette époque une place prééminente, qu'ils n'occupaient pas dans la réalité aussi nettement qu'on le croit. La petite excursion que M. Warnod nous fait faire aux Porcherons est vraiment divertissante et aussi justifiée que les esquisses qu'il trace, plus loin, de la vie des grisettes romantiques ou du nouveau décor de Paris créé par Haussmann. Mais on trouvera peut-être regrettable que, par ailleurs, dans ses tableaux du Moyen âge M. Warnod n'ait pas plus nettement montré la misère de Paris — et dans un autre ordre d'idées la grandeur, la puissance de l'Université. Qu'il n'y ait pas une page sur Étienne Marcel, le premier des révolutionnaires parisiens, rien sur la Fronde, cette étonnante période de l'histoire de notre ville, il y a là aussi de quoi s'étonner, surtout si l'on considère la place accordée au Paris des toutes dernières années du XIXe siècle et d'avant-guerre. Quarante années occupent la moitié du livre... et, dans cette moitié, Montmartre, la foire de Neuilly, les clochards et les zoniers ont une place d'honneur. M. Warnod, qui fut un habitué du « Lapin Agile » et partagea avec M. Carco les années de bohème évoquées naguère dans cette revue par l'auteur de *la Rue*, a évidemment une sympathie marquée pour le Paris montmartrois, les gosses de Poulbot, les ruelles d'Utrillo. Les pages qu'il leur consacre ont d'ailleurs de la couleur et une certaine poésie, et l'on y voit paraître cette petite pointe d'émotion qui lève si volontiers parmi les souvenirs de chacun d'entre nous.

De nombreuses illustrations enrichissent cet ouvrage. Les scènes de la rue et les tableaux de mœurs y sont nombreux, surtout dans la seconde partie — ce qui est assez naturel, étant donné le plan

même adopté par l'auteur. Au reste il faut reconnaître que la Troisième République n'a pas fait grand'chose pour enrichir le trésor monumental de Paris. Petit Palais et Théâtre des Champs-Élysées, c'est à peu près tout ce qu'on peut citer dans cet ordre d'idées. Il est vrai que, par compensation, on a travaillé à enlaidir, à peu de frais, nos plus beaux « paysages urbains ». On ne se lassera pas de dénoncer comme particulièrement haïssables l'étrange obélisque qui, juché sur un pont, déshonore la vue Est de Notre-Dame, cette Ville de Paris casquée qui réussit à détruire l'harmonie de la cour des Tuileries, et ce monument de Scheurer-Kestner hérissant d'une aiguille saugrenue le parterre du Luxembourg. Et combien d'autres statues hélas! surgies de-ci de-là, pour démontrer que l'iconoclastie pourrait devenir une émouvante marque de dévouement à la cause de l'art.

La ronde des Fantômes,
par **Jean Faber** (*La Nouvelle Revue Critique*).

M. Jean Faber nous offre une version ultra-moderne et romancée de l'antique *Livre des morts*. Son héros, Jean Martin, rend le dernier soupir dès la première page. A l'ordinaire, cette solution est plus longtemps différée et les derniers soupirs se soufflent près de la table des matières. Certains théoriciens raisonnables affirment du reste que le décès du protagoniste, représente, dans un roman, le seul point final valable. Il évite en tout cas au lecteur de retrouver dans un roman nouveau, « vingt ans après », un personnage qui a déjà révélé toutes ses possibilités. Mais cette théorie risque d'être fortement battue en brèche, si M. Faber fait école. Son Jean Martin, ayant trépassé, se dégage de sa « dépouille mortelle » sous la forme d'un double, à l'apparence duquel les prêtres égyptiens les plus formalistes n'eussent pas trouvé à redire et le voilà lancé dans les aventures! N'ayant rien de mieux à faire, Jean Martin suit d'abord son propre convoi. Cette démarche correcte lui permet d'entendre, de la bouche de ses amis, quelques jugements dépourvus d'indulgence.

La littérature moderne possédait déjà quelques bons enterrements : un de Jules Romains dans *Mort de Quelqu'un*, un de Joyce dans *Ulysse*, un de Morand dans *Lewis et Irène*... et j'en omets sans doute. Celui de M. Faber est très piquant, bien que conçu avec une volonté d'humour un peu systématique. Après avoir assisté à l'inhumation de son cadavre, le corps astral de Jean

Martin rend des visites édifiantes au domicile privé de quelques intimes. Il ne pouvait mieux faire pour se donner des raisons de haïr l'humanité et de filer vers le ciel. Ainsi fait-il et nous le voyons rencontrer en pleine nue deux vieux camarades défunts, avec lesquels il échange, en voletant, de robustes propos philosophiques. On reconnaîtra sans peine, en un de ces fantômes métaphysiciens, le « double » de Léon Bloy, qui n'a rien perdu dans l'Empyrée de son ardeur combative et de sa militante foi. Ces purs esprits en conversant *lisent* leurs pensées respectives dans une sorte de cercle magique : l'ouïe ne leur sert de rien. Quant aux variations de leur sensibilité, elles s'inscrivent en couleurs frissonnantes sur les *auras* qui les environnent. Que n'avons-nous le pouvoir de découvrir, nous aussi, autour des humains ces *auras* qui se parent incessamment des nuances les plus riches et les plus inédites! Quelle douceur ce serait pour un œil de peintre que de rencontrer des vieillards oranges, ou, comme le rêva Toulet, des jeunes filles vertes...

Bientôt las de philosopher, Jean Martin et ses deux compères reviennent se mêler aux hommes et, nouveaux Diables boiteux, inspectent, avec une curiosité parfois un peu salace, tous les « dessous » des toits. Il paraît qu'ils ne sont pas les seuls fantômes à avoir cette idée et qu'autour de nous, dans nos chambres, dans la rue, au spectacle, à la Bourse, voire dans les dancings, nous sommes entourés de larves phosphorescentes et avides. M. Faber quand il a mené à bien cette excursion parisienne, lance de nouveau ses dissertants personnages en plein éther. C'est pour eux, le début d'un petit périple d'agrément, au milieu des planètes et des soleils, préliminaire indispensable, paraît-il, à l'incorporation finale dans le *Grand Tout*...

Il y a des idées d'une fantaisie neuve dans cet étrange roman, auquel on ne reprochera pas, de par son sujet, de retomber dans le cadre immuable des trente-six situations dramatiques, si impitoyablement recensées naguère par M. G. Polti.

Dieu est-il Français? par **Friedrich Sieburg** (*Grasset*).

Procédant à un examen général des valeurs françaises, M. Sieburg, écrivain allemand, juge que notre pays est « magnifique et insupportable ». Il lui plaît de vivre en France, mais il n'en plaint pas moins l'Europe d'avoir à remorquer un magmat aussi rétrograde de petits bourgeois indifférents au prestige de la rationalisation. La première personnalité responsable du déplaisant caractère des Français,

c'est Jeanne d'Arc : elle a fait du patriotisme une vertu chrétienne et proclamé que tout ennemi de la France était un ennemi de Dieu. Depuis lors le Français n'a pas cessé de se croire à la tête de la civilisation et de se « jeter sur toutes les grandes idées », pour tenter de se les approprier. Aujourd'hui, fier de son passé, il recense ses richesses intellectuelles et matérielles et s'oppose de tout son poids, qui est paraît-il formidable, à la libre progression de l'humanité.

Le désir de mettre Dieu dans son jeu ne paraît pas spécifiquement français : il est commun à tous les esprits religieux, et M. Sieburg serait mieux placé que personne pour s'en aviser, appartenant au pays du *Gott mit uns*, au pays qui gravait sur les casques de ses soldats : *Mit Gott für Kaiser und Reich*. Quant au besoin de partir en croisade pour des idées, que M. Sieburg nous reproche ailleurs, il n'apparaît nettement chez nous qu'à l'époque de la Révolution. On ne saurait en effet remonter valablement jusqu'aux expéditions en Terre Sainte, qui furent en réalité organisées par tous les pays chrétiens. Depuis la Révolution, les Français sont redevenus bien paisibles et l'on ne voit pas très bien en quoi ils incommodent leurs voisins.

Ce n'est pas nous qui avons eu la tentation de répandre notre culture dans le monde. Nous sommes satisfaits en effet de notre civilisation, nous goûtons la beauté de notre pays (ce que M. Sieburg, en atténuant sa pensée par les circonlocutions les plus aimables, trouve manifestement ridicule), mais nous ne jugeons pas indispensable que les autres admirent cette civilisation, ce pays. S'ils le font, nous leur en savons gré; s'ils s'abstiennent nous n'en souffrons pas. Dans l'ordre des valeurs intellectuelles nous avons le sentiment de pouvoir, à la rigueur, vivre sur notre propre fond. M. Sieburg le sait et s'en irrite. Notre satisfaction lui semble non seulement insupportable, mais dangereuse. D'après lui nous sommes le peuple de l'immobilité et de l'égoïsme; repus nous nous opposons à la revision des traités; couchés sur notre or, nous laissons l'Europe mourir de faim, et dans notre orgueil nous allons jusqu'à méconnaître l'art, la littérature de l'étranger.

Ce disant, M. Sieburg est-il bien juste? Est-ce en Allemagne d'abord qu'on a parlé des États-Unis d'Europe? Nombreux sont les Français qui souhaitent un rapprochement avec l'Allemagne elle-même, qui envisagent des concessions éventuelles (n'en a-t-on pas fait beaucoup déjà dans l'ordre financier?) mais ceux-là n'ont jamais été sérieusement encouragés par les Allemands et l'attitude du Stahlhelm au lendemain de l'évacuation de la Rhénanie, n'a pas été sans troubler quelque peu leurs espoirs.

Et quand M. Sieburg ne trouve dans toute notre littérature du XIXe siècle que Taine et madame de Staël, qui se soient intéressés à la vie spirituelle de l'étranger, il est bien inutile d'insister sur l'insuffisance de son information. A-t-il entendu parler de Mérimée, de Golineau? Sait-il combien il y a de versions de Faust en France? N'a-t-il pas vu dans nos librairies ces longues séries de traductions qui ornent les devantures? L'Allemagne elle-même y est abondamment représentée — et si la faveur du public va aux romanciers russes, anglais, plutôt qu'aux germains, ce n'est pas par parti pris, mais par l'effet d'un certain sens critique.

M. Sieburg est-il bien fondé aussi à reprocher à notre pays son immobilité, son caractère statique, si tristement opposable au merveilleux dynamisme allemand? Depuis la guerre notre industrie a pris un grand essor, et cela dans tous les domaines. La littérature, les arts ne donnent aucun signe de dépérissement. Il est vrai que nous avons encore de l'attachement pour la propriété, l'épargne, la famille. Ce sont des goûts archaïques que M. Sieburg nous reproche discrètement, mais le bolchevisme et les achats à crédit ne paraissent pas, ailleurs, avoir encore assuré le bonheur de l'humanité.

En somme le livre de M. Sieburg est extrêmement décevant. La vigueur des affirmations, l'impétuosité du verbe font tout d'abord illusion, mais on ne tarde pas à s'apercevoir que la pensée est confuse et incertaine. En quoi nous opposons-nous au progrès de l'Europe? Est-ce par notre individualisme? M. Sieburg ne le dit nulle part avec précision. Il est vrai qu'il n'est pas beaucoup plus clair, quand il s'efforce de montrer que la cause de l'Allemagne se confond avec celle de l'Univers. (Et c'est nous qui sommes censés faire de l'impérialisme intellectuel!) Pourquoi d'autre part est-il impossible de vivre en paix avec nous, bien que nous aimions la paix? Sur ce point M. Sieburg ne prodigue pas, non plus, les explications. Il est plus disert, quand il s'agit d'enjoliver de vieux clichés : Le Français aime peut-être les jardins, mais il n'aime pas la vraie nature. Il est paralysé par la tyrannie du goût, qui rapetisse toutes ses conceptions. (Qu'y a-t-il de commun entre Michel-Ange et le goût? se demande M. Sieburg — oubliant qu'on peut avoir à la fois, comme Michel-Ange lui-même de la puissance et du goût.) Le Français est ennemi du voyage; il est de naturel casanier, provincial et prudent. Il préfère les obligations aux actions. (Et qui possède donc les actions des valeurs françaises? Les Allemands, si pauvres, peut-être...) Il a le snobisme de la litté-

rature et une si grande faiblesse de caractère qu'il se laisse, faux amant de la liberté, épier et brimer par sa concierge!

M. Grasset, dans une belle lettre qu'il a écrite en réponse à M. Sieburg et qu'il a fait figurer à la fin de l'ouvrage de celui-ci, remarque quelque part que M. Sieburg a parlé de notre pays en amoureux. Tout le monde n'a pas cette impression. Sans doute trouverait-on dans « Dieu est-il français? » bien des phrases flatteuses pour notre peuple. Un Allemand moyen paraît s'y efforcer de nous aimer. Mais ce ne serait, au mieux, que l'amour du petit garçon pour la tarte : on sait où il mène... Au-dessous des lignes où la beauté et la gentillesse de la France sont proclamées, on devine cette pensée : « Quel merveilleux parti le germanisme pourrait tirer de vos qualités, de vos biens! Ah! si vous vous laissiez assimiler — seulement un tout petit peu! »

Que nous ne le souhaitions pas, alors que des Allemands aussi bien intentionnés que M. Sieburg sont venus demander tant de conseils à la civilisation française, cela peut paraître sans doute exaspérant... Mais nous nous méfions un peu des scènes de tendre jalousie...; elles présagent souvent quelques violences.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1930

		Pages.
PIERRE BERNUS	France et Italie	5
ANDRÉ THÉRIVE	In æternum	30
GÉNÉRAL A. DE CHAMBRUN	Première exploration de Savorgnan de Brazza	43
JEAN GIONO	Regain. — III	66
MAURICE DENIS	Henry Lerolle et ses amis	91
EMMANUEL BOVE	Journal écrit en hiver (*fin*)	108
JEAN MARCHAND	Un Émigré en Espagne	146
WILLIAM G. SHARP	Souvenirs de mon Ambassade. — II	173
T EDESCO	Le Film parlant	194
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	205
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Mouvement dramatique	215

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1930

COMTE DE FELS	La Sarre gage de la Paix	241
ALEXANDRE ARNOUX	Merlin l'enchanteur. — I	254
GÉNÉRAL CHANGARNIER	Souvenirs d'Algérie	279
ALBERT THIBAUDET	Stendhal. Le Centenaire du Rouge et Noir. — I	317
GILBERT MAUGE	Poèmes	337
ALBERT DE LUZE	Le Jeu de Paume, jeu national français	346
PIERRE LYAUTEY	Notre Mandat syrien	365
JEAN GIONO	Regain (*fin*)	385
WILLIAM G. SHARP	Souvenirs de mon Ambassade. — III	419
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'histoire	438
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	446
BERT FLAMENT	Tableaux de Constantinople	455

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1930

		Pages.
GABRIEL HANOTAUX	En Flandre et en Belgique	481
JOSEPH CONRAD	Falk. — I	505
STÉPHANE LAUZANNE	Le fouillis des Assurances Sociales	526
ALEXANDRE ARNOUX	Merlin l'enchanteur (*fin*)	541
ÉTIENNE GROSCLAUDE	Souvenirs d'un Apprenti centenaire	576
FERNAND FLEURET, GEORGES GIRARD	Fraternité	597
L. BLUM	Licence ès lettres et recrutement des Professeurs	626
ALBERT THIBAUDET	Stendhal. Le Centenaire du Rouge et Noir. — II	646
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Spectacles	678
IGNOTUS	La Rentrée des Chambres	689
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	709

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1930

EDMOND DELAGE	La Tragédie des Dardanelles. — I	721
GABRIEL HANOTAUX	L'Art flamand à l'Exposition d'Anvers	743
JACQUES CHENEVIÈRE	Les Aveux complets. — I	772
FERDINAND BAC	Notes de Voyage sur l'Allemagne du Sud	802
FRANCIS CARCO	Poèmes	827
GUSTAVE RUDLER	Benjamin Constant et l'Empire	832
COMTE DE LIZARRAGA	La Situation en Espagne	848
JOSEPH CONRAD	Falk. — II	870
IGNOTUS	La Conférence des Dominions	894
ALBERT THIBAUDET	Stendhal. Le Centenaire du Rouge et Noir. — III	904
★ ★ ★ ★	Autour d'un Sacre	926
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris et d'ailleurs	939

La REVUE DE PARIS *publiera en 1931 :*

La reine Hortense au château d'Arenenberg
par Henry BORDEAUX, *de l'Académie française*

La division des Braves Gens
Souvenirs
du Général H. BERTHAUT

Benjamin Franklin en France
par Bernard FAÏ

Les Mémoires de W. G. Sharp
Ambassadeur des États-Unis

Les dissentiments de la Famille Impériale
par A. ARTHUR-LÉVY

Napoléon Ier, d'après le Journal de Marchand
par Jean BOURGUIGNON

La Vie de Raymond Poincaré
par Georges SUAREZ

Paris pendant la Guerre
par la duchesse de CLERMONT-TONNERRE

des études historiques de MM. P. de Nolhac, Gabriel Hanotaux, Camille Jullian, P. de la Gorce, *de l'Académie française;* du Prince Sixte de Bourbon, de MM. L. Batiffol, Massignon, Charles Diehl, Pierre Champion, Alphandéry, Tony Catta, Georges Girard, Jean Marchand, Silvain Lévi, Grousset, J. Heurgon, V. Goloubew, E. Granet.

Les Premières Œuvres de Poussin
par Louis HOURTICQ

Pradier
par Pierre LIÈVRE

Le Parsisme, par E. BENVÉNISTE

L'Islam tel que nous le voyons
par E.-F. GAUTIER

Les Religions fétichistes
par Georges HARDY

Un Pèlerinage cabalistique en Palestine
par Myriam HARRY

Dans un village à Corfou
par Jacques BOULENGER

La Turquie et les Minorités
par Lucien DE VISSEC

Le Problème de la Prusse Orientale
par X. X. X.

des études politiques de MM. Jules Cambon, André Chaumeix, *de l'Académie française,* du comte de Fels, de MM. Stéphane Lauzanne, André Siegfried, Pierre Bernus, Jean Mistler, Wladimir d'Ormesson, L. Latzarus, Georges Suarez;

des articles scientifiques de MM. Calmette, Léon Bernard, M. Caullery, Houllevigue, Lecomte du Nouy;

les tableaux de Paris d'Albert Flament; des études militaires, économiques, des chroniques, des pièces de théâtre.

A

CRÉDIT FONCIER DU BRÉSIL ET DE L'AMÉRIQUE DU SUD

5, Avenue de Friedland, PARIS

Capital : Frcs : 200.000.000
Réserves : Frcs : 70.000.000
FONDÉ en 1906

OPÉRATIONS DE BANQUE

LETTRES de CRÉDIT - TRAVELLERS' CHEQUES
TRANSFERTS de FONDS dans TOUS PAYS
CHANGE de MONNAIES -- COFFRES-FORTS

Correspondants dans le monde entier

JEAN DE GRANVILLIERS

Chez GIARD et BRIÈRE

Essai sur le Libéralisme Allemand

« Vivant, profond, exact. »
ÉMILE FAGUET

AUX ÉDITIONS DE FRANCE

L'Allemagne comme je viens de la voir

125 dessins de ROGER PRAT
50e mille

Chez CALMANN-LÉVY

LE PRIX DE L'HOMME

« En lisant ce remarquable ouvrage, tout le monde pensera à *Servitude et Grandeur militaires* d'Alfred de Vigny. »
PAUL SOUDAY (Le Temps).

L'AMANT LIBÉRATEUR

« Un roman qui prendra place dans les bibliothèques féminines à côté d'*Amitié Amoureuse.* »
(Correspondance Havas.)

Aux Éditions Jules TALLANDIER, 75, rue Dareau, Paris

LA BELLE ENDORMEUSE

ROMAN 32e édition

« Le roman de l'Europe démocratique. » *Orion.*

Quand les cœurs battaient trop vite

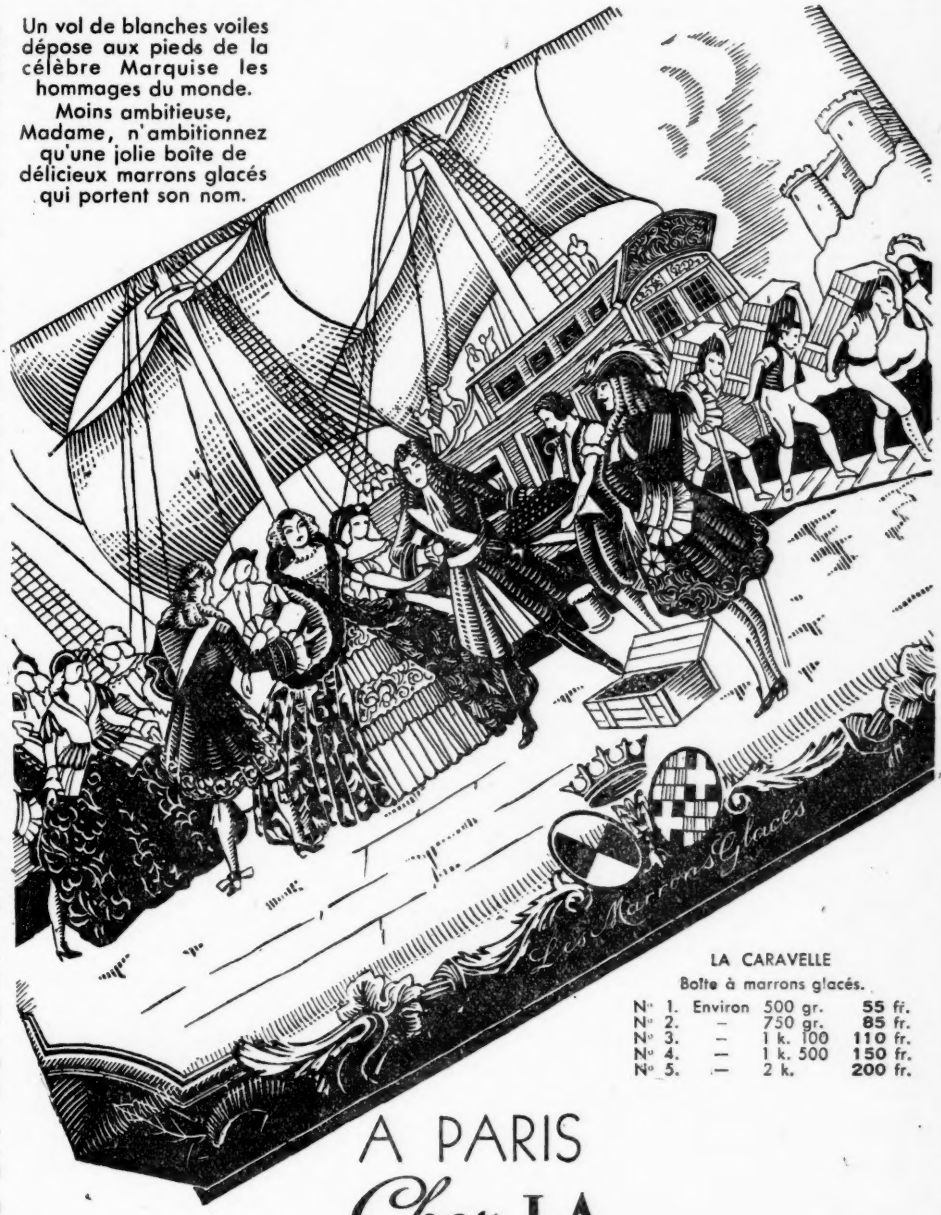
ROMAN
90 dessins de ROGER PRAT

MARRONS GLACÉS AU POURPOINT D'OR : SUBLIME FRIANDISE

IL FAUT QU'UN BONBON SOIT DIGNE DE LA BOUCHE QUI LE SAVOURE

NOS CRÉATIONS NE SONT FAITES QUE POUR LES GENS DE GOUT

Un vol de blanches voiles dépose aux pieds de la célèbre Marquise les hommages du monde. Moins ambitieuse, Madame, n'ambitionnez qu'une jolie boîte de délicieux marrons glacés qui portent son nom.



LA CARAVELLE

Boîte à marrons glacés.

N° 1.	Environ	500 gr.	55 fr.
N° 2.	—	750 gr.	85 fr.
N° 3.	—	1 k. 100	110 fr.
N° 4.	—	1 k. 500	150 fr.
N° 5.	—	2 k.	200 fr.

A PARIS

Chez LA

MARQUISE DE SÉVIGNÉ

11, Boulevard de la Madeleine

1, Place Victor-Hugo — 65, Rue La Boétie

47, Rue de Sèvres — 100, Avenue de la Muette

DRAEGER

DEMANDEZ CATALOGUE ILLUSTRÉ A SÉVIGNÉ ROYAT

LIVRET-GUIDE OFFICIEL

de la Compagnie d'Orléans

(ÉDITION DU SERVICE D'HIVER)

La Compagnie du Chemin de fer de Paris à Orléans met en vente dans les principales gares de son Réseau, au prix de **3** fr. **50** l'exemplaire, son Livret-Guide Officiel illustré, comprenant notamment l'horaire complet des trains au 13 octobre 1930.

Comme précédemment, ce Guide est également adressé à domicile, contre l'envoi préalable de sa valeur augmentée des frais d'expédition, soit au total **4** fr. **95** pour la France et **7** fr. **70** pour l'étranger, contre mandats, chèques postaux (**PARIS-1204**) ou timbres-poste français, par le Service de la Publicité de la Compagnie, 1, place Valhubert, à Paris (13e).

CHEMINS DE FER DE L'EST

SPORTS D'HIVER

DANS LES VOSGES

Du 1er décembre 1930 au 31 mars 1931 la Compagnie des Chemins de fer de l'EST émettra, comme pendant l'hiver 1929-1930, des billets d'aller et retour à prix réduits, au départ de Paris et des Principales Villes du Nord et de l'Est, à destination des stations hivernales des Vosges.

Des Services d'autobus fonctionneront entre Saint-Dié et le Col du Bonhomme, Gérardmer et La Schlucht, Belfort et le Pied du Ballon d'Alsace. Des services d'autochenilles desserviront le Lac Blanc, comme l'hiver dernier. Un nouveau Service d'autochenille fonctionnera entre Saint-Maurice-sur-Moselle, les Hôtels du Ballon d'Alsace et Bas-Evette.

En outre, une excursion par la Route d'Hiver des Vosges (autobus et autochenille, effectuera, en cinq jours, le circuit : Nancy, Lac Blanc, Col de la Schlucht, Markstein, Grand Ballon, Hartmannwillerkopf, Thann, Masevaux, Ballon d'Alsace, Bussang, Hohneck, Gérardmer, Nancy.

Les horaires sont prévus de façon à permettre chaque jour la pratique du ski pendant une demi-journée.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE AÉRONAUTIQUE

CAMS
HANRIOT
LATHAM
LORRAINE
NIEUPORT
SECM
STÉ AÉR BORDELAISE

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE AÉRONAUTIQUE
11, RUE DE TILSITT PARIS

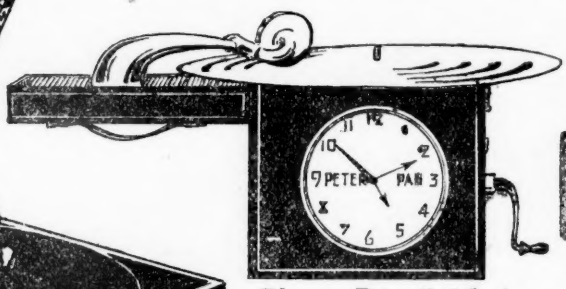
C.A.F. 7, R. du FIGUIER PARIS

FOUQUET

CONFISEUR,
36, RUE LAFFITTE
22, RUE FRANÇOIS-Ier
1, AVENUE DE MESSINE

UNE NOUVEAUTÉ

Toute la gamme de
PHONOS et de PRIX
En vente partout



Phono-Réveil-Matin
370 fr.

250 f

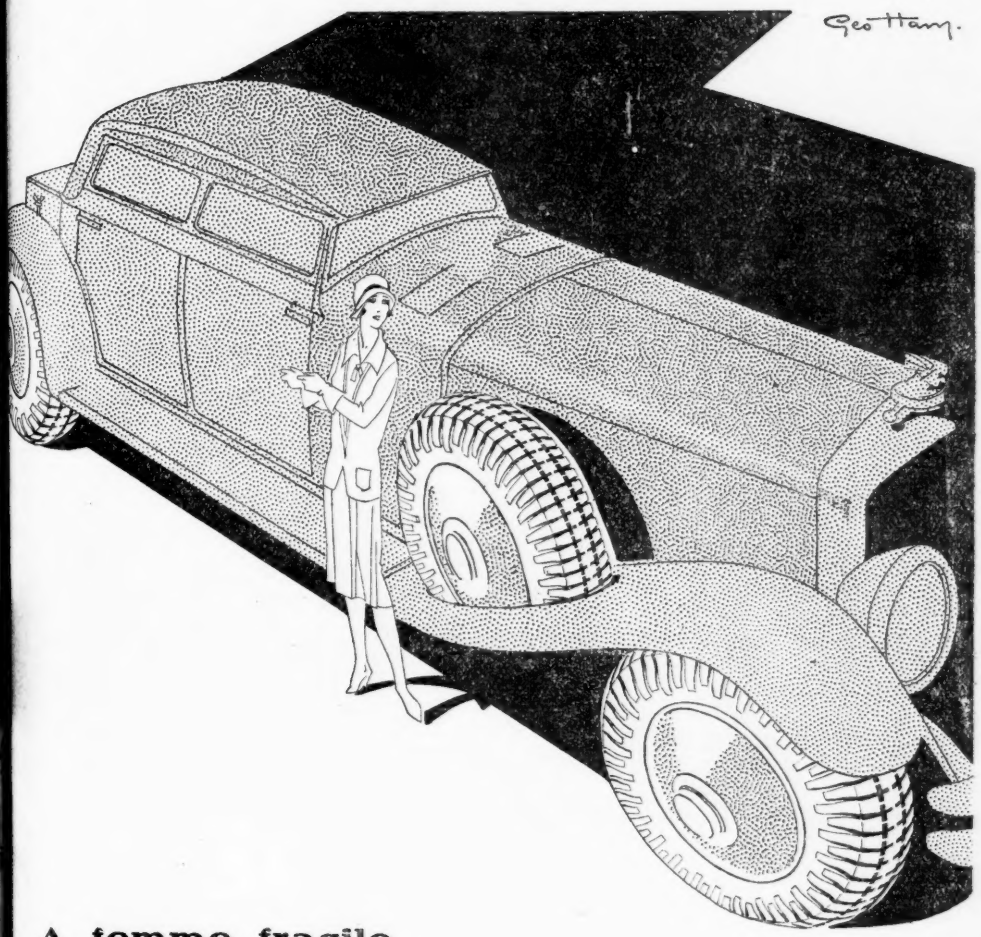
à la fois
Électrique et
Mécanique 1 300 fr.

ENVOI FRANCO DE TOUS APPAREILS CONTRE REMBOURS

Envoi franco du Catalogue illustré

PETER PAN, 9, rue Pasqu
LEVALLOIS-PERRET (Se

CUSENIER
LIQUEURS DE LUXE
PRUNELLIA
NULLE LIQUEUR
N'EST PLUS DÉLECTABLE



A femme fragile

PNEU

FORT DUNLOP

le pneu à grande réserve de puissance

37.567.

214-R.

NICOLAS

fines bouteilles

215 dépots

Les Français préfèrent les brunes

..... les brunes
CIGARETTES GITANES
en tabacs de vrais fumeurs
MARYLAND,
CAPORAL SUPÉRIEUR,
CAPORAL ORDINAIRE.

Bien roulées, nettes et lisses, elles se présentent avec élégance dans leurs étuis aux vives couleurs.

CIGARETTES GITANES

les meilleures cigarettes au goût français

RÉGIE FRANÇAISE

HAVAS

Imprimerie PAUL BRODARD et JOSEPH TAUPIN, Coulommiers.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

R. C. Seine 74-390 Téléph. : Littré 51-18 Ch. Postaux Paris 225-06

"Collection Française"

La "COLLECTION FRANÇAISE" est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française contemporaine. L'illustration, réservée à des artistes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Le tirage est uniformément fixé à 1021 exemplaires sur papier de grand luxe : Madagascar, Annam, Arches et Rives.

Pour paraître fin Décembre :

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

par GUSTAVE FLAUBERT

(Illustré de 67 aquarelles de DANIEL-GIRARD)

LES aquarelles de Daniel-Girard, d'une haute spiritualité, évoquent toutes les apparitions mythologiques païennes et chrétiennes qui font une hallucinante persécution à la solitude de Saint Antoine.

JUSTIFICATION du TIRAGE :

N°s 1 à 21	: 21 exemplaires sur Madagascar, avec deux originaux	380 fr.	*(souscrits)*
N°s 22 à 36	: 15 exemplaires sur Annam, avec un original	300 fr.	*(souscrits)*
N°s 37 à 56	: 20 exemplaires sur vélin d'Arches	250 fr.	*(souscrits)*
N°s 57 à 1021	: 965 exemplaires sur vélin de Rives	200 fr.	

EN SOUSCRIPTION CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE

16 Rue José Maria de Heredia — PARIS (VIIe)

Collection " LE SPHINX "

N° 6 ALEXANDRE ZÉVAÈS

PIERRE VAUX, Instituteur et Forçat

— Une des plus célèbres affaires judiciaires du siècle dernier —

N° 7 F. FUNCK-BRENTANO (de l'Institut)

LUCRÈCE BORGIA

Lucrèce Borgia est la personne la plus malheureuse et la plus calomniée de l'histoire

Collection "LA VIE D'AUJOURD'HUI"

N° 14 JEAN DORSENNE

LA NOIRE IDOLE

— " Juste, subtil et puissant opium " —

N° 15 CAMILLE MAUCLAIR

LES MÉTÈQUES contre l'Art Français

— Une polémique ardente et juste —

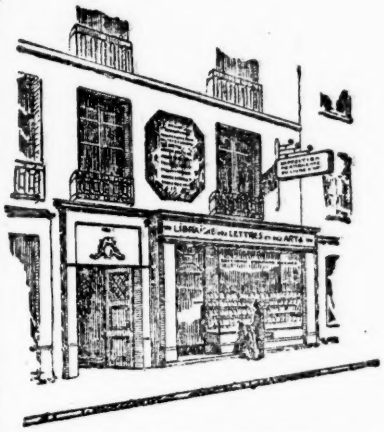
MAURICE-CH. RENARD

LA FEMME SANS TÊTE

ROMAN

— Un drame, mais si amusant —

Chaque vol. **12 fr.** *Édit. orig. sur alfa.*



LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS
ÉDITIONS FERNAND ROCHES
Société au Capital de 800.000 francs

VOICI

une MAISON de bonne volonté

Elle est organisée pour donner satisfaction aux abonnés et lecteurs de la

Revue de Paris

Achetez vos livres

A LA LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS

150, boulevard Saint-Germain, 150

PARIS (6e)

Chèques Postaux : Paris C. 1231-97

Les commandes sont exécutées par retour du courrier.

SUR simple demande, la " *Librairie des Lettres et des Arts* " vous fera connaître les facilités qu'elle a créées, telles que **LE COLIS DES LETTRES**, le service d'abonnement mensuel aux nouveautés, etc... Elle envoie gratuitement chaque mois un catalogue complet de toutes les nouveautés classées par matières.

ÉDITIONS DU TRIANON

11, Rue de Cluny -:- PARIS (5e)

GRANDE COLLECTION TRIANON

Chefs-d'œuvre littéraires en édition de luxe
illustrés d'aquarelles reproduites au pochoir, à la main

50 francs le volume

En Vente :

VILLON

POÉSIES

8 aquarelles en pleine page de LUCIEN BOUCHER

VOLTAIRE

LA PRINCESSE DE BABYLONE

8 aquarelles en pleine page de LÉON ZACK

BALZAC

LA PEAU DE CHAGRIN

8 aquarelles en pleine page d'ÉMILIEN DUFOUR

BEAUDELAIRE

LES FLEURS DU MAL

8 aquarelles en pleine page d'ÉDY LEGRAND

Chaque volume sur Marais.. .. .. 50 fr.
Le volume sur Marais luxueusement relié.. .. .. 100 fr.
600 ex. sur Rives numérotés, avec une planche supplémentaire.. .. .. 100 fr.

Ouvrages de Luxe, à la portée de tous !

PROCHAINEMENT : **Les Contes** de La Fontaine, **Les Contes** de Boccace, **Daphnis et Chloë** de Longus, **La Confession d'un Enfant du siècle** de Musset, etc., etc., etc.

LIBRAIRIE STOCK

Delamain et Boutelleau - Éditeurs - Paris

VIENT DE PARAITRE :

JEAN COCTEAU

OPIUM

JOURNAL D'UNE DÉSINTOXICATION

Un volume 272 pages in-8° écu avec

40 dessins par l'auteur

25 fr.

LES SUCCÈS DU JOUR :

BABBITT,
par SINCLAIR LEWIS (Prix Nobel), *40e mille*. . . . 16 fr. 80

MALAISIE,
par HENRI FAUCONNIER. . . . . 15 fr.

LA PSYCHANALYSE DE L'AMÉRIQUE,
par H. DE KEYSERLING. . . . . 55 fr.

LA PEUR,
par GABRIEL CHEVALLIER. . . . . 15 fr.

ISRAËL OU VAS-TU?
par LUDWIG LEWISOHN. . . . . 15 fr.

HISTOIRE D'UNE FAMILLE DE LIONS,
par A. PIENAAR. . . . . 12 fr.

LA VIE D'UNE MORT,
par MAURICE KELLERSOHN. . . . . 15 fr.

ESQUISSES PAR BOZ,
par DICKENS. . . . . 15 fr.

COLLECTION
VOYAGES ET DÉCOUVERTES

1

TROIS VOYAGES
AU CANADA

JACQUES CARTIER, 1534 ET 1536; SAMUEL DE CHAMPLAIN, 1608 ET 1611
ET FRÈRE GABRIEL SAGARD, 1624

2

LA PÉROUSE

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE
(1785-1787)

3

LES AVENTURIERS
ET LES BOUCANIERS
D'AMÉRIQUE

PAR ALEXANDRE OEXMELIN
Chirurgien des Aventuriers de 1666 à 1672.

4

J.-B. TAVERNIER

VOYAGE
EN PERSE
(1652-1667)

Volumes in-4° couronne de 300 à 400 pages, sur bel alfa vergé abondamment illustrés de dessins, gravures, documents et cartes du temps.
Tirage limité.

ÉDITIONS DU CARREFOUR
169, Boulevard Saint-Germain, PARIS (VIe)

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, PARIS

Étrennes 1931

" COLLECTION IVOIRE "

Collection de volumes (14,5 × 19,5) tirés sur beau papier, **brochés** ou avec une **élégante reliure**, dos toile ivoirine, plats papier **maître relieur.**

ANDRÉ MICHEL

Sur la Peinture française au XIX· Siècle

In-16, 8 planches hors texte, br..... 32 fr.

ÉMILE MÂLE

Art et Artistes du Moyen âge

In-16, 8 planches hors texte, br..... 32 fr.

L'Art allemand et l'Art français du Moyen âge

In-16, broché ..... 28 fr.

AUGUSTE RODIN

Les Cathédrales de France

In-16, avec un portrait, br..... 22 fr.

ROBERT BRUN

Avignon au temps des Papes

Les Monuments — Les Artistes — La Société

In-16, 8 planches hors texte, br..... 32 fr.

G. SÉAILLES

Eugène Carrière

Essai de biographie psychologique

In-16, 8 planches hors texte, br..... 28 fr.

S. ROCHEBLAVE

L'Art et le Goût en France (1600-1900)

In-16, 16 planches hors texte, br..... 32 fr.

MARCEL BRAUNSCHVIG

La Femme et la Beauté

In-16, 8 planches hors texte, br..... 32 fr.

LOUIS REYNAUD

Le Romantisme Ses origines Anglo-Germaniques

In-16, 8 planches, hors texte, br..... 28 fr.

ÉMILE RIPERT

Ovide Poète de l'Amour, des Dieux et de l'Exil

In-16, broché..... 22 fr.

HENRIETTE CELARIÉ

Madame de Sévigné Sa Famille et ses Amis

In-16, 4 planches hors texte, br..... 28 fr.

M. de Voltaire Sa Famille et ses Amis

In-16, 8 planches hors texte, br..... 32 fr.

GABRIEL DES HONS

Anatole France et Jean Racine

In-16, 5 planches hors texte, br..... 32 fr.

Sur papier Japon 275 fr. Sur papier d'Arches 110 fr.

A. MORET

Rois et Dieux d'Égypte

In-16, 20 gravures, 16 planches et une carte hors texte, broché ..... 32 fr.

Au Temps des Pharaons

In-16, 16 planches et 1 carte hors texte, br. 32 fr.

Mystères Égyptiens

In-16, 57 grav., 16 planches hors texte, br. 32 fr.

MAX LECLERC

Au Maroc avec Lyautey (MAI 1921)

In-16, 11 planches hors texte br..... 22 fr.

Chaque volume, relié, dos toile ivoirine : 7 fr. 50 en sus.

Librairie DELAGRAVE, 15, Rue Soufflot, PARIS R.C. Seine, 76.035

Étrennes *Nouveautés*

Marcel JEANJEAN

La découverte de l'Oncle Pamphile

Illustrations en noir et couleurs de l'auteur

Un volume 22,5 × 28, cartonnage, en couleurs . . . . . 20. »

Ernest PÉROCHON

Contes des Cent Un Matins

Illustrations de RAY-LAMBERT

Un volume 18,5 × 28, broché. . 20. » Relié toile, fers spéc. tête dorée. 32. »

Madame de STOUTZ

Le Kakatoès enchanté
La Princesse Abeille et La Princesse Amandine

Le merveilleux cœur de cristal
L'étrange aventure de Marie-Lise

Illustrations en noir et en couleurs de M. A. LOPEZ-ROBERTS

Chaque volume 20 × 25,5 cartonnage artistique, en couleurs. . . . . 12. »

G. LE CORDIER

Les Exploits de Cracambole

Dessins de R. GIFFEY

Un volume 22,5 × 28, cartonnage en couleurs. . . . . 18. »

ALBUMS D'IMAGES EN COULEURS POUR LES TOUT PETITS

Fifi dans les airs
Illustrations en noir et couleurs de Madame LE VAVASSEUR

Le Panier de tomates
Illustrations en noir et couleurs de A. DESC

Chaque album, 27,5 × 22, oblong. 4.50

BIBLIOTHÈQUE DE LUCE ET COLAS

Luce et Colas, nos petits scouts

Illustrations en noir et couleurs de R. GIFFEY

Un album 24,5 × 32, cartonnage artistique; en couleurs. . . . . 12. »

BIBLIOTHÈQUE JUVENTA

La case de l'Oncle Tom (Beecher-Stowe)
Aventures de M. Pickwick (Dickens)

Le dernier des Mohicans (Cooper)
François Bûchamor (Assollant)

Chaque vol. 12 × 18,5 ill. couv. en trichromie. 4. 50. Relié toile rouge. 8.50

Librairie DELAGRAVE, 15, Rue Soufflot, PARIS R. C. Seine 76.035

Étrennes **BIBLIOTHÈQUE DES BELLES ŒUVRES** *Nouveautés*

Thomas MANN (*Prix NOBEL*)

Altesse Royale

Traduit de l'allemand, par G. BIANQUIS et J. CHOPLET
Illustrations de ZIG. BRUNNER

Un volume 23,5 × 28, broché. . **50.** » Relié amateur. . . . . **80.** »
230 *exemplaires numérotés sur divers papiers* (prospectus spécial).

Contes des Mille et Une Nuits

Adapt. de Mme H. GIRAUD. Illust., noir et couleurs de M. A. LOPEZ-ROBERTS

Un volume 26 × 33, broché. . . **48.** » Relié toile, fers spéciaux . . . . **68.** »

ASBJORNSEN-JORGEN-MOE

Contes Norvégiens

Adaptation de L. PINEAU. Illustrations de WERENSKIOLD
Introduction de GUNNAR HÖST

Un volume 22,5 × 28, broché . **35.** » Relié toile, fers spéc. tête dorée. **45.** »

Jean BARBIER

Légendes du Pays Basque

Textes français et basque. Illustrations de P. TILLAC

Un volume 22,5 × 28, broché . **35.** » Relié toile, fers spéc. tête dorée. **45.** »

Émile HINZELIN

Quand nos grands marins étaient petits

Illustrations en noir et couleurs par A. URIET

Album 26 × 33, relié, couverture artistique en couleurs. . . . . **28.** »

M. L. LAMY

Madagascar

Images en couleurs par Pierre PORTELETTE

Album à l'italienne, 25 × 32,5, couverture en couleurs. . . . . **25.** »

SOCIÉTÉ D'ÉDITION "LE LIVRE"

ÉMILE CHAMONTIN, DIRECTEUR

9, rue Coëtlogon — Paris (6e) — Tél. : Littré 13-16

POUR PARAITRE LE 15 DÉCEMBRE

JACQUES DE LACRETELLE

LE DEMI-DIEU

ou

Le Voyage en Grèce

ÉDITION ORIGINALE

AVEC DIX-HUIT GRAVURES AU BURIN DE

G. GALLIBERT

Un livre d'art in-8° carré, imprimé en deux couleurs en Garamond, corps 14, sur les presses de R. COULOUMA, à Argenteuil, H. Barthélemy, directeur.

Série A. Trente ex. sur Japon Impérial avec une suite des gravures en premier état sur Impérial-Annam et une suite définitive sur Hollande V. G. Z. .. .. **1.200** fr.

Série B. Six cents ex. sur vélin à la forme des Papeteries d'Arches. Prix .. .. **300** fr.

PARU : DU MÊME AUTEUR

LETTRES ESPAGNOLES, édition originale avec des eaux-fortes de MARIE LAURENCIN . .. . *épuisé*

Vient de paraître
dans la célèbre collection
LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

LOUIS REYNAUD

FRANÇAIS
ET
ALLEMANDS

Tout ce qu'en DIX SIÈCLES la FRANCE a fait pour l'ALLEMAGNE

Un volume : 16 fr. 50 **A. FAYARD & Cie**

VOLUMES PARUS

Louis BERTRAND. . . . de l'Académie Française.	*Louis XIV (103e édition)*	15 »
Jacques BAINVILLE. . .	*Histoire de France (216e édition)*	16.50
Charles BONNEFON. . .	*Histoire de l'Allemagne (34e édition)* . . .	15 »
F. FUNCK-BRENTANO. Membre de l'Institut.	*L'ancien régime (46e édition)*	16.50
Pierre GAXOTTE	*La Révolution française (78e édition)* . . .	15 »
P. de VAISSIÈRE. . . .	*Henri IV (30e édition)*	20 »
N. BRIAN-CHANINOV .	*Histoire de Russie (20e édition)*	15 »
Firmin ROZ	*Histoire des États-Unis (22e édition)*. . . .	16.50
Mis de ROUX	*La Restauration (22e édition)*	16.50
MERMEIX.	*Histoire Romaine (22e édition)*.	20 »

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

VIENT DE PARAITRE

SEPTIME GORCEIX. **Évadé.** «*Des Hauts de Meuse en Moldavie*». **20 fr.**

BENJAMIN VALLOTTON. « *Quel est ton pays ?* » **Suspects** . . . **15 fr.**

Almanach Pestalozzi 1931. Agenda pour la jeunesse. Neuvième année (500 illustrations). . . . . broché **9 fr.** relié **12 fr.**

ALBERT DAUZAT, directeur d'Études à l'École Pratique des Hautes Études. **Histoire de la langue française**. . . . . **45 fr.**

N. GOGOL. **Tarass Boulba.** Texte russe intégral avec traduction française de H. de WITTE en regard. . . . . **25 fr.**

HOMÈRE. **Iliade.** Traduction française par Victor MAGNIEN, professeur à l'Université de Toulouse. . . . . **40 fr.**

FAIRFAX DOWNEY. **Soliman Le Magnifique (1495-1566).** Traduit par S.-M. GUILLEMIN . . . . . **20 fr.**

V.-V. FUNCK et B. NAZAREVSKI. **Histoire des Romanov, 1613-1918** (121 gravures). . . . . **45 fr.**

EMIL LUDWIG. **Trois Titans : Michel-Ange, Rembrandt, Beethoven.** Traduit par G. BERNARD (8 gravures). . . . . **25 fr.**

EGON CÉSAR COMTE CORTI. **La maison Rothschild.** *L'Apogée.* Traduit par Pierre RAFFEGEAU (18 héliogravures) . . . . . **40 fr.**

LAURENT MOREAU. **A bord du cuirassé « Gaulois ».** Dardanelles-Salonique, 1915-1916 (28 photographies). . . . . **18 fr.**

WINSTON S. CHURCHILL, ex-premier lord de l'Amirauté. **La Crise mondiale.** TOME III, 1916-1918 (35 croquis). . . . . **45 fr.**

SIR JAMES JEANS, ancien professeur de mathématiques à l'Université de Princeton. **L'Univers.** Traduit de l'anglais par le colonel Georges CROS, ancien élève de l'École Polytechnique (24 figures et 16 planches) . . . . . **36 fr.**

JOSEPH BERNHART. **Le Vatican « Trône du Monde ».** Édition française par Eugène BESTAUX (16 gravures). . . . . **40 fr.**

RODION MARKOVITS. **Garnisons sibériennes.** Traduit du hongrois par Ladislas GARA et Jean JARDIN. . . . . **25 fr.**

LÉON TOLSTOÏ. **La Guerre et la Paix.** TOME I. Traduction nouvelle et intégrale, avec une importante étude documentaire et des notes par Louis JOUSSERANDOT. . . . . **30 fr.**

HENRY FORD. En collaboration avec SAMUEL CROWTHER. **Le Progrès** . . . . . **24 fr.**

CHEZ PLON

PAUL BOURGET
de l'Académie française.

DE PETITS FAITS VRAIS

Nouvelles in-16. . . . . 15 fr.

SIMONE

LE DÉSORDRE
Le premier roman de la grande comédienne

In-16. . . . . 15 fr.
L'édition originale a paru dans « **La Palatine** » dans le format in-8° écu, sur alfa, tiré à 2 200 exemplaires numérotés. . . . . 25 fr.

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

AYMERIS

Roman avec une préface d'ANDRÉ MAUROIS. . . . . 15 fr.

LUCIEN MARSAUX

LES PRODIGUES

Roman. In-16. . . . . 12 fr.
L'édition originale a paru dans « **La Palatine** » dans le format in-8° écu, sur alfa, tiré à 1 650 exemplaires numérotés . . . . . 25 fr.

CONSTANTIN

LES DIEUX SANS AME
DON JUAN-LES-PINS

Roman in-16. . . . . 15 fr.

PAUL TIRARD

LA FRANCE SUR LE RHIN
DOUZE ANNÉES D'OCCUPATION RHÉNANE

In-8° carré, sur alfa, avec 32 gravures hors texte et 8 cartes. . . . . 36 fr.

MÉMOIRES DU CHANCELIER PRINCE DE BULOW

Traduit de l'allemand par HENRI BLOCH

Tome I (1897-1902). **Le secrétariat d'État des Affaires étrangères et les premières années de Chancellerie.**

Tome II (1902-1909). **Du renouvellement de la Triplice jusqu'à sa démission de Chancelier.**

Chaque volume, in-8° carré, sur alfa, avec 16 gravures hors texte. . . . . 36 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ÉDITIONS AUGUSTE PICARD

82, Rue Bonaparte, 82

PARIS (VIe)

HISTOIRE du PEUPLE HÉBREU

LES JUGES ET LES ROIS JUSQU'A LA MORT DE SALOMON

par L. DESNOYERS

3 volumes in-8° brochés avec cartes. . . . . **100** fr.

HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

DU

PEUPLE AMÉRICAIN

DES ORIGINES A NOS JOURS

par A. PASQUET

avec une Préface de **A. DEMANGEON**

Trois volumes in-8° avec 80 illustrations et cartes hors texte. . . . . **100** fr.

UNE VIE DE CITÉ

PARIS, DE SA NAISSANCE A NOS JOURS

par M. POÈTE

Tome I. — *La Jeunesse.* — Des origines au XVe siècle. Un volume gr. in-8°, avec plan de Paris au XVe siècle. . . . . **50** fr.

Tome II. — *La Cité de la Renaissance.* — XVe et XVIe siècles. Un volume gr. in-8°. . . . . **35** fr.

Album de 600 illustrations avec un texte historique (Paris depuis sa naissance jusqu'à nos jours) . . . . . **65** fr.

ROBERT DE LASTEYRIE

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE EN FRANCE

à l'époque romane

2e édition augmentée d'une bibliographie critique par M. Marcel AUBERT

Un beau volume grand in-8° avec 735 illustrations . . . . . **175** fr.

à l'époque gothique

Ouvrage posthume publié par les soins de M. Marcel AUBERT

Deux beaux volumes grand in-8° avec 1.200 illustrations. . . **200** fr.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

COLLECTION
VOYAGEUSES DE LETTRES

MARCELLE VIOUX
AU SAHARA

NOËLLE ROGER
EN ASIE MINEURE

ANDRÉ CORTHIS
PÈLERINAGES EN ESPAGNE

HENRIETTE WILLETTE
AU MAROC

HÉLÈNE LAVAYSSE
L'HIVER EN LAPONIE

Volumes in-16, planches hors texte, couverture illustrée.
Prix de chaque volume : **12 fr.**

HENRI VONOVEN
ANTOINETTE ET SON PÈRE
:-: Mœurs du XVIIIe siècle :-:
Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. Prix : **12 fr.**

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Envoi contre mandat ou timbres
(1 fr. en sus pour le port et l'emballage)

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

ÉDITION ILLUSTRÉE DES ŒUVRES COMPLÈTES DE ANATOLE FRANCE

TOMES PARUS

TOME I. — **ALFRED DE VIGNY. — LES POÈMES DORÉS. — IDYLLES ET LÉGENDES. — LES NOCES CORINTHIENNES.**
Avec un portrait d'ANATOLE FRANCE par **Edgar Chahine**, gravé sur bois par **Hoffmann**, et les compositions de **Maxime Dethomas**, gravées sur bois par **Gasperini**.

TOME II. — **JOCASTE ET LE CHAT MAIGRE**
Compositions d'**E. Dufour**, gravées sur bois par **A.** et **P. Baudier**.
LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD.
Compositions de **Xavier Prinet**, gravées sur bois par **J. Malcouronne**.

TOME III. — **LES DÉSIRS DE JEAN SERVIEN.**
Illustrations de **E. Dufour**, gravées sur bois par **Malcouronne**.
LE LIVRE DE MON AMI.
Illustrations de **André Marty**, gravées sur bois par **Jean Vital Prost**.

TOME IV. — **NOS ENFANTS. — BALTHASAR.**
Illustrations de **Edy Legrand**, gravées sur bois par **Paul** et **André Baudier**.

TOME V. — **THAIS.**
Bois gravés originaux de **Carlègle**.
L'ÉTUI DE NACRE.
Bois gravés originaux de **Roubille**.

TOME VI et VII. — **LA VIE LITTÉRAIRE.**
Bois gravés orig. de **Louis Caillaud**.

TOME VIII. — **LA ROTISSERIE DE LA REINE PÉDAUQUE. — LES OPINIONS DE JÉROME COIGNARD.**
Illustrations de **Carlègle**, gravées sur bois par **A. Latour**.

TOME IX. — **LE LYS ROUGE.**
Illustrations de **Maxime Dethomas**, gravées sur bois par **Gasperini**.
LE JARDIN D'ÉPICURE.
Bois gravés originaux de **A. Latour**.

TOME X. — **LE PUITS DE SAINTE CLAIRE.**
Illustrations de **G. Leroux**, gravées sur bois par **P. Baudier**.
PIERRE NOZIÈRE.
Illustrations de **Emilien Dufour**, gravées sur bois par **Malcouronne**.

TOME XI. — **L'ORME DU MAIL. — LE MANNEQUIN D'OSIER.**
Illustrations de **Hermann Paul**, gravées sur bois par **Malcouronne**.

TOME XII. — **L'ANNEAU D'AMÉTHYSTE. — MONSIEUR BERGERET A PARIS.**
Illustrations de **Hermann Paul**, gravées sur bois par **Malcouronne**.

TOME XIII. — **CLIO.**
Illustrations de **Maxime Dethomas**, gravées sur bois par **Gasperini**.
HISTOIRE COMIQUE.
Illustrations de **E. Dufour**, gravées sur bois par **Malcouronne**.
SUR LA PIERRE BLANCHE.
Bois originaux de **P.-E. Colin**.

TOME XIV. — **CRAINQUEBILLE, etc. (Contes). — CRAINQUEBILLE (pièce). — LE MANNEQUIN D'OSIER (importante pièce inédite). — AU PETIT BONHEUR (pièce).**
Bois originaux de **Gabriel Belot**.

TOME XV.
TOME XVI. } — **VIE DE JEANNE D'ARC.**
Illustrations de **Edy Legrand**.

TOME XVII. — **RABELAIS (très important inédit). — AUGUSTE COMTE (inédit). — PIERRE LAFFITTE (inédit).**
Illustrations de **Edy Legrand**, gravées sur bois par **P.** et **A. Baudier**.

TOME XVIII. — **L'ILE DES PINGOUINS.**
Illustrations de **Edy Legrand**, gravées sur bois par **P.** et **A. Baudier**.

TOME XIX. — **LES CONTES DE JACQUES TOURNEBROCHE. — LES SEPT FEMMES DE LA BARBE BLEUE.**
Illustrations de **Mirande**.

TOME XXII. — **LA RÉVOLTE DES ANGES.**
Illustrations de **Carlègle**.

Tirage sur papier vélin blanc des PAPETERIES DU MARAIS, portant en filigrane la signature d'ANATOLE FRANCE, format grand in-4° écu sous couverture rempliée tirée en 2 couleurs.

Chacun des Tomes : 45 francs.
Chaque Tome se vend séparément.

Il est tiré 1.500 exemplaires numérotés. Exemplaires du format in-4° écu imprimés sur papier de hollande VAN GELDER, à la forme portant en filigrane la signature d'ANATOLE FRANCE.
Couverture imprimée en deux couleurs sur fort papier de Hollande.
Suite des illustrations du volume tirée séparément sur papier de Chine et livrée avec chaque exemplaire.
Le prix du volume est de 225 francs avec engagement de souscription à l'*Œuvre Complète*.

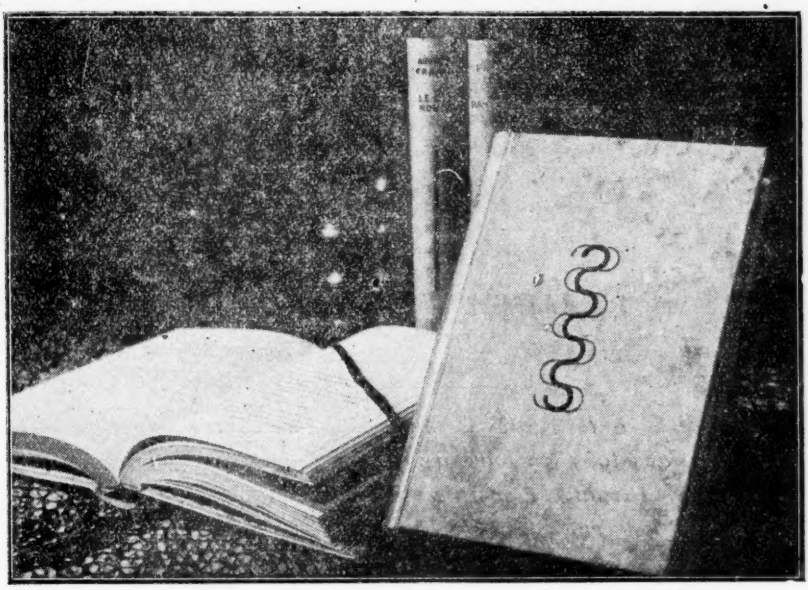
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imprimerie PAUL BRODARD et JOSEPH TAUPIN, Coulommiers.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IX

LA RELIURE MODERNE

DE GRANDS AUTEURS
DE BEAUX LIVRES COMME PAPIER ET IMPRESSION



" La Collection Bleue Reliée "

Texte imprimé sur papier Outhenin Chalandre
Reliure parcheminée — Fers dessinés par Alfred Latour
Tirage du décor en rouge ou bleu suivant les auteurs

ANATOLE FRANCE

Orme du Mail.
Mannequin d'Osier.
Anneau d'Améthyste.
onsieur Bergeret à Paris.
Crime de Sylvestre Bonnard.
Ile des Pingouins.
s Contes de Jacques Tournebroche.
Lys Rouge.
Petit Pierre.
erre Nozière.
aïs.
Vie en Fleur.
Livre de mon Ami.
s Dieux ont soif.
Etui de Nacre.
Jardin d'Epicure.
aste et le Chat maigre.
s Opinions de M. J. Coignard.
puits de Sainte-Claire
Rôtisserie de la Reine Pédauque.
la Pierre Blanche.

CHARLES BAUDELAIRE

Les Fleurs du Mal.

RENÉ BAZIN

Le Blé qui lève.
Les Oberlé.
La Terre qui meurt.

PIERRE LOTI

Le Roman d'un Spahi.
Le Mariage de Loti.
Ramuntcho.
Aziyadé.
Les Désenchantées.
Fleurs d'Ennui.
Mon Frère Yves.
Pêcheur d'Islande.
Prime Jeunesse.
Le Roman d'un Enfant.
Madame Chrysanthème.
Le livre de la pitié et de la mort.

AL. DUMAS Fils

La Dame aux Camélias.

PROSPER MÉRIMÉE

Carmen.
Colomba.

RENÉ BOYLESVE

La Leçon d'Amour dans un Parc.
Le Parfum des Iles Borromées.

ERNEST RENAN

Souvenirs d'Enfance.

GEORGE SAND

La Mare au Diable.
La Petite Fadette.

PIERRE DE NOLHAC

Madame de Pompadour et la Politique.

Chaque volume relié se vendant séparément : 25 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT.

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.

es
er
de

ie

ent

de

vue
ites

lui

50
50